RB146 031

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Louis Melzack

Garrison - 2080

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/essaisurlesdiff00huxh

ESSAI

SUR

LES DIFFÉRENTES ESPECES

DE

FIÉVRES.

ESSAI

SUR LES DIFFÉRENTES ESPÈCES

DE FIÈVRES,

AVEC PLUSIEURS AUTRES TRAITÉS.

SÇAVOIR;

1°. ESSAI sur la Petite-Vérole.
2°. DISSERTATION sur les Pleuréſies & les Péripneumonies.
3°. METHODE pour conſerver la ſanté des Mariniers, dans les voyages de long cours.
4°. DISSERTATION ſur les maux de Gorge gangréneux.
5°. OBSERVATIONS médicinales & chimiques ſur l'Antimoine.
6°. HISTOIRE & traitement d'une Colique épidémique qui règna en 1724, dans le Devonshire.

Par JEAN HUXHAM, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale de Londres.

NOUVELLE ÉDITION

Revue & corrigée ſur la dernière édition Angloiſe.

ON Y A JOINT;

1°. UN *Eſſai* ſur la manière de nourrir & d'élever les Enfans depuis leur naiſſance juſqu'à l'âge de trois ans.
2°. UNE *Diſſertation* ſur leurs maladies.

A PARIS,

Chez D'HOURY, Impr.-Libr. de Mgr le Duc D'ORLÉANS; & Fils, rue Vieille-Bouclerie, au ſaint-Eſprit, & Grand'Salle du Palais, au Soleil d'Or.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle édition.

IL y a trente ans que M. Huxham eſt connu comme bon Praticien, comme bon Obſervateur, comme bon Ecrivain. Sa réputation juſtement méritée n'a plus beſoin de nos foibles ſuffrages; l'empreſſement avec lequel on a reçu tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, tant en Angleterre, qu'en France & dans les Pays étrangers, en fait un éloge plus flatteur, que tout ce que nous pourrions dire.

La traduction françoiſe de l'*Eſſai ſur les Fièvres*, parut en 1752. Cette première édition épuiſée, on en a donné une autre ſans aucun changement, mais avec pluſieurs additions du même Auteur, leſquelles avoient été inſtamment demandées. On ne ſçauroit ſe diſſimuler qu'il étoit échappé au Traducteur quelques mépriſes qui déparoient l'Ouvrage. On les a corrigées dans celle-ci. Pour y réuſſir, on a ſuivi l'original de l'Auteur, de peur qu'outre les erreurs qu'on avoit déja reconnues, il n'en ſoit reſté encore d'autres, dont on

ne ſe fût pas apperçues. En s'occupant de cette réviſion, on a eu l'attention en même temps de retoucher la diction & le ſtyle dans les endroits qui en avoient beſoin.

Par-là on ſe flatte que cette nouvelle édition aura un mérite de plus que les précédentes. On a placé de ſuite les différents morceaux qui ſont du célèbre M. Huxham, & rejetté à la fin ceux qui ne lui appartiennent pas. On n'a pas cru devoir en priver le Public, qui les a goûtés, & qui en eſt en poſſeſſion depuis plus de quinze ans. La matière dont ils traitent eſt importante.

Il s'agit d'une part de la conſervation des mariniers dans les voyages de long cours; on ne ſçauroit trop s'occuper de la ſanté d'hommes ſi néceſſaires à tous les états.

Il s'agit d'autre part de la maniére de nourrir & d'élever les enfans, dont tout le monde parle, & dont on ne s'occupe pas encore aſſez. Ce ſont pourtant ces êtres foibles qui peuvent faire un jour la force de l'Etat. Pourroit-on négliger des avis ſages qui tendent à les conſerver, & à leur donner une ſanté vigoureuſe!

PRÉFACE.

JE publiai, il y a environ dix ans, un petit Recueil d'observations sur la nature de l'Air & des maladies épidémiques qui règnerent depuis 1727, jusqu'à la fin de 1737; & je viens depuis peu d'en donner un autre sur celles qui ont eu cours depuis 1738, jusqu'en 1747 inclusivement; dans lequel je me suis un peu plus étendu sur leur caractère, & sur la manière de les guérir. Comme un trop long détail sur ce sujet, m'eût infailliblement écarté de l'ordre que je me suis proposé dans ces Observations, j'ai renvoyé ce que j'avois à dire sur

la nature & la cure de ces différentes maladies au préſent Eſſai, où l'on verra ma façon de penſer & d'agir, tant à l'égard des Fiévres en général, qu'à l'égard de celles qui ſont le ſujet de cet Ouvrage. Ces Eſſais ſont le fruit d'une longue expérience, & les jeunes Médecins en tireront une utilité proportionnée à l'exactitude des Obſervations qui les compoſent. Je ne ſçais quel ſuccès aura mon Ouvrage ; mais quel qu'il puiſſe être, j'oſe me flatter qu'on le recevra avec quelque reconnoiſſance, lorſqu'on ſçaura que l'intérêt de ma profeſſion, & l'amour des hommes, y ont eu infiniment plus de part que l'ambition & la gloire.

Je renvoye ſouvent dans les Eſſais ſuivans, aux deux Recueils d'Obſervations dont je viens de parler, & de ces Recueils aux préſens Eſſais ; au moyen de

quoi, ces deux Ouvrages se prêtent réciproquement des lumières.

Je me suis sur-tout attaché aux faits & à l'expérience, & je n'ai eu recours à l'analogie que dans les cas où je n'ai pu m'en dispenser; mais j'ai toujours appuyé ma doctrine & ma pratique, de l'autorité des Anciens, & sur-tout d'Hippocrate, tant pour leur faire honneur des lumières que j'ai acquises, qu'à dessein d'en recommander la lecture aux jeunes Praticiens. Je sçais que mes conseils ne sont pas d'un grand poids; mais peut-être auront-ils quelque force sur leur esprit, lorsqu'ils sçauront que je ne pense à cet égard, que comme les plus grands Maîtres ont déja pensé.

Je ne prendrai point sur moi, de dire qu'on ne peut devenir habile Médecin, sans l'étude d'Hippocrate & des Anciens; mais j'ose avancer qu'on fera beaucoup plus

de progrès dans la Médecine, en les étudiant avec soin : je me suis même persuadé que ceux qui se sont distingués dans cet Art, n'ont dû leur réputation, qu'à l'étude assidue qu'ils en ont faite. On a toujours regardé Hippocrate comme le pere de la Médecine, & le plan qu'il en a dressé, comme la base & le fondement de tout ce qu'elle contient de plus solide. Le tems n'a point affoibli sa réputation ; & ceux qui sont venus après lui, l'ont toujours régardé comme leur Maître. Il a dû cette glorieuse prérogative à l'étude assidue qu'il a faite de la nature, & il l'a suivie avec tant de soin, que ses observations passent encore pour les plus justes, & les plus exactes qui ayent jamais été faites.

Ce n'est pas seulement dans la Médecine, que les Anciens passent pour nos Maîtres ; nous leur devons encore le peu que nous

ſçavons des autres Arts. Veut-on exceller dans la Poëſie, dans la Peinture, dans la Sculpture, que l'on conſulte leurs ouvrages ; c'eſt là que l'on verra la nature dans toute ſa beauté. Le conſeil d'Horace a lieu, non-ſeulement à l'égard de la Poëſie, mais encore par rapport à la Médecine.

. . . . . *Vos exemplaria Græca Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.*

. . . . *Liſez & reliſez jour & nuit les Ouvrages des Grecs.*

& l'on ne peut mieux faire, que de le pratiquer.

En effet, les Anciens joignoient à un vaſte génie, l'application la plus infatigable, (c'eſt ainſi que les Hiſtoriens Latins nous dépeignent les grands Hommes dont ils parlent,) toujours attentifs aux choſes qu'ils décrivent ; ils nous en donnent les portraits achevés, & cela vaut infiniment mieux que

la pompe & l'affectation des Modernes. La beauté des descriptions consiste dans leur justesse, & les portraits ne valent qu'autant qu'ils ressemblent à leurs originaux. Comme l'admiration que l'on a pour la nature, est proportionnée à la connoissance qu'on en a, il s'en suit que celui-là doit passer pour le plus grand Maître, qui nous la dépeint le mieux. Hippocrate a sur-tout excellé en ce point, & il mérite d'autant plus les éloges qu'on lui a donnés, que c'est par là seulement qu'il a trouvé le moyen de connoître les maladies, & de les guérir. Si les Médecins qui sont venus après lui, s'étoient inviolablement attachés à sa méthode, la Médecine auroit acquis infiniment plus de perfection; mais comment pouvoit-elle tenir pied aux découvertes prétendues que l'on a faites depuis un siécle dans la Physique, dans

l'Anatomie, dans la matière Médicale & dans la Chimie ? l'Homme à la vérité n'eſt point immortel, & la Médecine ne ſçauroit le rendre tel ; mais il faut auſſi convenir qu'on pourroit remédier à ſes maux, beaucoup mieux qu'on n'a coutume de le faire.

Du tems de Galien, & même long-tems avant, l'amour de la nouveauté & des hypothèſes, & l'eſprit de parti, avoient jetté les Médecins dans l'erreur, en les écartant du droit chemin ; & la même choſe eſt arrivée aux modernes. Il faut cependant avouer que nos plus habiles Médecins ſe ſont toujours conformés à la doctrine d'Hippocrate, & que ce n'eſt que par-là qu'ils ont réuſſi dans la pratique. On peut voir ce qu'en diſent les Docteurs Barker & Glaſs, le premier, dans l'Eſſai qu'il vient de publier ; & le ſecond, dans les Commentaires où il expoſe la pratique d'Hippocrate.

On auroit tort de croire que je blâme toute théorie dans la Médecine, je la regarde au contraire, comme le fondement de la pratique, pourvû, comme dit Hippocrate, qu'elle s'accorde avec la nature: (1) ce n'eſt même que par-là, qu'on peut perfectionner la Médecine; mais je doute qu'on puiſſe y réuſſir par des hypothèſes chimériques, & par la charlatanerie. Veut-on exceller dans cet Art, que l'on étudie les Anciens, & ce que les Modernes ont écrit ſur l'économie animale? Quelques-uns font leur chemin avec moins de peine. La faveur d'un Grand, ou, ce qui vaut infiniment mieux, d'une Maîtreſſe; l'attachement à une cabale, un magnifique équipage, beaucoup de hardieſſe & peu de ſçavoir, font tout le mérite de quelques

(1) *De Vict. Acut. Sect.* 10. *Liv.* VI. *Edit. Linden.*

Médecins, à la honte de la profession, & au grand détriment de la Société.

Celse passe avec raison pour l'Hippocrate des Latins ; car outre que ses écrits ne sont qu'un Recueil des passages de ce grand homme, il le suit pas à pas dans la pratique. Il joint à beaucoup d'élégance, une grande connoissance de la Médecine & de la Chirurgie.

Personne n'a suivi Hippocrate de plus près, qu'Arétée de Cappadoce : (2) il emprunte jusqu'à

(2) Il est étonnant que personne n'ait parlé d'Arétée, avant Aëtius qui vivoit dans le cinquième siècle. Il est vrai qu'il est nommé dans un Ouvrage qui court sous le nom de Dioscoride, (*Euporista*), mais bien des gens le croyent supposé. Ni Galien, ni Cælius Aurelianus, ni Oribase n'en disent mot, quoiqu'ils n'oublient aucun des Médecins qui se sont distingués de leur tems. Il paroît cependant qu'Arétée n'étoit pas moins versé dans la pratique que dans la lecture des bons Auteurs de l'antiquité. Il affecte un style extraordinaire, il employe plusieurs mots inusités, & un grand

ſes termes & à ſon ſtyle. Il eſt admirable dans ſes deſcriptions, &

nombre d'expreſſions propres à Homere & à Hippocrate, uſant partout de la Dialecte ionique qui étoit inuſitée de ſon tems; car, n'en déplaiſe à Voſſius, cet Auteur paroît n'avoir écrit qu'après le ſiècle de Neron. Toutes ces choſes ſuffiſoient pour le rendre célébre, ſurtout s'il exerçoit la Médecine à Rome ou aux environs, comme il y a lieu de le croire, vû qu'il preſcrit les vins de ſon territoire à ſes malades, entr'autres, ceux de Falerne, de Fundi, &c.

Ajoutez à cela, que Galien & Aëtius rapportent pluſieurs paſſages d'Archigenes qui ſont abſolument les mêmes pour le ſens, la doctrine, la méthode & le ſtyle de ceux que l'on trouve dans Arétée, à cette ſeule différence près, qu'il leur donne une tournure ionique. Ils preſcrivent tous deux des remèdes dont aucun Auteur n'a parlé, ſurtout l'uſage externe des Cantharides, ce que l'on ne trouve dans aucun Auteur antérieur, à l'exception de Celſe.

Archigenes a-t-il copié Arétée, ou bien celui-ci le premier?

On ſçait qu'Archigenes exerça la Médecine à Rome avec beaucoup d'applaudiſſements; & en effet, Juvenal, Galien, Cælius, Oribaſe Aëtius, &c. nous le dépeignent comme un très-bon Médecin, & comme un excellent Auteur. Il eſt vrai que Galien le critique en pluſieurs endroits; mais on ne voit pas qu'il

extrêmement judicieux dans ſa pratique.

Galien eſt le meilleur Commentateur que nous ayons ſur Hippocrate, & je ne ſçaurois trop en recommander la lecture. Il contient une infinité d'obſervations

l'accuſe de plagiat. Au contraire, il n'eſt fait mention d'Arétée que dans Aëtius & Paul Eginete; il y a plus, il n'en eſt pas même parlé dans la Bibliothèque de Photius. Cela eſt étrange & donneroit lieu de croire qu'Arétée avoit copié Archigenes, & que pour mieux cacher ſon jeu, il avoit employé le ſtyle d'Hippocrate & la Dialecte ionique. Peut-être Arétée a-t-il fait, à l'égard d'Archigenes, ce que Cælius Aurelianus fit quelque tems après à l'égard de Soranus: mais ſi cela eſt, on peut dire qu'il a beaucoup mieux réuſſi à mettre Archigenes en grec, que Cælius n'a réuſſi à mettre Soranus en latin. Cette ſuppoſition une fois admiſe, il n'eſt pas étonnant qu'Arétée recommande à ſes Malades les vins de Rome, quoiqu'il ait exercé la Médecine, & compoſé ſes Ouvrages en Cappadoce. Ce ſont-là mes conjectures. Mais, quoiqu'il en ſoit, on ne peut diſconvenir que les écrits d'Arétée ne renferment une deſcription très-exacte des maladies, & une méthode très-convenable pour les guérir; de ſorte qu'il eſt fâcheux qu'ils ne nous ſoient pas parvenus entiers.

utiles ſur toutes les parties de la Médecine, & il eſt le premier qui ait étudié le pouls; mais malheureuſement il eſt trop attaché aux péripatéticiens, & trop diffus dans ce qu'il dit. Rien ne ſeroit plus utile qu'un bon abrégé de ſes Ouvrages, mais il faudroit le faire avec jugement.

Cælius Aurélianus ſeroit un Auteur ineſtimable, s'il avoit égalé le ſtyle de Celſe. C'eſt lui qui nous a fait connoître la doctrine des Méthodiques, particulierement celle du judicieux Soranus, auſſi-bien que les ſentimens des Anciens ſur une infinité de maladies que nous aurions entièrement ignorées. Il eſt plein de barbariſmes, mais rien n'eſt plus exact que ſes deſcriptions.

Alexandre de Tralles eſt encore un Auteur qu'on ne peut trop lire. Il ſuit à la vérité Hippocrate & Galien qu'il qualifie de

Divins; mais il eſt plein d'une infinité de remarques utiles, & contient un grand nombre de remèdes qu'il applique avec beaucoup de jugement. Sa façon d'écrire eſt extrêmement exacte & réguliere.

Ces Eſſais ſont moins une diſſertation particulière & méthodique des maladies dont je traite, qu'un recueil d'Obſervations relatives à leur cure. J'ai tenu cette conduite pour ne point groſſir inutilement mon Ouvrage.

Les recettes n'y ſont pas fort nombreuſes, car, comme dit Hippocrate, celui qui connoît une maladie, connoît bien-tôt le moyen de la guérir. Dès qu'un Médecin connoît les cas qui exigent des remèdes irritans ou ſédatifs, laxatifs ou aſtringens, attenuans ou incraſſans, il trouve bien-tôt parmi l'amas des drogues que fournit la nature, de quoi

ſatisfaire à l'indication. Il doit s'attacher aux plus efficaces, & rejetter toutes celles dont la plûpart ſe ſervent avec plus de paſſion que de diſcernement. En agiſſant ainſi, il connoîtra bientôt leurs vertus & leurs effets, & diſtinguera ſans peine les ſymptômes de la maladie de ceux qu'occaſionnent les remèdes, ce qui eſt extrêmement important dans pluſieurs cas. J'ai vu des Médecins employer un ſi grand nombre de drogues dans leurs Recettes, qu'Apollon lui-même eût eu peine à déviner leur intention. Il faut pourtant convenir qu'il y a des cas qui exigent un certain contraſte, & un certain dégré de combinaiſon dans les remèdes.

Les formules ou Recettes en général, ne ſont pas d'une fort grande utilité. Il y a des Malades ſur qui vingt ou trente grains de Rhubarbe, produiſent autant d'ef-

fet, que le double de jalap ſur d'autres. La connoiſſance du tempérament & du régime des ſujets, n'eſt pas moins néceſſaire dans les ordonnances, que dans les Maladies. Une perſonne ſobre & modérée, qui a coutume de vivre de laitage, d'eau & d'herbages, ne ſçauroit ſupporter les médicamens qui échauffent, non plus que les eaux & les eſprits compoſés; ceux qui uſent de ragoûts & de liqueurs fortes, s'en accommodent beaucoup mieux. On ne ſçauroit donc être trop circonſpect dans l'uſage des remèdes & des alimens que l'on preſcrit aux Malades, & il y a des cas où les choſes que l'on employe par grains & par ſcrupule, produiſent le même effet que celles que l'on prodigue à pleine main. Hippocrate & les autres Médecins de l'antiquité n'étoient pas moins ſcrupuleux à cet égard qu'à celui du régime, & les jeu-

nes Praticiens ne peuvent mieux faire que de les prendre pour modèles. Quant à ceux qui ne veulent ni lire, ni raiſonner, mais s'en tenir à la routine; je les renvoye au ſixième commandement.

TABLE DES TRAITÉS

Et des Chapitres de chacun.

Essai sur les Fièvres & leurs différentes espèces, *Page 1 & suiv.*

Chap. I. *Des Fièvres simples*, 1.
Chap. II. *Des Fièvres intermittentes*, 22.
Chap. III. *De l'état des solides*, 33.
Chap. IV. *De l'état des fluides*, 43.
Chap. V. *De l'état de dissolution & de putréfaction du sang*, 50.
Chap. VI. *De la différence qu'il y a entre la Fièvre lente nerveuse, & la Fièvre maligne putride*, 88.
Chap. VII. *De la Fièvre lente nerveuse*, 91.
Chap. VIII. *Des Fièvres malignes putrides, pétéchiales*, 114.

Essai sur la Petite Vérole, *156.*

DISSERTATION sur les Pleuréſies & les Péripneumonies, *209 & ſuiv.*
CHAP. I. *Du pouvoir qu'ont les vents & les ſaiſons de produire ces maladies*, 209.
CHAP. II. *De la Péripneumonie & de la Pleuro-péripneumonie*, 218.
CHAP. III. *De la fauſſe Péripneumonie*, 274.
CHAP. IV. *Des Pleuréſies*, 290.
MÉTHODE pour conſerver la ſanté des mariniers dans les voyages de long cours, 321.
DISSERTATION ſur les maux de Gorge gangréneux, 329.
OBSERVATIONS médicinales & chimiques ſur l'Antimoine, 387, 390 *& ſuiv.*
HISTOIRE & traitement d'une Colique épidémique qui régna en 1724, dans le Devonshire, 455.
ESSAI ſur la manière de nourrir & d'élever les Enfans, &c. 517.
DISSERTATION ſur les maladies des Enfans, par Richard Conyers, 557.

ESSAI

ESSAI
SUR LES FIEVRES,
ET
LEURS DIFFERENTES ESPECES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fiévres simples.

BOERHAAVE commence ses *aphorismes* par les maladies de la fibre simple ; & en effet, le seul moyen de s'instruire d'une science est de commencer par ses principes ; car on comprend plus aisément ce qui est simple, que ce qui est composé : la méthode & la clarté sont les suites naturelles de ce procédé.

Ayant donc à examiner la nature des fiévres, il me paroît à propos de com-

mencer par la fiévre la plus simple. Supposons d'abord une personne en parfaite santé, tant à l'égard des solides qu'à l'égard des fluides, laquelle fasse un violent exercice en courant, ou de telle autre maniere que ce soit; un pareil exercice, si elle le continue longtemps, augmentera considérablement la viteſſe, le frottement & la chaleur du sang, qui poussés au-delà de l'état naturel, constitueront l'état fébrile. Voilà donc une fiévre simple produite par l'augmentation seule de l'action des solides sur les fluides, & la réaction des fluides sur les solides; elle se dissipe par la ceſſation du mouvement & du violent exercice.

Supposons une autre personne également en santé, dont la transpiration ait été considérablement arrêtée par l'impreſſion d'un air froid & humide; les humeurs augmenteront, la nature redoublera ses efforts pour s'en débarraſſer, & pour lever les obstructions, d'où il réſultera un état fébrile, qui céde souvent à la chaleur douce & relâchante du lit, & à tout ce qui seconde les efforts de la nature.

Une troiſiéme enfin, qui se porte auſſi-bien que les deux premieres, se gorge

de vin ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes, qui, augmentant la quantité des humeurs, auſſi-bien que le mouvement du ſang par leur qualité ſtimulante, occaſionnent une fiévre que l'on guérit par l'abſtinence.

Dans ces cas, on n'a qu'une ſimple fiévre éphémere qui dure peu de temps; mais s'il arrive dans le premier cas que le ſang ſoit violemment agité & raréfié, & qu'à raiſon de l'accélération de ſon mouvement, & de la dilatation des vaiſſeaux, quelques-uns de ſes globules rouges viennent à paſſer dans les arteres lymphatiques, il en réſultera bientôt une obſtruction inflammatoire, comme on le voit arriver à l'extérieur, lorſque les globules rouges ont été pouſſés dans les vaiſſeaux de la conjonctive, qui n'admettent que la lymphe ou la ſéroſité. Que ſi avec cela la viteſſe & la chaleur du ſang augmentent au point de diſſiper ſes parties les plus ténues, le reſtant s'épaiſſira, ſera moins diſpoſé à paſſer dans les vaiſſeaux capillaires, & la lymphe elle-même ſe convertira en une eſpéce de gelée; car une chaleur peu excédente de celle de la fiévre ordinaire, coagule la ſéroſité du ſang, & la conſiſtance de cette gelée eſt pro-

portionnée à la violence & à la durée de la chaleur. Je dis donc que dans ce cas, la simple accélération du mouvement du sang causera une fièvre inflammatoire d'une plus longue durée, & d'une plus fâcheuse conséquence. Si l'inflammation se jette sur les poumons, ce sera une péripneumonie; si elle s'empare de la plévre, une pleurésie; & si elle se fixe dans le cerveau, ou dans ses membranes, une phrénésie. Ces maladies sont infiniment plus violentes, lorsque le sang venant à augmenter de mouvement, trouve de la force dans les fibres, & qu'il est lui-même abondant & épais.

Si, dans le second cas, l'obstruction des pores & la suppression de la transpiration est considérable, si les fibres sont fortes & tendues, le sang abondant & épais, il en résultera une fièvre de même espéce.

Dans le troisiéme, si les fibres étant tendues, le sang épais & visqueux, on boit une grande quantité de vin ou d'autres liqueurs stimulantes, le volume & la vîtesse du sang, peuvent augmenter au point de causer une fièvre aiguë très dangereuse, qui est trop souvent la suite des excès du vin.

Puis donc qu'une seule des causes précédentes suffit pour exciter la fiévre, il s'ensuit qu'étant réunies, elles doivent en produire une beaucoup plus violente: par exemple, si l'on s'expose subitement au froid après un violent exercice, de maniere que la sueur & la transpiration soient interceptées, il surviendra une fiévre inflammatoire, qui sera beaucoup plus violente, si le sang a été fort échauffé, & augmenté par une grande quantité de boissons spiritueuses, bues immédiatement auparavant. On observera en passant, que rien ne prévient plus efficacement les mauvais effets de l'ivresse, que de se tenir chaudement, & de se coucher dans un lit, pour y *cuver son vin*, comme on dit ordinairement.

En faisant donc attention aux causes prochaines de ces fiévres, la méthode de les traiter est aisée à saisir; elle consiste à diminuer le plutôt qu'il est possible, la vîtesse, le volume, & l'acrimonie du sang: rien n'est meilleur pour cet effet que la saignée, parce qu'elle diminue la quantité des globules rouges, aussi-bien que la force qui les met en mouvement. En saignant le malade jusqu'à défaillance, comme Galien &

quelques anciens médecins le pratiquoient dans les fiévres inflammatoires, le mouvement du sang cesse presque tout-à-fait pendant quelque temps.

La saignée est donc le premier reméde qu'on doit employer dans la cure des fiévres qui naissent de la trop grande quantité & de la trop forte agitation du sang; & plus on la différe, plus le sang acquiert d'acrimonie & de viscosité, par la dissipation de ses parties les plus tenues, par la condensation de ses globules rouges, & par la chaleur qu'acquiert sa lymphe, chaleur qui la convertit en une espéce de gelée. Les sels & les huiles animales acquérant une acrimonie proportionnée à la violence & à la durée de la chaleur, la masse entiére des humeurs se corrompt à la fin, & ne peut plus servir aux usages auxquels la nature les a destinés. Ajoutez à cela que les obstructions, qui se sont formées aux extrémités des branches des arteres sanguines, ou aux origines des arteres lymphatiques, augmentent à proportion de la rapidité avec laquelle le sang circule; de sorte que, si l'on n'a pas pratiqué la saignée au commencement des maladies aiguës, il n'est plus temps d'y recourir dans les pé-

riodes suivants de la fiévre, lorsque l'engorgement de la matiere obstruante, l'épaississement & la viscosité des humeurs ont fait de si grands progrès, que la force des atténuans & des délayans ne peut plus rien.

En général, la quantité du sang que l'on tire doit être déterminée par les forces du malade, par celles du pouls, par l'intensité de la fiévre & de la chaleur, & par la violence des symptômes; je veux dire, la douleur, la difficulté de respirer, &c. On doit aussi avoir égard à la corpulence du sujet; car il est certain, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, qu'un homme fort & replet est en état de perdre plus de sang qu'un autre qui l'est moins; il est cependant plus à propos de faire une petite saignée qu'une grande, parce qu'il est aisé d'y revenir, dès qu'elle se trouve indiquée. Si la douleur, la chaleur & la difficulté de respirer ne diminuent point après la premiere, on doit en faire une seconde.

J'avertirai ici le jeune médecin de ne point se laisser tromper par l'oppression du pouls, qui n'a souvent d'autre cause que la trop grande plénitude des vaisseaux, ce qui est prouvé

par les battemens des arteres qui deviennent plus libres & plus forts dans ce cas après la saignée, comme l'expérience journaliere le prouve. S'il avoit quelque doute là-dessus, il n'a qu'à appliquer le doigt sur le pouls de l'autre bras, pendant que la veine est ouverte: s'il le trouve foible, tremblottant, ou intermittent, il doit faire fermer la veine; au contraire il doit la laisser ouverte, s'il le trouve fort & développé, le malade s'en trouvera bien. Il y a, à la vérité des personnes très-sujettes à tomber en foiblesse, pendant la saignée, parce que leurs fibres sont naturellement lâches, & qu'elles n'ont point l'élasticité nécessaire pour contracter les vaisseaux à mesure qu'ils se vuident. Le moyen de prévenir cet accident est de les saigner couchées, & de fermer de temps en temps l'ouverture. Quoique ces sortes de personnes aient les fibres & les vaisseaux extrêmement lâches, elles ne laissent pas d'être pléthoriques, & comme telles, elles ont besoin de saignée, sur-tout lorsque le volume des humeurs commence à surmonter la force élastique du cœur, ainsi qu'il arrive dans les cas où le pouls est oppressé.

La saignée diminue non seulement le volume & la vîtesse du sang, elle le met encore en état de recevoir les liqueurs délayantes qui trouvent par-là une entrée plus facile. Les délayants sont absolument nécessaires dans toutes les fiévres, sur-tout dans les fiévres ardentes & inflammatoires, parce que le sang alors se trouve extrêmement dense & visqueux, par la dissipation de ses parties les plus ténues, & que la lymphe qui reste se convertit en une espéce de coagulum, à cause de la violence & de la continuation de la chaleur. Les liqueurs rafraîchissantes, légeres & délayantes, deviennent donc absolument nécessaires pour réparer la dissipation de la lymphe & de la sérosité, & pour entretenir la masse entiére dans un état de fluidité convenable. Ces liqueurs en général doivent être aigrelettes, & légérement savonneuses; aigrelettes pour rafraîchir & prévenir l'acrimonie alcalescente des humeurs qui, sans cela, augmenteroit de plus en plus par la chaleur du sang, & les frottements qu'il éprouve: (car les sels des animaux s'exaltent considérablement, & deviennent corrosifs par la chaleur fébrile, & leurs huiles devien-

nent à la fin rances & très-âcres par la même cause ; les huiles les plus douces, & le beurre, acquierent une qualité caustique sur le feu) ; il faut mettre en usage les savonneuses, afin de dissoudre la viscosité des humeurs, & faciliter leur mêlange, en unissant intimement les sels, les soufres & l'eau avec le sang. J'ai souvent vû des malades, attaqués de fiévres aiguës, rendre l'eau qu'ils avoient prise abondamment, presqu'aussi claire & aussi insipide qu'ils l'avoient bue ; ce qui est, pour le dire en passant, un très-dangereux symptôme. L'eau ne sçauroit se mêler avec les liqueurs oléagineuses, & il n'est pas étonnant qu'après que la férosité du sang a été coagulée par la chaleur, & que ses parties oléagineuses ont été exaltées, & se sont augmentées, par la fonte de la graisse contenue dans la membrane adipeuse ; il n'est pas étonnant, dis-je, que l'eau ne se mêle pas bien avec le sang, & ne soit pas capable de le délayer. Il est donc nécessaire d'y joindre quelque chose de savonneux ; par exemple, du sucre, des syrops, des gelées, ou du rob de fruits, tels que les groseilles, les framboises, les cerises, &c. Le suc de

limon ou d'orange mêlé avec un peu de sucre, & délayé dans une quantité d'eau convenable, forme une boisson extrêmement agréable, & tient lieu d'un délayant acide & savonneux.

Si les délayans sont utiles pour rendre aux humeurs leur fluïdité, ils ne le sont pas moins pour relâcher les fibres & les vaisseaux, sur-tout lorsqu'on les boit à un léger degré de chaleur. La tension excessive des fibres est ordinairement la suite de l'agitation, de la chaleur & de la densité du sang, qui accompagne, ou plutôt qui constitue l'essence des fiévres inflammatoires. Personne n'ignore l'effet des bains tiédes sur les parties extérieures du corps; pourquoi les délayans pris intérieurement ne produiroient-ils point un effet analogue? Tous ces moyens diminuent la viscosité, la rapidité & la chaleur du sang, ce qui est extrêmement utile dans la cure des fiévres ardentes & inflammatoires; ajoutez à cela que c'est le reméde le plus sûr pour dégager les vaisseaux capillaires, lever les obstructions, & faciliter la transpiration, puisque par-là la fluidité est rendue aux liqueurs, & la perméabilité aux petits vaisseaux; car il est bon de sçavoir, que

toutes les fois que l'usage des liqueurs rafraîchissantes & humectantes est suivi d'une sueur générale & modérée, il survient une crise qui emporte la fiévre. Je dis une sueur modérée, car celles qui sont trop copieuses ne valent rien sur-tout au commencement des fiévres, vû qu'elles dissipent les parties les plus subtiles du sang, & épaississent le reste, ce qui cause des obstructions. Je me suis toujours apperçu qu'elles étoient funestes au commencement des pleuréſies, des péripneumonies, & dans la petite vérole, & l'on peut en dire autant des évacuations abondantes qui se font par les selles & les urines.

De tous les moyens dont on se sert pour provoquer la sueur au commencement des fiévres, le plus pernicieux est de donner au malade des remédes chauds, volatils & alexipharmaques, de le tenir dans un lieu chaud, & de le charger de couvertures; car on augmente par-là le mouvement & la chaleur du sang, qui ne sont déja que trop forts, & l'on verse de l'huile sur le feu. Je dis plus, ces moyens, loin de provoquer la sueur, l'empêchent souvent en accélérant le mouvement du sang, & retardent par-là les sécrétions na-

turelles. Tout le monde ſçait que plus la fiévre eſt forte, moins les excrétions par les ſueurs, les urines & la ſalive ſont abondantes.

Si l'augmentation ſeule de mouvement dans le ſang peut exciter la fiévre, il eſt certain que tout ce qui tend à augmenter ce mouvement, doit de néceſſité l'entretenir & l'augmenter.

C'eſt encore pour la même raiſon, que les véſicatoires qui jettent un ſel âcre dans le ſang, & qui irritent violemment les fibres, ne valent rien au commencement des maladies, ſurtout des fiévres ardentes & inflammatoires. Cependant combien voit-on de médecins, qui après avoir ſaigné copieuſement leurs malades, leur appliquent les véſicatoires, & leur donnent auſſitôt des alexipharmaques & des cordiaux, &c. ſous la forme de bols; ce qui eſt auſſi peu raiſonnable, que ſi après avoir éteint une partie d'un incendie, on entreprenoit d'éteindre le reſte, en jettant deſſus de la poudre à canon, ou de l'eſprit de vin, ou, pour uſer d'une autre comparaiſon, que ſi l'on vouloit appaiſer un cheval fougueux, en ſe ſervant du fouet ou de l'éperon. C'eſt-là juſtement le cas

de ceux qui se servent des vésicatoires, lorsque l'élasticité des vaisseaux est trop forte, & le mouvement des fluides trop rapide.

Après la saignée, rien n'est meilleur dans la cure des fiévres aiguës, lors même qu'elles ne font que commencer, que les clysteres rafraîchissans, émolliens & laxatifs; ils procurent la sortie des excrémens qui séjournent dans les intestins, & des matiéres âcres & bilieuses qui passeroient sans cela, du moins en partie, dans la masse du sang, par la voie des vaisseaux lactés. Ce ne sont pas-là les seuls avantages qu'ils procurent; ils servent à échauffer & à relâcher les parties contenues dans le bas-ventre, ils déchargent la tête, les hypochondres, & facilitent l'évacuation des urines.

Les légers purgatifs sont aussi fort utiles pour nettoyer les intestins, & emporter la saburre putride qui les surchargent, pourvû qu'ils n'ayent rien de violent. Les meilleurs sont ceux qui agissent sur les premieres voies, comme la manne, la crême de tartre, le sel cathartique de Glauber, la rhubarbe, les tamarins, &c. Je mets au nombre des purgatifs violens & dangereux, dans

ce cas les teintures & les pilules où entre l'aloës. Toute évacuation excessive a cela de mauvais, qu'elle diminue la partie lymphatique du sang, & épaissit le reste. Lorsque la crise paroît devoir s'ouvrir cette voie, on peut l'aider avec une dose de rhubarbe, & ensuite avec quelque peu des espéces de diascordium, un calmant composé de syrop diacode, ou autre chose semblable.

On peut dire en général, que rien n'est plus utile pour la cure des fiévres inflammatoires, que d'évacuer à propos, de délayer & de rafraîchir avec quelques remédes nitreux, & avec les sucs savonneux & acides des végétaux; car outre qu'ils entretiennent la fluidité du sang, ils l'empêchent encore de se corrompre. En les donnant en abondance, on ne fait que suivre la nature qui les demande avec empressement, peut-on se tromper en la prenant pour guide? Elle rejette les alimens solides dans les fiévres, mais elle est avide de boisson, & c'est un fort mauvais symptôme, lorsque le malade n'est point altéré avant que la fiévre ait considérablement diminué.

Supposé donc qu'un malade soit attaqué d'une fiévre inflammatoire pour

quelqu'une des causes susdites, tandis que ses humeurs ont de l'acrimonie, elle sera des plus violentes, parce que les sels acrimonieux, semblables à autant d'aiguillons, accéléreront le mouvement du sang, & hâteront sa putréfaction : il faut donc employer des délayans pour dissoudre & emporter ces sels (car il n'y a que l'eau qui puisse les dissoudre) aussi-bien que des remédes contraires à cette acrimonie. Ces délayans doivent avoir aussi une qualité savonneuse, pour les raisons susdites ; sur-tout lorsque les parties oléagineuses du sang augmenteront considérablement par la fonte de la graisse produite par la chaleur de la fiévre. Cette augmentation est souvent considérable & très-prompte dans les personnes chargées de graisse. Ces parties huileuses, devenant de plus en plus rances & âcres, ont besoin de quelque interméde savoneux, pour pouvoir s'unir avec les parties aqueuses ; autrement elles causent des obstructions funestes, & acquiérent une acrimonie, à laquelle il est impossible de remédier.

Quant à la maniere de prescrire les délayants, je suis d'avis qu'on laisse boire le malade autant qu'il en aura en-

vie, mais peu à la fois, pour ne point surcharger son estomac, ce qui ne manqueroit pas de lui causer des nausées, des indigestions, des vents, des anxiétés, & enfin le vomissement ou la diarrhée.

La coutume qu'avoit Asclépiade d'interdire toute sorte de boisson à ses malades, durant les trois premiers jours de la fiévre, est des plus monstrueuses, & entiérement oppose à la maxime qu'il établit de guérir *tutò*, *celeriter & jucundè*, puisqu'au rapport de Celse, dont je rapporte les propres termes, *convellebat vires ægri luce*, *vigilia*, *siti ingenti*, *sic ut ne os quidem primis diebus elui sineret. Cels. Lib. 3. Cap. 4.* Je suis très-assuré qu'il ne tenoit cette méthode, ni d'Hippocrate, ni de la nature, ni de l'expérience : mais est-il étonnant qu'un homme, qui de déclamateur étoit devenu médecin, ait pris une route entiérement oppose à celle des médecins de son temps, pour se faire un nom dans le monde ? Mais la nouveauté de cette pratique le soutint, comme elle soutient encore les charlatans, & les soutiendra toujours, tant qu'il y aura des fous dans le monde.

La meilleure maniere, selon moi

de délayer les humeurs, eſt de boire peu & ſouvent; parce que les vaiſſeaux abſorbans, placés entre la bouche & l'eſtomac, reçoivent par ce moyen une plus grande quantité de liqueurs, que ſi on l'avaloit tout-à-la-fois; parce qu'en avalant ainſi la liqueur à différentes repriſes, les parties de l'eau ſont plus ſouvent & plus long-temps appliquées à l'orifice de ces vaiſſeaux, & que d'ailleurs l'eſtomac & les inteſtins l'envoient plus aiſément dans les veines lactées & méſaraïques.

On peut encore hâter le délayement des liqueurs & le relâchement des vaiſſeaux à l'aide des fomentations émollientes, des bains tiédes, des clyſteres rafraîchiſſans & lénitifs, &c. Rien encore n'eſt meilleur dans les fiévres inflammatoires, ainſi que je l'ai éprouvé moi-même, que de ſe baigner les bras, les mains, les jambes, les pieds, & même les hypochondres; mais il faut que la chaleur du bain n'excéde point celle du corps, & c'eſt ce que l'on connoîtra par le moyen d'un thermométre. Cette méthode humecte non-ſeulement le ſang, elle léve encore les obſtructions, & relâche les fibres qui ſont alors dans un état de tenſion conſidérable. Elle eſt

ſur-tout utile aux perſonnes d'un tempérament ſec. Les peaux & les veſſies des animaux ne laiſſent point ſortir l'eau lorſqu'elles ſont ſéches ; mais elles ne ſont pas plutôt humectées, qu'elles lui donnent paſſage à travers leurs pores. L'uſage fréquent des liqueurs tiédes émollientes, eſt en même temps une eſpéce de fomentation pour les viſcères & les premieres voies, & devient extrêmement ſalutaire, ſurtout dans les inflammations des poumons, de la plévre, &c. Les anciens n'employoient preſqu'autre choſe dans les fiévres que des délayans aqueux, tels que la ptiſane d'orge, l'hydromel, l'oxymel, auxquels ils joignoient l'uſage fréquent des fomentations & des lavemens.

Comme le trop grand mouvement des humeurs occaſionne la fiévre, il s'enſuit que tout ce qui augmente le mouvement du ſang, doit la rendre plus violente, & par conſéquent que la violence de la fiévre eſt en raiſon compoſée des forces accélératrices ; la tenſion des fibres, par exemple, un ſang abondant & épais, chargé d'une grande quantité de ſels âcres qui rendent les contractions du cœur & des

artères plus fortes & plus fréquentes. L'usage excessif des épiceries donne la fièvre à ceux qui se portent le mieux.

Au contraire, plus les fibres sont foibles & lâches, plus le sang est dissous & appauvri, moins la fièvre est violente. C'est ce dont nous avons un exemple dans les fièvres lentes ou nerveuses, lesquelles sont occasionnées par des alimens foibles, aqueux & mal sains, par la crudité des fruits, par des temps pluvieux, chauds & humides, & par la tristesse & le découragement. Ces causes, en épaississant les humeurs, deviennent la cause prochaine de la fièvre; mais elle n'est point de l'espéce inflammatoire, (ou de celle que les anciens désignoient sous le nom de *plegma phlegmonodes*, qui est inhérente dans les globules rouges du sang) car elle a son siége dans les vaisseaux séreux & lympathiques, où il se forme obstruction. Ce mauvais état du sang empêche la génération des esprits animaux, trouble leur sécrétion & leur distribution; & de-là naissent les symptômes nerveux dont la fièvre tire son nom. Les obstructions sont cependant cause que la lymphe qui croupit, acquiert de plus en plus de l'acrimonie,

& qu'il survient une fiévre plus ou moins violente, que l'on connoît à la fréquence du pouls, à l'irrégularité de la chaleur, au frisson, &c. Toutes les humeurs du corps acquiérent une acrimonie proportionnée à leur séjour, les jambes s'enflent & s'enflamment, quoiqu'elles fussent d'abord froides comme un marbre, & les humeurs acquiérent à la fin une âcreté qui est suivie d'érésipeles, de phlyctaines, d'ulcères, &c. ainsi qu'on le remarque à la fin des hydropisies.

Comme donc ces fiévres paroissent avoir leur siége dans les plus petits vaisseaux, ou dans les artères séreuses & lymphatiques, & même dans les origines des nerfs, qu'elles sont toujours accompagnées du relâchement & de l'engourdissement des nerfs & des fibres, & que les obstructions sont éloignées de la route du sang; il n'est pas étonnant qu'elles résistent aux remedes, & qu'elles durent plus long-temps que celles qui ont leur siége dans les vaisseaux sanguins. On remarquera de plus, que les nerfs & les fibres sont long temps à reprendre leur ton ordinaire; aussi voit-on que cette espéce de fiévre est plus long-temps à se former

& plus long-temps à ceſſer, que la fiévre inflammatoire ordinaire.

Comme ces deux eſpéces de fiévres naiſſent de cauſes diamétralement oppoſées, elles ont auſſi des ſymptômes & des effets différens. C'eſt ce que nous allons éclaircir par l'examen de la fiévre intermittente, qui tient le milieu entre l'une & l'autre.

CHAPITRE II.

Des Fiévres intermittentes.

LES fiévres ſont ordinairement cauſées par un air épais qui s'éleve des terreins marécageux & humides, par des froids, des pluies & des brouillards continus; auſſi obſerve-t-on que les fiévres intermittentes ſont endémiques dans les lieux bas & marécageux, & épidémiques dans les temps dont on vient de parler. Une pareille conſtitution de l'air relâche les fibres, empêche la tranſpiration, rend le ſang épais & viſqueux; d'où s'enſuivent des obſtructions & des ſtagnations dans les extrêmités des artères ſanguines, comme

cela paroît par la froideur, la couleur pâle & livide des doigts, des ongles, des lévres, &c. laquelle précéde immédiatement le friſſon d'un accès de fiévre intermittente. Le ſang ſe retire dans le cœur, la nature emploie tous ſes efforts pour lever les obſtructions, enſorte qu'au premier accès de chaleur, elles s'en vont par les ſueurs & les urines. Ceux qui ſe baignent dans l'eau très-froide ſont ſaiſis d'une eſpéce d'accès de fiévre intermittente, accompagné de pâleur, de froid, de friſſon, d'une ſtagnation du ſang dans les artères cutanées, & de ſa répulſion vers le cœur; mais ils ne ſont pas plutôt hors de l'eau, que le cœur, les artères, &c. ſurmontent la réſiſtance qu'occaſionnoit la contraction des vaiſſeaux, & font revivre la chaleur dans le corps. Mais ſi le ſujet eſt foible, l'eau extrêmement froide, & qu'il y reſte long-temps, il peut mourir dans le bain, de même qu'un malade d'une complexion foible, peut mourir dans le friſſon; (comme cela eſt aſſez ordinaire, lorſque la maladie eſt mortelle) le cœur n'étant point en état de ſurmonter la réſiſtance.

Lorſque les fibres ſont fortes, la

viſcoſité du ſang & l'obſtruction légeres, le paroxyſme céde aiſément à cet effort de la nature; mais ſi la viſcoſité & les obſtructions ſont conſidérables, les fibres fortes & tendues, la fiévre augmente dans l'accès de chaleur, & ſe change lorſqu'on la traite mal, en une fiévre aiguë continue. On remarque en effet dans certaines épidémies que, dans certains tempéramens, les fiévres intermittentes prennent d'abord l'apparence des fiévres ardentes, & finiſſent par ſuivre le type des fiévres quotidiennes & tierces; il arrive même ſouvent qu'une fiévre quotidienne ou tierce, lorſqu'on la traite par des ſubſtances chaudes, comme des eſprits volatils, de l'eau-de-vie, du poivre, le polygala, &c. dégénere en une fiévre inflammatoire, accompagnée d'une phrénéſie, d'une pleuréſie ou d'une péripneumonie; en ſorte que l'état des ſolides & des fluides dans quelques eſpéces de fiévres, ne différe pas beaucoup de celui où ils ſe trouvent dans les fiévres inflammatoires. Je me ſouviens que la fiévre catarrhale qui régna en Europe dans le printemps de 1743, ſous le nom *d'influence*, dégénera ſouvent en pleuréſie ou péripneumonie

pneumonie, & au bout de deux ou trois jours en une fiévre quotidienne ou tierce, la différence des tempéramens altérant ainſi la face & la nature de la maladie.

Les fiévres quotidiennes, de même que les fiévres tierces & demi-tierces, régnent quelquefois en même temps que les pleuréſies & les péripneumonies épidémiques, ainſi que cela eſt arrivé en 1744 (1); la froideur de la ſaiſon reſſerrant les fibres, & épaiſſiſſant le ſang de certains ſujets, au point de cauſer ces fiévres inflammatoires, lorſqu'ils viennent à ſe refroidir ou à eſſuyer quelqu'autre accident; au lieu que dans ceux dont le ſyſtème des nerfs & des fibres eſt plus lâche & plus foible, & les humeurs plus aqueuſes, elle augmente la force des vaiſſeaux, & échauffe le ſang au point de prévenir, par les accès réitérés d'une fiévre intermittente réguliére, les ſuites fâcheuſes du défaut de tranſpiration, & de l'épaiſſiſſement des humeurs. On voit ſouvent des perſonnes dont les eſprits ſont épuiſés, & le tempérament bilieux, être attaquées de la fiévre, pour avoir uſé de

(1) *Vide Obſ. noſt. de aëre & morb. epidem. vol.* II. *Martio, Aprili, Maio.* 1744.

médicamens chauds, & cet accident tourne à leur avantage, lorsqu'on a soin de seconder la nature. Le moyen de guérir promptement le malade, est de faire ensorte que la fiévre lente nerveuse se change en une fiévre intermittente réguliere.

J'ai souvent vû régner dans des printemps froids & secs des pleuréfies, des péripneumonies & des rhumatismes inflammatoires, qui ont été suivis l'été suivant, d'un grand nombre de fiévres intermittentes, la chaleur diminuant la roideur des fibres, & réfolvant en quelque maniere la denfité & la viscosité du sang. Mais si la tenfion des solides eût continué, & que le sang fût devenu plus gluant & plus épais, le froid, ou toute autre cause, eût produit des fiévres inflammatoires, au lieu de simples fiévres.

Les fiévres intermittentes réguliéres qui furviennent dans le printemps, détruisent la viscosité morbifique du sang, & deviennent par-là extrêmement salutaires, en cela semblables aux tempêtes qui purifient l'air, & dissipent les brouillards. La vigueur que le corps acquiert au printemps, jointe à la chaleur & à la sécheresse de l'air, raréfie

& atténue les humeurs groſſieres & viſqueuſes, ouvre les pores, ce qui fait que les fiévres qui ſurviennent dans cette ſaiſon, diſparoiſſent à l'approche de l'été. Il y a même apparence que les fiévres ne ſont ſi fréquentes au printemps, qu'à cauſe qu'il met la nature en état d'agir & de ſe débarraſſer des humeurs qui ſe ſont amaſſées dans le corps durant l'hyver. Il eſt certain que tous les animaux éprouvent dans cette ſaiſon une eſpéce d'orgaſme, & il n'eſt pas juſqu'aux végétaux qui ne reçoivent une nouvelle vigueur, & leur ſuc épaiſſi reprennent leur mouvement.

L'expérience nous apprend (2) que le ſang eſt plus épais & plus gluant dans les fiévres quotidiennes que dans les fiévres tierces, & dans les tierces plus que dans les quartes; qu'en ſuppoſant toutes choſes égales, il eſt infiniment plus diſpoſé à s'enflammer dans les premieres que dans les ſecondes. On remarque même communément, que lorſque la fiévre, de tierce réguliére qu'elle étoit, dégénere en une fiévre demi-tierce, ou quotidienne, ou anticipe conſidérablement ſur le temps du

(2) Voyez la Théorie moderne du Docteur Langrish, &c. Chap. 5.

paroxyſme régulier, elle ſe change en fiévre rémittente ou continue. C'eſt-là l'effet que produit un régime trop chaud, ou l'uſage précipité du quinquina. On remarque en effet, que les fiévres quotidiennes & les fiévres doubles-tierces, qui, pour le dire en paſſant, ſont ſouvent les mêmes, ne demandent le quinquina qu'après qu'on a mis en uſage les potions ſalines, les atténuans & les délayans, & dans quelques cas, la ſaignée, les purgatifs & les vomitifs. Je trouve effectivement qu'il eſt de la prudence, dans ces ſortes de fiévres intermittentes, de ne jamais donner le quinquina, ſous quelque forme que ce puiſſe être, qu'après le quatriéme ou cinquiéme accès, & qu'après avoir tiré plus ou moins de ſang aux ſujets diſpoſés à la pléthore. Cette méthode a lieu ſur-tout dans les fiévres qui régnent au printems. On doit encore remarquer que les vomitifs étant ce qu'il y a de plus ſalutaire dans la cure des fiévres intermittentes, puiſque la nature elle-même fait tous ſes efforts pour ſe procurer le vomiſſement dans le paroxyſme; on doit pour en aſſurer l'effet, les faire précéder de la ſaignée, lorſque le ſujet eſt pléthorique, ſur-

tout, lorsqu'on le donne durant l'accès. Cette méthode n'est pas nouvelle, & Celse l'a connue. *Cùm primùm*, dit-il, *aliquis inhorruit, & ex horrore incaluit, dare ei oportet potui tepidam aquam subsalsam & vomere eum cogere.* Lib. III. Cap. 12.

On voit donc qu'il y a certaines fiévres qui tendent à l'inflammation, & qui demandent des rafraîchissans, des délayans, & souvent même la saignée, & les autres espéces d'évacuations. L'expérience m'a fait connoître la nécessité qu'il y a de joindre le nitre au quinquina durant tout le temps de la cure, & même d'en suspendre quelquefois l'usage un jour ou deux, & de donner au malade du sel d'absinthe avec le suc de limon, dans une infusion de fleurs de camomille & d'écorce d'orange de Séville. S'il arrive que la fiévre intermittente dégénere en une fiévre inflammatoire continue, on lui fera reprendre son premier caractère, au moyen de la saignée & d'un purgatif antiphlogistique.

Comme quelques fiévres intermittentes sont disposées à dégénérer en une fiévre inflammatoire, de même il y en a un plus grand nombre, sur-tout en

automne qui se changent en des fiévres remittentes irrégulières, en putrides, ou en fiévres lentes nerveuses. Il n'est pas rare de voir des fiévres quotidiennes dégénérer en fiévres tierces & quartes, & à la fin en une hydropisie, sur-tout dans certains lieux & en certains temps. Cela prouve évidemment que les fibres s'affoiblissent de plus en plus, & que le sang s'appauvrit & devient aqueux. Les fiévres tierces du printemps qui cessent souvent sans remédes, lorsque la saison est favorable, deviennent souvent extrêmement opiniâtres lorsque l'été est pluvieux & humide, & reviennent souvent après qu'on les a guéries à la plus légère occasion. C'est ce qu'on a particuliérement remarqué dans les années 1734. & 1735 (3), que l'été fut extrêmement froid & humide. J'ai éprouvé dans ces cas, que rien n'est meilleur pour prévenir les rechûtes, que de prendre des bains d'eau froide, & de se faire frotter tous les jours le corps avec une brosse. Il y a de l'apparence que les fiévres ne cessent en hyver qu'en conséquence du resserrement des fibres

(3) *Vide Obs. nost. de aëre & morbis epidem. vol.* 1.

que le froid occasionne, & l'on a remarqué qu'elles sont extrêmement opiniâtres, lorsque cette saison est chaude & humide.

Une purgation donnée à contre-temps, une saignée faite mal-à-propos, une nourriture grossiere & mal-saine, des alimens grossiers & visqueux, des boissons vapides, comme des eaux croupies, de mauvaise biere, &c. rendent ces fiévres irréguliéres, opiniâtres & dangereuses, & les font souvent dégénérer en fiévres malignes putrides, ou lentes nerveuses, ou bien en une hydropisie, en une jauniſſe, ou en une obstruction générale des visceres du bas-ventre, & souvent en des maladies du genre nerveux. En un mot, tout ce qui détruit le ressort des fibres & appauvrit le sang, occasionne ces sortes de maladies, sur-tout lorsque la transpiration est souvent interrompue par le froid, par le défaut d'exercice, par des alimens pesans & grossiers, tels que le poisson, la laitue, le concombre, & autres fruits aqueux & insipides, que l'on sçait intercepter considérablement la transpiration.

Ces observations prouvent évidemment la nécessité d'un régime chaud,

fortifiant & atténuant dans la cure des fièvres intermittentes, qui affectent les personnes dont l'habitude est lâche, & le sang appauvri; sur-tout lorsque le temps est sale & humide. Le quinquina, quelque bon qu'il soit, devient souvent inutile dans ces circonstances, à moins qu'on n'y joigne des alexipharmaques convenables, tels que la racine de serpentaire de Virginie, la contrayerva, la myrrhe, le camphre, &c. auxquels on peut ajouter les chalibés chauds au bout de quatre ou cinq accès. Ne vous hâtez jamais d'employer le quinquina ni les chalibés, lorsque le malade est jaune, qu'il a le ventre tendu, & constipé. Il vaut mieux alors commencer par des apéritifs mercuriels & savonneux avec la rhubarbe, l'aloës, le tartre soluble ou régénéré, que l'on peut joindre au quinquina dans certaines occasions. Il suit de ce qui précéde, que la fièvre tierce réguliére tient le milieu entre la fièvre inflammatoire & la fièvre lente nerveuse; que d'un côté, la constitution des solides & des fluides, peut s'exalter au point de jetter le sang dans une inflammation continue, & d'un autre, s'affoiblir au point de causer une fièvre lente nerveuse, ce qui

nous met au fait des cauſes & de la cure de ces ſortes de fiévres.

Au reſte, comme la fiévre en général conſiſte dans un effort que fait la nature pour ſe débarraſſer de ce qui l'incommode, nous devons la ſeconder de notre mieux, en uſant des moyens que la raiſon & l'expérience nous ſuggérent. On doit ſur-tout être très-circonſpect au commencement, ſoit qu'il faille l'animer ou la modérer, juſqu'à ce qu'on ſoit au fait de la nature, du degré & de la qualité de la maladie, & de la conſtitution du malade. Pour cet effet, il convient d'examiner avec ſoin; premierement, l'état des ſolides, & enſuite celui des fluides.

CHAPITRE III.

De l'état des Solides.

LA force du corps & du tempérament dépend vraiſemblablement des premiers rudimens dont nos corps ſont compoſés, & j'oſe même dire que la force ou la foibleſſe de leur tiſſu, influe ſur notre ſanté pour tout le reſte

de notre vie. Nos fibres ont reçu de la nature, une force & une conſtitution déterminée, dont elles ne peuvent s'écarter qu'il n'en réſulte une maladie. Cet écart peut venir de la mauvaiſe conſtitution de nos parens, auſſi-bien que des fautes que l'on commet à l'égard du régime, de l'exercice, &c. & il mérite une attention particuliére dans la pratique.

La ſanté parfaite conſiſte dans un juſte milieu, entre la trop grande tenſion des fibres & leur trop grande flexibilité. La trop grande tenſion des fibres épuiſe trop promptement le ſuc nourricier, & produit enfin le maraſme; comme au contraire le trop grand relâchement des vaiſſeaux, les fait céder ſous le poids des fluides, & occaſionne la leucophlegmatie ou l'hydropiſie. Dans le premier cas, les fluides animaux ſe digérent trop promptement; & dans le ſecond, il ne ſe fait pas une aſſimilation ſuffiſante des alimens.

Lorſque les vaiſſeaux ont trop d'élaſticité, ils agiſſent avec force ſur les liqueurs qu'ils contiennent, d'où réſultent un frottement conſidérable, une chaleur violente & une diſſipation

abondante & continue des parties les plus aqueuſes & les plus ſubtiles du ſang ; ce qui rend ſes globules rouges plus nombreux, plus denſes, & plus compactes, & les humeurs en général plus gluantes, comme on le remarque dans le ſang des perſonnes qui travaillent beaucoup

Lorſque cette diſſipation excéde les bornes de la nature, elle devient une maladie de tempérament, & cauſe une fiévre continue, qui ſe termine par l'atrophie & le maraſme complet, ſi quelque inflammation ne vient pas emporter beaucoup plutôt les perſonnes de ce tempérament, leſquelles ſont très expoſées à cette eſpéce de maladie ; & dont (en raiſon de la denſité & de la viſcoſité de leur ſang,) elles échappent bien plus difficilement que ceux qui ont les fibres plus lâches & le ſang plus pauvre & plus fluide. L'homme eſt ſi malheureux, qu'il ne ſçauroit jouir d'aucun bonheur complet, & ceux qui ſe portent le mieux ne ſont point à couvert des inconvéniens dont on vient de parler.

Les alimens & les liqueurs farineuſes conviennent parfaitement à ces ſortes de tempéramens, mais rien ne

leur eſt plus utile que l'uſage fréquent des bains demi tiédes, ſur-tout lorſque la ſaiſon eſt extrêmement froide & ſéche. Lorſque ces ſortes de perſonnes ſont attaquées de fiévres inflammatoires, par exemple, de pleuréſies, de péripneumonies, &c. je leur fais boire une grande quantité de liqueurs aqueuſes, émollientes & délayantes tiédes, à deſſein de relâcher les parties & les canaux des poumons, de faciliter la circulation du ſang dans ce viſcere, de hâter & d'augmenter l'expectoration, & de délayer le ſang le plus qu'il eſt poſſible : je leur applique auſſi des fomentations émollientes & délayantes médiocrement chaudes ſur les pieds, les jambes, les mains, les bras, les hypochondres & la poitrine ; ce qui produit infiniment plus d'effet que tous les remédes officinaux, dans leſquels on mettoit autrefois tant de confiance.

Les perſonnes d'un tempérament ſec & d'une conſtitution trop ſerrée, ſe trouvent très-mal des bains froids, parce qu'ils augmentent la tenſion des fibres. On remarque communément, que ceux qui en font uſage, perdent une partie de leur embonpoint, quoi-

qu'ils acquiérent plus de force & d'activité. Il y a quelques années qu'un gentilhomme d'un tempérament fort maigre, mais d'un esprit extrêmement vif, qui faisoit beaucoup d'exercice, & qui avoit coutume de se baigner dans la mer, même dans les temps les plus froids, vint me consulter sur son indisposition : il dépérissoit tous les jours à vûe d'œil, & étoit extrêmement abattu. Je compris que l'usage immodéré du bain avoit occasionné une trop forte tension dans les fibres, & une trop grande évacuation de la lymphe & du fluide nerveux, par la transpiration ; & ce qui me le persuada, fut qu'il prenoit beaucoup de nourriture, sans avoir d'évacuation extraordinaire. Je lui prescrivis des alimens humectans, émolliens & nourrissans ; je lui interdisis l'usage du bain, & l'envoyai au bout de quelque temps aux eaux de Bath. Ce régime eut tout le succès possible, & il recouvra son embonpoint & sa premiere vigueur. Les bains froids sont extrêmement utiles, pour fortifier & resserrer les fibres dans ceux qui les ont trop foibles & trop lâches. Ils produisent de très-bons effets sur les enfans foibles & rachitiques, & c'est à

cet effet que la plûpart de nos bains doivent la réputation qu'ils ont acquise dans les siecles d'ignorance & de superstition.

La doctrine du *strictum & laxum* des anciens méthodistes bien entendue, peut avoir son utilité dans la médecine, quoiqu'ils les aient souvent confondus dans la théorie & dans la pratique. Mais Boerhaave a fait sur les maladies qui naissent de ces deux causes, d'excellentes observations très-utiles dans la pratique. Il y a un autre état des fibres, dont aucun auteur n'a parlé, je veux dire, la fibre *tendre*, ou la délicatesse des solides, qui rend les personnes de cette constitution plus susceptibles des impressions du plaisir & de la douleur; le plus léger accident suffit pour rompre leur tissu. Telles sont les personnes délicates, dans lesquelles la vivacité de l'esprit l'emporte sur la force du tempérament; aussi sont-elles sujettes au crachement de sang, & aux autres espéces d'hémorrhagies, à la colliquation, à la pulmonie, à la consomption.

On vient de voir les mauvais effets qui résultent de la trop grande tension des fibres; nous allons maintenant

examiner ceux qui proviennent de leur relâchement excessif.

Les vaisseaux trop foibles n'agissent point suffisamment sur les fluides qu'ils contiennent, ne broyent, n'atténuent, & n'assimilent point assez les particules du chyle. En effet, le chyle ne sçauroit jamais être bien préparé, lorsque les organes de la digestion sont affoiblis. Lorsque les vaisseaux ont un ton convenable, & agissent avec vigueur sur les sucs nourrissiers qu'ils reçoivent de l'estomac, &c. au bout de quelques heures on ne trouve plus dans le sang de parties chyleuses; au lieu que dans les personnes leucophlegmatiques & d'une constitution foible, elles ne se convertissent point, ou du moins fort tard, en globules rouges & en sérosité. D'ailleurs dans ces sortes de sujets, le sang ne circule pas avec assez de force, pour entretenir la chaleur vitale, ni pour atténuer les sels, les soufres & les huiles, autant que les besoins de l'animal l'exigent; sans compter que les globules rouges du sang, qui sont le principe de la vie & de la chaleur, n'acquiérent ni la consistance, ni la rotondité nécessaires; d'où naissent des concrétions irréguliéres dans les vais-

ſeaux, une viſcoſité dans la ſéroſité & dans la lymphe, l'épuiſement des eſprits animaux, & la diminution des ſécrétions, & à leur ſuite la cachexie, la leucophlegmatie, & les différentes eſpéces d'hydropiſie, des fiévres intermittentes, ou rémittentes réguliéres, & des fiévres lentes nerveuſes. Ces maladies ſont l'effet de la putréfaction que les humeurs acquiérent par leur ſtagnation dans les petits vaiſſeaux, en conſéquence des obſtructions qu'occaſionnent leur inaction & leur atonie.

Les humeurs du corps qui croupiſſent ſe corrompent, & acquiérent une acrimonie, qui eſt bien-tôt ſuivie de fiévres très-dangereuſes : car quoique la circulation ſoit extrêmement languiſſante à cauſe de la foibleſſe des vaiſſeaux ; elle eſt néanmoins ſuffiſante pour produire par ſon acrimonie, un certain dégré de chaleur fébrile, & pour cauſer enfin une putréfaction générale, témoin les fiévres du chlorois, qui ont ſouvent des ſuites extrêmement funeſtes. Les tumeurs hydropiques froides des jambes dégénérent ſouvent en une eſpéce d'érésipéle & de gangrene.

Un médecin ne ſçauroit donc exa-

miner trop ſoigneuſement l'état des ſolides, non ſeulement dans les maladies chroniques, mais encore dans les maladies aiguës, puiſqu'il influe preſque toujours ſur celui des fluides. Par exemple, on a tout lieu de croire qu'un homme d'un tempérament robuſte, dont les fibres ſont fortes & tendues, & qui fait beaucoup d'exercice, a le ſang denſe & épais, & ſujet à s'enflammer à la moindre fiévre, & par conſéquent qu'il ne reſte d'autre moyen de prévenir cette inflammation, que de le ſaigner promptement; & qu'au contraire celui qui eſt d'un tempérament foible, mou & lâche, a le ſang tenu, aqueux, & extrêmement appauvri, & que par conſéquent la ſaignée & les autres évacuations, lui ſont préjudiciables.

Cet examen eſt extrêmement utile au commencement des maladies aiguës, ſur tout dans la petite vérole, & dans les autres fiévres, accompagnées d'éruptions, puiſqu'il décide de la néceſſité, ou de l'inutilité de la ſaignée.

Par exemple, lorſqu'un homme robuſte, dont le pouls eſt fort, eſt ſaiſi des violents ſymptômes de la petite vérole, ce ſeroit une faute impardon-

nable de ne le point saigner avant l'éruption, puisqu'on a tout lieu de craindre une fièvre inflammatoire extrêmement violente dans un pareil tempérament; mais il y auroit de la témérité à saigner une personne d'un tempérament contraire, à moins que la nécessité n'y obligeât. Cependant combien voit-on de médecins qui négligent cette observation dans la pratique! les uns emploient la saignée & les vomitifs sur la moindre apparence de petite vérole, tandis que d'autres, crainte d'affoiblir leur malade, & sans avoir égard à la malignité du mal, aiment mieux les laisser mourir d'une inflammation, que de les saigner.

Si le médecin connoît le malade, il pourra facilement juger de sa constitution; aussi Celse (1) veut-il que l'on préfére les médecins que l'on connoît aux étrangers, quand même ils seroient également habiles. Dans le cas où un médecin ne connoît point son malade, il lui est aisé de s'appercevoir à la dureté & la fermeté de la chair, à la sécheresse & à la chaleur de la peau, à l'altération & à la couleur du malade, à la chaleur de son haleine, aux

(1) *Præfat. sub finem.*

douleurs qu'il souffre, à la force, à la tension & à l'agitation du pouls, que ses fibres sont fortes & extrêmement élastiques, & qu'il est attaqué d'une fiévre ardente ou inflammatoire. Un pouls foible, fréquent & mou, une chaleur modérée, point de couleur, une altération médiocre, une urine pâle, une chair & une peau molles, des sueurs gluantes, partielles, irrégulières, froides, ou copieuses, de la pesanteur & des anxiétés, plutôt que de douleurs violentes, une langue humide & couverte d'une pellicule blanche, marquent le contraire. Comme ces choses s'apprennent plutôt par l'expérience que par aucun précepte que ce puisse être, je n'en dirai rien de plus.

CHAPITRE IV.

De l'état des Fluides.

ON a vû ci-dessus que l'état des fluides dépend de celui des solides, & nous allons maintenant l'examiner.

Je dis donc en premier lieu, qu'il y

un état du sang, dans lequel les humeurs sont trop épaisses & trop gluantes, dans lequel les globules rouges & séreux, sont en trop grande quantité, trop compactes, ou trop denses; en un mot, dans lequel toute la masse des fluides est trop gluante & trop disposée à devenir solide & concrete. Les personnes d'un tempérament vigoureux, qui ont les fibres extrêmement fortes, qui font beaucoup d'exercice, & qui se nourrissent bien, sont particuliérement sujettes à cet état. Lors donc que les globules rouges sont épais & nombreux, & les vaisseaux forts & élastiques, la vîtesse des fluides augmente, le frottement devient plus fort, & la chaleur plus violente, au moyen de quoi il se fait une dissipation considérable des parties les plus fluides du sang, de maniere que le reste devient plus gluant & plus épais, & moins propre à circuler dans les plus petits rameaux des arteres capillaires d'où naissent des obstructions & des inflammations.

Ajoutez à cela que toute chaleur tend à coaguler la sérosité. Une chaleur un peu au-dessus de la chaleur ordinaire dans une Fiévre ardente, suffit pour coaguler la sérosité du sang, ainsi que

l'expérience le prouve ; de-là vient que le sang, que l'on tire dans les fiévres inflammatoires, paroît couvert d'une pellicule épaisse & glutineuse, qu'on appelle coënne pleurétique. Je l'ai moi-même trouvée épaisse d'environ un pouce dans quelques sujets attaqués de pleuréſies & de rhumatiſmes. Une preuve que la chaleur fébrile lui donne cette consistance, c'est que le sang, que l'on tire au malade dès le commencement de la fiévre, est extrêmement vermeil, quoiqu'épais ; au lieu qu'à la seconde, troisiéme ou quatriéme saignée, il est extrêmement gluant & couvert d'une coënne épaisse, ce qui provient de la durée & de l'augmentation de la chaleur. On remarque en général que l'épaisseur & la ténacité de cette pellicule, est proportionnée à la violence de la fiévre, & à la force du malade, & cela se remarque sur-tout dans les fiévres accompagnées de douleurs violentes, telles que les pleuréſies, les rhumatiſmes, &c ; car la douleur étant une espéce d'aiguillon qui augmente le mouvement, le frottement & la chaleur, elle doit épaissir la séroſité à proportion de sa violence. La mucoſité inflammatoire, s'attachant aux

vaiſſeaux capillaires des membranes, les diſtend & augmente la douleur & l'inflammation, de maniere qu'elles ſe prêtent mutuellement des forces. Quoique cette denſité du ſang, dans ceux qui ſe portent bien, ſoit accompagnée d'une grande force de corps, d'un pouls fort & élevé, & de beaucoup de chaleur naturelle; cependant au plus léger accès de fiévre, elle produit des ſymptômes très-graves, qui deviennent bien-tôt funeſtes, à moins qu'on n'en prévienne les ſuites par des ſaignées & par des boiſſons & des remédes rafraichiſſans, délayans & émolliens.

Toute plénitude de ſang, quelque bon qu'il puiſſe être, tient de la maladie, ce qui a fait dire à Hippocrate (1) qu'une ſanté athlétique eſt à craindre, & à Celſe, (2) que ceux qui en jouiſſent doivent la tenir ſuſpecte. Une pareille phléthore diſtend non-ſeulement, plus qu'il ne faut, les artères ſanguines, elle dilate encore exceſſivement les orifices des artères ſéreuſes & lymphatiques, enſorte qu'à la plus légere occaſion, les globules ſanguins s'y inſinuent comme on dit par erreur de lieu, ce

(1) *Aphoriſm. 3, ſect. 1.*
(2) *Lib. 2. cap. 2.*

qui occasionne des inflammations & des ruptures de vaisseaux, sur-tout dans le cerveau & les poumons. La saignée, prescrite avec prudence, est ce qu'on peut employer de mieux dans ces sortes de cas, puisque loin d'affoiblir le malade, elle augmente ses forces en rétablissant l'équilibre entre les solides & les fluides. Le maintien de cet équilibre est une chose très-délicate dans certaines constitutions; quoiqu'en général il soit susceptible d'une étendue considérable, laquelle est même compatible avec la santé. Il y a des personnes pléthoriques si délicates, qui ne peuvent commettre la moindre erreur dans le régime sans s'en trouver mal; & j'en ai connu quelques-unes qui avoient tous les mois une évacuation aussi réglée que celle des personnes de l'autre sexe. L'homme le plus fort & le mieux nourri ne conserve pas sa vigueur athlétique plus de vingt-quatre heures, (3) il en déchoit en peu de temps, comme dit Celse, (4) en parlant d'un sujet pléthorique. *Quia non*

(3) Voyez le D. Bryan Robinson sur la nourriture & les évacuations du corps humain.

(4) *Lib. II. cap.* 2.

ultra progredi poteſt, retrò quaſi ruinâ quádam revolvitur.

Il y a une autre conſtitution du ſang entiérement oppoſée à la premiere, dans laquelle les globules rouges ſont peu nombreux & très-déſunis, la ſéroſité aqueuſe & ſans force, & quelquefois même extrêmement gluante. Toutes les ſécrétions qui émanent de ce ſang foible & pituiteux ſont imparfaites, & ne participent pas aſſez à la nature animale; la bile eſt ſans force; les eſprits animaux foibles & peu abondans; la ſalive n'eſt qu'une mucoſité inſipide, & ainſi du reſte. De-là naiſſent l'indigeſtion, la foibleſſe, le froid, la pâleur, la cacochymie, l'hydropiſie, &c. en un mot, le cours des humeurs ſe ralentit au point que ne pouvant plus circuler, elles forment des concrétions dans quelques vaiſſeaux, des ſtagnations dans d'autres, & acquierent en ſe corrompant un degré d'acrimonie qui eſt ſuivi de fiévres malignes très-dangereuſes. Ces effets ſont d'autant plus prompts, que les vaiſſeaux ont perdu une grande élaſticité, & le ſang la plûpart de ſes principes vitaux; en ſorte qu'à la fin la mucoſité ſe jette ſur le cœur & s'y arrête, ou bien les humeurs

meurs corrompues corrodent & détruisent les parties les plus délicates & les plus essentielles de la fabrique animale, particuliérement le tissu du cerveau, où les humeurs ont un cours fort lent, & les vaisseaux une structure extrêmement déliée. Comme une circulation trop rapide occasionne souvent la rupture des vaisseaux capillaires, de même celle qui est trop lente, fait que les humeurs s'y arrêtent, se corrompent & les corrodent à la fin.

On peut appeller assez proprement ces deux différents états des fluides, *constitutionnels*, puisqu'ils sont une suite naturelle de l'état respectif des solides, en sorte qu'un sang riche & abondant accompagne toujours un système de vaisseaux fort élastique; & un sang aqueux accompagne aussi toujours une constitution foible & humide. Lorsque ce fluide péche par l'un ou l'autre de ces excès, il cause une maladie réelle qui mérite l'attention du médecin, dans les différens cas qui se présentent (5).

(5) Les fiévres ardentes & inflammatoires sont l'effet naturel de l'élasticité & de la tension des fibres & de la viscosité du sang; & les fiévres lentes nerveuses, celui du trop

CHAPITRE V.

De l'état de Diſſolution & de Putréfaction du ſang.

IL y a un troiſiéme état du ſang infiniment plus dangereux que les deux précédens ; c'eſt celui qui tend plus immédiatement à la diſſolution & à la putréfaction. Tel eſt le cas de quelques ſcorbutiques, qui ſans preſqu'aucun dérangement précédent, excepté une eſpéce de laſſitude & de langueur, ſe trouvent tout d'un coup couverts de taches violettes, livides, noires ou bleues, & tombent dans des hémorrhagies conſidérables, dangereuſes, & même funeſtes, dans le temps qu'ils ſe croyoient en ſanté. Ces ſortes d'exemples ne ſont pas rares, j'ai vû pluſieurs enfans & pluſieurs adultes dans ce cas, & leur ai ſouvent prédit l'hémorrhagie dont ils étoient menacés.

grand relâchement des vaiſſeaux, de la foibleſſe & de la ténuité de ſang. Il y a cependant pluſieurs maladies, ſur-tout celles qui naiſſent de la contagion, qui proviennent de ces deux cauſes.

Lorſque ces ſortes d'éruptions, ou des marques noires, ou bleues, ſemblables à des coups de fouet, ou de grandes taches irrégulieres, comme des meurtriſſures ſurviennent aux femmes, elles ſont toujours ſuivies d'un écoulement de ſang abondant par les vaiſſeaux de l'utérus, ou de quelque autre hémorrhagie. Les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſont affectées de ces ſortes de taches, ſont ſujettes à de grandes hémorrhagies à la moindre plaie qu'elles reçoivent; quelquefois même elles rendent une grande quantité de ſang par les gencives, le nez, le fondement ou l'urethre, ſans avoir reçu la moindre bleſſure.

Le ſang, que l'on tire à ces ſortes de perſonnes, pour arrêter l'hémorrhagie, (méthode dangereuſe, à moins qu'il n'y ait des ſignes évidens de pléthore;) paroît comme une eſpece de ſanie, qui ne ſe ſépare point en caillot ni en ſéroſité, mais ne compoſe qu'une maſſe à demi figée, ordinairement d'une couleur livide ou plus foncée qu'à l'ordinaire; & quoiqu'il reſte quelquefois vermeil, il ne tarde cependant pas à ſe corrompre. On remarque encore que leur haleine & leur urine ſont ex-

trèmement puantes avant l'éruption, ce qui marque un commencement de corruption dans les humeurs, lesquelles devenant de plus en plus acrimonieuses, corrodent à la fin les vaisseaux. Ces sortes d'hémorrhagies arrivent souvent à des personnes dans lesquelles on n'apperçoit pas le moindre signe de pléthore, dont le pouls n'est ni trop plein ni trop vif, qui n'ont que peu ou point de fièvre, & qui ne font presque point d'exercice violent; ce qui prouve qu'elles sont causées par la corrosion des vaisseaux, plutôt que par leur rupture produite par la trop grande quantité & le trop grand mouvement du sang. On trouve, il est vrai, des personnes si foibles & si délicates, que le plus petit effort suffit pour rompre leur vaisseaux, comme on le remarque dans ceux qui sont sujets aux crachemens de sang & au saignement de nez au moindre accident; mais il est rare que ces sortes d'hémorrhagies soient précédées ou suivies de taches livides ou violettes, &c. Dans ces cas, il convient de leur tirer un peu de sang, pour ralentir l'effort que fait le sang contre des vaisseaux trop foibles, quand même on n'appercevroit aucun signe de pléthore.

Quoique je sois pleinement persuadé que ces sortes d'hémorrhagies naissent ordinairement de l'acrimonie des humeurs, qui détruit la contexture du sang, & ronge les extrêmités des arteres capillaires, je sçai qu'elles peuvent aussi quelquefois provenir du tissu trop lâche des globules rouges, lesquels ne sont point suffisamment liés par l'action du cœur, des arteres, &c. faute de quoi ils deviennent des sphéroïdes allongés, ou des molécules irrégulieres, au lieu de globules réguliers; ils augmentent par conséquent de diametre, & ont moins de solidité que dans leur état naturel. Il paroît par les observations que l'on a faites avec le microscope solaire, que les globules sanguins, en passant dans les plus petites ramifications des arteres sanguines, prennent une figure oblongue, pour pouvoir plus aisément passer dans ces petits vaisseaux. Et il est aisé de concevoir comment ces globules si peu liés, peuvent se brifer dans leur passage, l'augmentation de leur diametre le rendant plus difficile. Ces parties brisées, étant d'un moindre diametre que les globules primitifs, elles peuvent s'insinuer aisément, & même

passer à travers des conduits excrétoires, & suinter, comme disent les anciens, *per diapedesin*. C'est ce que semblent prouver les écoulemens de sang par les selles, les urines, & les autres especes d'hémorrhagies, qui arrivent quelquefois sans douleur ni violence, & sans qu'on puisse soupçonner la moindre rupture. J'ai vû une ou deux fois des malades attaqués de fiévres malignes, & dont le sang circuloit avec beaucoup de lenteur, rendre par les aisselles (6) une espece de sueur sanguinolente qui teignoit le linge d'une couleur approchante de celle du vin de Bourgogne. Lorsque ces sortes d'hémorrhagies prennent leurs cours par le nez, la matiere qui en sort est une sanie sanguinolente, qui ne se fige point comme le sang qui sort du nez des personnes qui se portent bien, ou qui ont une fiévre inflammatoire, lequel est ordinairement épais, luisant & vermeil. Les filles, qui ont les pâles couleurs, sont fort sujettes à saigner du nez, mais à peine leur sang teint-il le linge. Les

(6) Le D. Hodges dit avoir vû des pestiférés rendre une sueur de couleur de pourpre, même de couleur de sang.

éruptions pétéchiales, ou les marques ou ſtigmates livides, dont ces hémorrhagies ſont accompagnées, prouvent que les globules rouges ſont diſſous ou briſés, & qu'ils pénetrent dans les artéres ſéreuſes, & dans les vaiſſeaux exhalans où ils s'arrêtent, & cauſent des taches, &c. J'ai vû quelques fiévres malignes putrides, accompagnées d'un grand nombre de taches jaunes (7) ou plutôt brunes, qui n'ont pas été moins funeſtes que les autres. Cela venoit de ce que les globules ſanguins étoient diviſés en des particules ſi petites, qu'ils ne conſervoient plus rien de leur couleur primitive: les ſueurs fuligineuſes & les urines de couleur foncée ou noires; avec un ſédiment livide, qu'on remarque quelquefois dans les fiévres malignes, viennent peut-être de l'atténuation & de la corruption des globules rouges. J'ai vû pluſieurs malades rendre une urine preſque noire avec une grande quantité de ſédiment, dont la couleur approchoit de celle du caffé moulu. J'en ai vû d'autres, dont le viſage & les mains étoient continuel-

(7) *Vide obſ noſt. de aëre & morb. epidem. vol.* I. *ann.* 1735. *Mart. & Aprili: & vol.* II. *anno* 1740. *Junio.*

lement couverts d'une espéce de suie, malgré les soins qu'on se donnoit pour les tenir propres.

Il y a certaines substances qui paroissent rompre l'union des globules rouges, & hâter la séparation des six globules séreux qui les composent. On peut mettre de ce nombre le laurier cérise qui atténue la partie grasse du sang, l'amollit au-de-là du naturel, & rend la lymphe rouge, ou de la couleur du vin de Bourgogne, ainsi qu'on peut le voir dans les expériences (3) de Mrs Nichols & (4) Langrich. La morsure du serpent *hæmorrhous* (5) dissout le sang à un tel point, qu'il sort par toutes les parties du corps, même par les pores, & cause une hémorrhagie universelle. Il y a de l'apparence que les sueurs abondantes, la diarrhée, le diabétes & les salivations spontanées, sont occasionnées par la dissolution des globules séreux. L'usage du mercure continué long-temps à forte dose, convertit

(3) Voyez le traité des poisons du D. Mead, 3e édition, p. 270.

(4) Voyez ses expériences sur les animaux.

(5) Voyez Lucain, Dioscoride, Nicandre, & le Docteur Mead.

toute la la masse du sang en une liqueur purement aqueuse.

Mais comme, j'ai dit ci-dessus, cet état d'atténuation & de corruption des globules rouges du sang, est en général l'effet de l'acrimonie. (6) Le sel volatil huileux, mêlé avec le sang nouvellement tiré, dissout ses globules en moins d'une minute; (7) l'esprit de corne de cerf, pris en grande quantité, cause des hémorrhagies; & j'ai remarqué plus d'une fois quel l'usage fréquent & à grande dose des remédes aloëtiques, produit le même effet. Il faut pourtant avouer que cet état du sang est ordinairement produit par des alimens & des remedes acrimonieux. Par exemple, les viandes salées dont on nourrit les Matelots dans les voyages de long cours, occasionnent une si grande âcreté & une si grande corruption dans les humeurs, qu'elles deviennent presque inutiles pour les usages ordinaires de la vie; ce qui donne naissance à de grandes foiblesses, à des langueurs, à des douleurs errantes & à des maux de tête; elles rendent l'haleine puante, elles corrodent les

(6) Voyez Leuwenhoek. Epist. ad Christoph. Weren, Arcan. Natur.

(7) Arbuthnot de la Diete, pag. 106.

gencives, elles cauſent des taches noires, bleues & livides, des ulceres noirs, livides & fongueux, des gangrenes, &c. à quoi l'on peut ajouter que ces ſortes de ſcorbutiques tombent ſouvent dans des fiévres pétéchiales, dans des dyſſenteries ſanguinolentes, des hémorrhagies & autres maux de même nature. Rien n'eſt plus étonnant, que ce que rapporte M. Walter, dans l'Hiſtoire du Voyage de l'Amiral Anſon. Il dit avoir vû des ſcorbutiques, dont les plaies ſe ſont r'ouvertes au bout de vingt à trente ans, quoiqu'elles euſſent été parfaitement cicatriſées. J'ai vû un grand nombre de matelots qui s'étoient embarqués pour des voyages de long cours en bonne ſanté, revenir au bout de deux ou trois mois rongés du ſcorbut, & les deux tiers étoient hors de ſervice. Environ quatre ou cinq ſemaines après leur départ, ils tomboient malades les uns après les autres, & à la fin par douzaine, de ſorte qu'il y en avoit à peine la moitié qui pût vaquer à la manœvre. Il y a quelques années que l'Amiral Martin revint en Angleterre avec près de douze cens malades dans ſon Eſcadre, quoiqu'ils fuſſent tous partis en bonne ſanté, & qu'ils

n'eussent resté que douze ou treize semaines en route (8).

Ceux qui font un grand usage de sels alcalis volatils & fixes, d'épiceries, & des remedes où entre l'aloës, sont plus sujets que les autres à ces sortes de maladies. La plûpart de ceux qui ont fait un long usage du reméde de mademoiselle Stephens & des lessives savonneuses, sont tombés dans la phthisie, dans le scorbut, dans des hémorrhagies & des dyssenteries, &c. C'est ce qui est arrivé il n'y a pas long-tems à un gentilhomme de la province de Cornouailles qui étoit attaqué de la pierre depuis plusieurs années: il étoit d'une constitution délicate. Ayant usé plusieurs semaines de la lessive dont je viens de parler, ses gencives s'enflam-

(8) J'ai proposé à cette occasion une méthode pour prévenir le scorbut; je la communiquai à plusieurs capitaines & à plusieurs chirurgiens de vaisseaux. Je l'inserai ensuite dans le *Général evening-post*, Octobre 1747; il fut réimprimé dans le *Gentleman's magazine*, Octobre 1747. Comme cette méthode a été employée depuis avec succès, non-seulement dans les vaisseaux de guerre, mais encore dans les armateurs, & que je suis convaincu de son utilité, j'ai cru devoir l'ajouter à la fin de cet ouvrage.

merent & se corrompirent au point, qu'on pouvoit en emporter aisément des lambeaux. Elles saignoient considérablement, pour peu qu'on les pressât, & rendoient sans cesse une sanie tenue & sanguinolente. Tout son corps se couvrit de taches livides, ses jambes & ses cuisses devinrent rouges & livides, de maniere qu'on appréhendoit une mortification. M. Hingston, célebre apothicaire de Penryn, m'ayant consulté sur sa maladie, je ne doutai point que le régime qu'il avoit tenu, joint aux symptômes dont il étoit attaqué, n'eût jetté ses humeurs dans une putréfaction alcaline, & son sang dans une dissolution totale; surquoi je lui ordonnai la décoction & l'extrait de quinquina avec l'élixir de vitriol, avec des alimens & des boissons aigrelettes. Ces remedes dissiperent en peu de temps l'inflammation, arrêterent la corruption & le saignement des gencives, & firent disparoître la couleur livide des cuisses. Au bout de deux ou trois semaines, tout son corps se couvrit d'une quantité de pustules rougeâtres, dont je tirai un bon augure. Mais affoibli par une complication de maux, & la phthisie étant entiérement confir-

mée, il mourut de consomption au bout de 15 jours ou de 3 semaines. On trouva dans sa vessie une pierre du poids de 8 onces demi-gros, qui avoit la figure d'une poire, & dont la pointe regardoit le col de la vessie.

Il paroît par les expériences faites sur l'urine de ceux qui ont long-temps usé du remède de mademoiselle Stéphens, que cette liqueur, aussi-bien que la sérosité du sang dont elle a été séparée, acquierent une qualité alkaline, (8) ce qui est un grand préjugé en faveur de la vertu lithontriptique ou dissolvante de ce remède. Je ne doute point qu'il ne dissolve les calculs qu'on fait macérer dedans, après qu'on les a tirés du corps; mais je craindrois en même temps qu'un long usage n'en devint extrêmement funeste, sur-tout aux personnes d'un tempérament délicat.

Tout le monde sçait que les sels alkalis volatils, étant mêlés avec le sang qui vient d'être tiré, ou tandis qu'il sort de la veine, entretiennent sa fluidité, & préviennent la séparation de ses parties. L'expérience est aisée à faire, & par conséquent il est inutile

(8) Voyez les expériences de MM. Hartley-Rutty, & Morand.

que je m'y arrête. La même chose arrive au sang des scorbutiques & des personnes attaquées de fièvres pétéchiales putrides, lorsqu'on les saigne de bonne heure.

Toutes les humeurs du corps acquierent en se corrompant, une qualité alkaline ; le sang corrompu perd sa consistance, & bientôt après sa couleur, & se convertit en une sanie de couleur jaune foncée. On a observé le même phénomene dans le sang de ceux qui sont attaqués de fièvres putrides & pétéchiales ; il a paru se putréfier aussi-tôt après être sorti de la veine (9) ; il arrive la même chose à l'urine, sitôt qu'elle est rendue, tant la putréfaction fait de progrès du vivant même du sujet. La promptitude, avec laquelle les corps des pestiférés se corrompent, est une preuve manifeste de cette vérité. J'ai vû de ces cadavres aussi corrompus au bout de sept à huit heures, que ceux des personnes mortes de maladies ordinaires le sont dans l'espace de sept à huit jours, & répandre une sanie extrêmement putride ; ce qui, pour le dire en passant, montre la

(9) Voyez *Vander-Mye, de Morbis Bredanis, Morton Pyretolog. Prolegomen. p.* 26.

néceſſité d'enterrer au plutôt ceux qui meurent de ces maladies.

Quelques venins, entr'autres celui de la vipere & de certains autres animaux venimeux, corrompent & diſſolvent le ſang en peu de temps, & le convertiſſent en une eſpéce de ſanie jaunâtre; le virus peſtilentiel détruit auſſi très-promptement la craſe ou l'état naturel du ſang, & diſpoſe les humeurs à la gangrene, témoin les hémorrhagies fatales & fréquentes; les ſueurs, les vomiſſemens & les déjections très-fétides qui ſont ſuivis d'une mortification univerſelle; ce que les meilleurs auteurs ont obſervé dans la peſte & & dans les fiévres peſtilentielles. (10) Les hémorrhagies en particulier ſont très-abondantes & très-opiniâtres dans la peſte; j'ai remarqué pluſieurs fois la même choſe dans les fiévres peſtilentielles & pétéchiales, & que le ſang qui ſort par cette voie, ne ſe coagule point (11) ce qui marque

(10) Voyez entr'autres Diemerbroek, Hodger, & les auteurs cités dans le traité de la peſte fait par ordre du Roi, & imprimé à Paris en 1744, *in*-4°.

(11) Traité de la Peſte, part. 1, pag. 343.

l'acrimonie & la dissolution excessive du sang.

La contagion de la petite vérole, semble affecter quelques personnes de la même maniere, occasionnant des taches, corrompant le sang, & excitant des hémorrhagies excessives en plusieurs parties du corps, & cela quelquefois dans le même instant. J'ai vû des sujets attaqués de cette maladie, dans lesquels il paroissoit des taches pourpées sur toutes les parties du corps, accompagnées d'hémorrhagies abondantes, sur-tout par le vagin, les conduits urinaires, & le nez; les pustules devenoient tout-à-fait noires, & répandoient une grande quantité de sanie sanguinolente, sans qu'aucun symptôme eût précédé. Je traitai il y a environ quatorze ans, une jeune fille de cinq ans, d'une maladie toute semblable. L'éruption se fit presque sans fiévre & sans douleur; mais son corps se couvrit de taches larges, noires & livides; les pustules étoient en petit nombre; mais quelques-unes de celles qui étoient autour des lévres, sur l'intérieur des joues, & sur la langue, devinrent noires, & répandirent beaucoup de sang. La malade tomba plu-

fieurs fois dans de légeres défaillances, au ſortir deſquelles elle retournoit à ſes amuſemens ordinaires. A la fin cependant elle rendit par les ſelles quantité de ſang très-vermeil, parmi lequel il y en avoit une partie de noir & de caillé; elle s'affoiblit peu à peu, & mourut le neuviéme jour.

La même choſe arriva dernierement à une jeune demoiſelle, qui, un peu avant que la petite vérole s'annonçât, s'étoit extrêmement fatiguée par un temps chaud à ſe promener, à monter à cheval, & à danſer. Elle avoit ſur le corps un million de petites puſtules entremêlées d'une infinité de taches noires & bleues qui ſe manifeſterent le troiſiéme jour; ſes jambes & ſes cuiſſes étoient de couleur de pourpre; elle ſaignoit copieuſement du nez & des gencives, quoique ſes régles euſſent paru ſix jours avant le retour ordinaire. Elle mourut le ſixiéme jour après l'éruption. Elle ſentit depuis le commencement de ſa maladie juſqu'à la fin, une peſanteur exceſſive ſur la poitrine; elle éprouva des anxietés, des ſyncopes fréquentes, elle avoit un pouls fréquent, foible & entrecoupé.

C'eſt toujours un mauvais progno-

ſtic, lorſque le pourpre & l'hémorrhagie ſurviennent en même temps que l'éruption de la petite vérole, & lorſque cela arrive, le malade ne va pas au-delà du neuviéme jour, parce que le ſang ſe diſſout & ſe corrompt ſur le champ. Je ſuis perſuadé que de mille malades qui ſe trouvent dans ces circonſtances, il s'en trouve à peine un qui en échappe, ſur-tout lorſque les taches ſont très-livides, noires & nombreuſes. La ſeule reſſource, qui reſte au médecin dans ces cas déſeſpérés, eſt de donner au malade des acides, auxquels il doit joindre le quinquina & les alexiteres aſtringens. Ces remédes produiſent ſouvent de bons effets dans les fiévres pétéchiales, accompagnées d'hémorrhagies. Le docteur Mead, dans ſon ſçavant traité *de Variolis & Morbillis*, (12) nous apprend la méthode de les employer dans les hémorrhagies & dans les petites véroles pétéchiales, & releve nos eſpérances, par ce qu'il dit de leurs effets.

La diſſolution du ſang accompagne ſouvent les fiévres malignes putrides qui naiſſent ſouvent de contagion ;

(12) *Cap. 3, de Variolarum curationibus.*

mais elle eſt quelquefois le pur effet d'une fiévre qui attaque des ſujets, dont le ſang & les humeurs ont beaucoup d'acrimonie, ainſi qu'on le voit dans les ſcorbutiques confirmés. La premiere agit ſur le ſang d'une maniere analogue au venin de la vipere; & la ſeconde, par l'action des pointes ſalines ſur les globules ſanguins; action qui augmente conſidérablement en conſéquence du mouvement fébrile & de l'effervescence du ſang. C'eſt ainſi que les tumeurs inflammatoires, dans les ſujets d'un bon tempérament, rendent une matiere louable lors de leur ſuppuration; au lieu que dans ceux dont les humeurs ſont âcres, elles dégénerent en une ſanie gangreneuſe, ou un ichor cancéreux. L'effet que la chaleur animale & le mouvement peuvent faire ſur les ſels contenus dans les humeurs, ſe remarquent parfaitement dans ceux qui ſont morts de faim. Prenez la perſonne la plus ſaine, & privez-la de tout aliment liquide & ſolide. Ses ſels acquerront de plus en plus de l'acrimonie, & l'irritation qu'ils cauſent produira à la fin une fiévre & un délire, qui ſera bientôt ſuivi d'une putréfaction générale & de la mort. Pour mieux voir

ſes progrès de cette putréfaction des humeurs, choiſiſſez une nourrice bien ſaine, & examinez ſon lait quelques heures après qu'elle a mangé, vous le trouverez blanc, fluide, doux & agréable au goût. Privez-la de manger pendant ſeize ou dix-huit heures, il deviendra épais, jaune, ſalé & déſagréable. Pouſſez plus loin cette abſtinence, il deviendra d'un jaune plus foncé, nauſéabond & puant : ces effets ſeront bien plus prompts, ſi elle eſt attaquée de la fiévre ; au lieu du ſang que vous croyez trouver dans ſes mammelles, vous n'en tirerez qu'une eſpéce de matiere ſanguinolente. Si cela arrive à l'humeur la plus douce & la plus acefcente du corps, que ſera-ce de la bile & de la lymphe !

Lorſque la chaleur & le frottement du ſang ſont conſidérables, ſa putréfaction fait des progrès ſurprenans. Boerhaave (13) ayant enfermé un chien dans l'étuve d'une ſucrerie, la maſſe des humeurs ſe corrompit au bout de quelques minutes, à un point, qu'on ne pouvoit en ſupporter l'odeur ; leur

(13) *Vide Boerhavii Chem. cap. de igne, experiment.* 20, *coroll.* 1.

dissolution fut si grande, que sa salive étoit sanglante & si infecte, que celui qui faisoit cette expérience, tomba en défaillance, quoiqu'il fût extrêmement robuste.

Les humeurs animales sont naturellement disposées à se dissoudre & à se corrompre, à moins qu'on ne les renouvelle tous les jours par des alimens acescens. Celui qui ne se nourriroit que de poisson, de viande, d'épiceries, & d'eau, seroit dans peu attaqué de fiévre putride. Le pain est le soutien de la vie, non-seulement comme aliment, mais encore parce qu'il corrige par sa qualité acescente, les sucs rances des viandes animales, & les empêche de se corrompre. Les prisonniers, que nous avions faits sur les François & les Espagnols, s'étant gorgés de viande, périrent la plûpart par des fiévres; ils en étoient si avides, qu'ils mouroient, pour ainsi dire, le morceau à la bouche.

Après avoir vû la maniere dont s'engendre l'acrimonie alkaline du sang, j'ajouterai seulement qu'il semble résulter de ce qui a été dit, que les sels animaux deviennent dans quelques cas alkalins, volatils & corrosifs, & détruisent, du vivant même de l'animal,

les globules-ſanguins, auſſi-bien que les vaiſſeaux capillaires. Lorſque les huiles animales ſe trouvent conſidérablement exaltées & rances, elles s'uniſſent avec ces ſels, & forment un ſavon très-deſtructif, qui approche beaucoup de la bile corrompue, & qui détruit & diſſout tous les principes vitaux.

Puis donc que d'un côté l'acrimonie du ſang peut être compliquée avec la trop forte tenſion des fibres, & avec une viſcoſité inflammatoire, il peut arriver de l'autre qu'elle ſoit accompagnée de la diſſolution du ſang, auſſi-bien que de la foibleſſe & du relâchement des fibres.

Subſtituons la contagion à l'acrimonie (car elle agit de la même maniere, & devient telle par accident) & nous aurons des exemples de ces cas dans la petite vérole. Cette maladie eſt quelquefois accompagnée de la viſcoſité du ſang, d'une fièvre très-inflammatoire, de douleurs violentes & aiguës, de la péripneumonie, de la phrénéſie, & d'autres accidens ſemblables. Quelquefois auſſi le ſang eſt diſſous & appauvri, le pouls lent & concentré, ou foible & fréquent; il ſurvient des ſymptômes nerveux, les urines ſont crues

& ténues, les hémorrhagies abondantes, il n'y a point de douleur, ou fort peu, point d'enflure ni aucun autre symptôme semblable. Dans le premier cas, la fiévre est violente & consume le malade; & dans le second, elle n'est pas assez forte pour hâter l'éruption des pustules, & pour les murir, de sorte qu'elles ne peuvent s'élever, & ne contiennent qu'une matiere crue & indigeste; de-là vient qu'à la fin la masse entiere du sang se convertit en un ichor putride & corrosif, ou en une sanie gangréneuse.

Examinons cette matiere sous une autre face. J'ai vû plusieurs personnes dont le sang étoit âcre & dissous, attaquées de fiévres pneumoniques, ou pleuro-péripneumoniques, accompagnées d'une inflammation considérable. Cela arrive souvent à ceux qui sont attaqués du scorbut sur mer.

Plusieurs personnes furent saisies en 1740 & 1745, d'un frisson auquel succéderent des chaleurs violentes, la fiévre & la difficulté de respirer, une toux opiniâtre, des douleurs poignantes dans la poitrine, dans le dos, dans les côtés, & quelquefois même dans la tête & dans les tempes. Leur pouls

étoit le plus souvent fréquent, dur, & comme concentré ; leur haleine très-chaude & malfaisante, leurs crachats quelquefois clairs & cruds, & quelquefois jaunes comme du saffran ; mais le plus souvent elles crachoient une matiere ténue, glaireuse, sanguinolente, assez souvent très-fétide, & quelquefois d'une âcreté si grande, qu'elle produisoit l'enrouement, excitoit de la douleur dans la gorge & dans la trachée-artere, & y causoit quelquefois des excoriations. Leur sang étoit, ou d'un noir livide, & couvert d'une pellicule verdâtre, ou de couleur de plomb, ou tout-à-fait vermeil, surtout à la premiere saignée ; mais d'une consistance molle après qu'il étoit réfroidi, au grand étonnement du chirurgien & de l'apothicaire, qui croyoient trouver le sang tout autre, vû les symptômes dont la maladie étoit accompagnée. Néanmoins dans la plûpart de ces fiévres, le sang étoit couvert d'une coënne très-épaisse, non pas de couleur jaunâtre, comme elle a coutume de l'être dans les pleuréſies & les pleuro-péripneumonies ordinaires, mais d'une couleur approchante de celle de la cornaline, ou un peu plus pâle que celle

de la gelée de groſeilles. J'ai toujours obſervé que cette couleur de la coënne étoit d'un très-mauvais augure, c'eſt ſans doute parce qu'elle marque une grande viſcoſité, & une grande quantité de ſels âcres dans le ſang, qui atténuent ſes globules, le diſſolvent & le corrompent; car cette couleur paroît venir de la diſſolution des globules, leſquels ſe trouvent enveloppés dans la gelée inflammatoire. Si l'on mêle une portion de ſel alcali avec le ſang d'une perſonne attaquée d'une pleuréſie violente, tandis qu'il ſort de la veine, la ſurface du coagulum ne différera en rien de celle du ſang dont je viens de parler. On remarquera de plus que la ſéroſité de cette eſpéce de ſang eſt ſouvent preſque auſſi rouge que le vin de Bourgogne, & cela arrive quelquefois à celle des autres eſpéces de ſang; mais elle eſt pour l'ordinaire d'une couleur jaune ſale. L'urine étoit communément fort haute en couleur, & quelquefois noire, avec une eſpéce de ſédiment de couleur de plomb, & preſque toujours en petite quantité; il ſurvenoit ſouvent des ſueurs légeres, variables & partielles, ſur-tout au viſage & à la tête, mais qui devenoient

extrêmement abondantes & colliquatives, lorsque les malades étoient sur le point de mourir ; il survenoit souvent vers l'état de la maladie des taches livides ou noires, qui ne manquoient presque jamais d'être suivies de la mort, les noires & les brunes n'étoient pas d'un meilleur présage. La fièvre se terminoit quelquefois par une démangeaison universelle par tout le corps, & quelquefois par l'éruption d'un grand nombre de pustules ulcérées sur le col, les bras & les épaules, mais sur-tout sur le nez & les levres.

Je parlerai ci-dessous plus au long de cette espéce de fièvre péripneumonique & de la maniere de la traiter ; je me contenterai d'observer pour le présent, que dans le temps que cette péripneumonie maligne, (si je puis l'appeller de ce nom,) régnoit à Plymouth & dans le voisinage, il régnoit par-tout le pays des pleurésies, des péripneumonies, & des pleuro-péripneumonies épidémiques & inflammatoires, causées par les vents froids & secs du nord & de l'est qui avoient régné pendant long-temps. Le sang des personnes qui en étoient attaquées, étoit

extrêmement denſe & épais, & pour l'ordinaire couvert d'une coënne blanche ou jaunâtre très-épaiſſe, & le malade ſupportoit aiſément une ſaignée de quarante onces de ſang, & même au-delà, ſans en être incommodé. Le ſang de ceux qui avoient des fiévres pneumoniques malignes, étoit tel que je l'ai décrit ci-deſſus, & lorſqu'il étoit très-coënneux, la coënne étoit comme je l'ai dit. Les malades ſe trouvoient conſidérablement abattus dès la premiere ou ſeconde ſaignée, ce qui me ſurprenoit d'autant plus, que la dureté du pouls, l'oppreſſion de poitrine, la douleur aiguë du côté, & la violence de la toux ſembloient l'exiger. Il eſt bon de ſçavoir encore, que quoique ces derniers rendiſſent par la bouche une grande quantité de matiere crue & tenue, ou le plus ſouvent putride & ſanguinolente, ils ne s'en trouvoient pas plus ſoulagés, au lieu que cette expectoration faiſoit tout le bien poſſible aux premiers.

Je ne dois pas laiſſer ignorer au lecteur qu'outre ces deux maladies, il régnoit encore dans cette ville & aux environs, ſur-tout parmi les marins & les priſonniers, & ceux qui les fré-

quentoient, une fièvre pétéchiale, putride & contagieuse, & que c'étoit principalement sur ces personnes, que la fièvre pulmonique maligne exerçoit sa fureur; en sorte que cela sembloit être une complication de la péripneumonie inflammatoire ordinaire, avec la fièvre pétéchiale contagieuse; la contagion agissant sur le sang à la maniere des sels acrimonieux, & détruisant son tissu. Il est certain que ces sortes de péripneumonies sont souvent causées par l'acrimonie des humeurs de ceux qu'elles affectent.

Ce sont-là les fièvres dans lesquelles la viscosité inflammatoire est compliquée avec beaucoup d'acrimonie, ou mêlée avec une espéce de virus vénimeux & dissolvant. Il y en a d'autres dans lesquelles l'acrimonie des humeurs est accompagnée du relâchement des vaisseaux & des globules sanguins; ce qui est ordinaire dans les fièvres pétéchiales, sur-tout dans celles qui sont accompagnées d'hémorrhagie.

Je ne crois point qu'il y ait jamais eu de fièvres plus violentes, que celle dont je viens de donner l'histoire. Le lecteur me sçaura d'autant plus gré de l'avoir rapportée, qu'elle renferme la

méthode que j'ai employé pour la guérir; méthode qui a lieu non-seulement dans ce cas, mais aussi dans plusieurs autres de même nature, & que je crois préférable à tout autre, quelque éloignée qu'elle paroisse de la pratique ordinaire.

Un fameux chirurgien d'une ville voisine, d'un tempérament foible, mais extrêmement actif, & qui étoit fort sujet à la fièvre & aux rhumatismes scorbutiques, pour peu qu'il s'exposât au froid, fut attaqué dans le mois d'Octobre de l'année 1741, d'une espèce de fièvre lente, accompagnée de légers frissons, de fréquens accès de chaleur, d'un pouls foible & fréquent, de foiblesse, de dégoût, d'une oppression de poitrine, & d'une difficulté de respirer. Il négligea d'abord cet accident, & continua ses exercices ordinaires, montant à cheval, & se fatiguant pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent l'accès. Je le rencontrai dans la maison d'un de mes malades, & l'ayant trouvé dans l'état que je viens de dire, & avec une haleine extrêmement puante, je lui conseillai de prendre des précautions, & de se mettre en régime. S'étant trouvé deux jours après chez un gen-

tilhomme du voiſinage, il fut tout d'un coup ſaiſi d'une ſyncope ſi violente, qu'il tomba de ſon ſiége. Ceux qui le releverent apperçurent ſur ſes bras & ſur ſon cou pluſieurs taches livides & violettes. Quoique ſa maiſon ne fût qu'à deux ou trois milles de-là, on eut toutes les peines du monde à l'y ramener, à cauſe des foibleſſes dans leſquelles il tomboit à tout moment. Sa maladie augmenta à vûe d'œil, il tomba dans une langueur univerſelle, accompagnée de douleurs, d'une oppreſſion des viſcères, & de fréquens ſoupirs; ſon haleine étoit extrêmement puante, ſes gencives rendoient une matiere ſanguinolente fétide, & tout ſon corps étoit couvert de taches livides, noires & violettes.

On lui tira près de 12 onces de ſang, ſans lui procurer aucun ſoulagement, puiſque les ſymptômes augmenterent au lieu de diminuer. Il fut de plus ſurpris d'un ſaignement de nez ſi violent, qu'on jugea à propos de lui tirer encore dix onces de ſang, douze heures après la premiere. Cette ſeconde ſaignée ne le ſoulagea point; au contraire la foibleſſe augmenta; les anxiétés, les agitations, & l'oppreſſion continuerent,

ſans pouvoir abſolument repoſer. Il continua à ſaigner du nez & des gencives; & pour ſurcroît de malheur, il rendit auſſi du ſang par la gorge. Il eſt vrai que le ſaignement du nez diminua quelque peu; mais celui des gencives augmenta, il rendit du ſang par la caroncule d'un de ſes yeux; ſa langue & l'intérieur de ſa bouche ſe couvrirent de pluſieurs puſtules livides, d'où ſortoit une grande quantité de matiere tenue & ſanguinolente.

A peine l'hémorrhagie commençoit-elle à diminuer, qu'il ſurvint une dyſſenterie accompagnée de douleurs, de tranchées & de ſyncopes violentes; la fiévre & les inquiétudes augmenterent, ſon pouls devint intermittent à chaque ſixieme ou huitiéme battement, après quoi il reprenoit ſa vîteſſe ordinaire; les tremblemens & les ſoubreſauts des tendons, ne diſcontinuerent jamais. L'hémorrhagie continua; lorſquelle ceſſoit dans un endroit, elle recommençoit dans un autre; de ſorte que ſon urine devint ſanglante & preſque noire. On me fit appeller auſſi-tôt après la ſeconde ſaignée Je le trouvai dans l'état que je viens de dire, extrêmement inquiet, mais ſans délire, quoiqu'il n'eût

point dormi depuis plusieurs jours. Il avoit la langue très-noire & l'haleine si puante, qu'on ne pouvoit en supporter l'odeur, même dans l'éloignement; ses excrémens étoient si fétides, que les gardes ne pouvoient les enlever sans vomir & sans s'évanouir.

M'étant fait montrer son sang dès mon arrivée, je n'y apperçus aucune séparation des parties, pas même dans le premier, quoiqu'il eut reposé plusieurs heures; je le trouvai à demi figé, & d'une couleur bleue livide sur sa surface; il se séparoit pour peu qu'on le touchât; il ressembloit à une sanie purulente, & déposoit une espéce de poudre de couleur de suie. L'hémorrhagie, sur-tout celle de la langue, des lévres & des gencives continuoit toujours, il rendoit par le nez une sanie tenue & sanguinolente, & il étoit réduit à une foiblesse extrême, sans que les tremblemens, les soubresauts des tendons, & les syncopes diminuassent.

Que devois-je faire dans cette occasion ? Devois-je lui donner des alexipharmaques, des cordiaux volatils, & lui appliquer des véficatoires, comme sembloient l'indiquer son ex-

trême foiblesse, les défaillances, la pesanteur des hypochondres, ses tremblemens, &c. ? Mais ces remedes n'eussent-ils pas été mortels ? Ne l'auroient-ils pas conduit au tombeau, en augmentant l'acrimonie & la fiévre, en détruisant la contexture du sang, qui étoit presque entiérement dissout & réduit en une espéce de sanie putride, & lui auroient été funestes.

J'en portai ce jugement, & comme j'avois déja éprouvé les bons effets du quinquina (14) pour prévenir & arrêter les progrès de la gangrène, je le lui donnai souvent à petites doses avec l'élixir de vitriol, après l'avoir fait précéder d'une petite quantité de rhubarbe. Je lui ordonnai aussi la teinture de roses avec l'eau de canelle, que je rendis la plus acide que je pus, de même qu'une décoction d'écorce d'orange de Séville, de roses rouges, de canelle & d'un peu de terre du Japon, parfaitement aigrelette. Je lui permis l'usage du vin clairet & du vin d'O-

(14) Je l'avois employé avec succès dans la fiévre pétéchiale maligne, qui régna en 1735.
Vide obs. de aëre & morb. epidem. mense Majo.

porto, mêlé avec environ la moitié d'eau; & comme il se trouvoit bien du quinquina, j'en augmentai la dose, & le lui donnai avec quelque peu de confection de Fracastor sans miel, pour arrêter la dyssenterie, y joignant de temps en temps une petite dose de rhubarbe, pour évacuer les matieres sanguinolentes, bilieuses ou purulentes qui pouvoient se trouver dans les intestins. Je lui ordonnai pour nourriture du ris, de la panade, de la gelée de corne de cerf, des rôties avec du vin clairet ou du vin d'O-porto, & voulus qu'on lui appliquât sur le bas ventre, des herbes aromatiques & astringentes, cuites dans du vin.

Ce régime lui rendit la santé; mais il demeura long-temps extrêmement foible; & lors même qu'il fut en état de sortir, il saignoit du nez & des gencives, pour peu qu'il les touchât, & son haleine conserva sa puanteur. Ces accidens s'évanouirent par l'usage du quinquina, de l'élixir de vitriol, &c. mais ses jambes resterent long-temps enflées, & ses chairs si tendres & si sensibles, qu'on ne pouvoit presque pas les toucher. Les purgatifs composés avec la rhubarbe, les chalybés stomachiques,

l'élixir de vitriol, les eaux de Pyrmont avec des diuretiques convenables, jointes à un exercice modéré, dissiperent ces symptômes, & le rétablirent parfaitement au bout de deux ou trois mois.

Je traitai plusieurs de ces fiévres pétéchiales, compliquées avec des hémorrhagies dans l'été & l'automne de 1745. Une femme entr'autres d'Anthony, près de Plymouth, fut attaquée d'une pareille Fiévre, avec des symptômes approchans de ceux dont j'ai parlé, quoique moins violens. Elle eut d'abord un saignement de nez considérable, & ensuite une perte de sang très-abondante, quoiqu'elle ne fut pas encore au temps de ses régles, elle saignoit aussi des gencives, & elle fut à la fin attaquée d'un flux de ventre sanguinolent. Elle tomba dans une phrénésie violente, avant que de saigner du nez, & tout son corps se couvrit de taches pourprées & noires, dont quelques-unes étoient de la grandeur d'un denier. Je la traitai comme ci-dessus, & elle guérit parfaitement, excepté que ses jambes resterent enflées, & qu'elle conserva pendant long-tems une très-grande foiblesse. On l'avoit saignée deux fois avant mon arri-

vée. Je ne vis point le premier sang ; mais M. Freke, son chirurgien, me dit qu'il étoit extrêmement riche & vermeil, mais très-fluide & peu chargé de sérosité. Je vis le second, il étoit d'un noir foncé & couvert d'une pellicule mince, grisâtre. Son urine, pendant tout le temps que dura la fièvre, ressembloit au vin blanc, ou au cidre qu'on a laissé long-temps exposé à l'air, & devenoit noire ; mais elle déposa à la fin une espéce de sédiment farineux, & noir.

La fièvre, qui accompagne les gangrenes, est pour l'ordinaire de cette espéce, elle dissout & corrompt la masse du sang. La sanie de la partie gangrénée, passant dans le sang, dispose les humeurs à la gangréne, & dissout les globules rouges, d'où résultent des taches, des hémorrhagies, des délires, &c. Celse (15) observe très-bien que la gangréne est accompagnée d'une fièvre aiguë, du délire, d'une soif excessive & de la puanteur de l'haleine, tous signes qui annoncent la corruption & l'acrimonie du sang. En voici un exemple qui n'est pas des plus communs.

(15) *Lib. 5, cap. 26.*

Mademoiselle Elizabeth S*** native de Saint-Germain dans la Province de Cornouailles, âgée d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament foible, d'une mauvaise habitude de corps; & qui n'avoit jamais été réglée, fut saisie à la fin du mois de Mai de l'année 1742, d'une douleur dans le pied droit près des orteils, accompagnée d'un engourdissement total dans la jambe. Comme la douleur augmentoit, elle envoya querir M. Dyer, chirurgien de *Looe*, lequel lui frotta la partie affligée avec de l'esprit de vin camphré, & lui donna quelques remédes nervins & cardiaques. Ces remédes n'ayant produit aucun effet, il fomenta de nouveau la partie avec une décoction aromatique, & y appliqua des cataplasmes composés avec des esprits, de la thériaque, &c. la partie perdit aussi-tôt sa couleur, & devint froide & insensible. J'y fis faire des scarifications profondes, mais il n'en sortit que quelques goutes de sang tout-à-fait noir, dont le volume n'excédoit pas la grosseur d'un poids. Les peaux & les chairs étoient les mêmes que si la jambe eût été amputée depuis plusieurs jours, quoique la maladie ne

fut qu'à ſon quatriéme. Il ne s'éléva aucune veſſie ſur la jambe, & quoiqu'on fit enſuite d'autres ſcarifications, elles ne rendirent aucune odeur, ni matiere ou ſanie. Je lui ordonnai ſur le champ le quinquina avec l'élixir de vitriol & la confection Ralegh, & un julep acidulé chaud, qu'elle but avec beaucoup d'avidité. Elle fut attaquée dès l'après midi d'une douleur violente dans la cuiſſe & dans l'aine droite; la fiévre ſurvint, elle eut des tranchées violentes & un flux de ſang qui l'abattit conſidérablement, & la jetta dans des ſyncopes fréquentes.

Elle tomba dans le délire la nuit ſuivante, ſa langue devint tout-à-fait noire, elle perdit la parole, ſon pouls étoit entiérement agité, mais foible & ondoyant, avec des tremblemens & des ſoubreſauts continuels des tendons. M'étant apperçu que le quinquina ne reſtoit point dans ſon eſtomac, je le lui donnai en teinture avec la décoction de Fracaſtor, l'élixir de vitriol, &c. ce qui réuſſit au mieux.

Elle reſta trois ou quatre jours dans cet état, attendant la mort d'un moment à l'autre. Cependant la gangréne ne fit aucun progrès, & ne paſſa jamais le

genou, quoique la malade ſentit dans la cuiſſe une douleur violente, laquelle paroiſſoit s'être fixée dans le périoſte. A la fin il parut une ligne noire & livide tout au autour de la partie, immédiatement au-deſſous du genou, qui marquoit l'endroit ou devoit ſe faire la ſéparation. Le chirurgien employa tous les moyens poſſibles pour l'accélérer, la malade, non plus que ſes parens, n'ayant jamais voulu permettre qu'il en vint à l'amputation. La mortification augmenta juſqu'au vingt-quatriéme Juillet; & le Chirurgien, ayant remarqué que la ſéparation étoit complette, amputa la jambe dans l'articulation même, ſans attendre le conſentement de la malade qui ne le ſentit point, & qui ne s'en apperçut preſque qu'après l'opération. Elle ne fut pas plutôt faite, que la malade commença à ſe mieux porter, & elle recouvra en peu de temps la ſanté, à l'aide du régime & des remédes que je lui preſcrivis.

CHAPITRE VI.

De la différence qu'il y a entre la fièvre lente nerveuse, & la fièvre maligne putride.

JE trouve à propos, avant que de finir cet Essai sur les fièvres, d'apprendre au Lecteur, en quoi la fièvre maligne putride, différe de la Fièvre lente nerveuse, car elles se ressemblent à quelques égards, quoiqu'elles soient absolument différentes, & les erreurs que l'on commet dans la pratique, ne viennent que de ce qu'on ne sçait pas les distinguer. Je trouve d'autant plus à propos de marquer cette différence, que je ne m'y suis point suffisamment arrêté dans ma dissertation sur les fièvres lentes & nerveuses, & que je ne connois aucun auteur qui en ait parlé, à la réserve du docteur Langrish, dans sa théorie & pratique moderne.

Il paroît évidemment par ce que j'ai dit ci-dessus, que les fièvres putrides malignes & les fièvres pétéchiales affectent particulierement le sang, au

lieu que les Fiévres lentes nerveuſes n'affectent que les ſucs nerveux & lymphatiques. Les premieres ſont accompagnées de la corruption des humeurs, & de la diſſolution du ſang ; au lieu que les ſecondes durent ſouvent un tems conſidérable, ſans cauſer la moindre putréfaction.

Ces deux différentes eſpéces de Fiévres peuvent être occaſionnées par deux ſortes des régimes, ainſi que l'expérience le prouve. Les alimens & les remédes chauds, âcres, ſalins & volatils, un air chaud, &c. cauſent des fiévres putrides malignes ; au contraire les ſubſtances froides, aqueuſes, gluantes, mucilagineuſes, comme les concombres, les melons, les fruits verds, les liqueurs inſipides, un air froid & épais, en occaſionnent de lentes & de nerveuſes.

En ſuppoſant que les unes & les autres naiſſent de la contagion, (ce qui eſt ordinaire dans les fiévres peſtilentielles & pétéchiales, & quelquefois dans les fiévres lentes nerveuſes) je comparerois volontiers l'action des écoulemens morbifiques dans le premier cas, à celle du venin de la vipere, qui affecte & détruit immédiatement la

contexture des globules sanguins, & les corrompt en peu de temps; & dans le second, au virus d'un chien enragé, lequel agit très-lentement, & paroît affecter la lymphe & le suc nerveux, & ne donne aucun signe de corruption que lorsque la rage est tout à fait déclarée.

Ces fièvres ayant donc une origine différente, elles se manifestent par différens symptômes, & demandent un traitement différent. Je suis cependant persuadé qu'elles vont souvent ensemble; je veux dire, que l'acrimonie du sang est souvent compliquée avec le relâchement des vaisseaux, & n'agit pas avec autant de violence, que si les facultés motrices & les vaisseaux avoient plus de force & d'élasticité, & étoient plus susceptibles des impressions des sels âcres & morbifiques; ce qui fait qu'elle agit avec plus de lenteur, quoique ses effets soient également funestes. Je ne doute point que dans le cas où la contagion est la cause prochaine de la maladie, l'état des fibres & des facultés naturelles n'influe considérablement sur la fièvre On comprendra parfaitement la nature & la différence de ces fièvres à l'aide de la description que j'en vais donner.

CHAPITRE VII.

De la Fiévre lente nerveuſe.

JE commence par la deſcription de la fiévre lente nerveuſe, telle que je l'ai tirée d'après un grand nombre de ſujets qui en ont été les victimes.

Cette fiévre ſe manifeſte d'abord par une eſpece d'indifférence pour toutes choſes, par de légers friſſons, par des feux paſſagers qui viennent au viſage, & par une laſſitude univerſelle, pareille à celle que l'on ſent après un violent exercice. Ces ſymptômes ſont toujours accompagnés d'une eſpece d'aſſoupiſſement & d'abattement d'eſprit, d'une douleur & peſanteur de tête, & du vertige. Le dégoût vient enſuite ſans aucune altération conſidérable, mais avec de fréquens efforts pour vomir, leſquels ne produiſent d'autres effets que l'évacuation de quelque peu de phlegme inſipide.

Le malade jouit à la vérité de temps à autre de quelques heures de repos; mais les ſymptômes reviennent avec plus de violence, ſur-tout à l'approche

de la nuit: la pesanteur de tête, le vertige & la chaleur augmentent, le pouls devient plus fréquent, mais plus foible, & la respiration plus embarassée. On sent dans la partie postérieure de la tête un engourdissement excessif, une froideur & une douleur sourde, & quelquefois une douleur violente sur son sommet, laquelle s'étend tout le long de la future coronale. Ces deux symptômes vont communément avec les fièvres lentes nerveuses, & sont presque toujours suivis du délire.

Le malade demeure souvent 5 ou 6 jours dans cet état; il est extrêmement pâle & défait, & quoique sa maladie ne paroisse pas fort considérable, il est fort éloigné de se bien porter. L'inquiétude & l'agitation où il est l'empêchent de dormir, quelqu'envie qu'il en ait, & dans le temps qu'il paroît dormir le plus profondément, il se plaint de ne pouvoir fermer l'œil.

Le pouls, durant tout ce temps-là est fréquent, foible & inégal, quelquefois ondoyant, quelquefois profond pendant quelques minutes, & même intermittent & accompagné d'une rougeur soudaine au visage, un moment

après extrêmement agité ou calme & égal, & ainsi alternativement. Les chaleurs & les frissons sont irréguliers & incertains, la chaleur & la rougeur s'emparent quelquefois subitement du visage, tandis que le Malade a le nez & les oreilles froides, & le front couvert d'une sueur froide. Il lui arrive même assez souvent d'avoir le visage en feu, & les extrêmités du corps froides, comme un marbre.

L'urine est communément pâle, & souvent limpide, frequemment de la couleur du petit lait, ou semblable à de la petite biere éventée; elle n'a pour l'ordinaire aucun sédiment; ou si l'on y en trouve, il ressemble à du son éparpillé. La langue, au commencement de la maladie, n'est ni séche ni livide; mais elle est quelquefois couverte d'une mucosité ténue & blanchâtre. Il est vrai cependant qu'à mesure que la maladie avance, elle devient séche, enflammée & pleine de crevasses, ou de la couleur de l'écorce de grenade: cela arrive sur-tout dans le dernier période de la maladie. Malgré cette sécheresse de la bouche & de la langue, le malade n'est presque point altéré; mais il a quelquefois la langue brûlante.

Le vertige, la douleur ou la pesanteur de tête augmentent vers le septiéme ou le huitiéme jour; elles sont accompagnées d'un tintement d'oreilles continuel qui incommode beaucoup le malade, & le jette souvent dans le délire. L'oppression, la langueur & l'anxiété augmentent aussi, de maniere que le malade tombe en foiblesse, pour peu qu'il tente de se lever. Une sueur froide se répand aussi-tôt sur son front & sur le dos de ses mains (quoiqu'il ait les joues & la paume des mains brûlantes) & disparoît avec la même promptitude qu'elle est venue. Si l'urine devient avec cela pâle & plus limpide, on doit s'attendre à un délire, à un tremblement & soubresaut universel des tendons. Le délire n'est presque jamais violent, & ne consiste à proprement parler, que dans une confusion de pensées & d'action, le malade balbutiant, & marmottant continuellement entre ses dents: il s'éveille quelquefois agité & troublé, & ne tarde pas cependant à revenir à lui; mais bien-tôt il recommence à marmotter & à s'assoupir.

La langue devient souvent séche, dans l'état de la maladie, sur-tout

dans le milieu; elle se revêt d'une bande jaunâtre de chaque côté, & est affectée d'un tremblement considérable lorsque le malade veut la sortir. C'est toujours un fort mauvais signe, lorsqu'elle s'humecte dans ce temps-là, & que la salive augmente. La difficulté d'avaler est aussi un dangereux symptôme, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée du hoquet.

Il survient souvent vers le neuviéme, dixiéme, ou douziéme jour, des sueurs copieuses sur tout le corps, lesquelles sont pour l'ordinaire froides & gluantes aux extrêmités, & accompagnées de déjections extrêmement ténues; les unes & les autres sont en général colliquatives, & épuisent considérablement le malade. C'est cependant un fort bon signe, lorsque la peau se couvre d'une légere moiteur, & qu'il survient une diarrhée, puisqu'elles font cesser le délire & l'assoupissement.

La nature s'épuise insensiblement, les extrêmités deviennent froides, & les ongles pâles & livides, le pouls paroît plutôt trembler & ondoyer que battre; ses battemens sont si foibles & si prompts, qu'on a de la peine à les distinguer: il est quelquefois profond

& quelquefois intermittent. Le malade tombe dans un assoupissement & dans une insensibilité si profonde, que le bruit le plus violent & la lumiere la plus forte ne font aucune impression sur ses sens, quoiqu'il fût au commencement fort sensible à l'un & à l'autre. Le délire dégénere en un coma profond, qui est bien-tôt suivi de la mort. Les déjections, les urines & les larmes s'écoulent, sans qu'il en ait aucun sentiment, & annoncent une dissolution prochaine, de même que le tremblement & le tiraillement des nerfs & des tendons préfagent une convulsion générale qui tranche tout d'un coup le fil de ses jours. Ainsi meurent les malades après avoir langui quatorze, dix-huit ou vingt jours, & quelquefois plus.

Tous les sujets perdent l'ouie & le sentiment vers la fin de la maladie, (cette surdité est cependant plus forte dans les uns que dans les autres) quoiqu'ils fussent au commencement susceptibles du moindre bruit ou de la plus légere lumiere. La plûpart s'abandonnent à des frayeurs immodérées, & désesperent de leur vie, lors même qu'ils paroissent n'avoir rien à craindre.

Il

Il s'en trouve qui se privent du sommeil, par la crainte qu'ils ont de mourir, ou pour se mettre à couvert des inquiétudes & des agitations qui l'accompagnent, & dont ils conservent le souvenir a leur réveil. C'est pour l'ordinaire un bon signe, lorsque la surdité aboutit à un abscès dans l'oreille, de même que c'en est un aussi, lorsque quelque parotide vient à suppuration, ou qu'il s'élève de grosses pustules autour du nez & de la bouche.

Telle est la description de la fièvre lente nerveuse dans ses circonstances les plus aggravantes. J'ai décrit ses symptômes dans l'ordre qu'ils se présentent, & je crois que c'est ainsi qu'on doit toujours en agir, lorsqu'on entreprend de décrire une maladie. Cette fièvre attaque communément les personnes, dont les nerfs sont affoiblis, l'habitude lâche & le sang tenu & appauvri. Elle est aussi causée par des évacuations excessives, par la tristesse, par des veilles & des études immodérées, par la violence des exercices, par la mauvaise qualité des alimens, des boissons & de l'air, par des salivations trop copieuses, par l'usage trop fréquent des purgatifs, & par l'usage immodéré des

femmes. Elle paroît donc avoir ſon principe dans le trop grand relâchement des ſolides, dans l'appauvriſſement du ſang, auſſi-bien que dans la viſcoſité des ſucs lymphatiques & nourriciers, puiſqu'on la guérit avec des alimens & des remédes atténuans, irritans, fortifians & cardiaques. Hippocrate obſerve que l'on connoît la nature d'une maladie par le ſuccès de la méthode qu'on a employée pour la guérir.

Voyons maintenant celle qui convient à cette eſpéce de fiévre.

C'eſt une autre maxime d'Hippocrate, que quiconque connoît la nature d'une maladie, connoît auſſi la méthode de la guérir (1). Il eſt au moins du devoir d'un médecin d'étudier avec ſoin le tempérament de ſon malade, auſſi bien que la nature de ſon mal, avant que de lui preſcrire aucun reméde; car, comme Celſe le dit fort bien, *Æſtimatio cauſæ ſæpe morbum ſolvit* (2). Cela eſt ſur-tout néceſſaire dans les fiévres, dans leſquelles le temps eſt court, & l'expérience dangereuſe. Lorſque la maladie n'eſt pas violente, il vaut

(1) *Lib. de Art. ſub finem.*
(2) *Celſi Præfat. ſub finem.*

mieux uſer de délai, & obſerver les mouvemens de la nature, que de précipiter la cure. Mais il eſt rare qu'on appelle le médecin au commencement des fiévres lentes, & ſouvent lorſqu'on recourt à ſon miniſtère, il n'eſt plus temps d'y remédier.

Il paroît par l'hiſtoire que je viens de donner de la fiévre lente nerveuſe, que les évacuations abondantes, ſur-tout la ſaignée, ne conviennent point aux perſonnes d'un tempérament lâche & foible, leſquelles y ſont infiniment plus ſujettes que les autres. J'ai vû un purgatif ordinaire, qui pour avoir été donné à contre-temps au commencement de cette fiévre, a été ſuivi d'une langueur ſurprenante, de ſyncopes, & de pluſieurs autres fâcheux ſymptômes. Il convient cependant quelquefois, même dès le commencement de la maladie, de nettoyer les premieres voies, par un léger purgatif, tel que la rhubarbe, la manne, &c. mais il faut bien ſe garder d'employer les draſtiques, le malade s'en trouveroit mal, & le médecin s'en repentiroit; j'obſerverai cependant que la nature s'accommode beaucoup mieux d'un léger vomitif, que des purgatifs ordinaires, &

il devient même nécessaire dans le cas où l'estomac est surchargé, & les nausées fréquentes, ce qui est assez ordinaire au premier accès de cette fièvre. Les lavemens composés avec du lait, du sucre & du sel, produisent un fort bon effet, étant réitérés tous les deux ou trois jours, lorsque la nature ne fait pas ses fonctions.

Ces fièvres demandent les cordiaux, les diaphorétiques, les tempérans, & des alimens nourrissans & délayans. Ces derniers tous seuls, lorsqu'on sçait en faire un bon usage, hâtent considérablement la cure, sur-tout lorsqu'on y joint à propos les vésicatoires, & qu'on a soin de tranquilliser le malade, tant à l'égard du corps que de l'esprit. Les opiats sont ordinairement nuisibles, pour grandes que soient les inquiétudes & l'insomnie. Les doux diaphorétiques, tels que la poudre de contrayerva composée avec un peu de saffran, quelques petites doses de thériaque d'Andromaque, ou de l'élixir parégorique, valent infiniment mieux, vû qu'en provoquant la sueur, & facilitant la transpiration, ils calment l'agitation du sang & des esprits, & procurent le sommeil. Dans les cas où

les esprits sont considérablement abattus, on doit y ajouter du galbanum ou du silphium, avec un peu de camphre, & appliquer au plutôt les véficatoires à la nuque, à l'occiput, ou derriere les oreilles. Il est à propos durant tout ce temps-là, que le malade boive d'une tisane agréable, ou de l'eau de gruau, à laquelle on peut ajouter un peu de vin léger. Dans ce cas, c'est un bien que le malade boive souvent; & quoiqu'il ne faille pas qu'il boive dans cette espéce de fiévre en si grande quantité que dans les fiévres ardentes, & dans les fiévres malignes putrides, il faut cependant qu'il boive assez pour délayer le sang, pour entretenir les sueurs, & pour tempérer l'acrimonie du sang. C'est pourquoi je serois d'avis qu'on lui donnât de l'eau de poulet, surtout vers le déclin de la maladie, aussibien que de la gelée de corne de cerf, de la panade, en y ajoutant quelque peu de vin & du jus d'orange, ou de de limon.

Il est bon de remarquer que le malade n'est jamais plus à son aise, que lorsqu'il sue légérement, parce que cette sueur appaise la violence de la chaleur, la fermentation des humeurs, &c.

Mais on doit bien se garder de la provoquer, & encore moins d'employer pour cet effet, des remédes chauds & violens, comme peuvent être les sels alcalis volatils, les esprits, &c. surtout dans le commencement ou vers le milieu de la fiévre : car ils épuisent en peu de temps le fluide vital, abattent les esprits, causent des tremblemens & des soubresauts dans les tendons, & quelquefois des frissons, des sueurs froides & gluantes, des syncopes, ou une disposition comateuse. Il survient quelquefois des accès irréguliers & partiels de chaleur, accompagnés d'inquiétudes, d'anxiétés, du délire, de difficulté de respirer & d'oppression des hypochondres, ce qui fait croire aux médecins ignorans, que la maladie tient de la péripneumonie. Qu'on se garde bien d'employer la saignée dans ce cas, car le pouls, quoique fréquent, est extrêmement petit & inégal. Non-seulement la petitesse & l'ondoyement du pouls doivent détourner de la saignée, mais encore la pâleur, l'aquosité & la limpidité de l'urine qui l'accompagnent. Ces symptômes marquent que la pesanteur, les anxiétés & l'oppression viennent du système nerveux, plu-

tôt que d'une obſtruction ou d'une inflammation péripneumonique. Dans ce cas la reſpiration quoiqu'embarraſſée & laborieuſe, n'eſt point chaude, & reſſemble à celle des perſonnes qui ſoupirent, ou qui avalent quelque liqueur; outre que pour l'ordinaire il n'y a pas de toux; de ſorte que ce ſymptôme vient de quelque degré de ſpaſme dans les parties vitales, plutôt que de l'inflammation. C'eſt de quoi nous avons un exemple ſenſible dans les paroxyſmes hyſtériques. On doit donc employer les nervins & les cordiaux, & appliquer les véſicatoires ſur les cuiſſes, les jambes ou les bras du malade, puiſque les uns & les autres ſont indiqués. Voici la potion & le bol dont je me ſers pour l'ordinaire.

℔ De la poudre de contrayerva compoſée, gr xv.	℔ *Pul. contrayerv. c. gr. xv.* (3)
De ſafran d'Angleterre, g. iij.	*Croc. Anglic. gr. iij.*
De confection ralegh, ℥ j.	*Confect. ralegh*, ℥ j.
De ſyrop de ſaffran, q. ſ.	*Syr croci. q. ſ. m. f. bolus.*
Mêlez le tout, faites un bol.	

(3) Lorſqu'il y a tremblement & ſoubreſauts des tendons, je ſubſtitue avec ſuccès un demi ſcrupule de muſc à la poudre de contrayerva compoſée.

℔ Du sel de corne de cerf, ʒ ß.	℔ *Sal. C. C.* ʒ ß.
De suc de Limons, ʒ iij.	*Suc. l mon.* ʒ iij.
De l'eau alexitaire simple, ʒ j ß.	*Aq. al xit simpl.* ʒ j ß
Mêlez le tout, & après l'effervescence, ajoutez-y de l'esprit de lavande composé, du syrop de safran, â. ʒ j. ß.	*M. peractâ effervescentiâ, adde sp. lavend. c. syr. cr.* â ʒ j ß *m. f Hauſt.*

Mêlez le tout, faites une potion.

Je donne ces remédes, ou tels autres approchans à mes malades toutes les 5, 6 ou 8 heures, avec un julep cordial tempéré. On peut auſſi leur donner de temps en temps de l'eſprit volatil aromatique ou fétide, dans du petit vin, ou dans du cidre, ou, ce qui vaut infiniment mieux pour quelques cas, dans de l'eau de moutarde. Ce remède, quoique ſimple, n'eſt pas à mépriſer, ſur-tout pour les pauvres. Ces ſubſtances aiguillonnent les vaiſſeaux, & leur rendent leur élaſticité; elles atténuent & délayent les humeurs, & provoquent des ſueurs qui appaiſent l'*erethiſme*, pour uſer de l'expreſſion des anciens. La potion ſaline, dont j'ai donné ci-deſſus la formule, paſſe plus aiſément par les pores de la peau, que lorſqu'on y emploie le ſel d'abſinthe,

car ce dernier provoque les urines. Puiſque je garantis l'effet de cette potion dans les maladies qui tiennent de l'aſthme, on ne ſçauroit douter de ſon efficacité dans celle-ci. Je reviens à mon ſujet.

La difficulté de reſpirer, l'anxiété & l'oppreſſion dont je viens de parler, annoncent ſouvent l'éruption miliaire qui ſurvient le ſeptiéme, le neuviéme ou l'onziéme jour de la fiévre, & quelquefois plus tard ; l'on a effectivement remarqué, que de grandes anxiétés & une grande oppreſſion dans les hypochondes précédent toujours l'éruption des puſtules dans toutes les différentes eſpéces de fiévres. Il eſt aiſé de ſentir que la ſaignée ne vaut rien dans cette occaſion, puiſqu'il eſt de la derniere importance de ne point retarder l'opération de la nature, qui excite ſouvent une criſe favorable. On doit au contraire la hâter le plus qu'il eſt poſſible, à l'aide des cordiaux & des délayans, auxquels il eſt bon quelquefois d'ajouter une petite doſe de la thériaque d'Andromaque ou de l'élixir aſthmatique, tant pour appaiſer le mal-être dont les malades ſe plaignent, que pour hâter la tranſpiration ou une

sueur légere qui facilite & accélere l'éruption miliaire.

Quoique ces sueurs soient ordinairement avantageuses, elles cessent de l'être, lorsqu'elles deviennent trop abondantes, lors même que l'éruption est copieuse, & j'ai vû deux ou trois éruptions miliaires se succéder l'une à l'autre avec des sueurs fort abondantes, sans que les malades en aient reçu aucun soulagement; elles leur ont été au contraire fort nuisibles, puisqu'elles les ont jetté dans une très-grande foiblesse. Il est vrai que ces sortes de sueurs sont plus communément symptomatiques que critiques, & l'éruption souvent le symptôme d'un autre symptôme; car les glandes miliaires de la peau s'enflent considérablement, & forment une espéce d'éruption psorique dans les personnes qui se portent le mieux, lorsqu'elles viennent à suer copieusement.

Dans ces sortes de cas, je veux dire, lorsque les sueurs sont abondantes & colliquatives, il convient de faire boire au malade un peu de vin rouge, en le trempant s'il le faut; il modere la sueur, il fortifie le malade, & entretient l'éruption, au cas qu'elle ait commencé à

se faire. Celse veut que l'on donne du vin austére pur dans la maladie cardiaque. *Vinum austerum meracum in morbo cardiaco* (4); & je crois que cette maladie n'est autre chose qu'une espéce de fiévre nerveuse, accompagnée de sueurs colliquatives. Lorsque la fiévre est sur son déclin, & que les sueurs affoiblissent le malade par leur abondance, je lui donne quelques petites doses de la teinture de quinquina avec le safran & la serpentaire, que je décrirai ci-dessous, & je l'entre-mêle de temps en temps d'une dose de rhubarbe, pour évacuer les premieres voies, ce qui rend les rémissions & les intermissions qui surviennent pour l'ordinaire vers le déclin des fiévres lentes nerveuses, plus distinctes & plus manifestes, & dispose le corps à l'opération du quinquina. Je le donne en général vers ce temps-là, dans une potion saline faite avec le sel d'absinthe & le suc de limon, ce qui le rend infiniment plus efficace. Je suis persuadé que cette méthode abrége ces fiévres, même celles qui sont accompagnées d'éruptions miliaires, lesquelles durent

(4) *Lib. III. cap. 19.*

ſouvent long-temps, & ſont ſuivies de rechûtes dangereuſes : j'ai vû pluſieurs malades tomber dans cette fiévre, après des ſueurs de cinq à ſix ſemaines, & après avoir eu trois ou quatre éruptions miliaires, je les ai vû, dis-je, nâger dans leur ſueur, & pourrir leurs matelats.

Quoique la diarrhée ait ſouvent ſon utilité vers la fin de cette fiévre, lorſqu'elle eſt modérée, il s'en faut beaucoup que les déjections qui ſont crues, ténues & colliquatives, ſoient ſalutaires, elles affoibliſſent au contraire le malade à un point extraordinaire. C'eſt un fort mauvais ſigne, lorſqu'elles ſont livides ou plombées, quelle que ſoit leur conſiſtance.

Il n'y a point d'évacuation d'un plus favorable augure, qu'une ſalivation copieuſe, ſans aphthes Lorſqu'elle ſurvient avec une légere moiteur, je ne déſeſpére jamais de mon malade, quelque foible & aſſoupi qu'il puiſſe être. L'inſenſibilité qu'on remarque dans quelques malades, eſt ſouvent une ſuite de leur ſurdité; mais on en voit auſſi qui n'échappent à la mort que pour reſter imbéciles.

Les malades, qui ſouffrent ces ſortes

d'évacuations, ont besoin d'une nourriture fortifiante & délayante pour entretenir les esprits, réparer la dissipation des sucs nourriciers, & corriger celles qui restent Lorsque les malades sont trop appesantis, elles deviennent aussi nécessaires que le meilleur remède, & par conséquent on ne peut mieux faire que de leur en prescrire l'usage.

Les crises sont extrêmement complettes dans cette fiévre, & elles ne cédent le plus souvent qu'au temps L'urine n'est jamais dans une parfaite coction, elle reste crue, pâle & tenue durant tout le cours de la maladie, souvent même elle est trop abondante. Quelquefois cependant après un accès violent, ou dans le fort de la fueur, elle est haute en couleur, mais sans sédiment, en petite quantité, & comme couverte de graisse.

Je suis fortement persuadé que la trop grande viscosité des sucs lymphatiques, & des humeurs les plus exaltées du corps humain, est une des causes conjointes des fiévres lentes nerveuses; & que comme la sérosité, lorsqu'elle est une fois coagulée par la chaleur fébrile, ne peut plus servir aux

uſages de l'œconomie animale, & ſe convertit en une eſpéce de ſanie putride & acrimonieuſe ; de même la lymphe ſtagnante dégénére peu à peu en une ſanie purulente qui a beſoin d'être évacuée par les émonctoires ordinaires, ou par quelque couloir artificiel. Quoique les pores de la peau & les conduits ſalivaires paſſent en général pour les voies les plus commodes, il arrive ſouvent qu'elle s'écoule en partie par les ſelles & les urines. Au reſte, quoique ces évacuations ſoient ſouvent très abondantes, l'expérience fait voir qu'on ne doit point ſe hâter de les arrêter, de peur que la matiere morbifique ne ſe jette ſur les parties vitales. La ſuppreſſion trop ſubite des ſueurs eſt ordinairement ſuivie de convulſions, d'inquiétudes, de l'oppreſſion des hypochondres, de ſyncopes, &c. comme les nauſées, les maux de cœur, les tranchées & le délire ſont l'effet ordinaire des aſtringens adminiſtrés à contre-temps. On ne doit pas non plus ſe hâter de fermer les plaies des véſicatoires ; car plus elles ſuppurent, & mieux le malade s'en trouve ; c'eſt même un bon ſymptôme lorſqu'elles s'ulcérent un peu ;

car bien que cette ulcération dénote une acrimonie dans les humeurs, c'eſt une preuve que la nature a aſſez de force pour s'en débarraſſer. Suppoſez donc que les premiers véſicatoires commencent à ſe fermer, il faut en appliquer de ſeconds ſur d'autres parties, car leur utilité eſt fondée ſur l'irritation qu'ils cauſent, auſſi-bien que ſur l'écoulement qu'ils procurent. Les puſtules, qui s'élevent ſouvent dans l'état de cette fiévre, ou après, & qui s'ulcérent, ſont des eſpéces de véſicatoires naturels qui donnent paſſage à la ſanie purulente & corroſive, & qui indiquent un moyen d'aider la nature.

En un mot, toutes les fois que ces évacuations ſont exceſſives, on doit les modérer, mais non point les arrêter tout-à-fait, & par conſéquent on doit interdire aux malades tout ce qui peut les ſupprimer, comme l'air froid, le linge froid, les boiſſons ou les alimens froids. D'un autre côté on doit bien ſe garder de provoquer la ſueur à l'aide des cordiaux, des ſels alcalis volatils, & de la chaleur de l'air, ce ſeroit-là le moyen d'épuiſer le malade, & non de le ſoulager. Quant aux éruptions abondantes & répétées des puſtules mi-

liaires blanches & rouges, elles montrent non-seulement le degré de la maladie, mais souvent encore la mauvaise manœuvre du médecin Fait-on mieux de hâter l'éruption de la petite vérole, par la chaleur du régime? Cependant ceux qui le font, visent plus sûrement à la crise que les premiers. Je demande à tous ceux qui ont acquis quelque expérience dans la médecine, s'ils se sont jamais apperçus de l'utilité des sueurs excessives dans la petite vérole, ou dans la rougeole? Quant à moi, je les ai toujours trouvées extrêmement préjudiciables.

Je ne me suis étendu sur cet article, que parce que je suis pleinement persuadé que la méthode ordinaire de traiter les fièvres miliaires avec des remédes & des alimens chauds & sudorifiques, a mis un millier de personnes au tombeau. Je soutiens en un mot, que le médecin ne doit avoir d'autre but, soit dans les fièvres miliaires, soit dans les fièvres nerveuses sans éruption, que de seconder les opérations de la nature & de l'aider, mais d'une maniere conforme aux loix générales de l'œconomie animale; en hâtant par les secours de l'art les évacuations, lorsque la nature

n'eſt pas aſſez puiſſante pour les procurer, ou en les modérant, lorſqu'elles ſont exceſſives ; obſervant en même temps de ne jamais empêcher dans aucune maladie les criſes, leſquelles, ſuivant l'obſervation & l'expérience, ſont toujours régulieres, conſtantes & ſalutaires ; mais au contraire de les favoriſer. La fiévre dont je traite me fournira un exemple de ce que j'avance. Lorſque la diarrhée eſt exceſſive, on peut la réprimer à l'aide d'un opiat cordial, tel que la thériaque d'Andromaque, ou autre ſemblable, laquelle en appaiſant l'irritation, & excitant une évacuation cutanée, modere cet écoulement; car on a remarqué que les ſueurs douces & qui ſortent ſans peine, ſont toujours avantageuſes. L'arrêter tout à coup avec des aſtringens violens, c'eſt s'oppoſer aux efforts de la nature, & empêcher les déjections & les ſueurs qu'elle tache de procurer. Ceux qui voudront s'inſtruire plus à fond de la méthode de traiter les fiévres lentes nerveuſes, peuvent conſulter le Traité de M. Richard Mannigham *de Febriculâ*, &c.

CHAPITRE VIII.

Des fiévres putrides, malignes, pétéchiales.

JE vais maintenant examiner la nature des Fiévres putrides, malignes ou peſtilentielles, après quoi je donnerai quelques avis ſur la méthode de les guérir.

Les fievres parfaitement putrides, malignes, & même pétéchiales, naiſſent ſouvent de l'acrimonie du ſang, agité par la fiévre qui ſurvient ; mais en général les fiévres peſtilentielles & pétéchiales naiſſent de la contagion, & peuvent affecter les perſonnes de tout tempérament, ce qui produit une grande variété dans les ſymptômes. Car, comme la contagion agit à peu près de même que l'acrimonie, elle doit produire un tout autre effet, lorſqu'elle attaque un ſujet d'une conſtitution forte & vigoureuſe & un ſang riche & gluant, que lorſqu'elle attaque celui qui eſt d'une conſtitution lâche & foible, dont le ſang eſt ténu & appau-

vri, & dont les globules ſont déſunis; & un effet différent des deux premiers, lorſque les humeurs ont beaucoup d'acrimonie.

On peut dire cependant en général, que ces fiévres ont infiniment plus de violence que les fiévres lentes nerveuſes; les friſſons, au cas qu'il y en ait, ſont plus grands; les chaleurs plus fortes & plus durables, mais d'abord ſubites, paſſageres & rémittentes: le pouls plus tendu ou plus dur, mais pour l'ordinaire fréquent & petit, quelquefois lent & régulier en apparence pour un temps, & enſuite ondoyant & inégal. Le mal de tête, le vertige, les nauſées & le vomiſſement ſont beaucoup plus conſidérables, même dès le commencement. On ſent quelquefois une douleur aiguë fixe dans une tempe, ou dans les deux, ſur un ſourcil ou ſur tous les deux à la fois, ſouvent dans le fond des orbites. Le malade a les yeux gros, abattus, jaunâtres, & ſouvent quelque peu enflammés, le viſage de couleur de ſang, & plus pâle qu'à l'ordinaire. Les artères temporales battent beaucoup, & les oreilles tintent d'une maniere incommode. A meſure que la fiévre augmente, le battement des ar-

tères carotides augmente aussi, quoique le pouls soit petit, & même très-lent. Ce symptôme est un signe infaillible de délire, & provient en général de quelque obstruction considérable dans le cerveau.

L'abattement des esprits, la foiblesse & les syncopes sont souvent extrêmes & subites, quoiqu'il n'y ait aucune évacuation excessive, dans le temps même que le pouls a de la force. La respiration est pour l'ordinaire laborieuse & entrecoupée par des soupirs, l'haleine brûlante & puante.

Presque toutes ces fièvres sont accompagnées d'une douleur dans le dos & dans les lombes; le malade est dans un épuisement universel, & sent des douleurs insupportables dans tous ses membres. Il ressent souvent une chaleur violente, une douleur & une pesanteur dans le creux de l'estomac; il vomit continuellement une bile porracée ou noire, & est extrêmement incommodé du hoquet; la matiere qu'il rend a souvent une odeur très-nauséabonde.

Sa langue est d'abord blanche, mais elle devient de jour en jour plus noire & plus séche, quelquefois d'une cou-

leur livide, avec une espèce de vessie noire à la pointe; quelquefois aussi elle est extrêmement noire, & cette noirceur continue souvent durant plusieurs jours, après même que la crise est faite. Lorsque la maladie est parvenue à son plus haut période, elle devient seche, noire & inflexible, ou d'un rouge de grenade foncé, aussi le malade n'articule-t-il qu'avec beaucoup de peine.

La soif, dans le fort de la fièvre, est ordinairement fort grande, & quelquefois inextinguible; cependant le malade ne prend plaisir à aucune boisson, & les trouve toutes amères & désagréables. On est surpris dans d'autres temps de ne le point trouver altéré, quoiqu'il ait la bouche & sa langue extrêmement sales & séches; c'est-là un symptôme très-dangereux qui se termine par la phrénésie ou le coma. Les dents & les lévres, sur-tout lorsque la maladie est fixée, sont couvertes d'une matiere noire & tenace.

Lorsque la fièvre commence, l'urine est souvent crue, pâle & vapide, elle devient plus foncée à mesure que le mal augmente, & ressemble souvent à une forte lessive, ou bien elle est jaune

& teinte de quelque peu de ſang ; elle n'a ni ſédiment ni nuage, & elle reſte dans cet état durant pluſieurs jours : elle noircit par degrés, devient de la couleur de la groſſe biere, & répand une odeur extrêmement puante. J'ai ſouvent vû l'urine, dans les fiévres pétéchiales, preſque noire & extrêmement fétide ; celle, entr'autres de M. Shirley, chirurgien de vaiſſeau, étoit preſque noire, avec un ſédiment de couleur de ſuie. Il étoit couvert d'une infinité de taches noires & de marques ſemblables à des coups de fouet, il avoit un flux de ſang & une phrénéſie comateuſe, auſſi mourut-il vers le treiziéme jour.

Les déjections, ſur-tout lorſque la fiévre approche de ſon état ou de ſon déclin, ſont pour la plupart d'une odeur inſupportable, vertes, livides ou noires, ſouvent ſanguinolentes & accompagnées de tranchées. Celles qui ſont jaunes ou brunes ſont moins dangereuſes, mais elles le ſont extrêmement lorſqu'elles ſortent à l'inſçû du malade, quelle que puiſſe être leur couleur. C'eſt encore un fort mauvais ſymptôme, lorſque le ventre reſte dur, enflé & tendu, après des déjections copieuſes ;

car cela provient de l'inflammation ou de la mortification des intestins. Une légere diarrhée est très-avantageuse, c'est un moyen dont la nature se sert pour évacuer la matiere morbifique.

Lorsque le corps se couvre de taches noires, livides, obscures ou verdâtres, on ne peut plus douter de la malignité de la maladie. Le danger diminue à proportion qu'elles sont vermeilles; mais c'est un bon signe, lorsque les taches noires ou violettes prennent une couleur plus vive. Les larges taches noires ou livides sont presque toujours accompagnées d'hémorrhagies copieuses. Celles qui sont petites, foncées, & pareilles à des taches de rousseur, sont presque aussi dangereuses que les noires & les livides, quoiqu'elles ne soient accompagnées d'aucune hémorrhagie. Elles sont souvent compliquées avec des sueurs copieuses, froides & gluantes, qui les font quelquefois disparoître; mais le malade ne s'en trouve pas plus soulagé. L'éruption des pétéchies n'est point fixe, quelquefois elles paroissent le quatrieme ou le cinquiéme jour, quelquefois elles ne se manifestent que l'onziéme ou le douziéme. Celles qui sont larges & livides, ou

d'un verd foncé & ſemblables à des coups de fouets, ne paroiſſent pour l'ordinaire, que lorſque le malade eſt ſur le point de mourir. Les fiévres malignes ſont ſouvent acompagnées d'une efflorescence, pareille à la rougeole, mais plus noire & plus livide; & pour lors la peau, ſur tout aux environs de la poitrine, paroît marbrée. Ce ſymptôme eſt en général très-mauvais, & j'ai ſouvent remarqué qu'il avoit des ſuites funeſtes.

Les pétéchies diſparoiſſent quelquefois vers l'onzième ou quatorzième jour, à l'aide d'une ſueur copieuſe, & ſont remplacées par une infinité de petites puſtules miliaires blanches. Je ne me ſuis pas apperçu qu'elles fuſſent d'aucun avantage; mais le malade ſe trouve extrêmement ſoulagé, lorſqu'il ſurvient à leur place une efflorescence rouge accompagnée de demangeaiſon. Il en eſt de même de ces grandes veſſies aqueuſes qui s'élevent ſur le dos, la poitrine & les épaules. C'eſt encore un fort bon ſigne, lorſqu'il ſe forme une eſpéce de gale autour des lévres & du nez, & ſur tout lorſqu'elle cauſe beaucoup de démangeaiſon. On ne doit rien attendre de bon des aphthes qui

ſont

ſont de couleur foncée ; celles qui ſont exceſſivement blanches & épaiſſes comme du lard, ne promettent pas davantage. Elles ſont auſſi-tôt ſuivies de la difficulté d'avaler, de la douleur & de l'ulcération de la gorge, de l'œſophage, &c. & d'un hoquet qui n'a point de fin. Le mal affecte enfin les premieres voies, il ſurvient un flux de ſang dyſentérique, accompagné de la mortification des inteſtins, laquelle ſe manifeſte par des déjections noires, ſanieuſes, ſanguinolentes & fétides.

Il paroît ſouvent, vers le déclin de la fiévre, de grandes taches noires & bleuâtres, ſemblables à des meurtriſſures, qui, lorſqu'elles ſont accompagnées de la lividité & du refroidiſſement des extrêmités, annoncent une mort prochaine. J'ai ſouvent vû ces taches s'étendre juſqu'aux coudes, & le froid s'emparer des mains un ou deux jours avant la mort du malade, de façon qu'elles n'avoient plus de ſentiment. C'eſt de quoi j'eus un exemple remarquable il y a quelques années, en la perſonne de madame Hopkins, laquelle me fit appeller le ſeptiéme jour de ſa maladie. Je la trouvai dans l'affaiſſement & dans un léger délire,

soupirant continuellement comme une personne extrêmement affligée, & se plaignant d'une grande oppression de cœur. Elle avoit le pouls extrêmement agité, petit, capricant & irrégulier, la respiration courte & embarrassée; elle ne dormoit point depuis long-temps, quoiqu'elle fût extrêmement assoupie; elle étoit considérablement altérée, bien que la chaleur fût médiocre; sa langue n'étoit point trop séche, mais noirâtre; elle avoit la gorge ulcérée, & n'avaloit qu'avec difficulté. Ses yeux étoient étincelans, fixes & enflammés. Elle eut le huitieme jour une sueur copieuse, sa langue devint tout-à-fait noire, ou plutôt livide, & séche. Ses regles la reprirent vers le soir, (elle nourrissoit, & c'étoit la premiere fois qu'elle les avoit eues depuis sa couche) les sueurs continuèrent, & répandirent une très-mauvaise odeur. Il parut le neuviéme jour de grandes taches noires sur plusieurs parties de son corps, entr'autres, une sur le bout, & l'autre sur le dos du nez, lesquelles devinrent noires, de même que deux autres de la largeur d'un écu, qui étoient venues sur les deux joues. Ses régles cessérent le dixiéme jour, le dévoiement la

prit, & ſon ventre devint extraordinairement enflé. Ses ongles & ſes mains devinrent noires & auſſi froides que du marbre. Elle rendit involontairement ſes excrémens & ſon urine, & demeura ſans ſentiment juſqu'à l'onziéme jour qu'elle mourut. Son corps répandit, quarante heures auparavant, une odeur inſupportable, malgré le ſoin qu'on en prenoit.

Je n'ignore point que l'épithéte de *malignes* que l'on donne aux fiévres, n'eſt preſque plus d'uſage depuis quelques années, & qu'on l'a ſouvent employée pour couvrir ſon ignorance, ou relever le mérite de la cure qu'on avoit faite : mais cette dénomination a ſon fondement dans la nature, & ſert à diſtinguer la maladie dont je parle, de la fiévre inflammatoire ordinaire ; & en effet, le terme de fiévre inflammatoire ſuppoſe qu'il y a d'autres eſpéces de fiévres. Il eſt peut-être indifférent de leur donner les noms de putrides, de malignes, ou peſtilentielles. Lorſqu'elles ſont accompagnées de pétéchies, on les appelle *pétéchiales* ; & lorſqu'elles naiſſent de la contagion, *contagieuſes*. Je ne prétends point diſputer des mots ; mais il en faut néceſſairement pour

communiquer nos idées à autrui, & pourvû qu'on les définisse exactement, on ne doit pas s'embarrasser du reste. J'ai tout le respect possible pour la mémoire de Sydenham, mais j'ose avancer, que s'il n'eût pas traité les fiévres, & même la peste, comme des maladies purement inflammatoires, sa méthode eut été plus juste & plus digne d'être suivie, vû qu'elle convient parfaitement à celles qui dépendent d'une viscosité inflammatoire. Mais il est certain qu'il ne mérite pas toujours d'être suivi, même dans la petite vérole qu'il décrit & qu'il traite avec autant d'exactitude que de justesse. Il n'est pas douteux qu'il y a des fiévres qui demandent quelque chose de plus que la saignée, la petite biere & les purgatifs. Doit-on traiter ainsi la fiévre lente nerveuse, quelques espéces de petite vérole, les fiévres pétéchiales, les fiévres miliaires? &c. J'en appelle aux médecins les plus expérimentés; mais rendons honneur à qui il est dû. C'est avec beaucoup de raison qu'il a rejetté le régime chaud & sudorifique dont on usoit communément dans toutes les différentes espéces de fiévres, pour lui substituer des évacuations convenables, & un régime rafraîchissant,

délayant & tempéré ; ce qui eſt une méthode extrêmement convenable dans les fiévres ardentes & inflammatoires. Il eſt vrai que les évacuations toutes ſeules, non plus que les délayans froids & aqueux ne conviennent point à toutes ſortes de tempéramens ni à toutes ſortes de fiévres : mais l'on pouſſe l'oppoſition trop loin, & une notion favorite peut obliger un médecin à éteindre preſque entiérement le feu vital, tandis qu'elle en porte un autre à l'allumer davantage, de peur que la contagion ne ſe fixe dans le corps.

S'il eſt vrai que la fiévre conſiſte dans un effort que fait la nature pour ſe débarraſſer de la matiere morbifique qui l'offenſe, comme en effet il n'y a pas lieu d'en douter, il eſt évident qu'il n'eſt pas toujours à propos de l'abattre. L'accès d'une fiévre tierce en atténuant la viſcoſité des humeurs, & en levant les obſtructions qui ſe ſont formées dans les extrêmités des vaiſſeaux capillaires, met fin au paroxyſme. La ſaignée faite mal-à propos, & la purgation la prolongent ſouvent, & la rendent irréguliere & dangereuſe. Lorſque la contagion de la petite vérole vient à paſſer

dans le sang, elle produit la fièvre, qui, lorsqu'elle est d'une nature bénigne, aboutit à une éruption complette, & cesse ensuite; la fièvre, ou l'effort de la nature, ayant chassé la matiere morbifique. Mais il arrive souvent, en conséquence d'une trop forte évacuation, d'une frayeur immodérée, d'un épuisement excessif & d'un mauvais régime, qu'elle n'a pas assez de force pour chasser la maladie à l'aide d'une crise convenable; les pustules alors restent pales, affaissées, & ne peuvent venir à suppuration. La même chose arrive dans les autres fièvres, & même dans la peste.

Lorsque j'ordonne la saignée au commencement de ces sortes de fièvres, c'est pour empêcher qu'elles n'augmentent, & qu'elles n'occasionnent des inflammations dans le cerveau, dans les poumons ou dans les autres parties vitales, à quoi l'abondance, la viscosité, l'agitation & la chaleur du sang ne sont que trop propres. La saignée, à la vérité, ne paroît point indiquée dans les maladies purement contagieuses, parce que la contagion est intimément mêlée avec les humeurs sanguines, & qu'en évacuant une petite quantité de sang,

on ne diminue pas beaucoup la contagion, laquelle produit toujours son effet, soit que l'on saigne ou non. On voit par l'expérience de l'inoculation, qu'il suffit, pour donner la petite vérole à un homme, d'introduire dans son sang une très petite portion du virus variolique. La même chose arrive dans d'autres cas; par exemple, dans la morsure d'une vipere ou d'un chien enragé. Dans cette derniere, pour le dire en passant, une petite plaie est infiniment plus dangereuse qu'une grande, parce qu'elle s'oppose davantage à la sortie du venin.

Après qu'on a mêlé intimément un ferment avec une liqueur, on ne peut en arrêter la fermentation, en retranchant une partie de la liqueur, parce que chacune de ses parties, pendant qu'elle fermente, est un ferment. Il en est de même de la contagion, & elle ne s'est pas plutôt insinuée dans le sang, qu'elle agit sur toutes ses parties. On peut à la vérité diminuer la fermentation à l'aide des liqueurs rafraîchissantes & acides, & prévenir la rupture des vaisseaux, en leur donnant de l'air. On peut de même, dans les fiévres contagieuses, diminuer l'abondance du

ſang par la ſaignée, l'empêcher de diſſoudre, d'enflammer & de détruire les vaiſſeaux, & appaiſer le chaleur, qui ne manqueroit pas d'augmenter la force de la contagion, & de convertir toute la maſſe des humeurs en une gelée inflammatoire. Mais ſi (pour continuer la même comparaiſon) vous rafraîchiſſez trop la liqueur qui fermente, & ſi vous arrêtez trop tôt la fermentation de votre liqueur, vous lui ôterez ſa force, en la rendant vapide & gluante; elle ne ſe dépurera point par la deſpumation, & vous ne pourrez jamais en faire du bon vin. De même, ſi après que la contagion s'eſt communiquée au ſang, vous épuiſez la nature par des ſaignées trop fortes, & l'empêchez, comme dit Sydenham, d'épurer les humeurs morbifiques, vous concentrez la maladie, & vous êtes cauſe qu'elle convertit toute la maſſe du ſang en une ſanie putride. Cependant, comme la ſaignée peut diminuer le levain qui entretient la contagion, encore qu'elle ne le détruiſe point tout-à-fait, on peut l'employer avec ſuccès dans la pléthore. Mais la contagion ne laiſſera pas de produire ſes effets; & j'ai vû des petites véroles auſſi abon-

dantes & auſſi malignes dans les cas où l'on a employé la ſaignée, que dans ceux où on l'a omiſe. De plus il eſt certain que la peſte, qui tient le premier rang parmi les fiévres contagieuſes, demande rarement la ſaignée, ainſi que je pourrois le prouver par pluſieurs autorités.

Nous allons terminer ce chapitre, en annonçant en peu de mots les indications qu'on peut ſe propoſer pour le traitement de l'eſpéce de fiévre dont il s'agit. On obſervera d'abord, que quoique les fiévres malignes & peſtilentielles abattent conſidérablement les eſprits du moment qu'elles commencent, & épuiſent le malade à un point extraordinaire, ſur-tout lorſqu'elles procédent de la contagion; on obſervera, dis-je, que la ſaignée ne laiſſe pas d'être utile, & même néceſſaire dans les ſujets d'un tempérament fort & pléthorique, non-ſeulement pour diminuer la quantité du ſang, & donner du jeu aux vaiſſeaux, mais encore pour prévenir les obſtructions inflammatoires, qui peuvent ſe former dès le commencement, & modérer le frottement & la chaleur, qui ſont ſouvent conſidérables dès les premiers jours de la

maladie, exaltent de plus en plus les sels & les soufres du sang, augmentent l'acrimonie & la putréfaction des humeurs, & secondent l'action de la matiere morbifique. On ne sçauroit donc l'employer trop-tôt dans le cas où elle est indiquée. Elle est absolument nécessaire, lorsque le pouls est fréquent & dur, la chaleur violente, la difficulté de respirer excessive, qu'il y a palpitation de cœur, & que le malade sent des douleurs violentes dans la tête & aux lombes. Mais on observera qu'encore que la chaleur ait été précédée du frisson, & que l'oppression soit considérable, la saignée doit être moins forte que dans la vraie péripneumonie, qui se manifeste souvent par les mêmes symptômes. Il est cependant aisé de distinguer la fiévre péripneumonique des autres fiévres, par l'abattement soudain qu'elle cause, par le tremblement des mains, par la pâleur & la crudité de l'urine, par l'absence de la toux, & par la chaleur de l'haleine. Il n'est pas aisé de s'y méprendre lorsqu'il régne des fiévres putrides, pestilentielles ou pétéchiales, & que la constitution de l'air y dispose le corps. De quelque maniere que la chose soit, on les di-

ſtinguera ſans peine, ſi l'on ſe ſouvient que le ſang, dans les fiévres malignes, eſt beaucoup plus mou & plus fluide, quoiqu'il paroiſſe plus vermeil que celui des pleurétiques & des péripneumoniques. Ce dernier paroît extrêmement vermeil à la premiere ſaignée, & n'eſt couvert d'aucune pellicule blanche, ſur-tout lorſqu'il eſt encore chaud, & qu'il ne coule pas de plein jet; mais il n'eſt pas plutôt refroidi, qu'il ſe coagule, & ne forme plus qu'une maſſe extrêmement compacte. Lorſqu'il a toute autre apparence, il faut être plus réſervé, & ne point le prodiguer.

Quoique la ſaignée ſoit d'une néceſſité indiſpenſable au commencement des fiévres contagieuſes, lorſque le ſujet eſt fort & vigoureux, on ne doit pas laiſſer d'avoir égard à la nature de la fiévre, en tant qu'elle naît de la contagion, vû que celle-ci affecte non-ſeulement le ſang, mais encore les eſprits animaux, témoin les ſueurs ſoudaines, les foibleſſes, les tremblemens & l'abattement dès la premiere invaſion de la maladie. On a vû des gens mourir de la peſte auſſi ſubitement que s'ils euſſent été frappés de la foudre, ſans avoir eu ni fiévre ni au-

cune autre indiſpoſition. Ce n'eſt qu'en admettant ma ſuppoſition, qu'on peut expliquer l'effet de la morſure du ſerpent à ſonnettes, laquelle tue un homme au bout d'une ou deux minutes, de même que celui de quelques odeurs, qui cauſent une confuſion ſubite dans l'économie animale, & même des convulſions. L'effet, que produiſent les effluves électriques, paroît non-ſeulement confirmer mon opinion, mais montrer encore la maniere analogue dont cela ſe fait. Ceux qui voudront s'inſtruire plus à fond ſur cette matiere, peuvent conſulter l'introduction qu'on a miſe à la tête de la troiſiéme édition de l'*Eſſai du docteur Mead, ſur les poiſons.*

Les nerfs & les eſprits animaux, étant une fois affectés par les miaſmes contagieux, n'agiſſent plus avec la même force, ni avec la même régularité ſur les vaiſſeaux & les fibres muſculaires; alors le ſyſtême vaſculaire n'ayant plus les mêmes vibrations, & ſe trouvant conſidérablement affoibli, le ſang forme des concrétions dans quelques endroits, & ſe diſſout totalement dans d'autres. Ceux qui meurent de la peſte ont le cœur & ſes oreil-

lettes remplis de grumeaux de sang qui les distendent à un point extraordinaire, & cela parce que ce viscere n'a pas assez de force pour envoyer le sang dans toutes les parties du corps. Mais ce fluide paroît extrêmement atténué & dissout dans les autres vaisseaux ; puisqu'il s'échappe par toutes les voies qui lui sont ouvertes. Timoni (1) & d'autres, observent qu'on a toutes les peines du monde à l'étancher dans la saignée & les ventouses scarifiées, & j'ai souvent remarqué la même chose dans les fiévres pétéchiales & pestilentielles ordinaires.

C'est à la disposition particuliere des filets nerveux & de la partie la plus subtile & la plus exaltée des fluides animaux, qu'on doit attribuer cette variété étonnante d'effets qui naissent de la même cause. L'odeur d'une plante, d'une fleur, du musc, qui ranime les uns, fait évanouir les autres. La commotion électrique ne produit pas le même effet sur tout le monde ; ce qui vient non-seulement de la différente constitution des esprits animaux, mais

(1) Voyez les Transactions Philos. num. 364.

encore de la différente tenſion, de la force, &c. des petites fibres nerveuſes; à peu près ſemblables à des cordes d'inſtrumens inégales, & inégalement tendues, différemment ébranlées par la même note. Cette diſpoſition particuliere des nerfs & des eſprits animaux, eſt cauſe ſans doute que les uns ſont attaqués de la peſte, de la petite vérole, &c. & que les autres en ſont exempts, quoiqu'ils vivent au milieu de la contagion.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que la contagion affoiblit la force des ſolides, & tend à diſſoudre le ſang; ainſi lorſqu'on ſoupçonne qu'une fiévre naît de la contagion, on doit être circonſpect ſur l'uſage de la ſaignée, quoique les ſymptômes ſoient violens & paroiſſent demander une évacuation abondante de ſang. J'ai été plus d'une fois témoin des mauvais effets de la ſaignée dans les pleuro-pneumonies & dans les péripneumonies malignes, ſurtout dans celles qui régnerent en 1740, 1741 & 1745. Une premiere ſaignée peut bien être utile; mais une ſeconde ne manqueroit pas de nuire au malade. Le premier ſang eſt ordinairement vermeil; mais celui qu'on tire vingt-

quatre heures après est livide, noir & ténu; le troisiéme, livide, dissous & sanieux. Cela est fort ordinaire dans les fiévres pétéchiales malignes; & j'ai quelquefois vû la constitution du sang tellement détruite, qu'il déposoit une poudre noire comme de la suie, sa partie supérieure n'étant qu'un sang caillé, corrompu & livide, ou une espéce de gelée d'un verd foncé & extrêmement molle. A quoi l'on peut ajouter que dans ces sortes de cas, le pouls diminue considérablement après une seconde saignée, & quelquefois même dès la premiere. C'est ce que j'ai remarqué plus d'une fois avec étonnement, quoique la saignée m'eut paru suffisamment indiquée, tant il est nécessaire d'avoir égard à la nature des fiévres épidémiques.

Presque toutes les fiévres contagieuses causent des maux de cœur & des vomissemens. Comme les effluves morbifiques s'insinuent dans le corps avec la salive, il y a toute apparence que la nature emploie ce moyen pour les évacuer, & pour débarrasser l'estomac des humeurs bilieuses, âcres & putrides qu'il contient, & dont la corruption ne manqueroit pas d'occasionner diffé-

rens symptômes, & d'irriter la maladie. D'ailleurs la nature d'elle-même, & sans le secours de l'art, fait pour se débarrasser, des efforts inouïs, quoiqu'aussi violens que si l'on avoit pris l'émétique & les autres moyens usités en pareil cas. La boisson facilite le vomissement, & l'appaise même en évacuant la matiere morbifique; mais je suis d'avis qu'on n'emploie pour cet effet, que l'infusion ou la décoction d'ipécacuanha, l'oxymel scillitique, avec une légere infusion de fleurs de camomille, ou autre chose semblable. Je ne suis pas fort porté pour l'usage de l'eau chaude, parce qu'on est souvent obligé d'en boire une grande quantité, avant que de pouvoir faire vomir le malade, ce qui surcharge l'estomac, diminue ses forces, & le met hors d'état de rejetter le fardeau qui l'opprime, de maniere que plus on boit, moins il devient capable de faire ses fonctions, outre que la distension extraordinaire que l'eau y occasionne, le rend entiérement inactif, ce qui peut avoir de très-fâcheuses suites. Supposé donc que le malade ne vomisse point après avoir bû une ou deux chopines d'eau, il doit s'exciter à vomir en se passant les doigts

ou une plume dans la gorge, en un mot, il doit employer tous les moyens poſſibles pour ſe débarraſſer de ce déluge d'eau dont on l'a inondé. Au reſte, ce que je viens de dire, que l'eſtomac demeure dans l'inaction, & n'eſt plus en état de rejetter ce qui l'offenſe, lorſqu'il eſt trop diſtendu, prouve que le vomiſſement ne vient point ſeulement de l'action du diaphragme & des muſcles épigaſtriques, comme M. Chirac & d'autres l'ont cru, vû que leurs efforts ne produiſent ſouvent aucun effet ſur l'eſtomac ni ſur la veſſie. Il arrive même ſouvent qu'on eſt obligé de recourir à la ſonde pour procurer l'évacuation de celle-ci.

Lorſque le vomiſſement continue après que l'eſtomac eſt débarraſſé, on donnera au malade quelque peu de thériaque d'Andromaque, mêlée avec quelque ſubſtance ſtomachique, tel que le ſel d'abſinthe, le jus de limon, l'eau de menthe, &c. & on lui appliquera ſur l'eſtomac, une fomentation ou plutôt un cataplaſme compoſé des eſpéces aromatiques avec la thériaque; ce qui, dans certaines occaſions, produit l'effet que les autres remédes n'ont pû opérer.

On doit dès le commencement de ces fiévres, évacuer non-seulement l'estomac, mais même tout le conduit intestinal par des moyens simples & aisés, comme sont les lavemens préparés avec du lait, du sucre & du sel, les purgatifs composés avec la manne, la crême de tartre, le sel cathartique de Glauber, les tamarins & la rhubarbe. Les purgatifs âcres & violens ne valent rien, & j'ai été plus d'une fois témoin de leur mauvais effet. Hoffman (2) ne veut pas même qu'on emploie le séné. Les émétiques & les eccoprotiques, que je viens d'indiquer, ont encore cet avantage, qu'on peut les répéter & les donner de temps à autres, tant que les premieres voies sont obstruées. Je ne fais point difficulté de les employer en quelque temps que ce soit, pour procurer une selle ou deux, lorsqu'ils sont indiqués par l'amertume de la bouche, par les nausées, par des éructations nidoreuses & fétides, par la constipation, par l'enflure du bas-ventre, la tension de l'abdomen, les borborygmes, les tranchées, &c.

(2) *De Febribus petechial. Veris. tom. IV.*

Quoiqu'Hippocrate (3) défende en général d'évacuer les humeurs qui n'ont point encore atteint leur coction au commencement des maladies, il permet cependant de le faire, lorsqu'il y a une turgescence des humeurs, & qu'elles font effort pour sortir. C'est ainsi que le *cholera morbus* est un effort de la nature pour se débarrasser de la bile âcre qui l'offense. Lorsqu'il survient en automne des fiévres malignes & putrides, à l'occasion d'une bile aduste & putride qui séjourne dans la région du foie, dans l'estomac, ainsi qu'il arrive souvent après que les chaleurs de l'été ont augmenté & exalté la bile, les sels & les parties huileuses des humeurs, on doit commencer par les émétiques & les cathartiques dont j'ai parlé ci-dessus.

Il est certain que la bile prédomine à un point extraordinaire dans toutes les fiévres putrides, malignes & pétéchiales. La vessie du fiel, les conduits biliaires, le ventricule, le duodenum (4) &c. de ceux qui meurent de maladies pestilentiennes, sont toujours

(3) *Aphor. 2. sect. 1. & lib. de humoribus.*

(4) Traité de la Peste, &c. Paris 1744. 4°.

remplis d'une grande quantité de bile noire ou verte. Lors donc qu'on n'évacue point cette bile, elle se corrompt de plus en plus, & occasionne des anxiétés considérables, des maux de cœur, des douleurs, &c. & venant à passer dans le sang, elle cause une infinité de maux, elle irrite le genre nerveux, détruit la crase ou texture naturelle du sang, & convertit la lymphe en une sanie corrosive : ainsi quand on apperçoit des signes de sa redondance, on doit l'évacuer aussi-tôt par le vomissement ou les selles, selon que la nature l'indique. J'ai souvent vû avec un plaisir infini, dans ces fiévres putrides, un changement étonnant dans la maladie, après un vomissement ou une ou deux selles, quoiqu'elle eût été précédée d'une anxiété inexprimable, de l'oppression des hypochondres, de nausées continuelles, d'éructations & de hoquets. Une langue trop chargée, les maux de cœur, les nausées, l'amertume de la bouche, les éructations, & la puanteur de l'haleine, montrent l'état de l'estomac, de même que la puanteur, la noirceur & la qualité bilieuse des selles, prouvent la nécessité de cette évacuation. Il n'est pas douteux

que s'il venoit à s'insinuer quelque poison dans l'estomac ou dans les intestins, il faudroit l'en chasser le plutôt qu'il seroit possible : or, il est certain qu'une bile corrompue n'est pas moins pernicieuse qu'un poison actuel. Il arrive pour l'ordinaire vers le temps que ces fièvres sont dans leur vigueur, ou entre le septiéme & le quatorziéme jour, que la nature s'efforce de se délivrer de la bile dont elle est surchargée, par le vomissement, & le plus souvent par les selles ; & dans ce cas il ne faut pas manquer de la seconder. C'est dans cette vûe que je donne à mon malade le huitiéme ou le neuviéme jour un léger laxatif, à moins que quelque éruption, ou que quelque sueur ne m'en empêche. Je ne mets jusqu'à ce temps là aucun purgatif en usage, si on en excepte quelque peu de manne, de crême de tartre, &c. que je lui donne au commencement, sur-tout lorsque je soupçonne que la maladie vient de la contagion, plutôt que d'un amas d'humeurs corrompues ; je lui fais aussi donner tous les deux ou trois jours un clystère laxatif & émollient, selon que les circonstances l'exigent ; je réitére de temps en temps ce laxatif, & pendant qu'il opére,

je lui preſcris tout ce que je juge capable de le fortifier, tant à l'égard de la diéte, qu'à l'égard des médicamens. En me conduiſant ainſi, je préviens non-ſeulement l'amas & la corruption de cette matiere putride & bilieuſe dans les premieres voies, je l'empêche même de paſſer dans le ſang, & la dirigeant dans le conduit intestinal, j'en facilite l'évacuation hors du corps. J'ai éprouvé pendant pluſieurs années, l'avantage qu'il y a de purger ainſi les malades vers ce temps-là dans ces ſortes de fiévres; mais je rejette abſolument les purgatifs compoſés avec l'aloës, la ſcammonée, la coloquinte, &c. dans la perſuaſion où je ſuis qu'ils ſont extrêmement nuiſibles, lorſque le ſang eſt dans l'état de putréfaction, de diſſolution & d'acrimonie dont je viens de parler. Il n'arrive que trop ſouvent que la nature paſſe les bornes ſans le ſecours de ces puiſſans ſtimulants, & produit des diarrhees exceſſives & des dyſſenteries, qui ne tardent pas d'être funeſtes, lorſqu'on différe d'y mettre ordre. Ces ſortes d'accidens ne ſurviennent que parce qu'on donne le temps aux matieres de ſe fixer dans les inteſtins & de s'y corrompre; c'eſt pourquoi le

seul moyen de les prévenir, est de la délayer à temps & par des intervalles convenables. Lorsque le malade se trouve menacé de ces évacuatios immodérées, on doit employer des astringens alexipharmaques convenables, tels que la thériaque d'Andromaque, la confection de Francastor, la teinture de rose, le vin rouge impreigné avec de la canelle; & si le cas est absolument pressant, un clystère astringent composé avec la confection de Francastor, ou la thériaque d'Andromaque, avec une petite quantité de décoction de tormentille, de roses de Provins ou de terre du Japon. C'est ici que le médecin a besoin de toute sa prudence; car il est toujours dangereux d'arrêter à contre-temps une diarhée critique, & je crois qu'on ne doit jamais le faire, sans avoir auparavant donné au malade une ou deux petites doses de rhubarbe. J'observerai avant de finir ce paragraphe, que bien que j'aie souvent vû survenir une diarrhée critique & salutaire dans la vigueur ou dans le déclin de ces fiévres, je l'ai toujours trouvée préjudiciable au commencement, sur-tout lorsque les déjections ont été liquides, séreuses & abondantes. La

diarrhée n'eſt ſalutaire, que lorſqu'elle eſt accompagnée d'une légere ſueur, ou de la moiteur de la peau.

Quoique la nature évacue ſouvent la matiere morbifique dans les fiévres malignes putrides, par le vomiſſement & par les ſelles, elle le fait cependant pour l'ordinaire par les ſueurs, & j'oſe aſſurer que je n'ai jamais vû aucune de ces fiévres parfaitement guérie, qu'après que la ſueur a paru. Elle eſt ſalutaire, lorſquelle eſt modérée, chaude, & également diſperſée ſur tout le corps; lorſquelle ſurvient dans la vigueur de la maladie, & que le pouls devient plus ouvert, plus mou & plus calme quelque temps auparavant & pendant qu'elle dure. Elle eſt très-mauvaiſe lorſqu'elle eſt exceſſive, froide & gluante ou partielle, & qu'elle ne paroît qu'autour de la tête & de la poitrine. Les ſueurs abondantes qui ſurviennent au commencement, ſont en général pernicieuſes, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſuivies du friſſon.

Cependant, comme ces ſortes de ſueurs ſont infiniment plus ſalutaires lorſqu'elles ſont l'ouvrage de la nature, & que l'art n'y aucune a part, on ne doit point ſe hâter de les exciter par un régime

gime ni des remédes chauds & violens. Il suffit de les entretenir à l'aide de délayans acidulés & de doux diaphorétiques cordiaux, propres à délayer & à entraîner les sels, tempérer l'acrimonie, à prévenir les progrès de la putréfaction & de la dissolution, à conserver & fortifier le ton des solides.

Comme les personnes qui sont attaquées des maladies contagieuses ne sont pas toutes du même tempérament, il s'ensuit qu'on doit employer différentes méthodes pour les guérir. Celles dont les fibres sont fortes & le sang riche & épais, n'ont pas besoin de remédes aussi chauds que celles qui sont foibles & phlégmatiques. On remarquera cependant en général, que comme le sang & les humeurs dans les fiévres pestilentielles & pétéchiales sont disposées à se dissoudre, à croupir & à se corrompre; on doit se servir de moyens capables de conserver l'élasticité des vaisseaux, & d'empêcher les progrès de la putréfaction. Les acides végétaux & minéraux dûement préparés satisfont parfaitement à la derniere indication, & les alexipharmaques un peu astringens à la premiere. Mais je suis fortement persuadé que l'usage des sels &

des esprits alcalis volatils est extrêmement pernicieux, en tant qu'ils augmentent la putréfaction des humeurs, & hâtent la destruction du corps. On a remarqué que l'usage immodéré de ces sortes de substances, lorsqu'il n'y a point de contagion, corrompt & dissout le sang, & cause de pareilles fiévres, même aux personnes les plus saines; & il y a de l'apparence que le virus pestilentiel n'est autre chose qu'un sel extrêmement subtil & exalté. Ce qui confirme ce sentiment est que les fiévres pestilentielles ne sont jamais plus fréquentes qu'après les siéges & les batailles, ce qui vient des exhalaisons putrides qui s'élevent des cadavres.

Ce que je viens de dire des sels alcalis volatils, me conduit à une réflexion sur l'usage inconsidéré des véficatoires dans ces sortes de fiévres: quelques médecins fondent sur eux toutes leurs espérances; mais je suis persuadé qu'on se hâte souvent trop de les appliquer, sur-tout au commencement, que la fiévre est dans toute sa vigueur, & n'a pas besoin qu'on l'irrite davantage. Car les cantharides n'agissent pas seulement sur la peau; elles affectent encore les nerfs & les

vaisseaux. On fait donc très mal de les appliquer lorsque les irritations & les vibrations sont trop fortes, ainsi qu'il arrive souvent au commencement de ces sortes de fiévres. D'ailleurs, comme les sels de ces mouches agissent à peu près de la même maniere que les sels alcalis volatils, ils ne peuvent que hâter la dissolution, & par conséquent la putréfaction du sang. Il est pourtant vrai de dire, que la nature a souvent besoin d'aiguillon, sur-tout vers le déclin de ces fiévres, lorsque les solides sont engourdis, la circulation languissante, les esprits sans force, & le malade dans un état d'assoupissement. On peut alors employer les vésicatoires, & j'ose même dire qu'ils deviennent extrêmement utiles toutes les fois qu'on apperçoit de pareils symptômes. Il n'en est pas de même des circonstances dont j'ai parlé ci-dessus, & j'ai souvent remarqué que leur application prématurée a produit de très-mauvais effets, comme une insomnie cruelle, le délire, la suppression d'urine, les tremblemens & les soubresauts des tendons, &c. Je conseille donc aux jeunes médecins, de n'employer ces sortes de remédes qu'après avoir consulté le traité

de Baglivi *deusu & abusu vesicantium*. Ils l'entendront beaucoup mieux, s'ils prennent auparavant la peine de lire celui qu'il a intitulé, *de Fibra motrice*, de même que *Bellini de stimulis*. J'ajouterai encore que toutes les fois qu'on emploie les véſicatoires dans les maladies aiguës, il faut avoir ſoin de faire boire abondamment au malade du petit-lait, des émulſions, ou quelqu'autre liqueur adouciſſante; car lorſqu'on n'a pas cette précaution, il ſouffre infiniment plus de ce remède que de ſa maladie même.

On doit s'attendre que je mettrai le camphre comme un puiſſant correctif de l'acrimonie des cantharides. Je l'emploie ſouvent dans cette vûe, ſachant que rien n'émouſſe plus efficacement les pointes des ſels que ce ſoufre végétal, volatil & extrêmement ſubtil. Il adoucit même celles des préparations mercurielles. Je ſuis cependant perſuadé que la diaphoreſe qu'il excite dans les fiévres putrides & peſtilentielles, eſt d'une utilité infiniment plus importante, puiſque les médecins conviennent unanimement de ſon utilité dans ces cas. Rien n'eſt plus propre à l'exciter que le camphre,

& il a de plus cet avantage qu'il échauffe beaucoup moins que les autres sels alcalis volatils, & les esprits ardents, à quoi l'on peut ajouter que sa qualité anodyne & adouciſſante le rend propre à appaiſer l'éréthiſme, à calmer les esprits, & à procurer le ſommeil dans les cas où les opiats n'opérent point, & où ils augmentent même le tumulte & le déſordre. Il eſt vrai qu'étant joint avec un opiat, il devient un des ſudorifiques les plus efficaces qu'il y ait dans la nature, & l'élixir aſthmatique ou parégorique eſt utile dans ce cas & dans une infinité d'autres. Quelque opiat que l'on emploie dans ces ſortes de fiévres, on doit le donner en petite doſe, ſauf à le réitérer ſi le beſoin l'exige. La thériaque d'Andromaque, le mithridate, le diaſcordium & l'élixir parégorique, tiennent, ſans contredit, le premier rang. Le camphre a cet inconvénient, qu'il eſt très-déſagréable & révolte l'eſtomac; mais étant diſſout, ou plutôt intimement mêlé avec du vinaigre chaud, comme dans le jalap *è camphora*; alors il incommode beaucoup moins, & devient un excellent remede, tant pour les fiévres malignes putrides, que pour la

peſte. Preſque tous les médecins recommandent le camphre & le vinaigre dans les maladies peſtilentielles. Les médecins françois ſe ſervirent avec ſuccès de l'un & de l'autre dans la peſte de Marſeille, & l'on érigea une ſtatue à Heinſius (5) en reconnoiſſance des ſervices qu'il rendit à la ville de Vérone, durant la peſte qui l'affligea, au moyen d'un remède dont le camphre faiſoit la baſe.

Dans l'obligation où l'on eſt d'employer ces remédes acides & ſubaſtringens dans les fiévres malignes, putrides & pétéchiales, pour entretenir la texture du ſang, pour conſerver le ton des vaiſſeaux, & empêcher la corruption des humeurs, on doit y joindre les diaphorétiques, & entr'autres le camphre, pour faciliter la tranſpiration ou une douce ſueur, que les premiers ſont capables de retarder. Le conſeil que je donne ici eſt parfaitement conforme à la pratique des anciens, leſquels mêloient les aſtringens avec les alexipharmaques dans la compoſition de leurs antidotes, comme on peut

(5) *Vide Etmuller. de Peſte, tom. 1. p. 263. edit. Francof. 1688. fol.*

le voir dans la thériaque d'Andromaque, le mithridate, &c. Je suis persuadé que c'est pour cela qu'ils l'emportent si fort. Ils ont pour eux le témoignage des siécles, & sont sans contredit d'excellens remedes (en les employant à propos) quoiqu'il y ait bien des corrections à y faire, tant par rapport à la quantité qu'à la qualité des ingrédients. L'alun & la noix muscade produisent encore de fort bons effets dans d'autres fiévres que les intermittentes, sur-tout lorsqu'on les mêle avec quelque peu de camphre & de safran. Qu'il me soit permis d'inférer ici une préparation du quinquina que j'ai employée pendant plusieurs années avec succès, non-seulement dans les fiévres intermittentes & dans les fiévres lentes nerveuses, mais encore dans les fiévres putrides, pestilentielles & pétéchiales, sur-tout vers leur déclin, quoique les remissions aient souvent été fort incertaines. Lorsque le malade est constipé & qu'il a le bas ventre enflé & tendu, je commence par lui donner une dose de rhubarbe, de manne, &c.

℔ Du meilleur ℔ *Cortic. Peruviani.*

quinquina pulvérisé, ℥ ij.
De l'écorce de citron de Portugal, ℥ j ß.
De racine de serpentaire de virginie, ʒ iij.
De safran d'Angleterre, ℈ iv.
De cochenille, ℈ ij.
D'esprit de vin de France, ℥ xx.

opt. pulv. ℥ ij
Flaved. aurant. hispalens. ℥ j ß.
Rad. serpent. virgin. ʒ iij.
Croci anglic. ℈ iv.
Coccinel. ℈ ij.
Sp. vini gallici, ℥ xx.
F. infusio clausa per dies aliquot (tres saltem, quatuorve) deinde coletur.

Faites infuser le tout dans un vase bien bouché, pendant trois ou quatre jours au moins; coulez ensuite la liqueur.

Je donne ce remède à mes malades, toutes les quatre, six ou huit heures, à la dose d'un gros jusqu'à demi once, avec dix, quinze ou vingt gouttes d'élixir de vitriol dans quelque liqueur convenable, ou dans du vin trempé. J'ordonne même aux apothicaires de le tenir toujours préparé dans leurs boutiques, & je suis tellement convaincu de son efficacité, que je crois être obligé de recommander aux médecins d'en faire usage, comme un des meilleurs qu'ils puissent employer dans ces sortes de cas. Il produit aussi quelque fois de bons effets dans les fièvres

intermittentes, dans les cas où les malades ne peuvent supporter le quinquina en substance ou en décoction : c'est souvent un avantage de pouvoir donner, sous une forme liquide, un remede qui est désagréable sous une forme solide. Cette composition fortifie les solides, retarde la dissolution & la corruption du sang, & le rétablit dans son premier état ; il le fait même sans boucher les pores de la peau, ce que produit très-souvent le quinquina pris en substance. On remarquera au reste, que, quoique les sueurs excessives soient préjudiciables dans ces fiévres, de même que dans toutes les autres, il faut cependant favoriser une sueur douce facile & modérée, sur-tout dans l'état & dans le déclin, à l'aide des délayans pris en abondance, des alimens liquides, &c. En effet, comme ces fiévres sont ordinairement de fort longue durée, il faut nécessairement sustenter les malades, sans quoi ils succomberoient. Le vin rouge est ce qu'on peut employer de mieux pour cet effet, & je le mets au-dessus de tous les cordiaux que l'art fournit. Je suis même persuadé qu'il est extrêmement utile dans la vigueur, & encore

plus dans le déclin des fiévres putrides malignes, ſur-tout lorſqu'on y joint le jus des oranges de Séville, ou de limon. On peut auſſi l'employer avec quelques drogues aromatiques, telles que la canelle, l'écorce d'oranges de Séville, les roſes de Provins, ſuivant l'indicaton qui ſe préſente; on peut même y joindre quelques gouttes d'élixir de vitriol. Je ne dirai point avec Aſclépiade (6), que le vin l'emporte ſur le pouvoir des Dieux; mais il eſt indubitable qu'il eſt extrêmement utile, non-ſeulement dans la vie, mais encore dans la Médecine. Les vins blancs de France & du Rhin trempés fourniſſent une boiſſon très-ſalutaire dans les différentes eſpéces de fiévres, & le bon cidre ne leur céde pas. Je l'ai déja dit, le vin rouge un peu vieux eſt un julep cordial un peu aſtringent. Les Aſiatiques & pluſieurs autres peuples, chez qui les maladies peſtilentielles ſont plus communes que chez nous, comptent infiniment plus ſur le ſuc de limon dans ces fiévres, que ſur les alexipharmaques les plus re-

(6) *Plinii hiſt. nat. ex edition. Harduin. Pariſ. 1723. fol. tom. II. p. 301.*

nommés. Ce n'eſt pas en ceci ſeulement, mais en bien d'autres occaſions que nous cherchons dans l'art, des ſecours que la nature bienfaiſante nous donneroit meilleurs & plus aiſés, ſi nous apportions pour les découvrir & pour nous en ſervir, beaucoup d'attention, d'exactitude, & de ſagacité. On ne s'attache point avec aſſez de ſoin à la diététique; c'eſt cependant la voie la plus ſûre & la plus naturelle de guérir les maladies, quoiqu'elle ſoit infiniment moins pompeuſe que les bols alexipharmaques, les potions fébrifuges & les juleps cordiaux.

Comme les diſſertations ſuivantes ſervent à éclaircir & à confirmer la doctrine précédente, je crois faire plaiſir au lecteur de les inſérer ici.

ESSAI

SUR

LA PETITE VEROLE.

ON ne s'apperçoit jamais mieux des variations que la différente conſtitution des ſolides & des fluides apporte dans la méme maladie que dans la petite vérole. Car, premierement, lorſque cette maladie s'empare d'une perſonne dont les fibres ſont fortes & le ſang riche & épais, elle eſt ordinairement ſuivie d'une fiévre inflammatoire violente, dans laquelle les poumons, le cerveau, la poitrine & les autres parties, ſont quelquefois extrêmement enflammées. Le ſang que l'on tire au malade eſt épais & inflammatoire, & l'on eſt ſouvent obligé de répéter la ſaignée, à moins qu'on ne veuille que le malade ne ſoit emporté

par une phrénéſie, ou étouffé par une inflammation peripneumonique. Le pouls eſt fréquent, plein & tendu; la reſpiration brûlante, courte & laborieuſe; la chaleur exceſſive, l'urine haute en couleur, la ſoif extrême, la langue ſéche & ſale; la douleur de la tête, du dos, des reins & des lombes extrêmement aiguë. Avec de tels ſymptômes, il faut ſaigner dans la peſte ou dans telle autre maladie que ce ſoit, autrement le malade ſeroit dans un danger éminent par la diſpoſition inflammatoire du ſang, indépendamment de la contagion.

Je ſuis cependant fort éloigné d'approuver l'uſage de la ſaignée dans les différentes eſpéces de petite vérole indiſtinctement. Car, ſecondement, cette maladie eſt ſouvent accompagnée des mêmes ſymptômes que la fiévre lente nerveuſe, & les malades ſont long-temps dans un état de langueur, & d'abattement. La fiévre eſt lente, les eſprits ſont abattus, le pouls eſt petit, fréquent & ondoyant, le viſage pâle & défait, l'urine crue & ténue, la ſoif, & la chaleur médiocres, le vertige & la peſanteur de tête continuels & accompagnés de tremblemens, de naufées,

d'inquiétudes, de foibleſſes, d'un mal aiſe univerſel, de laſſitudes, &c. J'ai ſouvent vû ces ſortes de ſymptômes continuer durant ſept à huit jours, & aboutir à une petite vérole de très-mauvaiſe eſpéce; car les boutons étoient pâles, crus & applatis; ils ne s'élevoient jamais, ou ne venoient jamais bien à maturité, mais reſtoient plats & mous, ou ſe réuniſſoient en de groſſes veſſies aqueuſes, pleines d'une ſanie ténue & indigeſte, & reſtoient en cet état juſqu'à la fin, tandis que ceux du viſage de pâles & de cadavereux qu'ils étoient auparavant, devenoient d'un noir foncé, & formoient une croûte ténace, au cas que le malade vécut aſſez long-temps pour cela, & alors même ils ne manquoient preſque jamais de lui être funeſtes.

Troiſiémement, la petite vérole eſt quelquefois accompagnée d'une fiévre maligne ou pétéchiale, dans laquelle le ſang ſe diſſout entiérement, il s'éleve des taches noires & livides ſur la peau, il ſurvient des hémorrhagies, les boutons deviennent noirs, gangreneux, & ſouvent ſanguinolens, auſſi-tôt après l'éruption, lors même que la petite vérole eſt diſcréte & peu abondante.

Voilà donc trois différentes fiévres produites par une seule espéce de contagion. On est obligé dans la cure d'avoir égard à la fiévre, aussi-bien qu'à la nature de la maladie contagieuse.

Rien n'est donc plus absurde, que d'employer indifféremment le régime chaud & froid, dans les différentes espéces de petite vérole. Il y a des cas où il convient d'employer la méthode de Sydenham, comme il y en a d'autres où il est à propos de faire usage de celle de Morton. En un mot, chaque cas demande une méthode particuliére, & le sçavoir du médecin consiste à sçavoir distinguer celle qui convient le plus.

Quoique la contagion de la petite vérole produise la même maladie, il s'en faut cependant beaucoup que ses degrés soient les mêmes. Il arrive souvent que la même contagion produit dans la même maison, dans la même famille, ou dans le même village, des petites véroles tout-à-fait différentes, les unes étant bénignes & discrétes, & les autres malignes & dangereuses. Dans une infinité d'occasions, on a vû la petite vérole être très-bénigne dans celui qui a été le premier attaqué, & au

contraire confluente, maligne, & funeſte dans le ſecond. Le cas ſe rencontre tous les jours; ce qui n'empêche pas qu'il n'y en ait de bénigne dans l'intervalle. Il eſt donc évident que les tempéramens des ſujets apportent une très-grande variété dans les maladies. La même choſe arrive dans tous les autres cas; car il y a des gens dans qui la plus légére égratignure devient un ulcére opiniâtre, au lieu qu'il y en a d'autres chez qui les plus grandes plaies ſe guériſſent ſans la moindre difficulté. Un phlegmon ſe réſout, ou vient à ſuppuration dans l'un, tandis qu'il dégénere en gangréne, en ſquirrhe ou en cancer dans l'autre.

La contagion de la petite vérole ne cauſe pas toujours la fiévre, au moins une fiévre conſidérable, quoique la petite vérole exiſte; l'on a vû des enfans, & même des adultes, l'avoir ſans fiévre & ſans la moindre indiſpoſition, avant ou après. Le pus variolique affecte ſouvent la peau des perſonnes qui l'ont déja eue, & produit un grand nombre de boutons entiérement ſemblables à ceux de la petite vérole, tant par rapport à la durée, que par rapport à la maniere dont ils viennent à

maturité, sans cependant leur causer la moindre fiévre. C'est ce qui arrive fort souvent à ceux qui soignent ces sortes de malades, sur-tout lorsqu'ils ont la peau tendre & délicate. La contagion n'affecte ici que les glandes cutanées; le sang ne s'en ressent point, & l'altération qu'il a soufferte, la premiere fois qu'on a eu la petite vérole, fait qu'il n'en est plus susceptible. Il y a des tempéramens à l'abri de cette maladie, & l'on voit des personnes qui s'approchent de ceux qui ont la petite vérole, ou les soignent sans l'avoir jamais. Je connois une vieille garde & un apothicaire qui en fréquentent plusieurs depuis un grand nombre d'années, sans l'avoir jamais prise. Il y en a même qui ont tâché de la prendre, en entrant dans l'appartement de ceux qui en étoient infectés, qui n'ont jamais pu y réussir, & l'ont eue naturellement plusieurs mois ou plusieurs années après. Le pus variolique, dans l'inoculation, n'agit pas sur tout le monde, & personne n'ignore que le même pus, tiré d'une même personne, produit plus ou moins de boutons sur différens sujets, & une fiévre plus ou moins considérable. Il est donc évident que l'état antérieur du

ſang, de même que la diſpoſition des humeurs contribue beaucoup à déterminer la quantité & la qualité de la petite vérole. Ce n'eſt pas que les miaſmes varioliques ne puiſſent être d'une nature plus virulente & plus active dans un temps que dans un autre, & ſous une conſtitution de l'air que ſous un autre, comme on remarque en effet qu'ils le ſont : mais cette différence même peut venir de la diſpoſition particuliére de l'air, laquelle introduit telles ou telles qualités dans les ſolides & les fluides, qui les diſpoſent à telles & telles fiévres. On remarque en effet qu'une diſpoſition de l'atmoſphere diſpoſe le corps à des fiévres inflammatoires, une autre à des fiévres lentes nerveuſes, à des fiévres remittentes, intermittentes, &c. & une autre à des fiévres putrides, malignes, ou pétéchiales. Lors donc que la contagion coopére avec telle ou telle conſtitution, elle ne manque pas de produire telle ou telle eſpéce de petite vérole, ou plutôt telle ou telle eſpéce de fiévre avec la petite vérole. En effet, on a ſouvent vû des petites véroles peu abondantes & diſcrétes, quoique malignes, acompagnées d'une fiévre très-mau-

vaiſe. J'ai vû moi-même que la petite vérole compliquoit avec une fiévre épidémique ; que la contagion rendoit ſeulement la maladie différente, ou plutôt que la fiévre épidémique ſe compliquoit avec la petite vérole dans le même ſujet. Ces ſortes d'exemples ont été fréquens en 1740, 1741, & 1745. Il régna pendant ces trois années, ſurtout en 1745, parmi les mariniers, les ſoldats & les priſonniers, une fiévre peſtilentielle épidémique, accompagnée des mêmes ſymptômes que la fiévre maligne compliquée avec la petite vérole, laquelle fut extrêmement funeſtes aux uns & aux autres, au lieu que pluſieurs perſonnes du voiſinage qui n'avoient aucune communication avec les hôpitaux, & qui ſe portoient bien d'ailleurs, en eurent une eſpéce bénigne. Cette fiévre maligne fut occaſionnée ſelon toutes les apparences par une diſpoſition ſcorbutique, auſſi-bien que par la mauvaiſe nourriture & le mauvais air qui régnoit dans les priſons où ils étoient détenus. Celle de 1740 (1) avoit une toute autre origine.

(1) *Vide hujus hiſtoriam, obſ. noſt. de aëre, &c. vol. II. menſe Junio 1740.*

Il sembleroit donc que le moyen d'éluder la contagion, seroit de procurer au sang & aux humeurs, une certaine disposition particuliere, ou d'entretenir celle qu'ils ont déja. C'est-là l'opinion de bien des gens; mais je ne la crois pas bien fondée. Quelques-uns regardent certaines préparations du mercure & du quinquina, comme un excellent antidote contre la contagion, & j'aurois assez de penchant à les croire; mais je ne voudrois cependant pas m'y fier entiérement, ni le conseiller.

Il est certain que la différence des tempéramens influe beaucoup sur l'effet des remédes, & ce seroit une folie de donner comme prophylactique, le quinquina ou des corroboratifs, à une personne, dont les fibres sont fortes & tendues, & le sang épais & visqueux, quoiqu'ils puissent être extrêmement utiles à ceux dont les vaisseaux sont foibles & relâchés, & le sang pauvre & aqueux. Les mercuriels, par exemple, ne valent rien dans les cas où le sang est dissout; & ils ont souvent produit de très-mauvais effets dans la petite vérole, ayant causé des pétéchies, des hémorrhagies & des diarrhées excef-

ſives, quoiqu'ils puiſſent être extrêmement utiles dans d'autres circonſtances. En un mot, le médecin ne doit ſe propoſer d'autre but, que de corriger les vices de la conſtitution, ou de ſuppléer à ce qui lui manque, ſoit en la fortifiant contre l'aſſaut de la maladie, ou pour la préparer à la ſoutenir lorſqu'elle vient. Ces obſervations méritent toute l'attention des médecins, particuliérement de ceux qui ſe mêlent de préparer les ſujets auxquels on doit communiquer la petite vérole par inoculation.

Je ſuis fortement perſuadé, que la plûpart de ceux qui ont la petite vérole ne s'en ſentiroient preſque pas, ſi l'on avoit le ſoin de les préparer d'avance à la recevoir. La malignité de la petite vérole ne vient pour l'ordinaire que de la ſurabondance du ſang, de l'acrimonie des humeurs, & de l'impureté des premieres voies, ſans compter que l'on commet des erreurs dans le régime, dans l'exercice, &c. après que la contagion eſt priſe; erreurs ſouvent funeſtes par la ſuite. C'eſt principalement de ces ſortes d'erreurs qu'on doit garantir ceux à qui l'on communique la petite vérole par l'inoculation,

puiſque c'eſt en cela que conſiſte tout le ſuccès de l'opération. Ce n'eſt pas que la bénignité de la petite vérole dont on emprunte le pus, & la petite quantité de matiere qu'on introduit dans la partie, ne contribuent auſſi à diminuer la violence & la malignité de la maladie; & peut-être eſt-ce là tout l'avantage de l'inoculation, ſur-tout ſi on ne la pratique que ſur des jeunes gens robuſtes qui n'en craignent pas le danger. Perſonne ne doute plus aujourd'hui des avantages & de l'utilité de cette méthode, & j'oſe aſſurer, tout préjugé mis à part, que l'inoculation eſt dix fois moins dangereuſe que la petite vérole naturelle.

Un médecin, qui veut réuſſir dans la cure de la petite vérole, & des autres maladies épidémiques, doit avoir égard à la conſtitution du malade, auſſi-bien qu'à celle de l'air.

Car, premiérement, les perſonnes d'un tempérament fort & robuſte, ont les humeurs plus denſes & plus gluantes, le ſang plus rouge, plus compacte, & rempli d'un plus grand nombre de globules, que celles dont les fibres ſont lâches & le ſang pauvre & aqueux; elles ſont par conſéquent plus ſujettes aux

fiévres & aux inflammations ; d'où vient qu'elles supportent plus aisément les évacuations, sur-tout la saignée, que les dernieres.

Lors donc que les premieres sont attaquées de la petite vérole, il convient de les saigner, même jusqu'à deux fois, au cas que les symptômes l'exigent. La saignée est absolument nécessaire lorsque le pouls est plein, dur, ondoyant, la chaleur excessive la respiration laborieuse, le visage enflammé, les yeux ardens, & que le malade est dans la phrénésie. Une douleur de tête aiguë, l'inflammation des yeux, le battement des artères carotides & temporales, dénotent l'inflammation du cerveau ou de ses méninges, & par conséquent on ne sçauroit trop se hâter d'y remédier. Après la saignée du bras, je ne connois rien qui produise un meilleur effet que celle du pied.

La saignée ne retarde jamais l'éruption dans ces sortes de cas ; ou si cela arrive, c'est rarement au delà du terme ordinaire. Lorsque le sang & les esprits sont excessivement agités, & la circulation extrêmement rapide, la nature est tellement embarrassée, qu'elle n'est plus en état de pousser au-dehors la matiere morbifique, ni encore

moins de la digérer, ou de procurer les sécrétions naturelles. On est souvent obligé dans les fièvres ardentes & inflammatoires, de saigner plusieurs fois les malades, avant de pouvoir les faire suer. On remarquera de plus, qu'il faut un certain degré de coction dans toutes les éruptions critiques, du moins dans celles qui sont salutaires, & de-là vient qu'on trouve en général plus ou moins de sédiment dans l'urine, avant ou durant l'éruption, & que la fièvre diminue. Lorsque les humeurs sont dans l'agitation, & que l'éruption se fait trop tôt, la fièvre continue & devient presque toujours funeste. On ne doit pas craindre en pareil cas que la saignée affoiblisse les facultés naturelles, elle calme au contraire l'agitation du sang, facilite la sécrétion des esprits animaux, & seconde la nature dans ses opérations.

Personne n'ignore que la saignée du pied détourne efficacement les humeurs de la tête & de la poitrine : or, ce sont-là des parties qu'on doit garantir autant qu'on peut de la violence de cette maladie. Dans cette vûe, je fais baigner les pieds & les jambes du malade pendant quelques minutes dans de l'eau chaude,

chaude, ou dans du lait coupé, deux ou trois fois par jour, devant & pendant l'éruption. Je lui fais auſſi appliquer ſur les pieds des cataplaſmes de mie de pain & de lait, de panais cuits dans de l'eau, ou autres choſes ſemblables. J'ai employé cette méthode avec ſuccès durant pluſieurs années, auſſi l'ai-je particuliérement recommandée dans la deſcription que j'ai donnée d'une petite vérole irréguliére, qui régna dans ce pays en 1724 & 1725 (2). Ces remédes attirent le ſang ſur les extrémités inférieures, & dégagent par conſéquent la tête & la poitrine. En déterminant le ſang vers les extrêmités, ils font que la matiere variolique s'y jette en plus grande quantité, ils en facilitent l'éruption, & l'empêchent de ſe porter à la tête; à quoi l'on peut ajouter que la qualité humectante du bain ralentit l'impétuoſité du ſang, & le délaie en partie. Il eſt certain que lorſqu'on emploie cette méthode, il s'éleve une quantité prodigieuſe de puſtules ſur les extrêmités inférieures, & que l'application des cataplaſmes y cauſe quelquefois des

(2) Tranſ. Philoſoph. num. 390.

douleurs violentes. On a tout à craindre des boutons qui s'élévent sur la tête, sur la poitrine, & dans la gorge du malade. Un érésipele ordinaire est infiniment plus dangereux au visage & à la tête, qu'aux extrémités inférieures. On doit donc bien se garder de trop couvrir la tête du malade, il faut au contraire la lui raser avant l'éruption, sur-tout lorsqu'il a beaucoup de cheveux; on prévient par-là, outre l'éruption des pustules, une infinité d'autres accidens dans le cours de la maladie.

Supposé que la fièvre continue, & que l'éruption n'avance pas, on baignera non-seulement les pieds & les jambes, mais même les bras, les mains, & le tronc du malade, comme je l'ai pratiqué plus d'une fois sur quelques enfans rachitiques, à qui l'usage des bains froids avoit durci la peau, ce qui vraisemblablement retardoit l'éruption. J'en connois un entr'autres actuellement fort & vigoureux, dans qui l'éruption ne se fit que le sixiéme jour, quoiqu'il eût une fièvre très-aiguë depuis le commencement; mais je ne l'eus pas plutôt baigné dans du lait coupé, que les boutons

parurent en grand nombre & sans violence. Un pareil bain soulage non-seulement la tête & la poitrine, il pousse dehors la matiére morbifique, facilite l'éruption sur l'habitude du corps, & garantir les parties internes des ravages que cette maladie a coutume d'y causer. Personne n'ignore que les pustules qui s'élévent dans les poumons & dans les viscéres du bas-ventre, causent souvent la mort au malade. Ma méthode n'est pas nouvelle, puisque Rhazes (3) ordonne de tenir le malade dans une espéce de bain de vapeur, dans la vûe de hâter l'éruption.

Il arrive souvent que les personnes fortes & pléthoriques tombent dans un abattement & une foiblesse extraordinaires, accompagnés d'un pouls lourd & embarrassé, dès le moment qu'elles sont attaquées de la petite vérole; ce qui empêche les médecins qui n'ont point encore acquis l'expérience nécessaire, de les saigner. Cependant la saignée est absolument nécessaire, & rien ne les soulage plus promptement, sur-tout lorsque cet abattement naît de

(3) *Vide Rhaz. de variolis & morbillis, cap. VI. edit. Mead.*

la crainte qu'ils ont de la maladie, comme cela arrive souvent aux adultes, lesquels, pour le dire en passant, supportent parfaitement la saignée, à moins qu'ils ne soient extrêmement âgés. Car outre que la contagion affecte considérablement les esprits animaux, (peut-être même est-ce elle qui produit l'abattement) la crainte d'ailleurs & l'inquiétude affoiblissent tellement les forces de la nature, & troublent tellement ses opérations, que le cœur & les vaisseaux n'agissent plus que foiblement sur les fluides, ce qui ralentit les sécrétions & les excrétions naturelles, particuliérement le cours du fluide nerveux & la transpiration; d'où il arrive que la masse du sang augmente en même temps que la force motrice diminue. Ainsi diminuer la quantité du sang dans ces circonstances, c'est augmenter la force motrice; d'ailleurs, en évacuant une partie des humeurs les plus visqueuses, le reste s'atténue plus aisément, & la génération des esprits animaux devient plus facile. On doit donc saigner le malade le plutôt qu'on peut, mais tirer peu de sang à la fois; car il vaut mieux réitérer la saignée, si le besoin l'exige, ou même fermer la veine

de temps en temps. On prévient par-là les syncopes dans lesquelles les malades ne manquent pas de tomber, à moins qu'on ne les saigne couchés.

Lorsque le malade est effrayé, & considérablement abattu, on est souvent obligé de lui donner des cordiaux, même dès le commencement, & cela en très-forte dose. Ces sortes de remédes sont extrêmement utiles après qu'on a diminué la quantité du sang, & je les ai souvent employés avec succès dans les cas où les pustules restoient ensevelis sous la peau, & ne faisoient aucun progrès à cause de la frayeur & de l'abattement où étoit le malade. Je ne suis pas fort porté pour les cordiaux, sur-tout au commencement de la petite vérole; cependant je suis d'avis qu'on les emploie dans ces cas, & qu'on y joigne les vésicatoires pour ranimer le ton des vaisseaux, & empêcher le malade de succomber sous la violence du mal. Je n'approuve pas cependant l'usage des vésicatoires au commencement de cette maladie, à moins qu'on n'appréhende une éruption abondante sur la langue, dans la gorge & les narines. Cela ne manque jamais d'arriver, lorsque la maladie commence par une

indigeſtion, des douleurs ou des ardeurs de bouche ou de gorge, par un rhume opiniâtre, par un enchiffrenement, par des éternumens fréquens & par la toux, à moins qu'on ne le prévienne, en appliquant promptement les véſicatoires, dont j'ai ſouvent éprouvé les bons effets. L'éternuement & le rhume, qui prend ſon cours par la bouche & les narines, montre que la membrane de Schneider qui tapiſſe tous ces paſſages, eſt conſidérablement affectée, & qu'il faut s'occuper à rappeller au-dehors l'humeur variolique; car les boutons qui viennent dans la gorge & les narines, quelque petit qu'en ſoit le nombre, ſont infiniment plus dangereux qu'un millier d'autres ſur la ſurface du corps. Leur éruption eſt immanquablement ſuivie de la difficulté d'avaler & de reſpirer, ſur-tout ſur la fin de la maladie; le malade en eſt étouffé, ſi l'on n'a ſoin de le gargariſer & de lui faire de fréquentes injections dans la gorge. J'ai quelquefois vû l'humeur variolique ſe jetter ſur ces parties avec tant de violence, qu'il en réſultoit une ſalivation exceſſive, même dès le commencement, ce qui empêchoit le malade de dormir, & lui excorioit la langue, la bouche &

la gorge, & lui causoit des douleurs si grandes, que l'insomnie se continuoit, & que la déglutition des boissons & des alimens solides étoit presque impossible. Lorsque cela arrive, il faut absolument lui appliquer les vésicatoires sur le cou, derriere les oreilles & sur d'autres endroits convenables.

En second lieu, lorsque la petite vérole attaque des personnes dont les fibres sont foibles & lâches, & le sang pauvre & ténu, ou qui ont souffert depuis peu des évacuations excessives, il faut bien se garder de les saigner. on ne feroit que hâter leur mort. Ces sortes de sujets ont pour l'ordinaire le visage pâle & défait, le pouls petit, fréquent & ondoyant; ils sont extrêmement abattus, leur urine est crue, blanchâtre ou limpide, les frissons & la chaleur se succédent alternativement, ils ne sont presque point altérés, & ne sentent point de douleur, mais ils ont des vertiges, des pesanteurs & des maux de cœur continuels. Le vin des Canaries, le safran, les remédes nervins & cardiaques, conviennent à ces sortes de malades, mais j'en excepte les sels alcalis volatils, les liqueurs distilées, la racine de bistorte, l'eau-de-

vie, le vin trop fort, &c. J'en ai connu cependant quelques-uns à qui le vin a fait tout le bien poſſible. On peut auſſi leur appliquer des véſicatoires & des cataplaſmes irritans ſous la plante des pieds, mais je ne crois pas que les bains leur conviennent.

Je connois un remède qui hâte l'éruption dans les cas où les puſtules ne paroiſſent point dans le temps marqué, & demeurent enſevelies ſous la peau, c'eſt de faire vomir le malade au moyen d'un léger émétique. La nature s'efforce preſque toujours de procurer le vomiſſement dans cette maladie, & l'on ne peut mieux faire que de la ſeconder. Car outre qu'il évacue en partie la matiere morbifique qui affecte l'eſtomac, il le débarraſſe encore de la bile gluante & putride qui peut s'être amaſſée dans ce viſcère, auſſi-bien que dans le foie, la véſicule du fiel, &c. On ſçait que les efforts qui accompagnent le vomiſſement, facilitent la tranſpiration, les ſueurs & l'éruption des puſtules. On m'objectera que le vomiſſement pouſſe le ſang vers le cerveau, & qu'il eſt par-là nuiſible au commencement de la petite vérole. Je le crois tel auſſi, lorſque le ſujet eſt

pléthorique, & qu'on ne le fait pas précéder de la saignée. Je dirai même qu'il peut avoir des suites funestes, lorsqu'on néglige cette précaution, & j'en ai plusieurs exemples. Mais qu'on considére aussi, qu'indépendamment des secours de l'art, la nature a toujours du penchant pour cet évacuation, & fait des efforts continuels pour la procurer, encore qu'elle n'y réussisse pas toujours. Il est donc certain qu'en secondant ce penchant, & en l'aidant par des potions convenables, on hâte ses efforts, & que le vomissement cesse plutôt. Il est même bon de remarquer que l'éruption n'est pas plutôt faite, qu'il cesse aussitôt, & qu'on le hâte considérablement par cette méthode. Je suis d'avis, qu'aussi-tôt après l'effet de l'émétique, on applique des cataplasmes sur la plante des pieds, pour les raisons que personne n'ignore.

L'émétique a de plus cet avantage qu'il procure une ou deux selles, ce qui débarrasse les intestins des excrémens, & des matieres putrides & bilieuses qui s'y sont amassées. Au cas qu'il manque d'opérer, il faut sur le champ donner au malade un clystère émollient & laxatif pour en hâter l'effet. Il est absolu-

ment néceſſaire dans pluſieurs cas de lui donner un purgatif rafraîchiſſant, compoſé avec la manne, la crême de tartre, le ſel de Glauber ou la rhubarbe. La diarrhée ne doit pas même empêcher qu'on ne lui donne une doſe ou deux de rhubarbe.

Puiſque les variations de l'air produiſent différens effets ſur les ſujets les plus ſains & les plus robuſtes, à plus forte raiſon doivent-elles influer ſur les malades & ſur les maladies. On a remarqué depuis long-temps qu'une conſtitution de l'atmoſphere hâte les progrès des maladies épidémiques, ſur-tout de la petite vérole, tandis qu'une autre les retarde. Cette derniere maladie commence dans un temps à l'extrêmité d'une ville, & la ravage auſſi-tôt d'un bout à l'autre; dans un autre, elle naît dans le centre, & s'éteint auſſi-tôt. La peſte même ceſſe, dès que le temps, qui étoit chaud & humide, devient froid & ſec. La conſtitution du ſang dépend de la conſtitution préſente & paſſée de l'air, & l'on ſçait par expérience, que la contagion produit différens effets, ſelon qu'elle trouve le ſang différemment diſpoſé. Il n'importe donc pas peu dans la méthode que je preſcris, d'avoir

égard à la constitution présente de l'air, aussi bien qu'à celle qui a précédé.

Comme le froid & la sécheresse de l'air rendent les fibres extrêmement fortes & élastiques, & le sang épais & gluant, il est raisonnable de conclure, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, que les malades, lorsque la constitution est telle que je viens de dire, ont plus besoin de la saignée, & la supportent infiniment mieux, que lorsque le temps est chaud & humide. Ils ont aussi un plus grand besoin de boissons, d'alimens & de remèdes délayans, émolliens & antiphlogistiques; au lieu que dans le dernier cas, il est plus à propos de recourir aux cordiaux, aux doux astringens & aux antiputrides.

Il est certain que ceux qui ont la petite vérole, crachent beaucoup moins dans une température froide & séche, ainsi que dans celle qui est chaude & séche, qu'ils ne crachent dans une constitution opposée. Il faut donc dans le premier cas employer tous les moyens possibles pour délayer les humeurs, & faciliter la salivation, qui est si salutaire & si nécessaire dans cette maladie. Il arrive cependant quelquefois qu'elle devient trop abondante, & cela

a lieu, lorſque le temps eſt froid & humide, & que le malade eſt ſujet aux catarrhes. J'ai ſouvent vû la ſalivation commencer de ſi bonne heure, & continuer avec tant d'excès, que l'enveloppe commune de la langue, de la bouche & de la gorge en étoit ulcérée, ce qui cauſoit au malade des douleurs cruelles, l'empêchoit de dormir & d'avaler, & le réduiſoit aux abois. C'eſt ce qui fait que j'appréhende toujours une ſalivation prématurée, ſur-tout lorſqu'elle eſt abondante & actimonieuſe.

Comme il y a certaines conſtitutions de l'air qui retardent la ſalivation, il y en a d'autres qui en occaſionnent d'exceſſives & d'acrimonieuſes. Il y a des catarrhes épidémiques qui ne conſiſtent dans un temps qu'en une évacuation d'une mucoſité ténue, molle & inſipide; au lieu que dans un autre, la matiere évacuée eſt ſi âcre & ſi abondante, qu'elle ulcére le nez & les lévres, la gorge & les autres parties par où elle paſſe. Il y a toute apparence que la même conſtitution de l'air qui cauſe ces ſalivations exceſſives, produit auſſi cette petite vérole crue, cryſtalline & indigeſte, qui ré-

gne si souvent : car un air humide, épais & froid relâche non-seulement les vaisseaux, & jette dans le sang des vapeurs froides & nitreuses ; il intercepte encore la transpiration, & amasse dans le corps une grande quantité de matiéres âcres & séreuses. C'est principalement dans ces sortes de saisons, que la petite vérole, dont je viens de parler, régne le plus. Celle qui est noire, petite, confluente, avec peu ou point de salivation, régne lorsque les vents ont été long-temps au nord-est, & que l'air a été extrêmement chaud, ou extrêmement froid & sec. Cette observation ne nous indique-t-elle pas le régime qui convient dans les différentes saisons ?

Cette petite vérole cristalline ou lymphatique, ne vient jamais à parfaite maturité, la matiere reste crue, & ne compose à la fin qu'une sanie purement aqueuse ; en beaucoup d'endroits les pustules se joignent ensemble, se confondent, & forment de grosses vessies, lesquelles, venant à s'ouvrir & à ronger la peau qui est autour, ne forment qu'un ulcère continu. J'ai vû des malades languir dans cet état pendant vingt ou trente jours, sans que cette matiere âcre ait cessé de

couler; ce qui les a jettés dans un épuisement dont ils ne se sont jamais relevés. Il arrive souvent qu'une grande partie de cette matiere crue & ténue passe dans le sang, & laisse un grand nombre de pustules mollasses, vuides ou *siliqueuses*. Cet accident est suivi de désordres terribles, qui finissent presque toujours par la mort du malade. Les frissons convulsifs, la fiévre péripneumonique, le délire, la dyssenterie, la syncope, &c. en sont les suites ordinaires. Néanmoins lorsqu'il se détermine par une diarrhée médiocre, ou par une évacuation abondante d'urine haute en couleur, & pleine de sédiment, le malade en échappe souvent; au lieu que lorsque les déjections sont noires, sanguinolentes ou sanieuses, elles marquent pour l'ordinaire une mortification des intestins, sur-tout lorsque le bas ventre est enflé, douloureux & tendu. La micturition ou envie continuelle d'uriner, sans une évacuation considérable, est un symptôme dangereux, à moins qu'elle ne soit occasionnée par les vésicatoires. Si jamais les sueurs copieuses ont été utiles dans la petite vérole, c'est dans cette espéce, & je leur ai souvent vû produire de très bons effets.

Cette petite vérole crue, fanieuſe, indigeſte, accompagnée d'un ptyaliſme abondant, dans laquelle la peau & les puſtules ſont pâles ou livides, le pouls foible, l'urine ténue, crue & aqueuſe, demande des remédes chauds, tels que la poudre de contrayerva compoſée, la myrrhe, le muſc, le ſafran, le camphre, la thériaque, le mithridate, & la confection cardiaque. Ces ſubſtances ſont extrêmement utiles pour hâter l'éruption des puſtules, & pour cuire la matiere, & on peut les donner dans du vin de Canarie, mêlé avec le petit lait, dans la décoction rouge, dans un julep teſtacé tempéré, ou dans une taſſe de café, que l'on mêlera de temps en temps avec un peu de lait. J'ai connu pluſieurs malades qui s'en ſont bien trouvés, ce qui ne paroîtra pas étonnant, lorſqu'on ſçaura qu'il appaiſe la toux occaſionnée par l'acrimonie de la fluxion.

Les opiats ne ſont pas moins néceſſaires dans le cas préſent, & il convient de donner ſouvent au malade la thériaque, l'élixir parégorique, ou la teinture thébaïque avec le diacode, mais à une doſe qui le calme ſans l'aſſoupir. Cette méthode eſt la plus efficace

& la plus sûre qu'on puisse employer dans les différentes espéces de fiévres; une dose plus forte procure le sommeil en moins de temps, mais il fait infiniment moins de bien; & lorsqu'elle ne produit pas cet effet, le malade tombe dans le délire, ou dans un assoupissement dont on a toutes les peines du monde à le tirer. Les opiats donnés en trop forte dose causent un relâchement & une foiblesse universelle, qui ne cesse qu'à l'aide d'une nouvelle dose, ou de quelque cordial; leur effet est le même que celui des liqueurs spiritueuses, lesquelles prises en trop grande quantité, produisent un délire ou un assoupissement passager, qui est bien-tôt suivi de foiblesses, de tremblemens, & d'un abattement inexprimable. On ne peut sçavoir l'effet que produira certaine dose d'opium sur un sujet, qu'après en avoir fait l'essai. Quelques-uns sont tellement disposés, qu'ils se ressentent de la plus petite dose, au lieu que d'autres de forces & de tempéramens, les mêmes en apparence, en prennent une quatre fois plus forte, sans en éprouver les mêmes effets. Il y a des gens qui supportent le diacode, & qui se trouvent très-mal de

l'opium ; le plus sûr est donc de commencer toujours par des opiats modérés, & de les donner à petites doses.

On peut dire cependant qu'il n'y a point de remédes qui incrassent les humeurs ténues & acrimonieuses, qui appaisent leur irritation & leur écoulement, & qui mûrissent les pustules avec tant d'efficacité, que les opiats donnés à propos. En effet, lorsque les pustules sont nombreuses, on ne peut presque rien faire sans elles, sur-tout vers l'état de la maladie, où elles sont extrêmement douloureuses ; cependant lorsque la salivation est gluante & difficile, & la respiration courte & laborieuse, on doit en user avec précaution, & y joindre la gomme ammoniac, l'oxymel scillitique, &c.

On ne doit point épargner les vésicatoires dans cette petite vérole lymphatique ou crystalline, vû qu'entr'autres plusieurs bons effets, ils donnent une issue à l'humeur morbifique acrimonieuse. C'est pour cette raison qu'on doit ouvrir avec la lancette les grandes vessies que forment les pustules en se confondant & en se réunissant. Il est inutile au reste d'en tirer la matiére

avec une aiguille d'or, comme Avicenne (4) le conseille ; & toutes les précautions, qu'on emploie, rendent les cicatrices plus difformes, que lorsqu'on s'en remet à la nature. Le danger doit l'emporter cependant sur cette considération ; car outre que cette matière corrosive cause souvent une mortification, il en passe encore une partie dans le sang.

Je suis encore d'avis que l'on joigne, aux remédes alexipharmaques, quelques diurétiques convenables, tels que le nitre, le sel de succin, l'esprit de nitre dulcifié, &c. car j'ai souvent observé qu'un écoulement copieux d'urine suppléoit au défaut des autres évacuations ; s'il arrive lorsque la salivation commence à cesser, & que les pustules s'affaissent, il ne manque pas d'être salutaire ; & cela étant, on doit l'exciter par tous les moyens possibles. Un des meilleurs est de faire mettre le malade à genoux, car tant qu'il reste couché, il n'a ni la volonté ni la faculté d'uriner ; au lieu que levé, il en vient à bout sans peine, & abondamment.

(4) *Avicenna, canon medic Lib. IV. cap. variolis, pag. 66. ex edit. Pemglii.*

Il arrive souvent que la matiére variolique se jette sur les intestins, & cela d'une maniére très-violente. On a vû une infinité d'exemples, où une diarrhée critique a sauvé la vie des malades, & la nature substitue même cette évacuation, dans les enfans, à la salivation des adultes. On doit bien se garder de l'arrêter trop-tôt; & lors même qu'elle est excessive, il ne faut l'entreprendre qu'après avoir donné au malade une ou deux doses de rhubarbe. On peut alors employer les astringens, les opiats, la décoction rouge, la décoction de Fracastor, la teinture de roses, &c. Et au cas que ces remédes ne produisent point leur effet, un lavement avec le diascordium ou la thériaque l'arrêtera infailliblement. On doit en général se contenter de la modérer sur-tout dans l'état, ou après, en observant de sustenter le malade avec des alimens fortifians, & médiocrement astringens.

Je ne me suis jamais apperçu que les acides végétaux ou minéraux aient été de quelque utilité dans la petite vérole cristalline; mais j'ai éprouvé plus d'une fois leur efficacité dans la confluente, où les pustules sont petites,

noires, & accompagnées de pétéchies, où la putréfaction des humeurs eſt infiniment plus grande, & la matiére des puſtules beaucoup plus fétide & ſanieuſe, que dans la cryſtalline, dont la matiére ichoreuſe n'a que peu ou point d'odeur. Quoiqu'il y ait à peine une perſonne ſur quatre qui échappent de la petite vérole noire confluente, & à peine une ſur mille, lorſqu'elle eſt accompagnée de taches noires, d'un écoulement d'urine ſanguinolent, & d'autres hémorrhagies; on n'a pas laiſſé d'opérer quelquefois des prodiges avec les acides minéraux, les alexipharmaques aſtringens, & les préparations de quinquina, lors même que les pétéchies étoient nombreuſes, & les puſtules noires, petites, confluentes, & même accompagnées de quelque hémorrhagie. J'ai vû échapper quelques malades dans de pareilles circonſtances, par cette méthode; mais je n'ai jamais vû aucun de ceux qui piſſoient du ſang en revenir, à moins que ce ſymptôme n'ait été manifeſtement cauſé par les cantharides. Cependant, comme cette eſpéce de petite vérole dure très-long-temps, & que le malade, s'il prend le deſſus, reſte pluſieurs jours entre la

vie & la mort, on doit, outre les remédes ſuſdits, le ſuſtenter dans le dernier période de la maladie avec des alimens & des boiſſons analeptiques & antiſeptiques, juſqu'à ce qu'il ait renouvellé ſa peau comme le ſerpent. J'ai vû des malades dans un état ſi déſeſpéré, que leur guériſon tenoit du prodige, & paroiſſoit être une véritable réſurrection.

Lorſque je recommande l'uſage du quinquina dans quelques eſpéces de petite vérole, je crois être fondé dans mon ſentiment, & ceux qui ne s'en rapportent point à moi, peuvent conſulter là-deſſus le Docteur Mead (7), le Profeſſeur Monro (8), & le Docteur Wall (9).

Je commence ordinairement par la teinture alexipharmaque de quinquina, dont j'ai donné la formule ci-deſſus, après y avoir verſé de l'élixir de vitriol, juſqu'à une ſuffiſante acidité; après quoi je paſſe à ſa décoction, ou même à ſon extrait, s'il eſt néceſſaire. On doit pourtant bien ſe garder de donner rien de pareil, lorſque la

(7) *De variolis & morbillis, pag.* 45.
(8) Eſſais de médecine, vol. V. pag. 102.
(9) Tranſ. Philoſoph. num. 486.

reſpiration eſt laborieuſe, le ventre conſtipé, & l'abdomen dur & enflé, à moins qu'on n'ait auparavant remédié à ces ſymptômes. Il eſt bon d'obſerver que la teinture alexipharmaque de quinquina, eſt particuliérement utile dans la petite vérole lymphatique, & qu'on doit la donner auſſi tôt après l'éruption, pour hâter la maturation des puſtules, le plus qu'il eſt poſſible. Il eſt certain que le quinquina forme ordinairement un pus louable dans les ulcères ſanieux. Morton (10) le donne non-ſeulement dans le déclin, mais même durant la maturation des puſtules, au cas qu'il apperçoive quelque rémiſſion, & cela toutes les trois ou quatre heures, à la doſe d'une drachme. Pluſieurs médecins l'ont imité depuis pluſieurs années avec beaucoup de ſuccès.

Le danger n'eſt jamais plus grand & la cure plus difficile, que lorſque la petite vérole eſt parvenue à ſon état; ce qui arrive plutôt dans quelques eſpéces que dans d'autres; mais beaucoup plutôt dans la petite vérole : car quoi que les choſes ſe ſoient bien paſ-

(10) *De variolis, cap. IX. pag.* 250.

fées jusqu'à ce temps-là, on est surpris le septiéme, le neuviéme, ou l'onziéme jour après l'éruption, de voir les choses changer tout d'un coup de face, & se terminer par des symptômes terribles. L'enflure du visage diminue tout d'un coup, le ptyalisme cesse, les pustules deviennent molles, leurs interstices pâles, livides ou de couleur de cendre; le malade est saisi d'un frisson, & d'une fiévre accompagnée de la difficulté de respirer, de foiblesses, de nausées, d'inquiétudes continuelles, de tremblemens, de soubresauts, du délire, &c. Tel est le changement qui arrive, lorsque les pustules s'élévent en grand nombre, le premier, le second ou le troisieme jour de la maladie; lorsqu'après l'éruption, elles ne grossissent point, & ne deviennent point rondes & pointues; qu'elles restent applaties, qu'elles s'étendent, ou ont une petite tache noire dans le milieu; lorsqu'elles ne sont point entourées d'un cercle vermeil à leur base, qu'elles sont pâles ou noirâtres. Le danger est encore plus grand, lorsque l'urine reste pâle, crue & ténue, ou qu'elle le devient; & que les artéres carotides & temporales battent considérablement.

Le médecin doit alors renouveller ſon attention, vû que quelques heures décident de la vie ou de la mort du malade. Quoiqu'il ſoit difficile de preſcrire des régles certaines dans une maladie auſſi accompagnée d'accidens, je ne doute cependant pas, que les obſervations ſuivantes ne puiſſent avoir leur utilité.

Premierement, lorſque l'enflure des mains ne ſuccéde point à celle du viſage, ni celle des pieds à celle des mains, d'une maniere réguliére, on doit regarder cela comme un très-mauvais ſymptôme; car c'eſt là un tranſport régulier & critique de l'humeur morbifique ſur ces parties, lequel arrive communément, lorſque le ptyaliſme commence à diminuer, & le viſage à ſe déſenfler. Dans ces ſortes de circonſtances, je ſuis d'avis qu'on applique des épipaſtiques aux poignets & aux chevilles des pieds, quelque temps avant que ces parties s'enflent; car ces remédes déterminent non-ſeulement les humeurs vers ces endroits, ils procurent encore leur écoulement. Je crois même qu'il eſt à propos de n'employer les véſicatoires, qu'après avoir appliqué ſur ces parties des cataplaſmes ou

des

des fomentations émollientes pour hâter ces enflures critiques. Baglivi (11) dit s'être servi avec succès d'éponges trempées dans des décoctions émollientes. Il arrive quelquefois que la nature pousse la matiere morbifique vers les extrêmités avec tant de violence, qu'il en réfulte des inflammations, des enflures & des douleurs extrêmement aiguës. Les fomentations émollientes appaisent ces accidens, en relâchant les parties, & en ouvrant les pores.

J'ai recommandé il y a plus de vingt ans cette méthode (12), & je l'ai depuis employée avec succès dans plusieurs occasions. La ceſſation prématurée des tumeurs critiques a toujours des ſuites funeſtes, comme on en a vû des exemples dans la goutte, en ſorte qu'on eſt ſouvent obligé de la fixer par des cataplaſmes âcres. Dans le cas ſuſdit, les véſicatoires attirent non-ſeulement la matiere morbifique, ils l'évacuent encore. J'ai joint ſouvent les cantharides aux cataplaſmes, & je connois pluſieurs fameux médecins qui appliquent des véſicatoi-

(11) *De variolis & morbillis.*
(12) Tranſact. Philoſoph. num. 390.

res sur la plante des pieds de leurs malades, pour peu qu'ils craignent pour leur vie.

Secondement, lorsque la fiévre, le mal de tête, les nausées, les inquiétudes ou l'assoupissement surviennent le sixiéme ou le huitiéme jour après l'éruption, & que le malade est constipé, comme il a coutume de l'être, un simple lavement de lait, de sucre & de sel, ne manque presque jamais de le soulager. Ce remède est sur-tout nécessaire, lorsqu'il fait des efforts inutiles pour aller à la selle; car les excrémens, étant endurcis par la chaleur & par le long séjour qu'ils font dans les intestins, s'accumulent dans le *colon* & dans le *rectum*, où comprimant le fond de l'aorte, les artéres iliaques & le col de la vessie, ils empêchent le sang de descendre dans les extrêmités inférieures, & l'obligent de refluer vers la tête & la poitrine. Ajoutez à cela qu'ils suppriment l'urine, & empêchent la sortie des vents, des excrémens & de l'urine, jusqu'à ce qu'on ait ramolli les excrémens, lubrifié & excité les intestins à faire leurs fonctions, à l'aide d'un clystere. Je préviens, autant que je puis, la constipation dans mes malades, sur-tout lorsqu'ils sont

jeunes, en leur faisant ordinairement donner un clystere émollient tous les deux, trois ou quatre jours, jusqu'au moment où je prescris de doux purgatifs; après quoi je passe aux purgatifs, lesquels rafraîchissent le malade, & hâtent l'effet des anodyns. Ces derniers n'opérent souvent, qu'après que le corps est déchargé, souvent même ils produisent une disposition comateuse.

Troisiémement, les anodyns sont presque toujours utiles, & même nécessaires dans la petite vérole, sur-tout à l'approche de la crise; & l'on doit toujours les employer, ne fût-ce que pour appaiser les douleurs & l'inflammation que causent les pustules; car si un seul bouton cause tant de douleurs, que sera-ce de dix milliers de pustules qui s'élévent sur la peau! Les douleurs & les inquiétudes sont néanmoins un très-bon symptôme, & c'en est un fort mauvais, lorsque la peau ni les pustules ne deviennent ni enflammées, ni douloureuses, vû que cela indique l'affoiblissement des facultés vitales, le défaut de circulation dans les derniers vaisseaux capillaires, & un engourdissement universel. J'ajouterai à ce qui précéde, qu'il est à propos, sur-tout

vers l'état, de donner des opiats au malade vers le soir avant le redoublement, & même en fortes doses, sauf à les réitérer, si le besoin l'exige. Le diacode suffit rarement, à moins que les malades ne soient extrêmement jeunes. On doit augmenter la dose, sur-tout le soir du jour où la crise est attendue, pour calmer l'agitation qui a coutume de survenir la nuit suivante; car, comme Hippocrate (13) l'observe judicieusement, la nuit qui précéde la crise est extrêmement fâcheuse dans les fiévres. Lorsque le malade a beaucoup de fiévre & de chaleur, il convient de lui donner un opiat avec quelque acide, ou dans quelque potion saline; & s'il est foible & abattu, avec la thériaque, ou avec quelque autre alexipharmaque.

Quatriémement, si à l'approche de la fiévre secondaire, le pouls est fréquent, dur & fort, le battement des carotides excessif, si la chaleur augmente, si la respiration devient laborieuse, si le malade a un mal de tête aigu, & qu'il tombe plus ou moins en phrénésie, il faut le saigner aussi-tôt, autrement

(13) Aphorism. 13. sect. ij.

il eſt perdu. Il eſt bon d'obſerver que, dans ces circonſtances, le ſang eſt extrêmement gluant, & auſſi cœnneux, que dans la plus forte pleuréſie. Rien ne prouve mieux ſon état inflammatoire, que les ophthalmies, les eſquinancies, les péripneumonies, les rhumatiſmes, & les inflammations externes qui ſurviennent.

Cinquiémement, lors au contraire que le pouls eſt foible, que le malade eſt abattu, que les puſtules & leurs interſtices deviennent pâles ou livides, s'affaiſſent ou diſparoiſſent, que les extrêmités ſont froides & gluantes, on ne ſçauroit trop donner de cordiaux au malade, ni lui appliquer trop de véſicatoires. J'ai vû le vin chaud, donné en grande quantité, produire des effets étonnans dans ces circonſtances.

Sixiémement, la ſalivation diminue beaucoup pour l'ordinaire vers la fin du troiſiéme période de la petite vérole, & la matiére devient ſi épaiſſe & ſi gluante, qu'elle a toutes les peines du monde à ſortir, en ſorte que le malade court riſque d'être étouffé à chaque minute, à moins qu'on n'en facilite l'évacuation avec des gargariſmes, des injections, &c. Je ne connois point de meilleurs gargariſmes dans ce cas, que

le cidre & le miel, le vinaigre, l'eau & le miel, ou l'oxymel scillitique, avec un peu de nitre ou de sel ammoniac crud. On peut aussi employer la moutarde dans les gargarismes, lorsqu'on n'a point de plus fort stimulant. Les acides végétaux sont beaucoup plus savonneux & plus détersifs que l'esprit de vitriol, auquel on donne cependant la préférence. Il arrive souvent que ces moyens deviennent inutiles, & qu'on est obligé de recourir à un vomitif. Sydenham se sert en pareil cas du *vin léni*, (vin émétique) à la dose d'une once & demie. On peut en employer de plus doux & d'aussi efficace, & l'oxymel scillitique souvent réitéré opére l'effet qu'on désire, en même temps qu'il facilite l'expectoration & la respiration; il a de plus cet avantage, qu'il procure l'évacuation des urines & des excrémens, laquelle est souvent défectueuse dans ce temps de la maladie. Lorsque le cas est pressant, on peut en hâter l'action, avec la décoction ou l'infusion d'ipécacuanha. J'ai eu plusieurs fois le courage d'employer ce remède pour derniere ressource, au risque de perdre ma réputation, & il m'a heureusement réussi; mais il m'est aussi quelquefois arrivé de la perdre avec le

malade. J'aime cependant mieux, suivant l'avis de Celse, hazarder un remède douteux, que de n'en faire aucun. Il est assez ordinaire de voir la langue & la gorge couvertes d'une pellicule épaisse, tenace, blanchâtre ou brune, de sorte qu'il semble qu'elles aient été échaudées; la trachée artere & l'œsophage sont communément dans le même état. Il n'y a ni émétique ni gargarisme, qui puisse la dissiper; c'est un fort mauvais symptôme qui annonce le défaut de sécrétion dans les glandes de ces parties.

La ténacité extraordinaire qu'on remarque dans la mucosité de la bouche, de la gorge, &c. vient souvent de ce que le malade n'a pas assez bû durant le cours de sa maladie; car la boisson est absolument nécessaire pour délayer le sang, entretenir la salivation, remplir les pustules, entraîner les sels morbifiques âcres, & fournir aux vaisseaux des fluides plus salutaires. Les alimens, dans cette maladie, doivent absolument être liquides, puisque le malade ne désire point les solides qu'il lui est impossible d'avaler, & pour lesquels il n'a pas de goût. Dans la petite vérole noire & confluente, il faut ab-

folument boire ou mourir. Le petit lait acidulé, *Decoct. Lustan.* le gruau, le vin du Rhin ou le vin blanc de France trempé, le cidre & l'eau, sont ce qu'on peut employer de mieux, & dans les cas où il survient des pétéchies ou des hémorrhagies, il faut lui donner de la teinture de roses, ou du vin clairet, ou d'une eau acidulée.

Septiémement, lorsque la dessiccation des pustules est parfaite, & que la salivation diminue, il faut travailler à procurer quelqu'autre évacuation; ce n'est plus le temps de pousser vers l'habitude du corps; la peau, couverte d'écailles, laquelle enveloppe le corps comme une cotte de mailles, ou plutôt, dans ces circonstances, comme la chemise empoisonnée d'Hercule, ne pouvant alors que fort peu, ou même aucunement transpirer au travers des croutes: car non seulement elles empêchent la transpiration, mais elles retiennent encore le pus & la sanie qui se putréfient de plus en plus, & qui étant continuellement résorbés dans le sang, excitent, fomentent & augmentent la fièvre secondaire.

Lorsqu'on peut entretenir la salivation, & procurer une évacuation co-

pieuse d'urine bien cuite dans ce période, les choses vont passablement bien ; mais il arrive souvent qu'elles cessent tout-à-coup, ce qui jette le malade dans un très-grand danger. Il faut dans ce cas employer tous ses efforts pour retablir ces évacuations, augmenter le nombre des véficatoires, donner au malade un clystere laxatif & émollient, & ne point épargner l'oxymel scillitique, le lait ammoniac, &c. qui favorisent l'expectoration.

Il convient aussi que le malade change de linge, lequel alors est extrêmement sale, roide & puant, & l'incommode beaucoup ; d'ailleurs il corrompt l'air de l'appartement, & le rend si mal sain, que les personnes de la meilleure santé ont peine à le supporter. Non-seulement il nuit à la respiration, mais les miasmes de ce méphitis empoisonné, s'insinuant continuellement dans la masse du sang, par les vaisseaux inhalans, par les poumons, &c. corrompent le sang à un point extraordinaire. On ne sçauroit croire le bien que l'on procure au malade, en renouvellant l'air de sa chambre, en ouvrant avec précaution les portes & les fenêtres, & en lui faisant changer de linge ; il re-

çoit une nouvelle vie, pour uſer de ſes expreſſions, car l'air eſt l'aliment de la vie. Rien au contraire n'eſt plus dangereux que de le laiſſer enfermé dans un mauvais air de cette eſpéce. La méthode abſurde de former, dans une même maiſon, une eſpéce d'hopital, & d'y tenir pluſieurs malades, eſt une pratique dangereuſe, & ſouvent très-funeſte. La puanteur, les gémiſſemens, les cris de l'un troublent & incommodent les autres. Il eſt rare qu'ils repoſent tous à la fois, ſouvent même ils veillent tous enſemble: de tels voiſins ne ſont pas agréables. Quoiqu'on diſe, le malade ne riſque rien à changer de linge, pourvû qu'on ait la précaution de le bien chauffer auparavant. C'eſt une ſottiſe de faire porter à une autre perſonne pendant douze ou vingt-quatre heures, la chemiſe qu'on veut lui mettre. Ne peut-on pas employer d'autres moyens pour la ſécher & la chauffer? N'eſt-elle pas ſalie & rendue humide par la tranſpiration ou la ſueur d'une perſonne en bonne ſanté?

Mais en voilà aſſez ſur cette matiére: je reviens à l'évacuation, & finirai ce chapitre par quelques obſervations ſur l'uſage des purgatifs dans la fiévre ſecondaire de la petite vérole.

Lorsque la salivation est régulière, que les pustules grossissent & viennent en parfaite maturité, que l'enflure du visage, des pieds & des mains survient à temps; que le malade goûte un sommeil tranquille, & respire librement, toutes choses vont bien, & la nature s'occupe de son ouvrage; il faut alors la soutenir, & non point la troubler. Dans ces circonstances, je m'abstiens même des lavemens, quand le malade seroit constipé depuis plusieurs jours, jusqu'à l'entiere dessiccation. Ils sont alors extrêmement utiles pour le disposer aux purgatifs, dont on ne peut absolument se passer.

Il survient, & même presque toujours dans la petite vérole confluente, durant ce période, ou avant, une fiévre secondaire plus ou moins forte, laquelle est occasionnée, en partie par la résorption de la matiére des pustules externes & internes, en partie par la suppression de la transpiration, & en partie par les matiéres putrides qui se sont amassées dans les intestins. Ces matiéres ne peuvent être que très-abondantes, vû qu'une partie de la matiére morbifique, que les glandes de la bouche, de la gorge, &c. ont séparée,

passe dans le ventricule ; d'ailleurs, il doit se séparer une plus grande quantité de cette humeur dans les glandes des intestins, dans les vaisseaux biliaires, &c. d'où elle est portée dans le canal intestinal : Car, comme il en sort alors une moindre quantité par la transpiration, il doit s'amasser une plus grande quantité d'humeurs dans les intestins ; personne n'ignorant qu'une évacuation augmente à proportion qu'une autre diminue, & qu'il y a une étroite correspondance entre la peau & les intestins. Ajoutez à cela la matiere purulente des pustules, qui peuvent se trouver dans l'estomac & les intestins. Il doit donc y avoir un amas considérable de matiére putride dans les premieres voies, laquelle acquérant une virulence proportionnée à son séjour, & passant continuellement dans le sang par les vaisseaux absorbans des intestins, entretient la fiévre, que la nature s'efforce d'éteindre du moins en partie par cette voie. Doit-on l'y laisser, ou l'en chasser ? La réponse est évidente. On voit que la nature s'efforce de l'évacuer elle-même dans les adultes & dans les enfans, en leur procurant une diarrhée qui tient lieu de

ptyalisme. Ne nous montre-t-elle pas les moyens de l'aider dans cette conjoncture ? En effet, quelle quantité de matiére putride & fétide, ne rendent pas les malades, après un lavement ou une purgation dans le milieu ou dans le déclin de leur maladie ? Cette masse se corrompt de jour à autre dans les intestins ; acquiert une si grande acrimonie, qu'elle les corrode à la fin ; ou les irrite à un tel point, qu'il en résulte une diarrhée ou une dysenterie, qu'on appréhendoit mal-à-propos d'exciter par un léger purgatif.

Si donc la nature ne peut, ni par elle-même, ni par les secours de l'art, empêcher la matiére morbifique de se jetter sur les parties vitales, & qu'elle soit à la veille de succomber sous son poids dans le cas d'un pareil transport, lorsque, par exemple, l'enflure du visage & des mains vient tout-à-coup à diminuer, & la salivation à cesser avant le temps ; n'est-il pas à propos d'évacuer la matiére nuisible par quelqu'autre issue, entr'autres par les intestins qui sont infiniment plus susceptibles de cette évacuation que les pores de la peau, les conduits urinaires, ou

salivaires ? Pour moi je suis d'avis, lorsque la salivation cesse, qu'on lui substitue quelque autre évacuation, & si l'on met en usage un clystère ou un doux purgatif, on peut en arrêter l'effet, s'il est trop considérable, par le moyen d'un opiat.

On m'objectera que cette méthode tend à déterminer les humeurs nuisibles de l'habitude du corps, sur les parties vitales. Mais je réponds à cela, que la purgation est absolument nécessaire après la dessiccation des pustules, & la coction de la matiere morbifique, du moins autant qu'elle le peut être (car elle ne l'est jamais parfaitement dans la petite vérole lymphatique); qu'elle est sur-tout utile, lorsqu'il est déja survenu une métastase funeste de la matiére morbifique, à laquelle on ne peut remédier autrement; qu'elle supplée à une évacuation critique qui été supprimée, & que la nature travaille à procurer, & exige absolument cette espéce d'évacuation; qu'il n'y a point d'autre méthode pour expulser cette matiere putride des intestins, qui entretient la fiévre secondaire; & que toutes les fois qu'il y a une grande quantité de matiére corrom-

pue dans les premieres voies, de quelque nature qu'elle ſoit, il en réſulte une fiévre; témoin les fiévres vermineuſes, bilieuſes, & celles qui proviennent de crapule, leſquelles ne ceſſent qu'aux purgatifs & aux vomitifs; enfin que tout le monde convient de la néceſſité de purger les malades à la fin de la petite vérole, ſans quoi elle ne manque pas d'être ſuivie de furoncles, de parotides, d'ulcéres malins, de la carie des os, de la corruption des poumons ou d'une conſomption.

Lorſque je recommande les purgatifs dans la fiévre ſecondaire de la petite vérole, j'entends que l'on commence toujours par les cathartiques les plus doux. Les draſtiques, compoſés avec la ſcammonée & l'aloës, &c. ne valent rien qu'après que la fiévre a diminué : on peut alors en employer de plus forts en y joignant un peu de calomel. Je ſuis convaincu que l'uſage inconſidéré des purgatifs chauds, au commencement de la petite vérole, que le non-uſage des anodyns après les purgatifs, joint au peu de ſoin qu'on a eu du malade durant leur opération, a ſouvent eu des ſuites funeſtes : mais je

fuis fûr que la purgation dans la fiévre fecondaire, pratiquée comme je viens de dire, eſt extrêmement utile, & j'en ai pluſieurs exemples.

DISSERTATION
SUR
LES PLEURÉSIES,
ET
LES PÉRIPNEUMONIES.

CHAPITRE PREMIER.

Du pouvoir qu'ont les vents & les saisons, de produire ces maladies.

COMME les pleuréſies & les péripneumonies, ont été de tout temps extrêmement communes, Hippocrate s'eſt beaucoup plus étendu ſur leur ſujet, que ſur aucune autre maladie aiguë. Ses obſervations ſont extrêmement

juſtes, & mériteront toujours d'être lûes avec attention de tous les médecins. Il obſerve entr'autres choſes (1) que les vents de nord-eſt cauſent des maux de poitrine, de côté & des poumons; & ceux qui ſont venus après lui, ont reconnu la vérité de cette obſervation. Ce n'eſt pas que les pleuréſies & les péripneumonies ne régnent auſſi dans d'autres conſtitutions de l'air, puiſque les derniéres ſuccédent ſouvent à d'autres fiévres aiguës: mais il eſt certain que ces deux maladies ſont beaucoup plus fréquentes, lorſque le temps eſt froid & ſec, & qu'il régne des vents de nord & d'eſt pendant un temps conſidérable.

Voici les effets que produiſent les vents froids & ſecs ſur le corps humain. Ils reſſerrent l'habitude extérieure, ils deſſéchent & rident la peau, ils obſtruent les pores, diminuent la tranſpiration, ou du moins ils ne laiſſent ſortir que la partie la plus tenue des humeurs. Ils rendent le ſyſtème fibreux plus fort, plus ferme & plus élaſtique, & l'action des vaiſſeaux ſur les fluides plus puiſſante, ce qui augmente

(1) Aphoriſm. 5. ſect iij.

la circulation, la chaleur & l'activité des esprits. Les globules sanguins deviennent plus denses, plus compactes & plus nombreux, & la masse des humeurs plus tenace. A quoi l'on peut ajouter, que comme l'air froid & sec est presque toujours très-pesant & très-élastique, il concourt nécessairement par la plus grande pression qu'il exerce sur le corps, avec la froideur & la sécheresse de ses qualités, à produire de plus grands effets. Il est constant, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, que le sang, dans une pareille constitution de l'atmosphere, est plus dense & plus gluant que dans un temps chaud & humide, & que les asthmatiques souffrent infiniment plus, lorsque les vents de nord-est régnent depuis long-temps.

Cependant ces effets ne sont point incompatibles avec la santé, d'où vient que Celse (2) faisant le dénombrement des maladies produites par les vents septentrionaux, dit : *sanum tamen corpus spissat, & mobilius atque expeditius reddit.*

Mais hélas ! les hommes sont si foibles & si fragiles, qu'ils n'ont qu'un

(2) *Lib.* II. *cap.* 1.

pas à faire pour tomber de la ſanté la plus parfaite dans les plus grandes infirmités : car ce ſang riche & épais, étant agité par l'action des vaiſſeaux, acquiert une ſi grande viſcoſité, qu'il ne ſçauroit plus circuler dans les dernieres ramifications des artères ; d'où naiſſent des obſtructions, & par conſéquent des inflammations, ſur-tout lorſqu'on commet quelque erreur dans la diete ou l'exercice, que la tranſpiration vient à être interceptée, ou qu'il ſurvient des altérations dans l'air qui raréfient les humeurs, avant que d'avoir eu le temps de relâcher les vaiſſeaux. De-là naiſſent pour le dire en paſſant, ces douleurs dans les membres où il y a eu fracture, dans les cors des pieds, dans l'endroit des cicatrices, (parce que le diamétre des petits vaiſſeaux a été conſidérablement diminué, & que leurs tuniques ſont devenues calleuſes) leſquelles ſe renouvellent dans les changemens de temps, lorſqu'il doit arriver quelqu'orage, ou que l'air doit devenir chaud & humide.

Les fomentations émollientes appaiſent auſſi-tôt ces douleurs, en élargiſſant & en relâchant les vaiſſeaux. Les bonnes femmes ſçavent que le meilleur

moyen d'appaiſer la douleur des cors, eſt de les tremper dans l'eau chaude. Cette méthode a lieu pareillement dans les douleurs de côté qui ſubſiſtent des années entieres après des pleuréſies ou des pleuro-péripneumonies. Ces douleurs ſont occaſionnées par le rétréciſſement des vaiſſeaux, & par l'adhéſion des poumons à la plévre, & il arrive ſouvent, lorſque le ſang vient à ſe raréfier, ou le temps à changer, qu'elles réveillent la maladie, & aſſujettiſſent pour toujours les malades à des rechûtes fréquentes.

Il eſt vrai que les perſonnes, qui ont le ſang gluant & les fibres fortes, ſont ſujettes à des maladies inflammatoires de toute eſpéce dans toutes ſortes de ſaiſons; mais il n'eſt pas moins certain qu'il y a des conſtitutions de l'air plus propres que d'autres à enflammer le ſang, & à produire des inflammations dans certaines parties du corps, plutôt que dans d'autres. Car, lorſque la froideur de l'air reſſerre l'habitude du corps, ride la peau, & ferme les pores, le ſang ſe jette en plus grande quantité ſur les parties vitales, particuliérement ſur les poumons, leſquels, par l'étendue de leur ſurface interne (qui

excéde de beaucoup celle de la (3) peau, ſont deſtinées par la nature à ſeconder l'évaporation qui ſe fait à travers la peau de l'humidité acrimonieuſe & ſuperflue du ſang; de maniere que lorſque les pores de la peau ſont obſtrués, le défaut de tranſpiration eſt compenſé par l'évaporation qui ſe fait à travers les poumons.

On remarque en effet qu'on n'a pas plutôt pris du froid, que les poumons ſont affectés de la toux & d'une évacuation copieuſe de matiére ténue, laquelle eſt ſouvent très-incommode. Que ſi ce froid continue à s'inſinuer dans ce viſcere, il reſſerre leur membrane interne, il obſtrue leurs conduits excrétoires, & empêche l'évaporation de la matiere qu'ils contiennent. A quoi l'on peut ajouter que l'air, affectant par ſa froideur le ſang renfermé dans les cellules & les véſicules des poumons, eſt capable de le geler, ou du moins de le condenſer à un point extraordinaire. Ce n'eſt pas la premiere fois que le froid a cauſé une ſtagnation ſubite & abſolue du ſang dans

(3) Voy. la ſtatique des végétaux du Docteur Hales.

les poumons, & tué le sujet sur le champ. Les vents froids affectent & resserrent quelquefois la peau des mains, des bras & du visage, au point de la dessécher, de l'ouvrir & de l'ulcérer. Pourquoi donc ne produiroient-ils pas le même effet sur la membrane tendre & délicate de la trachée-artère, des bronches, &c. ? Je n'en veux d'autres preuves que la toux, l'enrouement, &c. qui surviennent lorsqu'on respire un air trop froid. Ce même air froid affecte souvent le pharynx & le larynx, au point d'y causer des tumeurs & des inflammations violentes.

On conçoit donc aisément que, lorsqu'il vient à passer une trop grande quantité de sang épais & gluant dans les poumons, dans le temps que leurs vaisseaux sont rétrécis, & que les conduits excrétoires & les orifices des glandes de la trachée-artère, des bronches, &c. sont obstrués, il doit nécessairement en résulter des inflammations péripneumoniques.

Mais d'un autre côté, la viscosité du sang, qui est la suite naturelle de l'air, dispose non-seulement aux inflammations en général, & aux péripneumonies

en particulier, mais encore aux pleurésies. Car, comme les artéres, répandues sur les parties membraneuses, sont extrêmement déliées, elles ne peuvent manquer d'être obstruées par un sang épais & gluant. Ce qui fait que les rhumatismes sont extrêmement communs dans ces sortes de saisons, parce que les parties membraneuses des muscles sont enflammées par une lymphe visqueuse. Comme la plévre est une membrane fort étendue & parsemée d'un nombre infini de petites artéres; sçavoir, les ramifications des artéres intercostales, lesquelles naissant à peu-près à angles droits de l'aorte, reçoivent la partie la plus gluante du sang, comme la plus légere, (la plus pesante, suivant l'axe de la grande artére,) on ne doit point être surpris qu'elle soit si sujette aux obstructions qui naissent de la viscosité inflammatoire du sang. Les muscles intercostaux & le périoste des côtes, qui reçoivent une partie du sang en conséquence de la même distribution des artéres, y sont aussi fort sujets.

De-là vient que les pleurésies & les péripneumonies sont extrêmement communes, & même épidémiques dans les

les temps froids & secs, & endemiques dans les lieux élevés & exposés aux vents de nord-est. Il est pourtant vrai de dire que les pleurésies, proprement dites, sont très-propres à causer des péripneumonies, & cela arrive souvent pour les raisons qu'on verra dans la suite. Aussi voit-on plus de pleurésies compliquées avec des symptômes péripneumoniques, que de vraies pleurésies, & c'est ce qui a obligé les modernes à donner à cette maladie composée, le nom de *pleuro-péripneumonie*.

Comme ces deux maladies sont souvent jointes ensemble, les anciens & les modernes les ont entiérement confondues, attribuant indifféremment les mêmes symptômes à l'une & à l'autre, quoiqu'elles différent essentiellement, tant à l'égard de leur siége, qu'à l'égard de leurs symptômes. Cælius Aurelianus (4) nous apprend que les anciens ont été fort partagés sur le siége de la pleurésie, les uns la plaçant dans la plévre proprement dite; les autres dans les poumons & dans ses membranes. Ces deux opinions ont eu leurs par-

(4) *Lib.* II. *cap.* 16.

tisans parmi les modernes ; mais je me flatte que les remarques suivantes ne laisseront rien à désirer, tant sur la nature de ces maladies, que sur la méthode de les guérir.

CHAPITRE II.

De la péripneumonie & de la pleuropéripneumonie.

LA péripneumonie, en prenant ce mot dans sa signification la plus étendue, est si commune, soit qu'on la considére comme une maladie primitive, ou comme une suite de quelque autre, que les médecins ne sçauroient étudier sa nature avec trop de soin. Comme elle affecte un des principaux organes de la vie, elle est souvent très-dangereuse, & demande différens traitemens dans ses différens périodes. D'ailleurs il y a dans cette maladie différens degrés ; on peut même dire différentes especes, qui chacune exigent une attention particuliere & une méthode qui lui soit propre.

Car la péripneumonie qui naît d'une inflammation violente des poumons, en conséquence d'un sang épais &

gluant qui obſtrue pluſieurs des artéres pulmonaires & bronchiales, demande un traitement tout différent de celui qui ſeroit néceſſaire dans une obſtruction des poumons, cauſée par une matiere viſqueuſe, peſante & pituiteuſe; comme dans ce qui a été nommé fauſſe péripneumonie par les modernes. Elle demande une autre méthode que celle qui provient d'une fluxion de matiere âcre & ténue ſur les poumons.

Elles ont cependant pluſieurs ſymptômes communs, entr'autres, l'oppreſſion de poitrine, la difficulté de reſpirer, la toux & une fiévre plus ou moins conſidérable. C'eſt de ces ſymptômes que la péripneumonie tire ſa dénomination, quoiqu'elle ſoit d'une nature toute différente, & qu'elle exige un traitement différent. Car dans le premier cas, il faut pluſieurs ſaignées copieuſes & répétées, pour ralentir la viteſſe du ſang, & diminuer ſa quantité, ſans compter les alimens & les remédes rafraîchiſſans, délayans & humectans. Dans le ſecond on peut d'abord tirer un peu de ſang au malade, pour empêcher le progrès de l'obſtruction, & faire place aux liqueurs atténuan-

tes, inciſives & délayantes; mais lorſque la ſaignée eſt trop abondante, on affoiblit le malade, & non point la maladie, qui demande des atténuans, des déterſifs, des expectorans, de legers vomitifs, des purgatifs & des véſicatoires, que je crois tout-à-fait pernicieux dans le premier cas, ſi ce n'eſt ſur le déclin de la maladie où ils ſont quelquefois néceſſaires. Le troiſiéme cas peut demander auſſi la ſaignée pour arrêter le progrès de l'inflammation; mais on doit y joindre les remédes adouciſſans & lubrifians, avec quelques doſes d'opiats ſouvent répétés, leſquelles ne valent rien dans le ſecond cas.

On doit auſſi avoir égard aux différens degrés de la maladie, & aux différens ſymptômes qui l'accompagnent. Car, quoique la ſaignée ſoit abſolument néceſſaire lorſque l'inflammation des poumons commence, s'il arrive cependant après la ſeconde ou la troiſiéme ſaignée que le malade rende par haut une matiere bien cuite & ſanguinolente, on doit la diſcontinuer, autrement on l'affoiblit ſans néceſſité, & on ſupprime l'expectoration, ce qui ne manque pas de lui cauſer la mort. Dans le cas où le malade rend une quantité

considérable de sang ténu, vermeil & écumeux, il faut le saigner de nouveau, calmer la toux avec des opiats rafraîchissants, tels que le diacode ou autres semblables, & ne point épargner les acides & les incrassants. La saignée au contraire ne vaut rien, lorsqu'il rend une matiére ténue, corrompue & noirâtre ; car c'est-là un signe de la malignité du mal, aussi-bien que de la dissolution & de la putréfaction du sang. En un mot, la maladie est toute autre, lorsque l'inflammation commence, que lorsque la matiére est cuite, ou qu'elle suppure. Examinons la chose plus en détail.

Lorsqu'une personne qui se portoit bien, vient à être saisie d'un frisson violent, d'une fiévre brûlante, d'une oppression de poitrine, d'une respiration difficile, courte & chaude, & de la toux, au sortir d'un violent exercice, d'une débauche, ou pour avoir pris du froid, il faut la saigner aussi-tôt, & ne point ménager l'ouverture. Plus le malade est fort & pléthorique, plus aussi on doit lui tirer du sang, observant néanmoins d'en arrêter le cours, si on apperçoit en lui le moindre signe de défaillance, ou s'il paroît une sueur

froide sur son front & sur son visage, s'il éprouve des baillemens, &c... Le moyen de le prévenir est de le saigner couché. On remarque en général que les personnes grasses & replétes ne supportent pas si bien la saignée, que celles qui sont maigres & musculeuses, parce que leur sang contient un moindre nombre de parties rouges, & que leurs vaisseaux sont moins élastiques. On doit aussi avoir égard à l'âge & à la corpulence du malade, car il y auroit de la folie à vouloir tirer autant de sang à un nain qu'à un géant, quoiqu'également forts dans leur espéce. La saignée ne convient ni aux jeunes gens ni aux vieillards, quoiqu'elle soit quelquefois nécessaire aux uns & aux autres.

Sanctorius a observé que le corps, à l'approche des fiévres, devient plus pesant & plus pléthorique. Les frissons annoncent la viscosité du sang qui croupit dans les extrêmités des arteres capillaires, comme il paroît par la couleur pâle & livide des ongles, des lévres, &c. & cette viscosité, augmentant de jour à autre, diminue la transpiration, & augmente la quantité des humeurs. La violence de la fiévre est tou-

jours proportionnée à celle du frisson, & des horripilations qui ont précédé ; & cette observation peut nous guider dans la saignée, car plus le frisson est violent & de longue durée, plus la fiévre est forte & le sang gluant.

Supposé que la premiere saignée n'appaise point les symptômes dont on vient de parler, on la réitérera au bout de huit, dix ou douze heures, & même plutôt, au cas qu'ils viennent à augmenter ; on en fera une troisiéme, si la fiévre, l'anxiété, la difficulté de respirer, augmentent ou continuent avec la même violence, & que le sang soit ferme & épais, ou couvert d'une pellicule épaisse & jaunâtre, laquelle ne paroît souvent qu'à la seconde ou troisiéme saignée, quoique les symptômes indiquent une inflammation excessive, soit parce que l'ouverture est trop petite, & la bande trop serrée, soit parce que la peau se replie sur l'ouverture, & empêche le sang de sortir de plein jet.

Cette apparence du sang, jointe à la violence du pouls, nous oblige de continuer la saignée, jusqu'à ce que la respiration devienne plus libre & plus aisée. Mais si le caillot est d'un tissu

fort lâche & sans aucune pellicule, & que le pouls s'affoiblisse à proportion que le sang diminue, il faut y renoncer & tenter d'autres moyens. Une pellicule mince & bleuâtre sur le sang, avec une espéce de gelée molle & verdâtre au-dessous, (le caillot lui-même étant livide & mol avec une sérosité trouble, verte ou rougeâtre) indique la dissolution & l'acrimonie du sang, qui s'oppose à une trop forte saignée. Il y a plus, un sang extrêmement vermeil, ténu, fluide, qui ne donne presque point de sérosité, après avoir reposé quelque temps, quelque beau qu'il paroisse aux personnes sans expérience, est bien éloigné d'être aussi louable qu'ils se l'imaginent, & annonce généralement, sur-tout dans cette maladie, une grande tendance à la putréfaction & à l'acrimonie. En effet, lorsqu'on mêle de l'esprit de corne de cerf, ou du sel ammoniac, avec le sang d'une personne saine, tandis qu'il est encore chaud, il devient extrêmement vermeil, ne donne que peu ou point de sérosité, quelque temps qu'on le garde, & reste à demi fluide. Il est bon de sçavoir que l'usage immodéré de l'esprit de corne de cerf, dissout le sang, & cause des

hémorrhagies excessives, ce qui doit apprendre à ceux qui en usent, à être plus modérés sur cet article.

La force & la vîtesse du pouls dans les péripneumonies indiquent toujours le besoin de la saignée, du moins jusqu'à ce que la respiration devienne plus libre, & l'expectoration plus louable. Mais il arrive souvent que le pouls même dès le commencement, paroît obscur & oppressé, irrégulier, lent, & quelquefois intermittent, en même temps que le malade se plaint d'une foiblesse & d'une oppression considérable, qui paroissent contreindiquer la saignée, quoique l'oppression de poitrine, la difficulté de respirer, l'anxiété & la chaleur vers les hypochondres, la demandent. Ces contrariétés embarrassent souvent les jeunes médecins; mais ils doivent faire attention que cet épuisement subit des forces & des esprits, & cette foiblesse du pouls, ne viennent point du défaut de sang, la maladie ne pouvant point avoir épuisé, dans l'espace de quelques heures, ou d'un jour ou deux, le fluide vital à un point considérable. Ce n'est point le défaut de sang, mais plutôt sa trop grande abondance qui occasionne les

symptômes dont nous parlons ; car les vaisseaux sanguins étant surchargés d'humeurs & distendus au-delà de leur ton, ne peuvent réagir avec une force suffisante. L'équilibre venant à cesser entre les solides & les fluides, les vaisseaux ne poussent plus le sang avec la force qui convient, & il en est d'eux, à cet égard, comme du piston d'une seringue, qui ne peut plus agir lorsqu'il est trop chargé. De-là ces foiblesses soudaines, occasionnées par le défaut de circulation, ces stagnations, ces concrétions & ces autres fâcheux symptômes qui mettent le malade au tombeau, à moins qu'on ne les prévienne par la saignée. C'est elle qui diminuant la trop grande quantité du sang, rétablit l'équilibre entre les solides & les fluides, & la force élastique des conduits musculaires, qui ont une réaction plus forte sur les humeurs qu'ils contiennent, & remet la circulation dans son premier état. Tout cela tend à atténuer le sang, à faciliter la secrétion des esprits animaux, qui augmentent à leur tour l'action du cœur & des vaisseaux. La saignée fortifie donc la nature, loin de l'affoiblir; cela est si vrai, qu'on n'a pas plutôt saigné les sujets pléthoriques, dont le

pouls étoit oppreſſé, qu'il reprend ſa premiere vigueur.

Il y a certaines péripneumonies violentes, dans leſquelles les deux lobes des poumons ſont conſidérablement enflammés & obſtrués; dans ce cas le malade tombe dans des foibleſſes exceſſives, & dans des anxiétés inexprimables, il a la poitrine oppreſſée, le pouls petit, foible & capriſant, le froid s'empare des extrêmités, il ſurvient des ſueurs gluantes, froides & partielles, les yeux ſont étincellans, fixes & enflammés, ſon viſage eſt bouffi & preſque livide, il tombe dans l'aſſoupiſſement & dans le délire, & quelquefois, mais rarement, dans une paraplégie complette.

Ces ſymptômes ſont, à la vérité, extrêmement dangereux, mais ils ſont moins cauſés par le défaut de ſang, que par la maniere irréguliere dont il circule & ſe diſtribue dans le corps. Car, comme les branches de l'artere pulmonaire ſont obſtruées, le ſang s'amaſſe dans les poumons, & ne peut plus paſſer du ventricule droit du cœur dans le gauche, de maniere que l'aorte ni ſes branches ne recevant point aſſez de ſang

pour fournir aux besoins de l'œconomie animale, la circulation cesse entiérement, & le malade meurt. L'ouverture des cadavres confirme ce que j'avance; car l'on a trouvé les poumons de ceux qui sont morts dans ces circonstances entiérement remplis d'un sang caillé, rouge, dur & comme charnu, ou plutôt de la couleur & de la consistance du foie, & si pesant, qu'il se précipitoit au fond de l'eau, lorsqu'on y en jettoit quelques morceaux (1). Il ne reste dans ce cas d'autre remède pour sauver le malade, que de le saigner promptement, autrement sa perte est inévitable. J'ai quelquefois vû la saignée des deux bras à la fois, produire des effets surprenans, lorsqu'on a sçu la ménager comme il faut, & l'employer à temps.

Il y a cependant quelques espéces de péripneumonies incompatibles avec la saignée, ainsi que de sçavans médecins l'ont observé. J'ai remarqué la même chose dans plusieurs péripneumonies épidémiques, particuliérement

(1) *Vide Hoffman. de febribus pneumonicis, obs.* 1.

ſur la fin de l'année 1745, & au commencement de 1746 (2), dans leſquelles après la ſeconde ſaignée, & quelquefois même dès la premiere, le pouls & les forces des malades diminuoient à un point étonnant ; ils tomboient dans une eſpéce de fiévre lente nerveuſe, accompagnée de tremblemens & de ſoubreſauts des tendons, de ſueurs exceſſives, ou d'une diarrhée atrabilaire, de la noirceur de la langue, d'un coma ou du délire, quoique dans le commencement la force du pouls, la douleur, la toux & l'oppreſſion paruſſent la demander par leur violence. Dans ce cas, le ſang étoit rarement gluant, communément vermeil, mais d'une conſiſtance lâche & molle, ou d'une couleur extrêmement foncée & couvert d'une pellicule mince, bleuâtre ou verdâtre, ſous laquelle étoit une gelée molle & verdâtre, & un caillot d'un noir livide au fond. Quelquefois la coënne étoit plus épaiſſe, mais d'un rouge pâle comme celui de la cornaline ou de la gelée de groſeilles. J'ai ſouvent remarqué cette

(2) *Vide obſ. noſt. de aëre & morb. epidem. vol. ij.*

derniere apparence dans les pleuro-péripneumonies vraies Toutes les fois que le ſang eſt ainſi diſſout, je réitére la ſaignée avec beaucoup de circonſpection, ſur-tout ſi je m'apperçois que le pouls ou les forces du malade diminue après la premiere, quand même l'oppreſſion, la péſanteur & la douleur ſembleroient l'exiger. C'eſt ſur de pareilles obſervations que Lanciſi & Baglivi après lui, défendent de réïtérer la ſaignée, lorſque le ſang n'a point de pellicule à la ſeconde ſaignée. *Dans la pleuréſie, la péripneumonie, &c. c'eſt un mauvais ſigne, lorſqu'il ne ſe forme pas une pellicule blanche ſur la ſurperficie du ſang qu'on a tiré : c'eſt un bon ſigne, au contraire, ſi elle commence à paroître à la ſeconde ſaignée ; mais ſi elle ne paroît pas à la ſeconde ſaignée, qu'on ſe garde bien d'en faire une troiſiéme, ce ſeroit donner la mort au malade.* Cap. *de Pleuritid.* J'adopte avec Baglivi, la premiere & la derniere partie du prognoſtic, ayant toujours obſervé que la couleur vermeille du ſang tiré au commencement des fiévres péripneumoniques, eſt d'un mauvais augure, car c'eſt une preuve que le ſang eſt diſſout, ou que le ſang

inflammatoire croupit dans les artères pulmonaires, & qu'il n'y a que ſa partie la plus ſéreuſe & la plus ténue qui ſuinte, & paſſe dans le ventricule gauche du cœur.

Il eſt bon d'obſerver cependant, que quelquefois dans les pleuropéripneumonies, le premier, & même le ſecond ſang, ne ſont point épais, mais que le troiſiéme l'eſt, ſur-tout lorſqu'il coule le long du bras, & qu'il ne ſort point de plein jet; & pour lors ce ſang, quoique vermeil en apparence, devient extrêment épais & ténace, après qu'il eſt refroidi; au lieu que dans le cas ci-deſſus, le ſang, bien que vermeil, étoit extrêmement mol & fluide, & ne prenoit jamais aucune conſiſtance. Tel étoit le ſang des mariniers au commencement de l'année 1746 (3) auſſi fut-il toujours accompagné de ſymptômes funeſtes. Ces ſortes de péripneumonies malignes attaquent ſouvent les marins après des voyages de long cours, de même que les perſonnes ſcorbutiques. Elles ſe manifeſtent d'abord par la difficulté de reſpirer, par

(3) *Vide obſ. noſt. de aëre &c. vol. ij. menſ. Jan. Feb.*

l'abattement, par des syncopes fréquentes, par des frissons & des chaleurs vagues, par des douleurs dans toutes les parties du corps; il survient ensuite une fièvre accompagnée de l'oppression des hypochondres, d'une toux séche & importune, d'un pouls fréquent, petit & plus mollet, que dans les péripneumonies vraiment inflammatoires, de sueurs froides irréguliéres, d'inquiétudes & d'anxiétés perpétuelles. Il survient enfin une expectoration de matiére ténue, putride, sanguinolente ou noirâtre, dont on a souvent de la peine à supporter l'odeur. Ces sortes de péripneumonies sont aussi fort souvent accompagnées de pétéchies rouges, brunes, livides ou noires; l'urine est communément noirâtre, ou de couleur de lessive foncée, comme si on avoit dissout dedans une petite portion de sang, peu abondante & sans aucun sédiment; au lieu que dans les péripneumonies ordinaires, elle dépose quelquefois un sédiment livide, & quelquefois une matiére semblable à du son sec qui nage dans sa substance. Comme ces symptômes annoncent la dissolution du sang & l'acrimonie des humeurs, on doit bien se garder d'employer la saignée, mal-

gré la coutume où l'on eſt du contraire.

Quoique l'apparition d'une pellicule épaiſſe ſur le ſang, ne ſoit point un mauvais ſymptôme dans les fiévres pulmoniques ; cependant lorſqu'elle eſt exceſſivement épaiſſe & jaune, ou de couleur plombée, elle menace le malade d'un danger prochain, & montre que la viſcoſité inflammatoire eſt conſidérable & extrêmement difficile à réſoudre, & qu'elle ne peut ſe mêler avec les délayans que l'on donne au malade. Cela paroît par la figure irréguliére du caillot de ſang qui prend une forme globulaire, ou plutôt d'une eſpéce de ſphéroïde applati après des ſaignées fréquentes dans les fiévres pleurétiques ou péripneumoniques; car ce caillot qui nage dans une grande quantité de ſéroſité ténue, & quelquefois entiérement limpide, eſt recouvert d'une coënne très-contractée, concave preſqu'auſſi dure que du cuir, & la maſſe entiere auſſi ferme qu'un morceau de viande. Alors, comme le ſang a été dépouillé d'un grand nombre de ſes parties globuleuſes dans les différentes ſaignées qu'on a faites au ma-

lade, le caillot eſt moins conſidérable, encore qu'il conſerve ſa viſcoſité, & ſes globules étant extrêmement compactes s'uniſſent les uns aux autres avec beaucoup de force; comme il paroît par la figure & la conſiſtance du caillot; & quoique la proportion de la ſéroſité puiſſe avoir été conſidérablement augmentée par l'uſage des délayans, il paroît néanmoins par ſa ténuité & ſa limpidité, qu'ils ne ſe ſont point ſuffiſamment mêlés avec la partie globuleuſe, ſulphureuſe & huileuſe du ſang. Il arrive même ſouvent que les délayans aqueux que l'on donne aux malades dans ces ſortes de fiévres, paſſent par les urines preſque auſſi limpides & auſſi inſipides que l'eau, (4) ou s'en vont par les ſueurs, ſans ſe mêler avec le ſang, & ſans agir ſur ſes ſels & ſes ſoufres, éludant par leur combinaiſon la force des délayans. C'eſt de quoi j'ai ſouvent été témoin dans les pleuropéripneumonies, la douleur ayant continué

(4) Hippocrate obſerve que c'eſt un fort mauvais ſymptôme dans les pleuréſies & & dans les péripneumonies, lorſque les malades urinent immédiatement après avoir bû. *Coac. prænot. ſect. 5. edit. Lind.*

avec la même violence qu'au commencement, après la quatriéme ou cinquiéme saignée ; la partie globuleuse du sang avoit diminué au point que le caillot égaloit à peine la sixiéme partie de la masse du sang, & étoit aussi ferme qu'un morceau de chair. Ces sortes de cas sont ordinairement funestes.

Si après la seconde ou la troisiéme saignée, ou même dès la premiere, le malade commence à rendre par la bouche une matiére jaunâtre, bien cuite & légérement teinte de sang, restez-en là, sur-tout si sa respiration devient plus libre ; le saigner de nouveau, ce seroit l'affoiblir sans nécessité, & même lui nuire, puisque vous supprimeriez par-là l'expectoration dont la nature se sert pour le guérir, comme de la crise la plus favorable, & la voie la plus courte. La matiére, qui obstrue les extrêmités des artères bronchiales & pulmonaires, est alors assez atténuée & assez cuite pour passer librement dans les cavités des vésicules, des bronches, &c. & sortir de la trachée artère par la toux & l'expectoration, au moyen de quoi les dernieres branches de ces artères se désobstruent, & le

ſang reprend ſon cours dans les poumons.

On ne ſçauroit douter qu'il n'y ait un paſſage des artères bronchiales dans les cavités de la trachée-artère, & dans ſes ramifications, puiſque la mucoſité oléagineuſe, qui dans l'état naturel revêt & humecte la membrane interne de la trachée-artere & de ſes branches, vient des artères bronchiales. Il n'eſt pas moins certain que l'eau, la ſéroſité, &c. paſſent librement des artéres pulmonaires dans les cavités des bronches & des véſicules, comme Ruyſch & le docteur Hales en ont fait l'expérience. En effet, les artéres bronchiales & pulmonaires, dans leurs différentes ramifications, s'abouchant les unes avec les autres par une infinité d'anaſtomoſes, les artères pulmonaires peuvent encore communiquer par ce moyen avec les bronches. Mais lorſque la matiére obſtruante eſt parfaitement cuite & atténuée, & les vaiſſeaux aſſez dilatés pour lui donner paſſage, elle ſe jette dans les cavités des bronches, & ſort des poumons par l'expectoration. Il paroît évident que les branches latérales ou ſéreuſes de ces artères ſont aſſez dilatées à leurs ex-

trêmites pour laiſſer paſſer les globules rouges dans les cavités des bronches, ainſi qu'on en a un exemple dans les crachemens de ſang qui ſe font par *diapédéſe*, pour me ſervir de l'expreſſion de Galien, & des autres médecins de l'antiquité; car je ſuis perſuadé qu'il y a des crachemens de ſang qui arrivent ſans aucune rupture des vaiſſeaux, puiſqu'ils ne ſont ni précédés ni ſuivis d'aucune douleur, d'aucune ſuppuration, ni d'aucun autre accident ſemblable.

Lorſque ces petits vaiſſeaux des poûmons deviennent ſuſceptibles de dilatation par les ſecours de la nature ou de l'art, ils ſe reſſentent infiniment moins de la viſcoſité inflammatoire, que lorſqu'ils ſont plus fermes & plus élaſtiques; auſſi Hippocrate remarque-t-il que les perſonnes robuſtes & laborieuſes ſont plus ſujettes que les autres aux inflammations de poitrine & de poumons (5). Ce ſentiment eſt confirmé par l'expérience journaliére, & il en eſt de même de la remarque qu'il fait ſur l'eſpéce d'expectoration

(5) *Coac. prænot. 29. Lib.* II. *cap. 16. de pleuritide, edit. Dureti.*

salutaire dont j'ai parlé ci-dessus. *Dans la péripneumonie, lorsqu'au commencement de la maladie, les crachats sont jaunes & très-peu teints de sang, le malade est soulagé & hors de danger. Hippocat. Prognostic.* Des gardes-malades mêmes ont observé dans quelques pleuro-pneumonies & péripneumonies épidémiques, que tous ceux qui ont craché du sang s'en sont bien trouvé ; mais cela n'est vrai qu'à l'égard de ceux qui rendent une matière conditionnée, comme j'ai dit ci-dessus, & le contraire arrive toutes les fois que le sang est écumeux, vermeil, noir, à demi-caillé, spongieux, & de la couleur du foie. Un pareil sang montre que la matière obstruante n'est ni cuite, ni digérée, & que l'obstruction étant enracinée, & l'action du cœur violente, il s'est rompu quelques vaisseaux, & que le sang après s'être épanché dans les poumons, en est sorti par l'expectoration. Car lorsqu'il s'est formé de grandes obstructions dans quelques parties des poumons, il faut nécessairement que le sang se porte en plus grande abondance & avec plus de rapidité dans les vaisseaux qu'il trouve ouverts. Ces vaisseaux étant plus di-

ſtendus qu'il ne faut, ſe rompent ſouvent, & le ſang s'épanche dans les cavités des bronches, & ſouvent dans les dernieres cellules du tiſſu véſiculaire. La partie de ce ſang qui ſort par l'expectoration, eſt vermeille & écumeuſe, & ne cauſe aucun dommage; mais le malheur eſt, qu'il en reſte une grande partie dans le poumon, laquelle engorge les véſicules pulmonaires, comprime & obſtrue les vaiſſeaux ſanguins, ce qui augmente la difficulté de reſpirer, & retarde la circulation du ſang dans ce viſcère. D'ailleurs, comme elle ne peut plus être repompée par les cellules véſiculaires, elle ſe corrompt par ſon ſéjour, & ſe convertit en une ſanie corroſive qui détruit entiérement la ſubſtance des poumons. Nous traiterons ci-deſſous plus au long de cette matiére.

Comme toutes les inflammations des poumons, ou étouffent promptement les malades, en empêchant la circulation du ſang dans ce viſcère, ou aboutiſſent à des ſuppurations, des gangrenes, ou des skirrhes, lorſque la matiére obſtruante ne ſe réſout & ne ſe digére point aſſez promptement, il faut tâcher de les appaiſer le plutôt qu'on peut, en leur tirant une quantité de

ſang ſuffiſante ; car la ſaignée n'a plus lieu, lorſque l'abſcès commence à ſe former. Bien plus, lorſque le phlegmon eſt une fois avancé au point de ne pouvoir ſe réſoudre, la ſaignée devient extrêmement nuiſible, en ce qu'elle retarde les efforts que fait la nature pour ſe débarraſſer de la matiére qui l'offenſe, par une légere ſuppuration. La matiére en croupiſſant, acquiert de plus en plus de l'acrimonie, & affectant les parties voiſines, forme un abſcès plus conſidérable qu'il ne l'eût été, ſi on avoit laiſſé agir la nature. Il arrive même ſouvent que cet abſcès dégénére en une gangréne, ou en un skirrhe obſtiné, qui rend le malade miſérable tout le reſte de ſa vie.

Les médecins ont obſervé qu'après le quatriéme ou le cinquiéme jour d'une vraie péripneumonie, la ſaignée eſt peu utile pour prévenir la ſuppuration, la plupart des phlegmons commençant à ſuppurer dans ce temps-là, lorſqu'on n'a pû les réſoudre. Cette ſuppuration ſe fait plutôt dans les poumons que dans les autres parties du corps, parce qu'ils ſont entourés de toutes parts de chaleur & d'humidité, & que le cœur dont ils ſont voiſins agit continuellement

tinuellement ſur l'obſtruction inflammatoire. Lors donc que les ſymptômes péripneumoniques continuent avec la même violence pendant quatre ou cinq jours conſécutifs, on a tout lieu de craindre un abſcès ou une mortification, & peu d'avantages à eſpérer de la ſaignée.

Si cependant la douleur revient avec violence après avoir ceſſé pendant un temps conſidérable, ou qu'elle ſe jette ſur une autre partie de la poitrine, c'eſt un ſigne qu'il ſe forme une nouvelle inflammation, & que le malade a beſoin d'être ſaigné de nouveau, mais moins abondamment; car étant de même nature que la premiere, & affectant le même organe, on a beſoin d'employer la même méthode pour en arrêter les progrès & les ſuites. On doit ſe régler pour la quantité de ſang ſur la force du malade & du pouls, ſur la violence de la douleur, & ſur la difficulté de reſpirer. On doit auſſi avoir égard à la couleur & à la conſiſtance du ſang, auſſi-bien qu'à la quantité & à la qualité de la ſéroſité. J'ai quelquefois ſaigné mes malades le neuviéme ou le dixiéme jour, & trouvé

le ſang preſque auſſi coënneux, que celui qu'on avoit tiré le ſecond ou le troiſiéme jour, quoique l'ouverture fût fort large; mais ce caillot, bien que extrêmement épais, étoit moins abondant que la ſérosité.

On remarque communément, qu'auſſitôt que cette ſeconde douleur ſurvient avec une certaine violence, l'expectoration ceſſe ou ſe ralentit conſidérablement; la violence de la douleur ne permettant point au thorax de ſe dilater, ni aux muſcles des poumons, de la poitrine & du bas-ventre, d'agir avec une force ſuffiſante, pour faciliter l'expulſion de la matiére, ſans compter que l'inflammation empêche la ſécrétion de la mucoſité deſtinée à lubrifier la membrane interne de la trachée-artere & des bronches, & à procurer l'écoulement de la matiére qui y eſt enfermée. En effet, l'inflammation n'a pas plutôt diminué, que l'expectoration ſe fait avec la même facilité qu'auparavant.

Quoique la ſaignée ſoit abſolument néceſſaire dans les péripneumonies & les pleuro-péripneumonies avant le cinquiéme jour, on ne doit pas laiſſer d'y

recourir de nouveau, comme si l'on avoit à traiter une nouvelle maladie *, supposé que la douleur & la difficulté de respirer reviennent, & que l'expectoration cesse; mais ce doit être avec beaucoup de précaution, les rechûtes étant d'autant plus à craindre, que le malade s'affoiblit journellement, & devient moins capable de supporter la perte de beaucoup de sang. Il y auroit donc de l'imprudence à le saigner pour la moindre douleur, vû que les douleurs continuent souvent dans les pleuro-péripneumonies, long-temps après même que la fiévre a cessé: *La fiévre doit cesser d'abord, & ensuite la douleur du côté affecté*, dit Baglivi (6).

La saignée devient moins nécessaire, lorsque l'expectoration se fait comme il faut, quand même la matiére seroit teinte de sang, pour la raison que j'ai dite ci-dessus; sçavoir, qu'elle marque la résolution & la coction de la matiére de la nouvelle inflammation. On doit donc bien se garder d'imiter quelques médecins, qui emploient la saignée &

* Hippocrate saigna *Anaxion* le huitiéme jour, parce que la douleur continuoit, & qu'il ne crachoit point. *Lib. 3. epid.*

(6) *Prax. medic. cap. de pleuritide.*

les aſtringens, pour arrêter ce léger écoulement de ſang ; ils n'agiroient point ainſi, s'ils avoient étudié la nature & Hippocrate, ſon fidele interprête. Il vaut infiniment mieux appaiſer la douleur & la toux avec des opiats, des lénitifs & des expectorans.

Je n'ai plus que deux choſes à dire ſur l'uſage de la ſaignée dans les maladies des poumons. La premiere, que la ſaignée de la ſaphène, ou du pied, eſt beaucoup moins pratiquée dans ces ſortes de cas, qu'elle ne devroit l'être, vu ſon efficacité dans le crachement de ſang, bien entendu qu'elle ait été précédée de celle du bras. Alexandre de Tralles (7) l'a tenue pour très-ſalutaire dans cette occaſion. La ſeconde, que lorſque le pouls ni les forces du malade ne permettent point de le ſaigner de nouveau, & que l'oppreſſion, la toux & la ſuffocation continuent, il eſt à propos de lui appliquer des ventouſes ſur les épaules, &c. ce reméde procurant ſouvent un prompt ſoulagement dans les maladies de la

(7) *Cap.* VII *pag.* 94. *ex edit. Rob. Stephan. Lutetiæ*, 1548. *fol.*

poitrine & de la tête, quoiqu'il ne soit pas facile d'en connoître la raison. On observera cependant que la plus grande partie du sang, qui s'écoule par cette voie, vient des artères, & que l'usage des vesicatoires, des cautéres, des sétons, & même des ventouses, étant d'une utilité reconnue dans les paroxysmes de l'asthme, dans les fluxions des poumons, &c. il ne peut manquer d'être extrêmement avantageux dans les inflammations des poumons; & c'est ce que l'expérience justifie.

Quoique la saignée soit d'une nécessité indispensable dans toutes les inflammations des poumons, & qu'elle les guérisse quelquefois entiérement, lorsqu'on l'emploie à temps, il ne laisse pas d'y avoir d'autres indications à remplir; car la fiévre & l'inflammation particulière demandent un régime rafraîchissant & délayant, des remédes nitreux & laxatifs, un air médiocrement froid, & beaucoup de repos de corps & d'esprit. Il ne sert de rien de tirer une partie du sang inflammatoire, si l'on néglige de rafraîchir, de délayer & d'atténuer ce qui reste; & si l'on ne prévient pas par des atténuans

nitreux, des remédes rafraîchiſſans & ſavonneux, des boiſſons délayantes, relachantes & émollientes, des émulſions, la génération d'un nouvel épaiſſiſſement inflammatoire qu'un régime chaud, des remédes chauds, un air chaud, les grands mouvemens du corps & l'agitation de l'eſprit, tendent à augmenter.

Dans les paroxyſmes de l'aſthme, les malades ſont obligés de reſter en repos, & de reſpirer un air frais, s'ils ne veulent pas être ſuffoqués; ces précautions ſont encore plus néceſſaires lorſqu'il y a une obſtruction dans les poumons, & même une inflammation dans leur ſubſtance. Les appartemens étroits & ſerrés ne valent rien pour ceux qui ont la fiévre, & encore moins pour les péripneumoniques, ainſi que je l'ai ſouvent obſervé, ſur-tout parmi le baspeuple, qui ſe loge ſouvent au nombre de deux ou trois familles dans la même maiſon. L'avis que Celſe (8) donne, de tenir le malade dans un grand appartement, n'eſt jamais plus néceſſaire que dans la péripneumonie; mais ſuppoſé qu'on ne ſoit pas à même

(8) *Lib.* III. *cap.* 7.

de choisir, il faut l'aërier le plus souvent qu'on peut, & avec prudence.

Il y a peu de péripneumonies ou de pleuro-péripneumonies qui se terminent favorablement sans une expectoration facile & abondante; c'est-là la crise naturelle de ces maladies, comme Hippocrate & les autres médecins l'ont observé, & ils l'ont toujours regardé comme un signe funeste, lorsqu'elle ne se fait point: *les pleurésies sèches, & dans lesquelles il n'y a point d'expectoration, sont très-dangereuses* (9). C'est un mauvais symptôme, selon lui, lorsque * l'expectoration cesse, & que la matiére s'arrête dans le pharynx. Plus l'expectoration est facile, prompte & abondante, dans un état de coction, & mieux le malade s'en trouve. La matiére est d'abord crue & ténue, mais elle devient peu de temps après blanchâtre, jaunâtre & plus épaisse, lorsque les choses vont comme il faut; elle est teinte de sang vers le troisiéme jour, ou bien le sang s'incorpore tellement avec elle, qu'elle en paroît

(9) *Coac. Pranot. 3. cap. 16. edit. Dureti.*

* *Sect.* VIII. *edit. Linden.*

ſanguinolente, *flavo rubeſcens*, dit Baglivi *; ou, pour parler comme Hippocrate, πλευλὸν ὕφαιμον. L'écoulement de cette matiere facilite la reſpiration, diminue la douleur & l'oppreſſion, & met fin à la maladie au bout de ſept jours.

Rien ne favoriſe plus efficacement l'expectoration, n'atténue & ne réſout plus puiſſamment la matiére obſtruante, que l'uſage ample & fréquent des liqueurs rafraîchiſſantes, humectantes, & médiocrement ſavoneuſes, telles que le petit lait, la priſanne d'orge avec la réglíſſe, les figues, &c. la décoction, ou plutôt l'infuſion des herbes pectorales, telles que le lierre rampant, le capillaire, le pas-d'âne, l'hyſſope, &c. acidulée avec le jus de limon ou d'oranges de Séville. On rendra ces potions plus déterſives, en y ajoutant quelque peu de miel. C'eſt une eſpéce de ſavon admirable, naturel, cordial. Je ne ſçai pourquoi on l'a banni de la matiére médicale; car pour une perſonne qu'il purge, & à laquelle il cauſe des tranchées, il y en a mille qui s'en trouvent bien, outre qu'on

* *Caput de Pleuritide.*

peut lui ôter sa qualité purgative en le faisant cuire. Hippocrate employoit l'*oxymel* & le *mulsum* dans ces sortes de cas, & défendoit l'usage de l'eau pure dans les fiévres pneumoniques, parce qu'elle excite la toux, & ne facilite pas l'expectoration (10). Les potions susdites satisfont parfaitement à l'indication, étant bues chaudes, & à plusieurs repriſes; car par ce moyen une grande partie de la vapeur réſolutive passe dans les poumons, & dans leurs vaisseaux, délaye & humecte la matiére qui les obstrue. On ne doit point en boire une trop grande quantité à la fois, elles surchargeroient l'estomac, elles causeroient des vents & des indigestions, soulèveroient le diaphragme, & gêneroient la respiration. De-là vient qu'Hippocrate ordonne de se servir pour boire d'une bouteille qui ait le goulot étroit, afin vraisemblablement que la liqueur conserve plus long-temps sa chaleur, que le malade en boive moins à la fois, & qu'il passe une plus grande quantité de vapeur dans la bouche & les narines. Il

(10) *De victu in morb. acut. sect.* 30. *edit. Linden.*

veut cependant que le malade boive copieuſement, pour faciliter l'expectoration, & ſe garantir de la mort (11). Il preſcrit pluſieurs boiſſons pour cet effet, entr'autres, la ptiſane d'orge, le miel & l'eau, l'oxymel & le vinaigre trempé avec de l'eau.

Ces potions & ces vapeurs relâchantes & émollientes ſont ſur-tout néceſſaires, lorſque l'expectoration ne ſe fait pas comme il faut, que la matiére en eſt épaiſſe, & dans les gens maigres, dont les fibres ſont roides, comme dans ceux qui vacquent à des travaux pénibles, & dans ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec; car, comme la ſéchereſſe, la froideur & la chaleur de l'air retardent l'expectoration, ſa chaleur & ſon humidité ne peuvent que l'accélérer en relâchant les vaiſſeaux, & en atténuant les humeurs gluantes. Baglivi *de pleuritide*, recommande les potions chaudes, pour réſoudre les obſtructions des poumons; mais je crois qu'elles opérent plus efficacement, lorſque leur chaleur eſt modérée. Les fomentations

(11) *Lib. de morbis, ſect. 26. de locis in homine, ſect. 30, 37, edit. Linden. & paſſim.*

extérieures, qui sont trop chaudes, incrassent les humeurs, froncent la peau, & augmentent l'inflammation des parties. On peut rendre les vapeurs plus ou moins irritantes ou émollientes, selon l'exigence des cas. J'ai éprouvé plus d'une fois les bons effets de la vapeur du vinaigre dans les péripneumonies malignes, & l'on paroît sans doute prescrire avec utilité différens remédes, sous la forme de vapeur. Celle du vinaigre camphré n'est pas à mépriser dans plusieurs cas.

Hippocrate, & les autres médecins de l'antiquité, étoient tellement convaincus de la nécessité de l'expectoration dans les maladies des poumons, qu'ils s'efforçoient de la procurer, non-seulement par les moyens que je viens d'indiquer, mais encore par des expectorans plus énergiques. (12). Les plus doux étoient la crême d'orge avec le miel ou l'huile, l'oxymel, l'hyssope, la rue, le galbanum, la moutarde, le poivre, le silphium (13). Ils employoient

(12) Le cinquiéme & le sixiéme jour il faut mettre en usage les remédes les plus capables de faciliter l'expectoration.
De locis in homine, sect. 30. *edit. Linden.*
(13) *Lib.* III. *de morb. sect.* 18. *edit. Lin-*

dans les cas déſeſpérés, l'ellébore blanc, (14) l'élatérium, les fleurs d'airain; & ils devoient être tels en effet, pour juſtifier aujourd'hui l'uſage de pareils remédes: mais comme ils n'en avoient point d'autres, ils étoient néceſſairement obligés de s'en ſervir. Notre matiére médicale étant infiniment plus ample que la leur, nous ſommes à même de choiſir des remédes plus doux. Je me ſuis ſouvent ſervi de l'émétique avec ſuccès dans les péripneumonies, lorſque l'expectoration eſt venue à manquer, & que la difficulté de reſpirer a augmenté; mais ç'a été après avoir ſuffiſamment ſaigné le malade, & lorſque la fiévre a eu diminué; dans ces ſortes de cas, le vomiſſement eſt aiſé à exciter. L'oxymel ſcillitique eſt ſouvent utile pour cet effet, & perſonne n'ignore ſes vertus dans les maladies aſthmatiques. Etant pris en une doſe convenable, non-ſeulement il excite le vomiſſement, il atténue encore, il rafraîchit, il purge doucement les hu-

den. & alibi paſſim. Aretée ordonne les mêmes drogues dans les pleuréſies & les péripneumonies.

(14) *Lib.* III. *de morbis. ſect.* 17. *edit Linden.*

meurs, & provoque les urines. Il eſt infiniment ſupérieur à l'oxymel ſimple, & l'on peut tellement l'incorporer avec des ſubſtances oléagineuſes & émollientes, qu'il devient un excellent expectorant. Dans les cas où les remédes adouciſſans & lubrifians ſont indiqués, on peut employer avec ſuccès le looch de blanc de Baleine, d'huile d'amandes douces, ou de lin tirée à froid, avec le ſyrop de guimauve, le coquelicot, le diacode, ou autres ſemblables. Suppoſé que les huiles déplaiſent au malade, on leur ſubſtituera le mucilage de ſemences de coings, ou de lin, avec le rob de baies de ſureau, ou la gelée de groſeilles noires ou leur ſyrop, ou celui de pavot. Le nitre, cet atténuant ſi néceſſaire, peut fort bien entrer dans ces ſortes de compoſitions, & le camphre donné de cette façon eſt moins déſagréable, que de toute autre. L'uſage des expectorans doit toujours être précédé de celui de la ſaignée, autrement ils augmentent l'inflammation & le danger de la ſuffocation, & arrêtent l'évacuation qu'on vouloit procurer. Il faut que la coction de la matiére ſoit faite avant que de pouvoir l'expectorer. Il y a une autre obſervation à faire

ſur l'uſage de ces ſortes d'expectorans, tels que l'oxymel ſcillitique, les remédes oléagineux, les mêlanges gommeux, & les décoctions pectorales, c'eſt de ne point purger le malade; on arrêteroit infailliblement l'expectoration, & l'on mettroit ſa vie en danger.

Quoique l'expectoration facile, & de bonne coction, contribue infiniment à la guériſon des péripneumonies & des pleuro-péripneumonies, & qu'il faille toujours la faciliter; il y en a cependant quelques-unes qui ſont d'un très-mauvais préſage. Par exemple, c'eſt un fort mauvais ſigne, lorſque le malade rend beaucoup de ſang vermeil & écumeux, du moins Hippocrate & Aretée l'aſſurent, quoiqu'ils parlent tous deux avantageuſement de la matiére qui eſt parfaitement cuite & teinte de ſang. Le premier condamne *les crachats très-ſanglants* (15); le ſecond, *les crachats ſanglants & d'un rouge très-vermeil.* Aretée dit encore, *les crachats ſanglants ſont de tous les ſignes, le plus mauvais* (16) & je penſe comme

(15) *Coac, prænot. Lib.* II. *17. cap. 16 de pleuritid. &c. ex edit. Dureti.*

(16) *Cap. de pulmonaria.*

lui pour la raiſon qu'on a vûe ci-deſſus ; car ce ſang vermeil & écumeux provient de la rupture des artéres pulmonaires, & non point de la réſolution de l'obſtruction inflammatoire. Une pareille rupture fait que le ſang s'épanche dans les cavités des bronches en ſi grande quantité, qu'il ſuffoque ſur le champ le malade, à moins qu'on ne l'évacue promptement. Mais aſſez ordinairement il ſéjourne dans les véſicules pulmonaires, & ſouvent l'artére d'où il ſort, eſt profondément ſituée dans le poumon, de ſorte qu'une partie ſeule eſt évacuée, tandis que l'autre reſte arrêtée dans les dernieres ramifications, & dans les interſtices cellulaires des bronches, ce qui engorge les poumons, comprime les vaiſſeaux qui ſont autour, & avec le temps corrompt & corrode tout ce qui l'environne ; d'où réſultent une ſuffocation ſubite, une vomique dangereuſe ou une gangréne. Il eſt vrai que cette matiére extravaſée peut être expectorée en partie ſous la forme d'une ſanie ſanguinolente, ou de concrétions noires & livides; mais cela ſe fait avec tant de peine & avec une toux ſi violente, que l'extravaſation en devient plus forte.

Cette évacuation eſt même pour l'ordinaire ſi imparfaite, qu'il en reſte aſſez dans les poumons pour produire des effets funeſtes. De-là vient qu'Hippocrate (17) tient cette eſpéce d'expectoration pour dangereuſe; & en effet, elle annonce pour l'ordinaire une mortification actuelle ou prochaine. Il y a quelques années qu'un nommé M. Clarck, maître d'un navire de cette ville, rendit ſur la fin d'une péripneumonie une matiére ſemblable à des morceaux de rate cuite & même plus ſpongieux, dont quelques-uns étoient extrêmement fétides, auſſi mourut-il le dix-neuviéme jour de ſa maladie, ce qui confirme le prognoſtic que Baglivi a (18) pris de Dodonée; *Ceux qui crachent un ſang noir, poreux* (19) *comme l'éponge, ont quelque partie du poumon tombée en ſphacéle, & aucun n'en échappe.*

Auſſi-tôt donc que cette expectoration de ſang vermeil ſurvient, je ſai-

(17) *Prognoſtic. coac. prænot.* 45. *cap. de pleuritide ex edit. Dureti.*

(18) *Vide Baglivi opera, Lugduni* 1704, 4°. *pag.* 87.

(19) *Vide Hippocr. lib.* III. *de morbis, ſect.* 19. *edit. Linden.*

gne mon malade proportionnellement à ſes forces, pour ralentir le mouvement du ſang, diminuer l'inflammation, & prévenir, autant qu'il eſt poſſible, l'épanchement du ſang dans les veſſicules & les cellules pulmonaires, où il ne manqueroit pas de cauſer de grands ravages. Dans le cas où le crachement de ſang continue, on peut l'arrêter en ouvrant la ſaphène; & s'il eſt conſidérable, en donnant au malade des émulſions nitreuſes, adouciſſantes, des remédes mucilagineux, des acides végétaux & même minéraux. La décoction de coquelicot, de pas-d'âne, & de figue, acidulée avec l'élixir de vitriol, fournit une boiſſon admirable dans ces circonſtances.

Quant à la toux on l'appaiſera avec le diacode, un looch, ou autre choſe ſemblable. Je déſapprouve totalement l'uſage des aſtringens & des opiats, donnés à forte doſe, ayant remarqué qu'ils cauſent ſouvent des orthopnées, & d'autres ſymptômes funeſtes. Il eſt abſolument néceſſaire pour la guériſon du malade, que le ſang extravaſé ſe fraie une iſſue, mais il ne peut le faire ſans la toux. J'ai ſouvent

vû ſurvenir des abſcès conſidérables après ces ſortes de péripneumonies, bien que le malade eût ſurvécu à la fiévre pluſieurs jours, & même pluſieurs ſemaines.

Quoique la viſcoſité morbifique domine communément dans les fiévres pneumoniques, il s'en trouve cependant où la *ténuité* acrimonieuſe prend le deſſus; & comme il arrive aſſez ſouvent dans les ophthalmies une fluxion de matiére quelquefois auſſi épaiſſe que de la glu, quelquefois auſſi ténue que l'eau, & auſſi âcre que la ſaumure, au point d'excorier la peau des joues, le long deſquelles elle coule; de même la matiére expectorée, dans quelques péripneumonies, eſt extrêmement crue & ténue, & ſi acrimonieuſe, qu'elle excorie la trachée-artére, &c... cauſe une toux violente qui ne donne aucun relâche au malade.

Les humeurs âcres & tenues, qui accompagnent les fiévres catarrhales, cauſent ſouvent des ſymptômes péripneumoniques, par l'irritation & l'agitation continuelle où elles jettent les poumons, ſans compter les accidens qui réſultent des ſecouſſes occaſionnées par

les éternuemens presqu'inséparables de ces sortes de catarrhes acrimonieux, lesquels sont quelquefois si virulents, qu'ils enflamment les narines, & font sur les levres l'effet d'un vesicatoire. Hippocrate, dans son traité admirable des prognostiques, regarde les catarrhes & les éternuemens qui précédent ou accompagnent les péripneumonies, comme extrêmement dangereux. J'ai vû un simple éternuement rapeller des douleurs péripneumoniques cruelles, qui avoient été suspendues depuis un temps considérable.

Cette péripneumonie catarrhale, si je puis l'appeller ainsi, ne demande pas des saignées copieuses; il faut cependant tirer quelque peu de sang au malade au commencement, pour diminuer la disposition inflammatoire, & prévenir les accidens dont il est menacé. Il faut aussi lui appliquer de bonne heure les vesicatoires, pour détourner les humeurs, & le purger même pour évacuer les serosités. L'auteur du second livre, *de morbis*, que l'on trouve parmi les écrits d'Hippocrate (20) conseille de purger dans les érésipéles des pou-

(20) *Sect. 53 edit. Linden.*

mons, lorſque l'expectoration eſt copieuſe, mais ténue. J'ai ſouvent éprouvé les bons effets des purgatifs dans ces péripneumonies catarrhales, quoiqu'ils ſoient nuiſibles dans celles où la matiére expectorée eſt louable & bien cuite. Il faut beaucoup moins de boiſſon dans cette péripneumonie, que dans l'eſpéce ſéche; il eſt bon cependant d'uſer de quelque ptiſanne pectorale adouciſſante, pour tempérer l'acrimonie des humeurs; mais il faut la boire chaude; on peut y joindre quelques diaphorétiques, pour provoquer une légere ſueur. Le café eſt ce qu'on peut employer de mieux dans ce cas. Il faut auſſi quelques opiats pour calmer la toux, tels que le diacode, ou l'élixir aſthmatique, mais en petites doſes, & ſouvent réitérées. On peut y ajouter le blanc de baleine, la myrrhe, l'oliban & le camphre, pour incraſſer l'humeur, & empêcher l'irritation qu'elle cauſe, vû, comme dit Hippocrate, qu'elle eſt ſuivie de péripneumonie, &c. Cette irritation ceſſe, dès que la matiére devient plus épaiſſe & plus louable (21). De toutes les matiéres

(21) *De veteri medicina, ſect. 33. edit. Linden.*

que l'on rend par l'expectoration, il n'y en a point de plus mauvaise que celle qui est livide, corrompue, & sanieuse, souvent semblable à la lie du vin rouge, quelquefois plus noire, & quelquefois fétide; car elle procéde, ou de la gangréne des poumons, ou de la dissolution du sang, ce qui est ordinaire dans le dernier degré du scorbut. J'en ai vû plusieurs exemples parmi les mariniers qui étoient revenus de l'Amérique. Le sang de ces sortes de péripneumoniques étoit dissout & corrompu; le caillot étoit d'un tissu mou & lâche; la lymphe trouble & rougeâtre, la langue noire, les dents couvertes d'une matiére noire & épaisse, l'haleine puante, l'urine haute en couleur, noirâtre ou rance; ce qui marquoit une grande corruption dans les humeurs, sur-tout lorsqu'il survenoit une dyssenterie sanguinolente, ou des taches noires le cinquiéme, le sixiéme, ou le septiéme jour. Il est étonnant combien le pouls & les forces du malade diminuoient après la saignée; elle étoit souvent suivie d'anxiétés, de syncopes, de sueurs froides, d'un pouls intermittent, même dès le commencement de la fiévre, quoique le pouls fût auparavant

très-fort. J'ai remarqué ces symptômes, même dans les pleuro-péripneumonies, dans lesquelles la douleur de côté étoit violente, l'oppression extrême, & la toux considérable; j'eusse regardé sans cela la péripneumonie, comme un simple symptôme d'une fièvre maligne. Je suis fortement persuadé que cette péripneumonie putride ne souffre jamais une seconde saignée, ni même la premiere, si ce n'est dans le cas où le pouls est ferme & tendu (22). Dans le cas où je me méfiois de la saignée, j'employois les scarifications & les ventouses, & ce moyen me réussissoit quelquefois. Il m'arriva cependant une ou deux fois de voir expirer le malade avant d'avoir pû arrêter l'écoulement de sang que les scarifications avoient occasionné.

Il faut ici des remédes pectoraux qui puissent résister à la putréfaction. Le meilleur est une décoction de figues, de pas-d'âne & de coquelicot acidulée d'abord avec le suc d'orange de Séville ou de limon, & ensuite avec l'esprit de soufre ou l'élixir de vitriol. Le nitre,

(22) *Vide obs. nostr. de aëre, &c. vol. 2. Jan. Feb. 1746.*

l'oliban, la myrre, les fleurs de soufre, & le bol avec la conserve d'alleluia, le rob de sureau ou de groseilles, le mucilage de semence de coings, & le syrop de framboises, le vinaigre camphré avec le syrop de sureau ou de framboises, sont d'excellens remédes. Il faut donner de temps en temps une ou deux cuillerées de ces deniers au malade. Le cidre, le vin trempé avec le suc d'orange de Séville ou de limon bû chaud, hâte l'expectoration, & corrige l'acrimonie alcalescente. La teinture de roses avec les fleurs de coquelicot, diminue l'écoulement de la sanie ténue & sanguinolente. Cependant l'oxymel scillitique & l'eau de cannelle étoient néceſſaires pour évacuer la mamatiére, lorsque le râle & la difficulté de respirer, donnoient lieu de croire qu'elle s'étoit amaſſée dans les poumons. On appaisoit la toux avec l'élixir asthmatique, le diacode, &c. Le sagou, la panade, la gelée de corne de cerf, les pommes cuites à la braise, la crême d'orge, ou le gruau avec un peu de vin & de jus de limon donné souvent en petite quantité, étoient néceſſaires pour soutenir le malade, auquel on permettoit aussi quelquefois les framboises, les groseilles, les cerises

avec succès ; qu'on ne s'imagine pas que cette méthode soit nouvelle ; puisqu'Arétée (23) prescrit les fruits de la saison, comme les figues, &c. dans la cure des pleurésies. Ce même auteur dit, qu'il faut ménager les alimens, de façon qu'ils servent de reméde. J'ai même été plus indulgent sur la diéte, puisqu'il s'agissoit principalement de soutenir les forces du malade, & de gagner du temps, jusqu'à ce qu'on ait corrigé l'acrimonie des humeurs, & débarrassé les poumons de la matiére qui les opprimoit. La diéte fut ce qu'il y eut de plus important sur la fin de la maladie, & il convenoit pour lors de donner au malade des roties avec du vin d'Oporto, de l'écorce d'oranges de Séville, du macis, ou de la cannelle parfaitement acidulées. Les vessicatoires furent rarement utiles dans ce cas, & devenoient souvent nuisibles ; car outre les ulcérations qu'ils causent, ils procurent un écoulement copieux de matiére ténue & sanguinolente, & occasionnent des mortifications.

C'est encore un fort mauvais sym-

(23) *De curatione pleuritidis.*

ptôme

ptôme dans les fiévres péripneumoniques, lorsque les crachats sont crud's, jaunes & de couleur de safran ; car c'est une marque que la viscosité inflammatoire est fortement engagée dans les artères des poumons, & qu'il ne s'en échappe que la partie la plus séreuse & la plus ténue du sang: ou bien que la masse du sang commence à se dissoudre, ses principes bilieux à s'exalter, & que tout tend à une putréfaction générale. Il y a des fiévres putrides, dans lesquelles le lait, la sueur & le sang, prennent une couleur jaunâtre, par un effet de la dissolution & de la putréfaction de ce fluide. Hippocrate (24) loue l'expectoration, dans laquelle les crachats sont teints de jaune ; mais il regarde les crachats qui ne sont que jaunes comme dangereux, & il a raison, car ils sont ordinairement accompagnés d'une toux violente, & ne sortent qu'avec une peine infinie. Une pareille expectoration est souvent suivie d'un crachement de sang, en conséquence de la rupture des vaisseaux, surtout lorsque la langue est rouge, séche, unie, luisante, avec des ves-

(24) *Prognost. sect.* 13. *edit. Linden.*

ſies livides au bout (25), ce qui, pour le dire en paſſant, eſt un très-mauvais ſymptôme dans les fiévres. Il faut diſtinguer avec ſoin dans la pratique, les cauſes d'où procéde cette expectoration ténue & bilieuſe ; & pour cet effet, examiner le pouls, l'état du ſang, & le tempérament du malade, car les indications varient ſuivant les cauſes.

Je finirai ces remarques ſur l'expectoration qui accompagne les fiévres pneumoniques par les obſervations ſuivantes d'Hippocrate. » La matiére » doit être expectorée aiſément & de » bonne heure dans les pleuréſies & pé» ripneumonies ; elle doit être de cou» leur jaune parfaitement mêlée avec » les crachats, ou une matiére jaune, » cuite, teinte de quelque peu de » ſang. Cette expectoration eſt avan» tageuſe lorſqu'elle ſurvient au com» mencement de la maladie ; mais on » ne doit pas trop s'y fier après le ſep» tiéme jour. C'eſt un fort mauvais » ſymptôme lorſque la matiére morbifi-

(25) Hippocrate regarde ces veſſies comme dangereuſes, parce qu'elles annoncent un crachement de ſang. *Coac. prænot. 6. cap. de pleuritide.*

» que s'amaſſant abondamment dans
» la gorge, cauſe le râle, & que
» rien ne ſort. Le défaut d'expectora-
» tion eſt dangereux dans toutes ſortes
» de cas; mais elle ne ſert de rien, lorſ-
» que la matiére eſt gluante, en pe-
» tite quantité, globuleuſe ou écu-
» meuſe. Les crachats jaunes tout purs,
» ſont mauvais; ceux qui ſont ſan-
» guinolens ou livides, dangereux, ſur-
» tout lorſqu'ils ſortent de bonne
» heure; les noirs ſont les pires de
» tous. C'eſt encore un fort mauvais
» ſigne lorſqu'ils ſont verds. Le ma-
» lade eſt en danger lorſque l'expe-
» ctoration eſt difficile, la toux vio-
» lente, & que la douleur & l'op-
» preſſion continuent ». *Voyez* Coac. *Prænot.* 13, 14, 15, 16, 17, 18. *edit. Dureti cap. de pleuritide.* Comparez ces crachats avec ceux qu'Hippocrate décrit dans le prognoſtic: il dit que l'expectoration eſt louable, lorſqu'elle reſſemble à du pus (26), qu'elle n'eſt ni ténue, ni corrompue, ni jaune, ni ſanguinolente, verte, ni liquide. Ces ſortes de couleurs ſont ſouvent d'un fort mauvais augure dans les abſcès ou

(26) *De vict. acut. ſect.* 4. *edit. Linden.*

les ulcéres, parce qu'elles marquent beaucoup d'acrimonie.

Lorſque les obſtructions inflammatoires des poumons ſont cuites & réſoutes, il en paſſe une partie dans les cavités des bronches, laquelle ſort enſuite par l'expectoration, & une partie dans les veines correſpondantes qui circulent avec le ſang, & s'évacue enſuite en partie par des urines épaiſſes, troubles, abondantes, qui dépoſent une grande quantité de ſédiment rougeâtre ou jaunâtre, ce qui eſt un bon ſigne dans les maladies péripneumoniques; & en partie par des déjections bilieuſes. Hippocrate obſerve que cette urine épaiſſe, rougeâtre & chargée de ſédiment, eſt d'un bon préſage dans les pleuréſies (27), & qu'elle met fin aux péripneumonies, lorſqu'elle eſt épaiſſe & abondante (28). Il nous repréſente ces urines avec un ſédiment de couleur de brique (29). Il remarque au contraire que c'eſt un fort mauvais ſymptôme, lorſquelles deviennent tenues, vers le quatriéme jour, d'é-

(27) 586. *Coac. prænot edit. Foëſii.*
(28) *De vict. acut. ſect. 53. edit. Linden.*
(29) *Ibid.*

paiſſes qu'elles étoient auparavant (30) & cela a lieu en effet dans les différens périodes de la maladie, tant que la fiévre continue.

Rien ne provoque plus efficacement les ſelles & les urines, que les clyſtères laxatifs & émolliens; & ils ſont en effet des eſpéces de fomentations émollientes & ſtimulantes, qui mettent en mouvement toutes les parties du bas-ventre, & chaſſent non-ſeulement les excrémens & les urines, mais encore les vents, leſquels diſtendant le bas-ventre, & comprimant le diaphragme, rendent la reſpiration extrêmement laborieuſe. A quoi l'on peut ajouter, que lorſque les gros excrémens preſſent ſur l'aorte & les origines des iliaques, ils obligent le ſang à ſe porter vers les parties ſupérieures, particuliérement dans la poitrine, ce qui augmente l'inflammation, l'oppreſſion, &c. De-là vient qu'Hippocrate preſcrit les clyſtères rafraîchiſſans (31) dans les fiévres péripneumoniques, ſur-tout dans les trois premiers jours (32) & qu'Are-

(30) *Coac. prænot. 53. cap. de pleuritid. 20. cap. de urinis, edit. Dureti.*
(31) *De affect. ſect. 8. edit. Linden.*
(32) *De vict. aut. ſect. 3. edit. Linden.*

tée ordonne un clyſtère irritant dans quelques cas, au défaut de la ſaignée (33). Il faut cependant prendre garde de ne point cauſer au malade une diarrhée trop forte, elle ſupprimeroit l'expectoration ſans le ſoulager; auſſi Hippocrate nous apprend-t-il (34) qu'elle eſt un très-mauvais ſymptôme dans les pleuréſies & les péripneumonies, parce que dans le cas où les humeurs ſe portent en bas en trop grande quantité, les parties ſupérieures ſe deſſéchent, l'expectoration ceſſe, & le malade meurt (35): il faut donc que le corps ne ſoit ni trop conſtipé, car cela augmenteroit la fiévre, ni trop lâche, (36) de peur que l'expectoration & les forces du malade ne viennent à manquer. Telle eſt la doctrine d'Hippocrate, & je la crois auſſi raiſonnable & auſſi bien fondée que celles des modernes. Je reviens à mon ſujet.

Il arrive quelquefois que la matiére morbifique ſe jette ſur les extrêmités inférieures, & y cauſe des phlegmons,

(33) *De curatione pulmon.*
(34) Hippocr. aphoriſm. 16. ſec. 3.
(35) *Lib.* III. *de morb. ſect.* 17. *edit. Linden.*
(36) *Ibid.*

des abſcès, des tumeurs érésipélateuſes ou œdémateuſes, des ulcères, &c. ſur-tout dans les perſonnes ſujettes à avoir les jambes enflées, ou qui y ont déja eu quelqu'ulcère, & ces parties s'enflent & ſuppurent de nouveau à la fin des maladies péripneumoniques, au grand ſoulagement de la poitrine. Tout le monde ſçait que ſi l'on ferme trop-tôt les ulcères des jambes, les poumons en ſont affectés; & que les tumeurs hydropiques de ces parties que l'on répercute avec des brodequins & des bandages, occaſionnent auſſi-tôt un aſthme. Cela prouve la correſpondance naturelle qu'il y a entre la poitrine & les extrêmités inférieures, & qu'elles ſont réciproquement affectées par les maladies. Il eſt donc à propos dans pluſieurs maladies des poumons, de déterminer les humeurs ſur les jambes par des bains, par des fomentations, des veſſicatoires, &c. & c'eſt ce qu'on a ſouvent pratiqué avec ſuccès. Combien de fois arrive-t-il qu'on fait paſſer la goutte, des poumons ſur les pieds, en y appliquant des cataplaſmes acrimonieux? On ne doit rien négliger dans le danger. Lorſque les veſſicatoires que l'on applique ſur les jam-

bes dans les maladies de poitrine mordent fortement, elles ne manquent pas de soulager le malade; mais on a souvent beaucoup de peine à les sécher. C'est une remarque que j'ai faite en 1740, 1741, 1746, 1747 (37). J'ai encore observé, que lorsque les plaies des vesicatoires cessoient tout-à-coup de fluer, non-seulement la toux & la difficulté de respirer revenoient, mais qu'elles étoient quelquefois suivies d'une diarrhée violente, & de sueurs excessives; de sorte que les malades étoient épuisés par la douleur & par l'écoulement des matiéres, ou abîmés par des diarrhées ou des sueurs colliquatives, auxquelles succédoient souvent des aphthes funestes. Ces accidens proviennent vraisemblablement de l'acrimonie de la lymphe & de la sérosité, lesquelles ayant été figées par la fiévre qui a précédé, & ne pouvant se résoudre, se convertissent en une espéce de sanie putride (car lorsque la sérosité est coagulée par la chaleur, elle ne manque pas de se corrompre ou de se dissoudre): non-seulement elles s'é-

(37) *Vide obs. nost. de aëre & morb. epidem. vol.* 2.

vacuent par les sueurs & les selles, mais encore par plusieurs autres voies ; par des urines troubles, sales & acrimonieuses, par des pustules, par des furoncles, des phlyctaines douloureuses & ouvertes sur plusieurs parties du corps, comme les épaules, les bras, le dos, la poitrine, &c. c'est sans doute en conséquence de ces observations que les anciens, qui s'étudioient à seconder les efforts de la nature, appliquoient dans les maladies de poitrine des épithèmes acrimonieux, comme le sel, la moutarde, &c. sur la poitrine, le dos & les épaules de leurs malades. Il est certain qu'il y a beaucoup de correspondance entre la peau & les poumons, comme le prouvent la gale, la petite vérole, & la rougeole, lesquelles étant répercutées, se jettent aussi-tôt sur la poitrine. Il paroît donc qu'on ne peut mieux faire, après avoir saigné les malades, que de leur appliquer des vesicatoires sur les parties dont nous venons de parler, sur-tout vers le déclin des fiévres peripneumoniques.

Quoique la nature emploie quelquefois ces différentes voies pour se soulager dans les maladies péripneumoni-

ques, elle se sert plus communément de l'expectoration. Tant que celle-ci va bien, il faut la seconder, & prendre garde de ne point l'arrêter par des purgatifs violens, des sudorifiques, &c. La nature ne se sert des premiers moyens qu'en passant, & l'on ne doit y déterminer la matiére morbifique, que lorsque l'autre route est entiérement fermée ou embarrassée.

CHAPITRE III.

De la fausse péripneumonie.

CE que je viens de dire regarde la nature & le traitement des vraies péripneumonies ou des péripneumonies inflammatoires. Mais il y en a une autre que Sydenham & les médecins modernes appellent *fausse péripneumonie*, dans laquelle, quoique l'oppression de poitrine soit excessive, la respiration embarrassée, & la toux incommode, & quelquefois violente, (ce qui prouve que les poumons sont considérablement affectés) cependant la fiévre & la chaleur sont médiocres, &

ſouvent imperceptibles, le pouls fréquent, foible & petit, ou lent & oppreſſé, & jamais dur ni tendu Comme donc cette maladie a des ſymptômes tout-à-fait différens, & preſque oppoſés à pluſieurs égards de ceux de la vraie péripneumonie, il eſt naturel de croire qu'elle naît de cauſes différentes, & qu'elle demande un traitement différent. On remarque en effet que les fauſſes péripneumonies attaquent communément les ſujets vieux & phlegmatiques, les perſonnes foibles, replétes, peſantes, qui ont le fibre lâche, & qu'elles régnent dans les temps humides, mous, nébuleux & froids; au lieu que la vraie péripneumonie attaque les perſonnes fortes, vigoureuſes & actives, & régne fréquemment dans les temps froids & ſecs, lorſque les vents de nord eſt ont ſouflé quelque temps, & lorſque le barometre eſt dans ſa plus grande élévation. Il paroît donc y avoir autant de différence entre ces deux maladies, qu'entre les fiévres ardentes & les fiévres lentes nerveuſes, ou qu'entre une eſquinancie inflammatoire, & une eſquinancie humorale, ou occaſionnée par une ſurabondance de ſéroſité. Ces humeurs

âcres & séreuses peuvent se jetter sur les poumons, pénétrer dans les recoins les plus reculés de leurs cavités vesiculaires & cellulaires, occasionner une forte oppression, & même une légere obstruction dans les artères pulmonaires & bronchiales, & retarder par conséséquent le cours du sang dans les poumons. Cependant les frissons & les chaleurs passagéres qui survienneut, la vîtesse & l'irrégularité du pouls, l'anxiété, l'oppression de la poitrine, la douleur de la tête, les vertiges, la saleté de la langue, &c. sont néanmoins des signes évidens de la fiévre.

En un mot, cette maladie paroît venir de la viscosité pituiteuse du sang, de la lymphe & de la sérosité, lesquelles venant à augmenter par le défaut de transpiration, & étant mises en mouvement par la chaleur fébrile, ou par l'agitation soudaine des humeurs, se jettent sur les poumons avec plus de vîtesse que de facilité à y passer, (car les humeurs gluantes ne passent jamais aussi librement dans les extrêmités des artéres, que celles qui sont ténues & fluides); ensorte que s'y amassant & obstruant de plus en plus

les vaiſſeaux pulmonaires, elles forment à la fin une ſtagnation funeſte, qui eſt bien-tôt ſuivie de la mort. C'eſt de quoi l'on peut ſe convaincre, en cauſant une péripneumonie artificielle, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi. Qu'une jeune fille, attaquée de chloroſis & de leucophlegmatique (dans laquelle une pituite peſante & viſqueuſe, telle que celle dont je viens de parler, prédomine) faſſe un long & violent exercice, ſes poumons s'embarraſſent au point, qu'elle ne peut preſque plus reſpirer, & eſt entiérement ſuffoquée. C'eſt ce qui eſt arrivé en effet à pluſieurs filles ainſi affectées, après un trop violent exercice. J'ai oublié de dire que cette viſcoſité pituiteuſe du ſang & des humeurs ne fournit pas aſſez d'eſprits animaux pour faire agir les vaiſſeaux ſur le ſang, & entretenir la circulation.

Comme il y a pluſieurs états intermédiaires entre une forte péripneumonie inflammatoire, & celle dont je viens de parler, il eſt impoſſible d'indiquer au juſte le traitement qui lui convient; parce que la péripneumonie que l'on a à traiter, incline tantôt plus & tantôt moins vers l'inflammation.

La maladie en effet eſt un dérangement dans l'œconomie animale, que l'on diſtingue par tels & tels ſymptômes, & que l'on déſigne par tel & tel nom; mais un Médecin expérimenté doit conſidérer chaque maladie particuliere qui arrive à chaque individu, non point relativement à ſon nom, mais relativement à la nature, aux cauſes & aux ſymptômes qui lui ſont propres dans tel ſujet, & agir conſéquemment. Par exemple, ſi une perſonne forte & vigoureuſe eſt attaquée d'une oppreſſion de poitrine & d'une difficulté de reſpirer, de la toux, &c. ſi ſon pouls eſt plein, fort, fréquent, dur ou tendu, je dois lui tirer une plus grande quantité de ſang, que lorſque l'oppreſſion, la toux, &c. ne ſont point accompagnées d'un tel pouls, ſurtout ſi je ſçai que le malade eſt d'un tempérament foible, lâche ou phlegmatique.

Donc lorſque le pouls eſt foible & profond, la chaleur médiocre & peu au-deſſus de la naturelle, l'urine pâle & crue, & ainſi du reſte, je dois employer la ſaignée avec beaucoup de précaution, quand même l'oppreſſion & la difficulté de reſpirer ſeroient

considérables. Le sang, que l'on tire à une personne attaquée d'une fausse péripneumonie, est mol, ténu & vermeil, ou plus communément d'une couleur noirâtre, livide, & n'est point couvert d'une coënne épaisse & gluante, comme dans les inflammations ordinaires des poumons. On remarquera que le malade devient extrêmement foible après une pareille évacuation, quoique l'oppression & l'anxiété aient beaucoup diminué. Car, comme la saignée, dans ce cas particuliérement, affoiblit les facultés naturelles, & ralentit l'action des solides sur les fluides, elle augmente la viscosité morbifique qui cause la maladie. Sydenham étoit tellement persuadé de cette vérité, qu'il défend de réitérer la saignée dans la fausse péripneumonie, sur-tout lorsque les sujets sont d'un embonpoint considérable, & qu'ils ont passé la fleur de leur âge (1), quoiqu'il la regarde comme un moyen presque aussi sûr que l'expectoration dans la vraie péripneumonie, pour évacuer la matiére morbifique (2). De

(1) *Cap. de peripneumonia notha.*
(2) *Cap. de pleuritide.*

plus il eſt certain que les fiévres catarrhales, dans leſquelles la ſéroſité prédomine, ne demandent point de fortes ſaignées; à plus forte raiſon ne valent-elles rien dans la fauſſe péripneumonie, où la pituite ſurabonde.

On doit employer la ſaignée avec beaucoup de précaution dans cette maladie, & l'on doit en faire autant des remédes chauds & irritans, ſur-tout au commencement, ſi l'on ne veut augmenter l'oppreſſion, & jetter le malade dans une affection ſoporeuſe. En effet, il peut arriver que la viſcoſité morbifique ſe porte dans les vaiſſeaux du cerveau, de même que dans ceux des poumons, & s'y accumule en grande quantité; & la preuve que cela arrive, c'eſt que la fauſſe péripneumonie eſt accompagnée de vertiges, de douleurs & de peſanteurs de tête. Car, comme les humeurs ne peuvent deſcendre librement du cerveau, à cauſe de ſa plénitude & de la ſtagnation qui s'eſt formée dans les poumons, le ventricule droit du cœur n'a point aſſez de jeu pour ſe décharger du ſang qu'il contient, & en recevoir de nouveau.

On ne ſçauroit donc ſe conduire avec trop de précaution dans le traitement

de cette eſpéce de maladies, vû le danger dont elles ſont menacées, d'autant plus que la douceur des ſymptômes dont elle eſt accompagnée en commençant, peut très-bien en impoſer au malade & à un médecin peu attentif, ou qui auroit peu d'expérience, & les rendre négligens ſur l'état de la maladie. J'ai vû plus d'une fois des médecins prendre cette maladie pour un ſimple accès *d'hypochondriaciſme*, & ne revenir de leur erreur, que lorſqu'il n'y a plus eu de remède. Lorſqu'elle eſt accompagnée d'un enrouement continuel, d'anxiétés conſidérables, d'une oppreſſion continue dans les hypochondres, d'une affection comateuſe, de la froideur des extrêmités, de la couleur livide des ongles & du viſage; il faut être plus que ſtupide, pour ne pas s'appercevoir du danger dont le malade eſt menacé.

Il faut le ſaigner dès le commencement à proportion de ſes forces, mais le ſaigner couché, ſuivant l'avis de Sydenham (3), de peur qu'il ne tombe en foibleſſe. C'eſt-là le moyen de diminuer la plénitude & la diſten-

(3) *De peripneum. notha.*

sion des vaisseaux, & de faire place aux potions & aux remédes dont on peut avoir besoin dans le cours du traitement. On ne doit pourtant la réitérer qu'avec beaucoup de précaution ; & qu'après avoir considéré l'état du sang, aussi-bien que la force du pouls & du malade. Il y a certainement des cas où l'on est obligé de réitérer la saignée ; par exemple, dans l'asthme, lorsqu'il n'y a point de fiévre. On doit joindre à la saignée les remédes atténuans & savonneux, les potions légeres, délayantes & détersives, & l'application des vesicatoires. Le malade usera pour boisson ordinaire, d'une infusion d'herbes incisives, détersives & pectorales, telles que le lierre terrestre, l'hyssope, le pouliot, la réglisse, ou de l'eau de moutarde édulcorée avec du miel, & aiguisée avec le suc de limon. Il faut laver dans cette maladie, mais moins cependant que dans la vraie péripneumonie, car le malade n'est point excessivement altéré. Cependant comme la viscosité prédomine, on ne peut mieux la dissoudre qu'avec des liqueurs aqueuses chaudes.

Comme la fausse péripneumonie est ordinairement accompagnée de fré-

quents efforts pour vomir, on ne peut mieux faire que de soulager la nature par cette voie. J'ai souvent éprouvé les bons effets d'un doux vomitif après la saignée. Une ou deux cuillerées d'oxymel scillitique ou de vin d'ipecacuanha, avec quelques verrées de petit-lait fait avec la moutarde, sont pour l'ordinaire suffisant; on ne doit pas employer beaucoup de liqueur. Non-seulement les vomitifs débarrassent l'estomac & les poumons d'une grande quantité de pituite, ils secouent encore les vaisseaux, & atténuent les humeurs, ce qui ne manque pas d'être suivi d'une évacuation par les selles ou les sueurs.

La plûpart des cures que Ruland (4) & d'autres ont opérées dans les pleurésies, &c. avec l'eau bénite d'antimoine, ont été dûes en grande partie à sa qualité émétique; & c'est à cette même qualité qu'on doit attribuer les effets de la célèbre poudre des Chartreux (5), ou du kermès minéral dans les pleurésies, les péripneumonies & les fluxions de poitrine. Je

(4) *Mart. Rulandi curat. empiric. passim.*
(5) Voyez les mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1720.

ne doute pas qu'elle ne produise aussi de bons effets dans les fièvres catarrhales & dans les péripneumonies pituiteuses ; mais il n'y a qu'un empirique qui osât la donner dans les péripneumonies ou les pleurésies inflammatoires, sans avoir auparavant saigné le malade.

Je ne connois point de meilleure préparation de l'antimoine, que le vin béni ordinaire, ou l'infusion du verre d'antimoine dans du vin (6) ; & l'on a tort d'en chercher d'autres, puisqu'elle possède seule toutes les vertus de l'antimoine. Elle devient un puissant émétique, étant donnée en forte dose, & elle ne fait qu'exciter la transpiration, lorsqu'on se borne à quelques gouttes Elle excite le vomissement, les selles & les sueurs. Donnée depuis dix jusqu'à cinquante ou soixante gouttes, elle est altérante, atténuante, diaphorétique & diurétique ; elle purge lorsqu'on augmente cette dose, & devient un violent émétique, si on la donne en trop grande quantité. Que feroient de plus les autres préparations de l'antimoine ?

(6) *Vide Obs. nost. de aëre, &c. vol.* 1. *pag.* 140, où je l'appelle essence d'antimoine.

L'antimoine, alors, étant réſout en ſes principes, comme diſent les Chymiſtes, & comme en vapeur dans l'état de la plus exacte atténuation, & étant intimément mêlée avec ſon menſtrue, devient capable de paſſer dans les recoins les plus reculés des vaiſſeaux & de les affecter, & conſerve en même temps aſſez de force pour aiguillonner le conduit des alimens. Les préparations ſolides d'antimoine ordinaires, ne ſont qu'une chaux inactive, fort incertaine dans ſon opération, agiſſant tantôt avec violence, tantôt ſéjournant long-temps dans l'eſtomac & les inteſtins, & excitant de violens ſymptômes, au lieu que celle dont je parle, paſſe avec la même promptitude qu'elle agit. Elle atténue & déſobſtrue ſans avoir la dixiéme partie de la chaleur des ſels alkalis volatils; elle eſt même plus ſûre & plus efficace dans pluſieurs cas, ſur-tout dans la maladie en queſtion. En un mot, elle mérite infiniment mieux le nom de *catholicon* ou univerſel, que pluſieurs autres remédes dont on fait tant de bruit dans le monde. Elle opére des merveilles en bonnes mains. La timidité & l'indolence de quelques médécins ſont preſque

auſſi dangereuſes que la hardieſſe & l'empiriſme de quelques autres. Les premiers laiſſent échapper le temps & l'occaſion qui ne revient plus, tandis que les derniers envoient leurs malades dans l'autre monde par leur hardieſſe.

Les veſſicatoires ſont extrêmement utiles dans la fauſſe péripneumonie, tant par leur qualité atténuante & irritante, que par la vertu qu'ils ont d'évacuer une partie de la matiére morbifique. Il faut en appliquer un très-large à la nuque, dès le commencement de la maladie, & ſe ſouvenir que les épiſpaſtiques appliqués ſur les cuiſſes & les jambes, ſoulagent la tête & la poitrine dans les cas où les autres remédes ne peuvent rien. Mais comme il arrive ſouvent dans cette maladie que les membres deviennent froids & engourdis, (ce qui eſt un très-mauvais ſigne) il faut avoir ſoin de les frotter, avant que d'y appliquer des veſſicatoires, & les envelopper enſuite dans de la flanelle, (cette précaution eſt ſouvent néceſſaire dans les fiévres lentes nerveuſes) tant pour hâter l'éruption des veſſies, que pour faciliter l'écoulement de la matiére.

Au cas que l'assoupissement & la difficulté de respirer continuent après la saignée, il faut, supposé qu'il y ait du danger à la réitérer, y suppléer par des ventouses & des scarifications sur le cou & les épaules, ce qui produit souvent de très-bons effets. Si l'on appréhende pour la vie du malade, on appliquera des vesicatoires sur les scarifications.

C'est un bien lorsque le malade a le ventre libre. Sydenham (7) veut qu'on le purge tous les deux jours, après l'avoir saigné une ou deux fois; mais je suis d'avis qu'on ne suive point son sentiment. Car, quoique la saignée & la purgation puissent être nécessaires au commencement de la maladie, il n'est pas toujours inutile de réitérer la premiere; & la seconde demande quelque précaution, sur-tout lorsqu'on y revient une seconde fois. Car le malade est sujet à tomber dans des foiblesses & des sueurs froides, à moins qu'on ne le sustente durant leur opération, ce qu'il est aisé de faire; mais pour l'ordinaire il ne lui faut que de la petite biere & de la tisanne d'orge.

(7) *Cap. de peripneum. notha.*

Il y a une chose à observer sur ces deux évacuations, c'est, qu'au cas que le malade rende par haut une grande quantité de matiére louable, ce qui arrive quelquefois dans cette espéce de péripneumonie, il ne faut employer ni l'une ni l'autre, & se borner aux clystères laxatifs ou aux eccoprotiques, du moins tant que l'expectoration dure; il faut aussi donner au malade de l'eau de moutarde, de l'hydromel ou une décoction pectorale avec quelque peu de vin blanc pour l'accélérer. Hippocrate (8) conseille en plusieurs endroits l'hydromel & le vin leger & aqueux dans les pleuréfies & les péripneumonies, pour favoriser l'expectoration. Les diurétiques sont extrêmement utiles dans ce cas, pourvû qu'on puisse procurer un écoulement d'urine trouble & chargée de sediment: mais on doit peu compter sur l'urine dans cette maladie, tant par rapport à la crise, que par rapport au prognostic; l'urine ténue, pâle ou limpide, est toujours d'un très-mauvais augure dans les maladies des poumons.

(8) *Lib.* III. *de morb. sect.* 24. *edit. Linden.*

Le

Le nitre, le blanc de baleine, le saffran, la poudre de contrayerva, le camphre, l'esprit volatil oléagineux, le lait ammoniac, l'oxymel scillitique, les décoctions de figues, de réglisse, & d'aunée sont les meilleurs remédes qu'on puisse employer dans cette maladie. Les potions salines faites avec le sel ou l'esprit de corne de cerf & le suc de limon, ou le vinaigre distillé sont extrêmement utiles; elles facilitent l'expectoration, elles diminuent la difficulté de respirer, & opérent communément par les sueurs ou les urines. Les opiats & les remédes oléagineux & mucilagineux ne valent rien, non plus que les substances irritantes & volatiles, si l'on se hâte de les donner, encore qu'elles produisent quelquefois de bons effets sur le déclin de la maladie. Quant à l'usage des remédes chauds, atténuans ou rafraîchissans, on doit se régler sur les différens degrés de chaleur & de fiévre, sur la difficulté de respirer, sur l'état du pouls, du sang & sur les autres symptômes qui accompagnent la maladie.

CHAPITRE IV.

Des Pleuréſies.

LA pleuréſie, dans le ſens qu'on l'entend communément, eſt une douleur violente de côté, accompagnée de fiévre aiguë, cauſée par l'inflammation des muſcles intercoſtaux, du périoſte, des côtes, ou même de la plévre.

Cette derniere inflammation conſtitue, à proprement parler, la vraie pleuſie, l'autre n'eſt qu'une eſpéce de rhumatiſme inflammatoire, auquel on donne le nom de fauſſe pleuréſie. Cependant, comme elles affectent conſidérablement la reſpiration, lorſqu'elles ont acquis un certain degré de violence, elles ont toujours des ſuites plus funeſtes que les rhumatiſmes, & demandent une attention toute particulière, & un traitement prompt.

Comme la violence de la douleur empêche la dilatation du thorax, la reſpiration devient extrêmement diffi-

cile, & les poumons ne recevant point une quantité d'air suffisante, le sang ne peut librement passer des artères pulmonaires dans les veines pulmonaires, ni dans le ventricule gauche du cœur, de maniere qu'il s'amasse & & croupit dans les poumons. Mais comme le ventricule droit pousse continuellement du nouveau sang dans l'artere pulmonaire, ses branches se distendent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elles compriment & obstruent les branches des artères bronchiales; en sorte que l'inflammation des poumons, ou la vraie péripneumonie, est souvent une suite de la pleurésie véritable ou fausse, lors sur tout que le sang est extrêmement gluant: donc tout ce qui peut interrompre la liberté de l'inspiration & de l'expiration, peut occasionner cette maladie. Aussi voit-on que l'esquinancie cause souvent une péripneumonie, par la difficulté que l'air trouve à s'insinuer dans les poumons. Frédéric Hoffman (1) observe que les coliques venteuses & spasmodiques sont souvent suivies de pleurésies & de pé-

(1) *Consult. medicinal. tom.* 1. *Francof.* 1734. 4°. *pag.* 450.

ripneumonies, lorsqu'elles durent un temps considérable, parce que les douleurs, les spasmes & les flatuosités interrompent l'action du diaphragme, empêchent la circulation du sang dans les viscères du bas-ventre, & l'obligent de se jetter sur les poumons, la plévre, &c. On a vû des jeunes filles cracher le sang, & devenir poumoniques, pour avoir porté des corps trop étroits qui gênoient l'inspiration. Il ne faut souvent qu'une côte fracturée, & même qu'une simple contusion, pour causer un crachement de sang & une toux opiniâtre. En un mot, il suffit pour faire naître des symptômes péripneumoniques, que les muscles qui servent à la respiration, & même ceux qui sont seulement auxiliaires soient affectés. M. Méry (1) rapporte qu'un jeune homme ayant été blessé au tendon du grand pectoral, fut aussi-tôt saisi d'une grande difficulté de respirer, & d'une fiévre aiguë.

Toutes les douleurs de poitrine, & particuliérement les pleuréſies, sont très-dangereuses, puisqu'elles sont capables de causer une péripneumonie,

(1) Mémoires de l'Académie 1713.

en interrompant la respiration, & de-là vient qu'on voit plus de fiévres pleurétiques accompagnées de symptômes péripneumoniques, que de vraies pleuréſies. Ce qui arrive toutes les fois qu'une grande douleur de côté eſt accompagnée d'une fiévre aiguë, d'oppreſſion, de toux, de la difficulté de reſpirer, d'une expectoration ou d'un crachement de ſang. C'eſt à juſte titre qu'on a appellé ces maladies des pleuropéripneumonies. En effet, il arrive quelquefois que la douleur de côté ceſſe, lorſque la péripneumonie ſurvient; ce qui peut avoir lieu quand l'engorgement des poumons eſt ſi conſidérable, qu'il ne paſſe preſque point de ſang du ventricule droit du cœur dans le gauche, & que l'aorte ne reçoit pas la moitié du ſang qu'elle devroit recevoir; enſorte que la nature ne pouvant plus agir, il ſe fait une ſtagnation univerſelle, & le malade devient inſenſible, ou, comme dit Arétée, (3) ne ſe plaint de rien, quoiqu'il ait le pouls intermittent, & les extrêmités glacées. C'eſt dequoi j'ai vû pluſieurs exemples. Il y a quatre ans qu'un marinier appellé *Cam*, fut ſaiſi

(3) *De pulmonaria.*

d'une paraplégie complette vers le neuviéme jour d'une pleuro-péripneumonie, & environ vingt-quatre heures avant ſa mort. C'eſt donc un très-mauvais ſymptôme, lorſque la douleur pleurétique ceſſe tout-à-coup, en même-temps que la difficulté de reſpirer, & l'oppreſſion de poitrine continuent ou augmentent; auſſi Hippocrate a-t-il raiſon de dire que *c'eſt un mal lorſque la péripneumonie ſuccéde à la pleureſie* (4).

Les réfléxions ſuivantes mettront le lecteur plus au fait de la nature & des ſuites des pleuréſies.

1°. La plévre enflammée eſt diſpoſée à s'attacher à la membrane externe des poumons, & à leur communiquer ſon inflammation, lors ſur-tout que cette adhérence ſe trouve déja formée en partie, ſoit naturellement, ſoit en conſéquence de quelque maladie antérieure. De-là vient que ceux qui ont eu une pleuro-péripneumonie ſont ſouvent ſujets aux rechûtes, parce que la callolité formée par la concrétion, retrécit les vaiſſeaux ſanguins de la plévre, & les rend ſujets aux obſtructions.

(4) Hipp. Aphoriſm. 11. ſect. 7.

A quoi l'on peut ajouter l'obstacle que l'adhérence des poumons à la plévre, apporte à la respiration.

2°. Comme la membrane externe des poumons n'est qu'une continuation de la prévre, l'inflammation peut fort bien se communiquer d'une partie de la plévre à l'autre, & même à celle qui revêt immédiatement les poumons; car elle peut s'étendre à une distance considérable, de même que l'on voit souvent une petite tache inflammatoire sur l'œil occuper en peu de temps tout son globe, les sourcils, &c. Il peut aussi arriver que l'inflammation affecte principalement la membrane externe des poumons, & dans ce cas il survient des douleurs semblables à celles de la pleurésie, quoique la plévre ne soit point affectée. Je suis persuadé avec Hoffman, que cela arrive souvent (5).

3°. Le médiastin étant une duplicature de la plévre, l'inflammation peut s'y communiquer, & pour lors on sent des douleurs aiguës sous le sternum,

(5) *Cap. de febribus pneumonicis, tom. IV. pag.* 1.

ou entre les omoplates. Cet accident n'eſt pas rare, & eſt dangereux. Hippocrate (6) & Arétée (7) font mention d'une pleuréſie dorſale, dans laquelle la douleur s'étend depuis l'épine juſqu'au ſternum, & eſt accompagnée d'orthopnée, de toux, & d'une expectoration difficile & peu abondante. Cette maladie paroît être la même que celle dont on vient de parler. Quelquefois la douleur ſe fixe ſous le ſternum, à l'endroit où s'attache le médiaſtin, & y cauſe des apoſtèmes. Lorſque la douleur eſt ſituée bien avant dans la poitrine, & qu'elle eſt accompagnée d'oppreſſion & d'anxiété, de palpitation de cœur, & d'une diſpoſition à touſſer; le péricarde, dont la membrane externe vient auſſi de la plévre, eſt ordinairement enflammé. Lorſque la douleur ſe fait ſentir dans toute la région de la poitrine, qu'elle eſt accompagnée d'oppreſſion & de douleurs poignantes vagues, l'inflammation affecte non-ſeulement le médiaſtin, mais même la membrane externe

(6) *Lib.* III. *de morbis, ſect.* 21. *edit. Lindeni.*

(7) *Cap. de pleuritide.*

des deux lobes des poumons, c'eſt ce qu'annonce la grande difficulté de reſpirer, l'oppreſſion, l'anxiété, la toux continuelle & le déſir qu'a le malade de ſe tenir debout. Cette inflammation eſt auſſi dangereuſe que celle du péricarde. Les inflammations du médiaſtin, du péricarde & des membranes des poumons, paroiſſent être, ce que les anciens appelloient une *éryſipele des poumons*. Hippocrate (8) la décrit comme une fiévre aiguë, accompagnée d'une douleur violente dans la partie antérieure de la poitrine & dans le dos, & d'oppreſſion, de plénitude, & d'une toux ſéche.

4°. La membrane ſupérieure du diaphragme, eſt pareillement une continuation de la plévre, & peut s'enflammer d'elle-même, ou en conſéquence d'une inflammation de la plévre, proprement dite, & cela arrive plus ſouvent qu'on ne ſe l'imagine. C'eſt-là ce qu'on appelle une *paraphrénéſie*, laquelle eſt accompagnée d'une fiévre très-aiguë, d'une douleur violente qui s'étend depuis les côtes inférieures juſ-

(8) *Lib. I. de morbis, ſect.* 13. *edit. Linden.*

qu'aux dernieres vertébres du dos ; d'une reſpiration courte, convulſive, ſingultueuſe, d'anxiétés & d'inquiétudes, d'une toux ſéche, du hoquet & du délire. Le malade ſent à chaque inſpiration, une douleur exceſſive avec élancement, qui s'étend depuis le creux de l'eſtomac juſqu'aux lombres ; l'hypochondre du côté affecté eſt tiraillé en dedans & en bas ſous les côtes (9) ; le bas-ventre ſe meut à peine dans la reſpiration, & demeure immobile & convulſif par la violence de la douleur, à meſure que l'inſpiration ſe fait.

Toutes les fois donc qu'une partie de cette membrane eſt enflammée, il ſurvient une eſpéce de pleuréſie qui affecte les poumons par *continuité*, *contiguité*, *cohéſion*, ou *ſympathie*. Il arrive même ſouvent que les poumons adhérent au médiaſtin, au diaphragme, & à la piévre ; mais lors même que cette adhérence n'exiſte pas, leur inflammation peut être ſuivie d'une péripneumonie, parce que la difficulté de reſpirer, empêche le ſang de circuler

(9) *Si ſertum tranſverſum percuſſum eſt, præcordia ſurſum contrahuntur. Celſus lib. V. cap. 26.*

librement dans les poumons. On peut en dire autant de l'inflammation considérable des muscles intercostaux ou du périoste des côtes. Il est vrai que dans ces sortes de cas, les symptômes péripneumoniques ne se manifestent qu'au bout de deux, trois ou quatre jours; mais comme la douleur inflammatoire s'oppose à la dilatation du thorax & des poumons, ils ne tardent pas à s'en ressentir.

Les fiévres pleurétiques produisant trop souvent les effets qu'on vient de dire, il faut s'efforcer d'appaiser l'inflammation dans la vraie ou fausse pleurésie, le plutôt qu'il est possible, par des saignées copieuses & réitérées, par des remédes nitreux rafraîchissans, par des potions, des fomentations, des opiats, &c. En un mot, il faut traiter cette maladie comme une inflammation des membranes, des muscles, ou du périoste. Mais lorsqu'elle est accompagnée d'oppression, de toux & d'expectoration, &c. il faut avoir égard à ces symptômes, aussi-bien qu'à la douleur de côté.

Je ne me suis tant étendu sur les maladies de la poitrine & des poumons, qu'afin qu'on les connoisse & qu'on

distingue plus aisément, leur nature, leur siége, & leurs différences : car il y auroit de l'absurdité à employer des expectorans, des loochs oléagineux, & des pectoraux dans une simple inflammation des muscles de la poitrine ou de la plévre, quand même chaque accès de fiévre seroit accompagné d'une légere toux symptômatique, & de quelque difficulté de respirer, tandis qu'on peut y remédier par la saignée & le régime. Il y auroit d'un autre côté autant d'absurdité à compter sur la saignée & les fomentations, lorsque les poumons sont affectés à un point considérable, soit primitivement, soit en conséquence d'une inflammation de la plévre.

La division des pleuréſies en vraies ou fausses, est fondée dans la nature & a son utilité dans la pratique; car lorsque l'inflammation n'affecte que les muscles intercostaux, on doit faire infiniment plus de fond sur les topiques externes, tels que les fomentations, les cataplasmes, les vésicatoires, les ventouses, &c. que lorsque la douleur de côté vient de l'inflammation de la plévre, ou de la membrane externe des poumons. La sensibilité du malade, si on le touche, la douleur qu'il ressent

en se couchant sur le côté affecté, surtout durant l'inspiration, la tumeur & la rougeur de la partie, distinguent cette pleurésie de l'interne.

Il y a même quelquefois des douleurs de côté violentes, occasionnées par une fluxion acrimonieuse sur les muscles intercostaux & sur le périoste des côtes, qui cédent plutôt aux topiques, aux édulcorants, & aux purgatifs qu'à la saignée, qui dans ces sortes de cas n'est point nécessaire pour diminuer la pléthore, si tant est qu'il y en ait. En effet, lorsque la douleur provient d'une humeur acrimonieuse, la saignée n'est bonne qu'à affoiblir le malade. La saignée ne guérit pas plus les douleurs scorbutiques ou vénériennes, que les maux de dents, ou les douleurs occasionnées par une épine qui est entrée dans la chair.

Les anciens ont parfaitement bien distingué les douleurs pleurétiques, les douleurs rhumatismales ou flatueuses vagues de la poitrine ou du côté, de la vraie pleurésie. Hippocrate (10) les

(10) *Coac. prænot.* 491, *edit. Foesii.* Comparez ce passage avec l'avis que Duret donne sur la saignée à la fin de son second livre, sur les Prénotions de Cos.

qualifie de muables, vagues & légeres, & défend en ce cas de saigner les malades. Ils les guérissoient par les fomentations, les purgatifs, &c. plutôt que par la saignée; au lieu que l'inflammation fixe, *systrophique* de poitrine, comme l'appellent les commentateurs, la requerent toujours. On remarque que les douleurs scorbutiques & rhumatismales cédent plutôt à la purgation, aux fomentations, aux diaphorétiques & aux adoucissants, qu'à la saignée. Quelques-une ne cédent qu'aux mercuriels, aux antimoniaux, aux emplâtres anodyns, aux ventouses & aux vésicatoires, & quelques autres ne s'en vont qu'avec le temps, la patience & l'exercice. Lorsque les douleurs résident au bas de la poitrine, dans les hypochondres, ou sous le diaphragme, qu'elles sont accompagnées de borborygmes & de l'enflure du bas-ventre, on ne peut mieux faire que de purger ou de donner des clystères. Ces douleurs sont quelquefois extrêmement aiguës, &, en conséquence des flatuosités enfermées dans les intestins, accompagnées de la difficulté de respirer; mais, comme l'observe Arétée, on leur donne à tort le

nom de pleurétiques. J'ai souvent vû ces sortes de douleurs s'évanouir ensuite d'un lavement, ou d'une ou deux selles, au grand étonnement de ceux qui en ignoroient la cause. La saignée ne fait alors qu'augmenter les vents & les douleurs. Cette doctrine est confirmée par Hippocrate & par l'expérience ; car ce grand homme dit expressément, que lorsque la douleur se fait sentir au-dessous du diaphragme, & que le bas-ventre est enflé, il faut purger le malade avec l'ellébore noir, le *peplium*, le *silphium*, & quelque peu de cumin, d'anis, &c. pour chasser les vents avec les selles (11).

Dans tous ces cas, le pouls, le dégré de fiévre, la langue, le siége de la douleur, & la respiration, découvrent au médecin la nature de la maladie, aussi-bien que le traitement qui lui convient. Lorsque la douleur de poitrine est violente, le pouls dur, tendu & fréquent, & la fiévre aiguë, on doit regarder ces douleurs, comme étant celles de la pleurésie, sur-tout si elles ont été précédées du frisson. Les vraies

(11) *De victu acutor. sect.* 13. *edit. Linden.*

pleuréſies commencent preſque toujours par le friſſon, & le pouls eſt dur & tendu comme les vibrations d'une corde. Les douleurs ſont aiguës, poignantes & fixes, & non point erratiques, comme celles qui ſont cauſées par des vents, ni incertaines & vagues, comme les rhumatiſmales. La dureté du pouls eſt un des ſignes pathognomoniques de l'inflammation des parties membraneuſes. Lors donc que les douleurs régnent au-deſſous du ſternum, ou s'étendent depuis l'épine du dos juſqu'au ſternum, on peut juger, à la tenſion du pouls, que le médiaſtin eſt enflammé. Les poumons, comme dit Arétée, (12) étant inſenſibles, (ou du moins n'ayant pas beaucoup de ſenſibilité) il ſe forme ſouvent une vomique dans leur intérieur, ſans que le malade reſſente aucune douleur. Les membranes des organes ſont infiniment plus ſenſibles que leur parenchyme, les uretères plus que les reins, les meninges plus que le cerveau. Il s'enſuit donc que la dureté du pouls & la violence de la douleur peuvent être les principaux ſignes diagnoſtiques dans les maladies de la poitrine, & déterminer le

(12) *Cap. de pulmonar.*

Médecin à la saignée, &c. Je crois que le siége de la douleur ne mérite pas autant d'attention que quelques-uns se l'imaginent; car, comme toutes les parties de la plévre, les muscles intercostaux ou le périoste des côtes sont susceptibles d'inflammation, la douleur peut se faire sentir dans toutes les parties de la poitrine. J'ai vu des douleurs près des fausses côtes, aussi cruelles que dans aucune autre partie. Hippocrate & ses commentateurs ordonnent la saignée, lorsque la douleur s'étend jusqu'aux clavicules & aux omoplates; mais je la crois également nécessaire, lorsque la douleur se fait sentir avec la même violence dans toute autre partie. La douleur se fait sentir fort bas dans la paraphrénésie, & cependant il n'y en a point qui demande plus nécessairement la saignée. Lorsque l'inflammation affecte le grand pectoral & le petit dentelé antérieur, la douleur doit ordinairement s'étendre jusqu'à l'épaule, parce que leurs tendons s'insèrent près de l'articulation. Cela arrive souvent dans la fausse pleurésie, & l'on y remédie efficacement par la saignée & les fomentations. Ces remèdes sont également nécessaires, lorsque

les muſcles intercoſtaux ou le périoſte des côtes eſt enflammé.

Quoique quelques douleurs de côté diffèrent eſſentiellement de la pleuréſie, & ſoient moins ſuſceptibles de la ſaignée, on ne doit cependant pas les négliger, ſurtout ſi elles empêchent la reſpiration : car elles ne manquent jamais d'avoir des ſuites funeſtes, ainſi que l'hiſtoire ſuivante le prouve.

Un gentilhomme de fort bonnes mœurs, d'un tempérament fluet, mais actif, âgé d'environ trente ans, fut attaqué vers les fêtes de Noël de l'année 1728, d'une douleur au côté droit, accompagnée d'une légère fièvre. La douleur étoit ſi légère, qu'il ne daigna pas ſe mettre au lit. Il ſe fit cependant ſaigner, & prit quelques drogues que lui donna ſon Chirurgien. La douleur ayant augmenté, au bout de trois ſemaines ou d'un mois il me fit appeler. Je lui trouvai une fièvre lente, accompagnée d'une légère toux & d'une difficulté de reſpirer, qu'il me dit procéder de la douleur de côté. Il crachoit peu & avec peine, & ſes crachats étoient quelque peu ſanguinolents. Je le fis ſaigner, & lui ordonnai un mélange oléagineux expectorant, le lait ammoniac, l'oxy-

mel scillitique, la mixture saline, la décoction pectorale, & un régime rafraîchissant & délayant. Au bout de quelques jours il commença à cracher une grande quantité de matière purulente, sanguinolente & fétide, laquelle provenoit d'une vomique formée dans le lobe gauche des poumons. Il y sentoit de la douleur, & il me dit que la matière venoit de la gauche du sternum en tirant vers le bas de la poitrine. L'expectoration diminua; la matière ne fut plus ni fétide, ni sanguinolente; la toux s'adoucit de jour en jour, & il ne sentit presque plus d'oppression. La fiévre & la sueur cessèrent au moyen d'une décoction pectorale balsamique de quinquina que je lui donnai; ce qui me fit bien augurer de la guérison. Mais, malgré tous ces symptômes flatteurs, la douleur continua dans le même endroit où elle avoit commencé; elle augmenta même; ce qui m'obligea à le saigner deux fois. Je lui fis aussi appliquer des fomentations émollientes, avec un emplâtre anodyn, composé d'opium, de camphre avec celui de cumin; & ces remédes n'ayant produit aucun effet, je lui fis aussi appliquer sur la partie les ventouses scarifiées. Tout cela fut inu-

tile, la douleur augmenta de jour en jour, & je ne vins à bout de le tranquilliſer & de le faire dormir, qu'à l'aide de pluſieurs doſes d'opiats. A la fin la partie commença à s'enfler conſidérablement; l'abſcès ſe manifeſta, & je mis tout en uſage pour le faire venir à ſuppuration. Le Chirurgien l'ayant ouvert au bout de quelques jours, il en ſortit une ſi grande quantité de pus, que nous jugeâmes qu'il venoit en partie de la cavité de la poitrine. Ayant examiné les choſes plus en détail, je lui trouvai deux côtes cariées, avec deux ouvertures, dont l'une étoit ſituée entre la cinquiéme & la ſixiéme des vraies côtes, & l'autre entre la quatriéme & la cinquiéme, en comptant de bas en haut. Il tomba à la fin dans une conſomption qui le mit au tombeau le 29e Mars 1729.

On l'ouvrit, & l'on trouva quelques-uns des muſcles intercoſtaux, une partie du grand dentelé antérieur, & la portion ſupérieur de l'oblique deſcendant noire & ſphacelée, & que l'abſcès avoit gagné preſque juſqu'à l'épine du dos. La partie inférieure de la plévre étoit tout-à-fait noire, & le diaphragme livide. L'ouverture ſupérieure avoit

pénétré dans le lobe droit des poumons, lequel étoit plein de pus à une distance considérable. Nous trouvâmes dans le lobe gauche une espéce de callosité considérable, qui nous fit juger que c'étoit là où étoit la vomique, & près des vertebres une tumeur plus grosse qu'un œuf de poule, qui étoit prête à suppurer. Il y avoit plusieurs autres petits tubercules, dont les uns étoient durs & presque pierreux, & les autres ouverts & pleins de pus. Les deux lobes des poumons étoient considérablement affectés, & tout-à-fait livides dans quelques endroits. Ils tenoient fortement à la plévre par plusieurs endroits; dans les uns par des attaches considérables, dans les autres par une espéce de ligamens fibreux. Nous trouvâmes aussi dans la cavité droite de la poitrine, environ demi-chopine de matière extrêmement noire & fétide.

Il y a tout apparence qu'il s'étoit formé quelques obstructions dans les poumons de ce gentilhomme, antérieurement à la douleur de côté, ayant eu auparavant une toux séche; mais je suis persuadé que l'humeur âcre qui s'étoit jettée sur les côtes & sur les muscles intercostaux, en empêchant la

respiration, ne contribua pas peu aux obstructions & aux suppurations qui se formèrent dans ses poumons ; & qu'en s'opposant à la dilatation du thorax, elle augmenta l'adhérence des poumons à la plévre.

Je vais finir ce chapitre par un ou deux mots touchant la méthode de traiter les pleuréſies inflammatoires. Je tiens d'abord que la saignée doit aller devant tous autres remédes, & qu'on doit se régler pour la quantité du sang sur la force du malade, sur le pouls & la fiévre, sur la violence de la douleur, & sur la difficulté de respirer. La qualité du sang mérite encore une attention particulière ; car la densité & la viscosité de ce fluide indiquent non-seulement la surabondance des globules rouges, mais encore sa disposition inflammatoire ; & que le malade est en état de supporter plusieurs saignées, si le besoin le requiert.

Il est bon d'observer que lorsqu'on n'appaise point à temps l'inflammation de la plévre par la saignée, ou qu'on ne la résout point par des boissons & des remédes délayans, antiphlogistiques & émolliens, elle ne manque pas de dégénérer en un abscès ou en une

gangrene ; à quoi l'on peut ajouter que ces ſortes de pleuréſies dégénèrent preſque toujours en une péripneumonie, lorſqu'elles durent long-temps, & par conſéquent qu'on ne peut trop ſe hâter d'appaiſer l'inflammation ; car la douleur, qui en réſulte, retarde conſidérablement la reſpiration, & par conſéquent la circulation du ſang dans les poumons ; & comme ce fluide eſt extrêmement gluant (ce qui eſt la cauſe de l'inflammation pleurétique) il eſt beaucoup plus diſpoſé à s'arrêter dans les dernières ramifications des artères pulmonaires ou bronchiales, que s'il étoit plus tenu & plus fluide. C'eſt-là la raiſon pour laquelle les douleurs de côté occaſionnées par une inflammation, cauſent plus ſouvent des péripneumonies, que lorſqu'elles proviennent d'une ſimple fluxion acrimonieuſe. Celſe a donc raiſon de dire, *que la ſaignée appaiſe les douleurs récentes, mais qu'elle devient inutile lorſqu'elles ſont invétérées* (13).

Le Malade étant ſaigné, on lui donnera un clyſtère rafraîchiſſant & émollient, ſur-tout s'il eſt conſtipé, tant pour

(13) *Lib.* IV. *cap.* 6.

débarraſſer les inteſtins des excrémens & des vents qui les ſurchargent, que pour attirer une plus grande quantité de ſang dans l'aorte deſcendante & dans les iliaques, & ſoulager par ce moyen les parties ſupérieures. Hippocrate (14) ordonne toujours les lavemens au commencement des pleuréſies, & nous avertit ſur-tout de ne point ſouffrir que le corps ſoit trop conſtipé, de peur que cela n'augmente la fiévre; ni trop lâche, de peur que les forces du Malade n'en ſouffrent.

Cela fait, on fomentera la partie affectée avec une décoction de ſemence de lin, de fénugrec & de fleurs de camomille, dans du lait ou de l'eau. Les anciens en uſoient ainſi. Hippocrate (15) ordonne les fomentations ſéches & humides, tant au commencement que dans le cours des pleuréſies, pour procurer la réſolution, & pour appaiſer les douleurs qui les accompagnent. Je les ai moi-même employées avec ſuccès dans des cas où la ſaignée n'avoit produit aucun effet. Les douleurs, ſur-

(14) *Lib.* III. *de morbis. ſect.* 17.
(15) *De vict. acut. ſect.* 11, 12, *edit. Linden.*

tout

tout les inflammatoires, provenant de la trop grande tenſion des fibres, ne peuvent manquer de céder aux fomentations qui ont la vertu de les relâcher. Je préfère les fomentations humides, ou les cataplaſmes, aux fomentations ſéches dans les douleurs inflammatoires de la poitrine ou du côté, parce qu'elles relâchent plus efficacement. Hippocrate (16) ne veut pas qu'on uſe trop long-temps de fomentations ſéches, & en ordonne d'humides à l'approche de la criſe (17). Celſe veut qu'on en emploie de ſéches & de chaudes, après que l'inflammation a diminué, & qu'on paſſe enſuite aux cataplaſmes (18). Après avoir fomenté la partie autant qu'il eſt néceſſaire, j'y applique communément un emplâtre anodyn, fait avec un gros d'opium & un ſcrupule de camphre uni à l'emplâtre de cumin; mais je fais toujours précéder les fomentations humides. Lorſqu'on craint pour la vie du malade, on doit lui appliquer des fomentations ſur le bas-ventre, les aînes, &c. pour diminuer

(16) *Ibid. ſect.* 12.
(17) *Lib.* III. *de morb. ſect.* 23.
(18) *Lib. IV. Cap.* 6.

la tenſion des fibres, & ralentir le mouvement du ſang. Les bains émolliens produiſent encore de fort bons effets dans le cas où l'on peut les employer commodément : Hippocrate dit qu'ils appaiſent les douleurs du dos, des côtés & de la poitrine. Les effets qu'ils produiſent dans les coliques & les paroxyſmes néphrétiques, doivent nous porter à les employer dans les pleuréſies opiniâtres & dans la paraphrénéſie. Les anciens ont cru que les fomentations chaudes cuiſoient la matière, & facilitoient l'expectoration; & il eſt certain qu'elles excitent la dernière, en appaiſant la douleur, & en donnant aux muſcles intercoſtaux la liberté de dilater & de contracter le thorax, & de pomper la matière; donc, à cet égard même, elles ne peuvent qu'être extrêmement utiles dans les pleuropneumonies.

On doit paſſer enſuite aux remédes nitreux, & preſcrire au malade un régime rafraîchiſſant, émollient & délayant. Le petit lait, une décoction d'orge & de coquelicot, les émulſions, &c. tiennent lieu de boiſſon; & le nitre rafraîchit & atténue le ſang. On y joindra les anodyns, en les réitérant au

besoin : l'élixir parégorique & le diacode sont les plus convenables. On peut y joindre le blanc de baleine, qui est une huile animale, qui, sans trop échauffer, pénétre & relâche considérablement ; & lorsque les fibres sont extrêmement tendues, les huiles végétales froides, comme celle de lin ou d'amandes douces. Une preuve que les pleuréſies exigent des remédes émolliens & relâchans, c'est que les personnes qui ont la fibre roide & séche y sont plus sujettes que les autres, & s'en ressentent davantage, & qu'elles regnent ordinairement dans les temps froids & secs.

La violence de la douleur exige qu'on fasse succéder les opiats à la saignée, & il est certain qu'ils produisent des effets admirables, étant employés à propos. La douleur, étant un aiguillon qui accélère la circulation, échauffe le sang, & le détermine en plus grande quantité qu'il ne faut sur la partie affectée, elle ne peut qu'augmenter l'inflammation. Une épine qui se fiche dans la chair, occasionne une légère fiévre & une inflammation. Lorsqu'il survient une toux opiniâtre, comme dans les pleuropéripneumonies, il faut

l'appaiſer avec le diacode ou tout autre calmant, ſans quoi l'agitation où elle met le malade, augmenteroit l'inflammation. Ces ſortes de remédes veulent être ménagés avec précaution ; ainſi on ne doit jamais les employer qu'après avoir ſaigné largement, ſurtout ſi la douleur eſt violente, le pouls dur, fréquent & tendu, & la fiévre forte. On verra par l'exemple ſuivant, quelle eſt la méthode qu'on peut & qu'on doit employer dans les pleuréſies & les péripneumonies, lorſque ces maladies commencent d'une manière violente.

Il y a près de quatre ans qu'un gentilhomme, âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament fort & pléthorique, fut attaqué d'une fiévre & d'une douleur de côté violente, pour laquelle on lui tira ſeize à dix-huit onces de ſang. La douleur diminua ; il ſe leva, s'aſſit près du feu dans une chambre pleine de fumée, & but près d'une quarte de cidre froid. Il fut auſſitôt ſaiſi d'un friſſon violent & d'une fiévre aiguë, accompagnée d'une douleur exceſſive de côté & de poitrine, d'une grande difficulté de reſpirer, du délire & d'une toux opiniâtre, qui lui fit rendre une grande quantité de ſang vermeil & écumeux. Je fus

obligé de le saigner trois fois en vingt-quatre heures, & de lui donner sept grains de laudanum solide, & deux ou trois onces de diacode; ce qui le guérit parfaitement, sans le secours d'aucun autre remède. Ce cas est des plus extraordinaires, & ne fait rien à la méthode dont j'ai parlé ci-dessus. J'ai éprouvé son utilité dans plusieurs cas, & je la crois infiniment plus efficace que le sang de bouctin, le priape de taureau, & les autres remédes que Van-Helmont préconise pour appaiser l'archée & la *pleura furens* (19), malgré tout ce qu'il dit contre l'usage de la saignée dans les pleurésies.

J'ai observé que la sueur est extrêmement utile dans plusieurs pleurésies épidémiques, sur-tout après le troisiéme ou le quatriéme jour; ce qui m'a engagé à ajouter le camphre au nitre dans la vue de l'exciter. Ce remède donné avec quelques petites doses d'élixir parégorique dans du petit lait chaud, ou de la ptisane, ne manque presque jamais de produire son effet. Cette méthode est particulièrement utile, lorsque le temps est froid & humide, & le malade

(19) *Vide Helmont. Pleura furens.*

ſujet aux rhumatiſmes & aux catarrhes, pourvu qu'on ait ſoin de le ſaigner auparavant. Les purgatifs minoratifs ont auſſi leur utilité dans ces ſortes de cas. On ſçait par expérience qu'il y a telles conſtitutions d'air qui ne permettent pas de tirer trop de ſang aux pleurétiques, & l'on peut mettre de ce nombre les temps épais & humides. Ils ſupportent infiniment mieux la ſaignée dans un printemps froid & ſec, que dans un été humide, ou une automne pluvieuſe. Il y a même quelques pleuréſies qui ne permettent point la ſaignée, & dans leſquelles la douleur de côté paroît être plutôt un ſymptôme de la maladie, que la maladie eſſentielle; de même que les douleurs qui précédent ou accompagnent les fiévres malignes, la petite vérole, *&c.* ne ſont point proprement rhumatiques, mais ſymptômatiques. Ces ſortes de douleurs proviennent de l'acrimonie, & non de l'inflammation, & veulent être guéries avec des délayans, des diaphorétiques, des eccoprotiques, des véſicatoires, &c. & non point par la ſaignée, laquelle étoit défendue par les anciens, dans le cas où la bile (ils appeloient ainſi l'acrimonie) prédomine.

Aſclépiade (20) nous apprend que les Romains & les Athéniens ne ſupportoient pas ſi bien la ſaignée dans les pleuréſies & les péripneumonies, que les habitans de l'Helleſpont ; les premiers étant au ſud-eſt, & dans un climat plus chaud & plus humide que les derniers, qui étoient expoſés aux vents froids & ſecs du nord & de l'eſt. Houlier obſerve la même choſe par rapport aux habitans de Paris, qui vivent dans un climat froid, & ceux des provinces méridionales de France, dont le climat eſt plus chaud (21). J'ai remarqué plus d'une fois dans une étendue de pays moins conſidérable, qu'une maladie épidémique, qui, dans des lieux chauds, bas & voiſins de la mer, n'étoit qu'une légère fièvre catarrhale, & ne demandoit preſque point de ſaignée, a été accompagnée, dans des lieux hauts & froids, de ſymptômes pleuro-pneumoniques très-violens, & a exigé une évacuation copieuſe de ſang. Il eſt certain que la conſtitution des ſolides & des

(20) *Vide Cælii Aurelian. Lib. I. cap. 14 de Morbis acutis & chronicis, Amſt.* 1722. in-4°

(21) *Holler. in Aphoriſm. Hipp. Sect.* 1.

fluides varie selon la différence des climats ; d'où je conclus qu'un Médecin doit s'attacher non-seulement à connoître la nature de la maladie épidémique qu'il traite, mais encore avoir égard aux saisons, & au tempérament des malades.

MÉTHODE

POUR CONSERVER LA SANTÉ

DES MARINIERS

DANS LES VOYAGES DE LONG COURS.

PERSONNE n'ignore combien nous avons perdu de matelots depuis quelques années par le ſcorbut. Cette maladie eſt une ſuite de la mauvaiſe qualité des proviſions de l'eau & de la bierre, que l'on embarque, & qu'il eſt impoſſible de conſerver dans les voyages de long cours. Les proviſions ſe gâtent naturellement ; le meilleur bœuf & le meilleur porc ſe corrompent ; l'eau s'altère ; & la bierre, du moins celle dont on uſe dans les vaiſſeaux, ne tarde pas à perdre ſes qualités. Il

eſt donc impoſſible que l'uſage des ces ſortes de proviſions n'infectent peu à peu les fluides, ne produiſent beaucoup d'acrimonie dans le ſang, & ne le diſpoſe de jour en jour à un état de putréfaction. Ces effets augmentent conſidérablement par l'humidité & la ſalure de l'atmoſphère, auſſi-bien que par l'impureté de l'air que l'on reſpire entre les ponts. Je n'avance rien qui ne ſoit confirmé par l'expérience. J'ai vu une ſeule eſcadre mettre plus de mille matelots à terre, infectés de ſcorbut confirmé au bout de trois mois de voyage, ſans compter ceux qui étoient morts à bord. La flotte ne fut pas plutôt rentrée dans le port, que la pureté de l'air, jointe à la bonne qualité des alimens & des boiſſons, des fruits & des herbages dont on uſa, purifia le ſang & les fluides, & rendit la ſanté à ceux qui l'avoient perdue. L'air frais, les proviſions, les fruits & les légumens que les Anglois & les Hollandois trouvent à Sainte-Helene & au cap de Bonne-Eſpérance, ſont pour eux d'une très-grande utilité dans leur voyage aux Indes; ſans ce ſecours, ils ſeroient expoſés aux maladies les plus graves & les plus dangereuſes.

Les Médecins ſçavent parfaitement que les acides végétaux & minéraux ſont extrêmement propres à corriger l'acrimonie alkaleſcente du ſang, & à prévenir la putréfaction des humeurs; que les premiers ſont plus ſûrs, & peuvent ſe donner par verrées, au lieu que les ſeconds ne veulent être donnés que par gouttes.

Rien ne prouve mieux que l'état du ſang eſt tel qu'on vient de dire dans le ſcorbut de mer, que la puanteur de l'haleine, l'éroſion des gencives, la couleur foncée & la mauvaiſe odeur de l'urine, les ulcères ſordides, les taches noires, bleues & brunes qui s'élévent ſur la peau, les fréquens accès de fiévre, la ſaleté de la langue, les dyſſenteries bilieuſes & ſanguinolentes qui l'accompagnent. On ſçait qu'une diéte végétale & aceſcente, que la pureté de l'air, la bonne qualité des alimens, une boiſſon ſubacide & vineuſe, remédient efficacement à cette maladie, lorſqu'on ne lui donne pas le temps de faire des progrès. Les pommes, les oranges & les limons ſeuls, ont ſouvent guéri des ſcorbuts occaſionnés par la mauvaiſe qualité des proviſions, de l'eau, &c. & tiré les malades des bras de la mort.

Mais les mêmes moyens qui guériſſent une maladie, ſervent auſſi à la prévenir. Si donc on pouvoit introduire un pareil régime ſur mer, il ſerviroit d'une eſpéce d'antidote contre les qualités rances & putreſcentes des proviſions dont on ſe ſert dans les vaiſſeaux ; il corrigeroit, ou du moins diminueroit conſidérablement leurs mauvais effets. On ſçait par expérience que les officiers qui portent avec eux du vin, du cidre, des limons, & des proviſions récentes, ſont moins ſujets au ſcorbut que les matelots, qui ne peuvent pas faire la même dépenſe.

Eſt-il poſſible d'introduire un pareil régime ſur les vaiſſeaux ? On le peut, & c'eſt dans cette perſuaſion que j'oſe recommander la méthode ſuivante.

On fournira aux équipages deſtinés à des voyages de long cours, une quantité ſuffiſante de bon cidre ; le plus rude ſera le meilleur, pourvu qu'il ne ſoit point gâté. Les pommes étant ſalutaires dans le ſcorbut, il n'eſt pas douteux que leur jus doit l'être auſſi, après avoir acquis la qualité du vin, & qu'il eſt extrémement propre à corriger, par ſon acidité, la qualité alkaleſcente & putré-

factive des mauvaises provisions. On gardera ce cidre trois mois avant de l'employer ; qu'il soit clarifié : s'il n'étoit pas nouveau, & qu'il ne fût pas clair, il ne manqueroit pas d'occasionner des coliques, si on le buvoit avant qu'il fût reposé. On le survuidra au moins une fois, tant pour le clarifier, que pour l'empêcher de se corrompre ; ce qui le rendroit inutile. S'il venoit à s'aigrir, ce qui arrive assez souvent, il n'en seroit pas moins bon ; mais on a éprouvé qu'il se conserve jusqu'aux Indes, lorsqu'on en a soin.

On donnera une chopine de ce cidre par jour à chaque matelot, outre sa bierre & son eau. Je serois d'avis aussi qu'on distribuât du vinaigre à l'équipage, sur-tout lorsque les provisions commencent à se gâter. On doit encore avoir soin de laver les ponts avec du vinaigre, après en avoir renouvellé l'air au moyen de la machine de M. Sutton, ou du ventilateur de M. Hales ; ce qu'on doit faire une fois par jour au moins.

S'il arrive que les flottes se mettent en mer en automne, on se pourvoira d'une quantité suffisante de pommes ; elles se gardent deux ou trois mois,

lorſqu'on a ſoin de les bien choiſir, & de les enfermer dans des caiſſes bien ſèches. Les limons & les oranges ſe gardent encore plus long-temps, lorſqu'on les enveloppe d'un morceau de flanelle, ou de quelqu'autre étoffe qui puiſſe abſorber leur humidité, & qu'on les enferme dans des vaiſſeaux bien ſecs. Au cas que cela ne ſoit pas praticable, on y ſuppléera par un mêlange de jus de limon & de rum ; cette liqueur ſe garde long-temps, & vaut infiniment mieux que les liqueurs fortes dont on uſe dans les vaiſſeaux & ailleurs. On remarquera en paſſant, que le jus de limon corrige parfaitement les mauvaiſes qualités de ces liqueurs diſtillées.

Au cas que l'eau vienne à ſe corrompre, on la rendra moins malfaiſante en y mêlant du jus de limon, de l'élixir de vitriol, ou du vinaigre. Les ſoldats romains n'avoient d'autre boiſſon que le *poſca* (de l'eau & du vinaigre) & s'en trouvoient bien.

On a introduit depuis quelque temps l'uſage de l'élixir de vitriol & du vinaigre dans les vaiſſeaux, & l'on vient de donner depuis peu un ordre pour y introduire celui du cidre. Je ſuis perſua-

dé qu'il aura ſon utilité, ſi l'on ſçait ménager cette boiſſon comme il faut, par l'expérience que quelques-uns en ont déjà faite. Au défaut du cidre, on pourra diſtribuer à l'équipage le vin des priſes que l'on fait, lequel eſt ordinairement foible & pouſſé, & ſe gâte ordinairement lorſqu'on veut le garder.

On trouvera peut-être mon projet diſpendieux ; mais doit-on appréhender la dépenſe, lorſqu'il s'agit de la vie de tant de braves ſujets. Les Romains ne marchoient jamais ſans vin & ſans vinaigre, & en donnoient tous les jours à leurs ſoldats & à leurs matelots. Si ce brave peuple a fait tant de dépenſe pour conſerver la ſanté de ſes ſoldats, pourquoi les Anglois en feroient-ils moins pour maintenir celle de leurs Matelots ?

Au reſte, rien n'eſt plus préjudiciable à l'état, que d'enrôler les matelots au retour de leurs voyages, ſans leur donner le temps de ſe refaire, & de diſſiper les chagrins qu'ils ont eſſuyés ; & je ſouhaite, pour l'honneur de ma nation, qu'on trouve un autre

moyen d'équiper nos flottes, plus conforme à l'humanité & à la liberté dont nous jouissons.

Plimouth, ce 30 Septembre 1747.

DISSERTATION

SUR

LES MAUX DE GORGE

GANGRENEUX.

Par J. HUXHAM.

DEPUIS la publication de mon *Eſſai ſur les Fiévres*, je me ſuis trouvé ſouvent à portée de faire, ſur une maladie d'une nature putride & maligne, des obſervations qui confirment entièrement mes principes ſur la cauſe & le traitement des fiévres malignes peſtilentielles. Je veux parler de l'*Angine maligne*, ou *Maux de gorge gangreneux*, qui ont été très-communs en différens cantons d'Angleterre depuis quelques années, & qui y ont fait

beaucoup de mal, surtout parmi les enfans.

Le docteur Fothergill, homme de beaucoup d'esprit, nous donna en 1748 la première histoire exacte que nous ayons eue en Angleterre de cette maladie. Des Médecins d'Italie & d'Espagne en ont très-bien décrite une toute pareille, qui fit beaucoup de ravages en Espagne & en Italie au commencement du dernier siécle. Il y a apparence que ces ulcères d'Egypte & de Syrie, dont parle Arétée de Cappadoce, & ces ulcères pestilentiels des amygdales dont Aëtius Amidenus a écrit, étoient de cette nature. Enfin, quelques-unes des fiévres scarlatines, dont il est question dans Morton, y ont beaucoup de rapport.

Je n'ai rencontré cette maladie dans cette ville & aux environs, que depuis six ou sept ans, quoiqu'il y en eût déjà un ou deux qu'elle fît ses ravages autour de Lostwithiel, Saint-Austle, Fowye & Liskeard; elle régna ici depuis la fin de l'année 1751, jusqu'en Mai 1753, & elle se répandit, surtout durant celle de 1752, non-seulement sur les enfans, mais sur quantité d'adultes aussi.

Comme les hiſtoires circonſtanciées & fidelles des maladies, de leurs différens ſymptômes, & de la méthode qu'on a ſuivie dans le traitement, ſont le meilleur moyen d'avancer l'art de guérir ; les Médecins devroient s'étudier à décrire ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux, lorſqu'ils ſont appelés chez les malades, & à rendre compte des bons & mauvais effets de leurs méthodes & des médicamens qu'ils ont employés. Cela ſeroit particulièrement néceſſaire toutes les fois qu'il s'offre des cas de pratique nouveaux & extraordinaires. Il faudroit alors obſerver avec ſoin les différens ſignes pathognomoniques & diagnoſtiques, les évacuations, le régime ; les médicamens, ſelon qu'ils auront bien ou mal réuſſi ; & mettre tout cela par écrit. Ce que je recommande ici, je vais tâcher de le mettre en pratique.

Il tomba beaucoup d'eau durant toute l'année 1751 ; l'été ſur-tout fut extraordinairement humide & froid en général, & le temps étoit toujours chargé de nuages. Au commencement de Juin cependant il fit exceſſivement chaud, & dans le cours de Juillet & d'Août il y eut quelques jours d'une chaleur étouf-

fante. L'atmosphère fut presque toujours épaisse & humide, & cependant le mercure se tint toujours fort bas dans le baromètre. Les fruits de la terre ne mûrirent point ; ils étoient pleins d'eau & insipides ; les grains de toute espéce souffrirent beaucoup, & la récolte fut très-mauvaise. Malgré tout cela, il y eut peu de maladies, & il ne fut pas question d'épidémie, si ce n'est qu'en Juillet & Août il se répandit dans la ville beaucoup de petites véroles, apportées en Mai par le régiment de Conway ; & qu'il y eut, vers la partie méridionale de cette contrée, quelques fiévres putrides & miliaires. Au reste, quoiqu'il n'y eut pas beaucoup de maladies, les affections hypochondriaques & hystériques gagnèrent, & l'on voyoit régner par-tout une espèce d'indolence & d'abattement d'esprit.

Les petites véroles devinrent beaucoup plus communes en automne, & d'une nature beaucoup plus maligne que quand elles avoient commencé à paroître ; de sorte que vers le milieu de l'hyver, elles étoient très-dangereuses & très-répandues. Environ ce temps-là il y eut beaucoup de catar-

rhes, de rhumes, & de maux de gorge muqueux & inflammatoires, quelques pleuréſies & péripneumonies; & le plus ſouvent à la ſuite de tout cela, ſurvenoient des éruptions éréſipelateuſes, ou de puſtules.

Le temps ne ceſſoit point d'être humide, & fut ſouvent orageux; le vent étoit variable. Le mois de Décembre fut froid, mais humide depuis le 15 juſqu'au 25. Les mêmes maladies continuèrent à régner; & environ la fin de l'année, il y eut çà & là des maux de gorge gangréneux.

Le commencement de l'année 1752 fut froid & humide; il y eut des ouragans fréquens; le vent fut le plus ſouvent à l'eſt, ſe tournant fréquemment, tantôt au nord, tantôt au ſud. Communément le mercure ſe tint fort bas dans le baromètre; au commencement de Janvier cependant il s'y porta très-haut; il y avoit alors un brouillard très-froid: la petite vérole continua à être épidémique: elle étoit ſouvent cryſtalline, ſans coction d'humeurs & ſans ſuppuration juſqu'à la fin; quelquefois confluente, petite, applatie; quelquefois les puſtules étoient noires & ſanglantes, & çà & là accompagnées

de pétéchies. Les pleuropéripneumonies & les rhumatismes furent assez communs ; il y avoit aussi beaucoup d'esquinancies catarrhales & muqueuses, accompagnées de toux considérables, & de crachats abondans & clairs. Vers ce temps enfin, il y eut quelques maux de gorge gangréneux, accompagnés d'un degré de fièvre assez considérable.

Dans le mois de Février, au commencement comme à la fin, le mercure se tint élevé, & l'air fut serein, sec & froid ; mais depuis le 8 jusqu'au 21, il y eut beaucoup de pluies, & le vent se tint à peu près toujours au Sud. Il y eut dans la ville beaucoup de petites véroles, quoiqu'il y en eût peu dans le voisinage : il y eut un assez bon nombre de pleurésies, de péripneumonies & des rhumatismes ; une grande quantité de maux de gorge catarrheux & muqueux, des esquinancies inflammatoires, entre lesquelles il y en avoit toujours quelques-unes d'une espéce maligne.

L'air fut assez froid & assez sec en Mars, sur-tout vers le commencement & vers la fin. Le mercure alla haut dans le baromètre, & ne descendit ja-

mais beaucoup. Les petites véroles devinrent plus bénignes & moins fréquentes ; les autres maladies furent auſſi moins communes ; mais elles furent plus inflammatoires : il n'y eut point de maux de gorge gangréneux. Pluſieurs perſonnes eurent des toux violentes, & de longues attaques d'aſthme. Le ſang récemment tiré, étoit communément plus épais & plus viſqueux qu'il n'avoit été depuis pluſieurs mois.

Le vent devint nord eſt au commencement d'Avril, ce qui rendit le temps ſec, ſerein & un peu froid : le mercure ſe tenoit élevé ; mais il ſurvint, pendant 4 ou 5 jours, des pluies abondantes, & le vent revint nord-eſt ; & depuis le 21, il fut oueſt-nord-oueſt. Il y eut çà & là des petites véroles, dont quelques-unes furent d'un caractère mauvais. Il y eut beaucoup de pleuréſies & de péripneumonies, des rhumatiſmes, des jauniſſes & des hydropiſies en grand nombre, des toux fâcheuſes par tout. Beaucoup de gens, adultes comme enfans, furent attaqués de vers.

Le temps fut aſſez agréable en Mai, & cependant l'été fut humide, froid & incommode, l'atmoſphère épaiſſe & pleine de brouillards, le mercure ra-

rement élevé dansle baromètre, & les vents de sud-oueſt & de nord-oueſt furent les plus communs ; les fruits de la terre ne mûrirent pas bien ; ils étoient aqueux & inſipides : les boiſſons furent mauvaiſes : les grains ne furent pas meilleurs. Tout le monde ſe plaignoit de laſſitude, & d'avoir l'eſprit triſte & abattu. Les petites véroles devinrent beaucoup plus communes en Juin, & furent épidémiques tout l'été. Elles étoient d'une nature beaucoup plus maligne qu'au printemps ; & non-ſeulement ici, mais encore dans les lieux circonvoiſins. Elles furent aſſez communément confluentes ; les puſtules en étoient petites, & quelquefois noires. Il ſurvenoit hémorrhagie du nez, ſur-tout aux enfans ; mais les pétéchies furent beaucoup moins communes que je ne m'y attendois : quelquefois les puſtules étoient cryſtallines ; il ne ſe faiſoit point de coction, ni de ſuppuration ; il ſurvenoit de larges ampoules, & une éroſion conſidérable de la peau. Il y eut enfin dans cette ſaiſon beaucoup plus de rhumatiſmes, de gouttes & de toux qu'à l'ordinaire.

En ce même temps il régna auſſi une eſpéce de fiévre, toute ſemblable à celle

celle à laquelle (dans mon premier volume des Epidémies) j'ai donné le nom de *Febris Anginoſa*, fiévre d'eſquinancie ; elle ſe fit ſentir avec beaucoup de violence. Elle étoit accompagnée d'éruption de puſtules ou de taches rouges, & ſuivie de grandes démangeaiſons ; après quoi, l'épiderme ſe détachoit par écailles. Le pouls étoit communément dûr, vif & petit ; la reſpiration chaude & laborieuſe, avec grande oppreſſion des hypocondres ; l'urine quelquefois crue & pâle, quelquefois haute en couleur & trouble, mais ſans ſédiment. Le délire ſurvenoit pour l'ordinaire bientôt. Au commencement le malade ſupportoit fort bien la ſaignée, & le ſang étoit communément coënneux, quoiqu'il le fût beaucoup moins en général que dans les eſquinancies d'une eſpèce vraiment inflammatoire ; mais il convenoit rarement de la faire copieuſe, plus rarement encore d'y revenir.

Dans toutes les eſpéces de fiévre on remarquoit une diſpoſition ſurprenante aux éruptions d'un ou d'autre genre, aux ſueurs, aux maux de gorge, & aux aphthes. La petite vérole fut très-fatale

durant le mois d'Août, & quelquefois accompagnée d'ulcérations gangréneuses dans la gorge, avec difficulté d'avaler. Les maux de gorge gangréneux, qui étoient pour lors fréquens, se compliquoient vraisemblablement avec la petite vérole.

En Automne le temps fut beaucoup plus beau & plus agréable qu'en Eté. Le mois d'Octobre particulièrement fut en grande partie serein, & le mercure élevé dans le baromètre, quoique l'atmosphère fût assez généralement épaisse, quelquefois même très-humide, & que le vent fût communément à l'est. Le mois de Novembre fut moins humide & moins orageux que de coutume, & assez chaud en général; le mercure se tint assez haut dans le baromètre, eu égard au degré d'humidité de l'air. Au commencement de Décembre le mercure monta considérablement: l'air fut froid & sec, le vent est-nord-est; mais depuis le 6 jusqu'au 26, le temps fut très-humide, chargé de brouillards, & quelquefois orageux; le mercure baissa beaucoup. Sur la fin le vent revint à l'est; le mercure remonta, & le temps devint froid & serein.

Durant cet intervalle la petite vérole fut toujours épidémique de tous côtés ; & quoique vers le mois de Septembre & d'Octobre elle fût communément d'un meilleur caractère, il y en eut pourtant toujours de très-confluentes, avec pétéchies & hémorrhagies du nez. En Décembre elles furent ſouvent ſans coction ni ſuppuration juſqu'à la fin ; les puſtules, qui étoient nombreuſes, ſe réuniſſoient pour former de larges ampoules, avec profonde éroſion des parties adjacentes. Les croutes de celles qui étoient noires & confluentes ſubſiſtoient quelquefois encore plus de 30 jours après l'éruption. Il y eut auſſi toujours des fiévres d'eſquinancie. On vit beaucoup de maux de gorge gangréneux en Septembre, & il y en eut en Octobre. Ils furent prodigieuſement communs dans la ville & autour de nous, en Novembre & Décembre, & ils emportèrent une infinité de monde, adultes comme enfans. Dans tout ce temps-là, preſque tout le monde fut attaqué de maux de gorge catarrheux & muqueux ; mais ils n'étoient ni fort graves, ni fort dangereux. En Octobre, particulièrement après quelques jours d'un temps épais, orageux

& pluvieux, il y eut, depuis le 12 jusqu'au 16, des matinées très-fraîches, avec beaucoup de gêlée blanche & un peu de glace ; ce qui produisit bientôt une légion de maux de gorge, de rhumes de cerveau, de fluxions, des toux ; & tout cela accompagné d'un peu de fièvre, & quelquefois d'un grand flux de ventre, avec plus ou moins de tranchées. Les toux, les catarrhes, les rhumatismes & les flux de ventre, furent extrêmement communs en Novembre & Décembre ; les toux catarrhales sur-tout le furent tellement, que presque personne n'en fut exempt. Enfin, quoiqu'il y eût peu de péripneumonies ou de pleurésies, la phthisie pulmonaire attaqua beaucoup de gens, & plusieurs moururent dans le marasme.

Il se passa de cette manière plusieurs mois, durant lesquels il y eut presque toujours des fièvres légères à la vérité, mais toujours accompagnées de maux de gorge, d'aphthes, & de quelque éruption cutanée ; ce qui arrivoit de même dans les pleurésies & les péripneumonies, tant la constitution de l'air sembloit en tout disposée à produire des éruptions dans tous les genres

d'indiſpoſitions où ſe joignoit la fièvre. Le ſang, qu'on tiroit aux malades durant tout ce temps, étoit très-rarement viſqueux ; mais plutôt & en général d'une belle apparence, & tout au commencement de la maladie ſurtout, où il étoit très-fluide.

Ainſi finit l'année 1752 ; le reſte de l'hyver & le printemps furent très-froids & très-humides. La froidure alla juſqu'à la mi-Mai, & rendit le printemps très-tardif ; mais paſſé ce terme, la chaleur & le beau temps prirent le deſſus, & l'été fut le plus chaud & le plus agréable qu'on eût vu depuis pluſieurs années. La petite vérole, ainſi que les eſquinancies catarrhales & malignes, devinrent moins fréquentes & moins funeſtes, depuis Janvier juſqu'en Mai ; de ſorte qu'elles ceſsèrent tout-à-fait. A l'approche du printemps il y eut quelques pleuréſies & péripneumonies, & beaucoup de catarrhes. Le ſang, nouvellement tiré, étoit en général beaucoup plus épais & plus viſqueux qu'il ne l'avoit paru depuis pluſieurs mois.

J'ai cru devoir rendre, en peu de mots, cette eſpèce de compte de la conſtitution de l'air & de la nature des maladies durant cette période de temps,

où l'on a vu les maux de gorge d'une espèce ou d'autre, beaucoup plus répandus qu'on ne se souvenoit qu'ils l'eussent jamais été ; où toutes les différentes éruptions cutanées furent prodigieusement communes aussi, & cela à la suite des fièvres les plus légères. Je l'ai particulièrement fait, parce que d'après cela l'on peut former quelque conjecture raisonnable sur la cause & la nature de ces maladies. Les saisons froides & humides les occasionneroient-elles, en empêchant le cours libre & régulier de la transpiration ? En effet, la matière de la transpiration supprimée devient très-âcre, & produit à la fin quantité de maladies, sur-tout celles qu'on renferme sous la dénomination générale de scorbut, & plus immédiatement encore aux catarrhes, esquinancies, péripneumonies, flux de ventre, coliques, &c. qui sont notoirement l'effet de la transpiration supprimée ; mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions de cette nature : je ne me suis proposé que de donner l'histoire la plus exacte qu'il me sera possible *des maux de gorge gangreneux*, qui ont regné ici durant l'espace de temps dont j'ai parlé, &

sur-tout en 1752, à quoi j'ajouterai la méthode du traitement qui m'a paru réussir le mieux.

Les attaques de ce mal s'annoncèrent très-différemment dans différentes personnes. Chez les uns, c'étoit d'abord le frisson, avec quelque épaississement & quelque sensibilité dans la gorge, & une tension douloureuse du col : chez les autres, c'étoit des alternatives de chaud ou de froid, avec un peu de mal de tête, quelques vertiges ou de l'assoupissement : d'autres encore avoient d'abord une fièvre plus considérable, grand mal de tête, mal dans le dos, dans les membres, grande oppression dans les hypochondres, avec des soupirs continuels : d'autres enfin, tout au contraire, n'avoient, pendant un jour ou deux, que de l'émotion, sans se trouver ni mal ni bien ; mais, peu à peu, la fatigue & l'anxiété les abattoient, & les forçoient à garder le lit : tel étoit, sous ces différentes formes, le début de cette maladie. Le plus communément cependant c'étoit d'abord des alternatives de chaud & de froid, pesanteur & douleur de tête, mal de gorge & enrouement ; un peu de toux, mal à l'estomac, des vomissemens &

des selles fréquentes, sur-tout dans les enfans, chez qui ce symptôme étoit quelquefois très-fâcheux, au lieu que dans les adultes c'étoit, à ce dernier égard, le plus souvent le contraire. Tous également avoient l'esprit tout-à-fait abattu; enfin, le mal commençoit toujours par une foiblesse subite, une grande pesanteur de poitrine, avec défaillance. Le pouls en général étoit vif, petit & sautillant, quoique quelquefois pesant & onduleux. L'urine étoit communément claire, pâle & crue : elle étoit cependant, dans les personnes d'un certain âge, haute en couleur, en petite quantité, ou bien comme du petit lait trouble : les yeux étoient pesans, rouges, & quelquefois pleurans : le visage souvent plein, rouge & bouffi, quoique quelquefois pâle & abattu.

Quelque légère que fût dans la journée l'apparence du mal, la nuit en aggravoit beaucoup les symptômes; c'étoit le temps où la fièvre redoubloit : quelquefois même le délire prenoit dès la première nuit. Le redoublement revenoit constamment le soir pendant tout le cours de la maladie. Il faut que j'avoue que souvent, vers la fin de la maladie, je n'ai pas été peu surpris de

trouver que mon malade avoit passé toute la nuit dans un délire phrénétique, après l'avoir laissé dans la journée aussi frais & tranquille qu'on pouvoit l'espérer.

Peu d'heures après la première attaque du mal, aussi-tôt même quelquefois, on sentoit de l'enflure & de la douleur dans la gorge. Les amygdales devenoient très-enflées & très-enflammées : un peu après se déclaroit l'enflure des glandes parotides & maxillaires, laquelle devenoit très-considérable en très-peu de temps, quelquefois même aussi-tôt : enforte que le malade sembloit menacé d'étouffement. La gorge paroissoit bientôt d'un rouge fleuri & foncé, ou plutôt d'une forte couleur cramoisie, lustrée & brillante : enfin, très-communément il paroissoit sur la luette, les amygdales, le voile du palais, & la partie postérieure du pharynx, quelques taches blanchâtres & livides, dispersées çà & là, qui souvent ne tardoient guères à s'aggrandir ; de sorte qu'une ou deux couvroient la luette, les amydgdales, &c. C'étoit les escharres des ulcères superficiels, qui quelquefois causoient érosion profonde dans les parties.

Vers ce temps, la langue n'étoit que blanche & humide au bout; mais à la racine elle étoit fort chargée, & couverte d'une matière épaisse, jaunâtre, ou brune. L'haleine devenoit alors, de moment en moment, plus fétide, & finissoit par être insoutenable, quelquefois au malade lui-même.

Le second ou le troisième jour, tous les symptômes s'aggravoient, & la fièvre augmentoit. Ceux qui n'en avoient pas été accablés, & l'avoient soutenue pendant 30 ou 40 heures, ne lui résistoient plus : l'insomnie, les anxiétés devenoient sensiblement beaucoup plus grandes, ainsi que la difficulté d'avaler : la tête se troubloit, devenoit douloureuse & pesante. Il y avoit toujours en général plus ou moins de délire, quelquefois une insomnie totale, & une phrénésie continuelle : chez d'autres cependant c'étoit une grande stupidité, avec des tressaillemens fréquens, & le malade se parloit en marmotant à lui-même : la peau étoit sèche, rude, & il y avoit chaleur, sans qu'il y eût de disposition à la sueur, si ce n'est très-rarement : l'urine étoit pâle, claire, crue, & assez souvent jaunâtre & trou-

ble : quelquefois le malade avoit des envies considérables de vomir ; quelquefois il y avoit un grand cours de ventre ; ce qui arrivoit sur-tout chez les enfans. Les escarrhes étoient très-étendues, & d'une couleur plus foncée ; il se formoit sur les bords un cercle plus livide ; la respiration devenoit, d'instans en instans, beaucoup plus difficile, & elle étoit accompagnée d'une espèce de râlement, comme si le malade alloit être étouffé, la voix étant tout-à-fait creuse & enrouée, précisément comme dans le cas d'ulcères vénériens dans la gorge. Le bruit qu'il faisoit en parlant & en respirant étoit si particulier, qu'il n'y avoit personne qui ne pût aisement reconnoître à ce bruit la maladie dans ceux qu'elle attaquoit ; c'est pour cela, sans doute, que les Médecins espagnols l'appeloient le *Garotillo* ; ce qui exprime le bruit qu'on entend chez un homme qu'on étrangle avec une corde. Je n'ai jamais observé dans aucun malade ce son aigu & glapissant, qui est commun dans les esquinancies inflammatoires. L'haleine de tous ces malades devenoit, de plus en plus, nauséabonde ; elle étoit même insupportable dans quelques-uns, principalement vers le

temps de la crise ; & vers le quatrième ou le cinquième jour, plusieurs crachoient des mucosités puantes & purulentes, quelquefois teintes de sang : d'autres fois la matière en étoit tout-à-fait livide, & d'une odeur abominable. Dans la plûpart les narines même étoient fort enflammées & excoriées, continuellement dégoûtantes, d'une matière très-pénétrante, ichoreuse ou sanieuse, laquelle étoit si excessivement âcre, qu'elle corrodoit non-seulement les lèvres, les joues & les mains dans les enfans, mais les doigts même & les bras des femmes qui avoient soin d'eux. Dans l'ulcération des narines commençante, les enfans éternuoient presque continuellement. Il y eut peu d'adultes d'attaqués, au moins jusqu'à un certain point. Il étoit surprenant combien d'humeur se dégorgeoit par cette voie chez les enfans ; ils en avoient le visage, les mains & les bras couverts ; ils vouloient grater, & ils faisoient venir des ampoulles tout au tour. La suppression de cet écoulement de la bouche & du nez étouffa quelques enfans, & il y en eut qui en avalèrent une telle quantité, qu'elle occasionna des excoriations dans les intestins, des trau-

chées violentes, des dyſſenteries, &c. & juſqu'à des excoriations de l'anus & des feſſes. Non-ſeulement les narines & la gorge étoient attaquées par cette matière ſi âcre, mais quelquefois la trachée artère même, & les malades rendoient en crachant des lambeaux de ſes membranes externes, avec beaucoup de ſang & de ſanie. Dans cette extrémité du mal, le malade languiſſoit long-temps, & mouroit enfin phthiſique. Il arrivoit fréquemment auſſi que ces matières tomboient tout-à-coup & avec violence ſur les poumons, & emportoient le malade avec les ſymptômes de la péripneumonie.

J'étois quelquefois étonné de voir l'aiſance aſſez grande, avec laquelle quelques-uns avaloient, malgré le gonflement des amygdales & de la gorge, la quantité de mucus épais, & le bruit de la reſpiration, qui étoit à un degré effrayant; ce qui me paroît prouver aſſez que les eſquinancies malignes viennent plutôt de l'acrimonie & de l'abondance des humeurs, que de la violence de l'inflammation.

Le plus communément l'eſquinancie ſurvenoit avant les exanthèmes; mais pluſieurs fois les éruptions cutanées pré-

cédoient le mal de gorge, & elles étoient quelquefois considérables, quoiqu'il n'y eût que peu de douleur dans la gorge ; au contraire, le mal de gorge étoit quelquefois le plus cruel, mais sans aucune éruption ; il survenoit dans ces cas grande démangeaison, & la peau se séparoit par écailles : cela arrivoit principalement aux personnes d'un certain âge, très-rarement aux enfans. Toutefois il se déclaroit en général une *efflorescence* très-remarquable sur la surface du corps, sur-tout chez les enfans, & cela arrivoit le plus communément le second, le troisième ou le quatrième jour : quelquefois elle n'occupoit qu'une partie, quelquefois elle couvroit presque tout le corps, quoiqu'il y en eût très-rarement sur le visage. Elle étoit tantôt d'une nature érésipélateuse, tantôt sous celle de pustules. Ces pustules étoient le plus souvent fort éminentes, d'un rouge foncé & enflammé, sur-tout sur la poitrine & les bras ; assez souvent cependant elles étoient petites, & il étoit plus facile de les sentir au tact que de les appercevoir ; elles donnoient seulement une espéce particulière de rudesse à la peau. La couleur de l'efflorescence étoit communément le cra-

moisi ; c'étoit comme si on eût barbouillé la peau avec du suc de framboise, & cela gagnoit jusqu'au bout des doigts. Toutes les fois qu'il y avoit bouffissure, avec une apparence d'inflammation à la peau, il arrivoit assez que les bras, les mains & les doigts s'en ressentissent évidemment, & qu'on y éprouvât de la roideur, & quelque douleur. La couleur cramoisie de la peau sembloit tout-à-fait particulière à cette maladie, quoique rarement l'éruption manquât de procurer au malade quelque soulagement manifeste, comme de l'anxiété, du mal d'estomac, du vomissement, de la diarrhée, &c. J'ai pourtant observé dans quelques sujets des éruptions universelles, avec beaucoup de feu, sans qu'il y eût le moindre changement en mieux ; bien plus, presque tous les symptômes paroissoient aggravés de beaucoup, particulièrement la fièvre, la pesanteur de poitrine, l'anxiété, le délire. J'ai même vu mourir un ou deux malades au milieu de l'attaque la plus cruelle de phrénésie, quoique couverts de l'éruption la plus enflammée & la plus universelle que j'eusse encore vu, si bien qu'elle sembloit, comme dans la petite vé-

role la plus confluente, ne dénoter que la quantité de la matière morbifique.

Je vis un jeune homme, d'environ douze ans, dont la langue, la gorge & les glandes amygdales étoient aussi noires que de l'encre ; il avaloit avec une difficulté extrême, & crachoit continuellement une matière sanieuse, noire & très-fétide pendant huit ou dix jours. Vers le septième jour, la fièvre diminua considérablement ; il lui survint une dyssenterie, quoique l'expectoration fétide, sanglante & sanieuse se continuât avec une toux très-forte ; il recouvra enfin la santé ; ce qui causa un grand étonnement à tous ceux qui le voyoient. Il eut, le second ou le troisiéme jour, une éruption considérable sur tout le corps ; & la démangeaison de la peau étoit si insupportable, qu'il se déchiroit tout le corps d'une manière cruelle. Cependant cette éruption, qui avoit paru à temps, ne diminua point la fiévre & la phrénésie, & ne détourna point les autres symptômes redoutables.

Une éruption douce & prématurée étoit le plus communément d'un bon augure, sur-tout lorsqu'ensuite l'épi-

derme tomboit par écailles ; ce qui étoit un des plus favorables symptômes qui pût survenir. Mais quand cette éruption prenoit une couleur livide ou plombée, ou rentroit trop promptement & sur le champ, chaque symptôme devenoit plus fâcheux, & le danger étoit urgent, particulièrement s'il paroissoit, de côté & d'autre, des tâches pourpres ou noires, comme cela arrivoit quelquefois : les urines devenoient limpides & claires ; il survenoit des convulsions, & bientôt le malade mouroit suffoqué.

Cette maladie parvenoit ordinairement à son état vers le cinquiéme ou le sixiéme jour, dans les jeunes sujets ; elle tardoit plus long-temps dans les personnes âgées, & souvent la crise ne se faisoit pas avant le onziéme ou le douziéme jour ; souvent même elle étoit imparfaite : quelques adultes en moururent en deux ou trois jours : la maladie se portoit sur le poulmon, & faisoit périr le malade comme s'il avoit eu une vraie péripneumonie ; ou sur le cerveau, & alors il mouroit dans le délire, ou dans une attaque de *coma*. Enfin, cette maladie excitoit dans quelques-uns une toux très-importune, des

crachemens de pus & de sang, & une fiévre hectique, qui faisoit mourir les malades phthisiques, après avoir langui pendant quelques semaines.

Si, vers le troisième ou quatrième jour, il survenoit une sueur douce & facile; si le pouls devenoit moins fréquent, moins foible, & plus égal; si le fond de la gorge se nettoyoit d'une manière sensible, & paroissoit passablement vermeil & frais, & qu'en même temps la respiration devînt libre & aisée, & que les yeux reprissent un certain degré de vivacité & de brillant, tout alloit bien, & bientôt il survenoit une crise salutaire par les sueurs qui continuoient en abondance, & des urines troubles qui déposoient un sédiment farineux; & enfin, l'expectoration se faisoit avec facilité, & l'épiderme tomboit en larges écailles. Mais s'il survenoit un frisson, & que les exanthèmes rentrassent subitement, ou devinssent livides; si le pouls devenoit petit & vif, & que la peau restât séche & brûlante, la respiration difficile, l'œil morne & abattu, les urines pâles & limpides, la phrénésie ou le *coma* ne tardoient pas à survenir, avec une sueur froide & visqueuse du visage &

des extrémités : la mort alors n'étoit pas éloignée, particulièrement s'il y avoit des hoquets, avec resserrement à la gorge, & des selles subites, involontaires, d'une matière liquide, de couleur livide, & d'une puanteur insupportable. J'ai remarqué des malades qui, quelque temps avant ce fatal période, avoient non-seulement le visage bouffi, pâle, luisant & huileux; mais encore le col prodigieusement enflé, & un air cadavereux; souvent même tout le corps devenoit œdémateux, & l'impression du doigt y demeuroit, la peau ne se relevant pas comme à l'ordinaire; ce qui marquoit que le sang étoit en stagnation dans les capillaires, & que les fibres avoient perdu toute leur élasticité.

Comme il y avoit différentes espéces d'esquinancies & de maladies éruptives, qui régnoient dans le même temps que les maux de gorge gangreneux parurent; la ressemblance des symptômes, au commencement de ces différentes maladies, ne causa pas peu d'embarras aux jeunes Médecins, principalement quand ils pratiquoient peu, pour trouver une méthode sûre de les guérir, surtout par rapport aux éva-

cuations ; car l'expérience avoit démontré que, dans ces maux de gorge grangreneux, la saignée & la purgation y étoient funestes, au moins jusqu'à un certain point.

Quoique je pense réellement que les praticiens, qui font la Médecine dans cette partie du Royaume, sont aussi soigneux, sçavans & éclairés que dans tout autre endroit de l'Angleterre, néanmoins j'ai eu quelque peine avec eux, pour leur faire comprendre la nature de cette maladie rare & singulière, & la leur faire bien distinguer de quelques autres maladies régnantes, qui avoient beaucoup de ressemblance avec elle. Je desirois qu'ils fissent attention au pouls, qui, dans le commencement de cette esquinancie maligne, étoit petit, vif, inégal & tremblotant, & qui, quoique plein & ondulant quelquefois, étoit cependant toujours pesant & inégal ; à l'abattement soudain de l'esprit & des forces, aux anxiétés perpétuelles, aux soupirs & à l'oppression des hypochondres ; aux yeux pesans, languissans & humides, de même que s'ils eussent été en pleurs ; aux urines pâles & crues, quoique quelquefois elles fussent troubles comme

du petit lait ; à la langue, qui étoit blanchâtre, & communément humide, quoique fort enflée à la racine ; à la couleur rouge & foncée de la gorge, qui étoit parsemée de taches ou pustules blanches ou pâles, avec une haleine mauvaise & quelquefois puante ; aux efflorescences rouges ou pourprées sur les mains, les bras, le col ou la poitrine, ou quelqu'autre éruption de même espéce, qui, chez les uns, paroissoient sous la forme d'érésipele ; & chez les autres, sous celle de pustules. Les symptômes qui accompagnoient cette maladie, même dès le premier jour, la distinguoient assez, & engageoient à prendre beaucoup de précaution, lorsqu'en la traitant on vouloit réussir. J'avois eu auparavant quelques exemples de l'imprudence des saignées & des purgations abondantes dans cette maladie, & quelques personnes me dirent que le sang qu'ils avoient tiré étoit beau & coloré ; en effet, je le trouvai aussi coloré que du sang d'agneau, mais sans consistance, de sorte qu'on le divisoit très-aisément avec une plume ; il donnoit peu de sérosité, ou même point du tout, comme feroit du sang sur lequel on auroit versé, pendant

qu'il sort de la veine, de l'esprit de corne de cerf ; ce qui l'empêche de se coaguler.

Je ne nierai pas que dans les personnes jeunes & pléthoriques, la saignée ne puisse être utile au commencement de la maladie, & je l'ai moi-même ordonnée avec succès, quand le mal de gorge étoit considérable, & qu'il y avoit en même temps une grande difficulté de respirer : trop répétée cependant, elle étoit très-préjudiciable, surtout quand le premier sang que l'on tiroit étoit mol & sans consistance ; car à la seconde ou troisiéme saignée, le sang étoit sanieux ; ce que j'ai souvent remarqué. J'ai pourtant quelquefois observé que le premier sang étoit couvert d'une peau ou couenne légère, blanchâtre ou livide, assez tenace : mais immédiatement au-dessous étoit une espéce de gelée molle, verdâtre ; & au fond un coagulum sans consistance, noir, & sans aucune liaison. Un sang de cette nature ne permettoit pas de pousser plus loin les saignées ; & c'est ce qu'on observe le plus souvent, quand le pouls est palpitant, & la chaleur forte dans l'attaque de cette maladie. J'avoue que j'ai été moi-même trompé

deux ou trois fois. Quand cette maladie commença à paroître, une fois je la pris pour une vraie péripneumonie ; mais le mal de gorge, l'éruption scarlatine, la mauvaise odeur de la respiration, & les pétéchies qui survinrent bientôt, me firent connoître quelle étoit la vraie maladie.

J'ai observé plusieurs fois la même viscosité dans le sang au commencement des fièvres malignes, quoique celui que l'on tiroit deux ou trois jours après à la même personne fût dissout, sans consistance, & comme sanieux. J'en ai eu encore plusieurs exemples dernièrement parmi les prisonniers françois, qui périssoient par douzaines d'une fièvre pestilentielle & contagieuse, fréquemment accompagnée de pétéchies & de cours de ventre sanguinolent. Dans cette fièvre, comme dans la plûpart des autres, les Chirurgiens François saignoient tous les deux jours. J'ai vu, en différentes occasions, le sang de quelques Officiers qui étoient traités ainsi ; ce n'étoit, à la troisiéme ou quatriéme saignée, que du pus, quoique le sang eût été d'abord fort épais. La pratique de ces Chirurgiens étoit si mauvaise, que pendant qu'ils étoient ainsi occupés

à faire agir leur lancette, ils gorgeoient leurs malades de forts bouillons de bœuf & de mouton. Ils n'agissoient pas autrement, quoique les malades fussent dans un délire perpétuel, couverts de pustules noires & pourprées, & que leur langue fût noire comme de l'encre, & aussi séche & raboteuse que de la pierre ponce. Je suis persuadé qu'il est mort un très-grand nombre de ces prisonniers François, par l'effet de cette pratique absurde.

L'état couenneux du sang au commencement des fiévres pestilentielles & contagieuses, ne détruit pas ce que j'ai dit dans mon Essai sur les fiévres, de l'action des miasmes contagieux sur le sang : au contraire, il le confirme ; car quoique ces miasmes tendent à décomposer le sang, & le fassent même presque sur le champ, il peut arriver que, si des personnes fortes, & qui ont le sang fort épais, sont attaquées de ces fiévres malignes & contagieuses, leur sang paroisse visqueux & couenneux au commencement de la maladie ; mais dans la suite, par l'action des ferments contagieux (si je puis m'exprimer ainsi) le sang se trouvera dissout de plus en plus, de sorte qu'il ne

sera

sera plus qu'une espéce de sanie, comme on le voit aux saignées que l'on fait alors. On a donc raison d'agir avec précaution, par rapport à la saignée réitérée, quand on a un juste sujet de craindre la contagion & la malignité dans les fiévres, spécialement si on observe que le pouls & les forces deviennent très-foibles après la seconde ou troisiéme saignée, & quelquefois même d'une manière surprenante après la première.

Je reviens à mon sujet. Toutes les fois que j'étois appellé auprès d'une personne attaquée de cette maladie, & au commencement, en général au lieu de saignée j'ordonnois un lavement de lait avec du sucre & du sel, pour débarrasser les intestins, principalement quand le malade étoit constipé. Mais si la maladie commençoit avec la diarrhée, j'ordonnois quelques grains *de rhubarbe torréfiés*, *la poudre de scordium composée*, *& la décoction blanche*; & si le cours de ventre étoit trop abondant, je prescrivois le plus souvent une cuillerée ou deux de *la décoction de Fracastor de Fuller*, médicament très-efficace en ce cas. Lorsqu'il survenoit des nausées & le vomissement, j'ordonnois un léger

émétique, particulièrement aux adultes qui avoient beaucoup de peine à respirer, &, comme on peut le croire, la respiration en devenoit beaucoup plus facile : quant aux enfans, j'étois souvent obligé de les faire vomir avec *l'oximel scillitique & l'essence d'antimoine*, autrement ils étoient étouffés par l'abondance de mucosités & d'humeurs qui se faisoit dans leur gorge.

Immédiatement après je faisois prendre au malade une mixture composée *de sel volatil de corne de cerf*, *de suc de limons*, *& d'eau aléxitère simple*, à laquelle on ajoutoit *la poudre de contrayerva composée*, & un *peu de myrrhe & de saffran :* quant à ces derniers, je les ordonnois en bol avec un peu de *nitre*, si la fiévre étoit très-forte, & j'y ajoutois un grain ou deux de *camphre* pour les adultes, lorsque leur estomac pouvoit le supporter ; s'il ne le pouvoit pas, j'y substituois *un julep camphré*, *ou le vinaigre camphré*, *avec le sirop de groseilles noires*, *de framboises*, ou autre semblable. Le second ou le troisiéme jour, je faisois ajouter à la mixture saline ou au julep cordial, la *teinture de quinquina aléxitère*, qui, dans ce temps de la maladie, est préférable

au quinquina en ſubſtance, parce qu'elle favoriſe l'éruption des exanthêmes, ſans empêcher les ſueurs, qui, dans tous les temps de cette maladie, ſont très-favorables, pourvu qu'elles ſoient douces, uniformes & univerſelles. Il étoit fort difficile, il eſt vrai, de procurer des ſueurs aux malades; mais lorſqu'elles ſortoient doucement & également le troiſiéme, le quatriéme ou le cinquiéme jour, ou même plus tard, elles étoient critiques & ſalutaires; l'urine, qui auparavant étoit crue, claire, limpide, ſortoit ſur le champ avec des marques de coction, & dépoſoit une grande quantité de ſédiment pâle ou briqueté. J'ai quelquefois eſſayé de les exciter par des diaphorétiques doux & légers, & par une très-ample boiſſon d'*eau d'orge*, *de petit lait clair*, *de gruau*, *de thé*, ou autre choſe ſemblable. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu périr aucun de ceux qui eurent des ſueurs douces & univerſelles, quoique la démangeaiſon, qui s'y joignoit quelquefois, fût inſupportable, pendant que généralement la ſueur faiſoit bientôt ceſſer cette démangeaiſon, &, pour le moins, diminuoit conſtamment la fiévre: la

diarrhée, s'il y en avoit, cessoit presque sur le champ : on voyoit aussi disparoître l'enflure du col & des parotides en même temps, sitôt que les sueurs s'établissoient complettement. Elles étoient pour l'ordinaire très-fétides, même dans les petits enfans.

J'ordonnois communément l'*élixir de vitriol*, avec la *teinture de quinquina*, (excepté aux enfans en bas âge) ce qui est un très-bon reméde antiputride & aléxitère ; je faisois aussi prendre fréquemment le même élixir dans une infusion *d'orange de Séville*, faite avec *le vin clairet ou le vin d'Oporto & l'eau*, & ce mêlange étoit agréable & efficace.

Comme il étoit nécessaire de laver fréquemment la bouche & la gorge, je me servois d'un gargarisme fait d'*une décoction de figues, de roses rouges, de myrrhe & de miel dans du cidre âpre ;* ou *un léger mucilage de semences de coing, avec le sirop de framboises ou de groseilles noires*, ou *la teinture de myrrhe seule ;* & de temps en temps on pouvoit donner un peu *d'esprit de vitriol*, surtout après l'usage du gargarisme. Quelquefois je faisois respirer

la vapeur des *roſes rouges, des fleurs de camomille, de myrrhe & de camphre, bouillies dans le vinaigre*, auſſi chaude que le malade pouvoit la ſupporter, & il en retiroit un prompt ſoulagement.

Souvent l'enflure du col, des parotides, &c. augmentoit ſi ſubitement & avec tant de violence, qu'elle menaçoit de ſuffoquer le malade : néanmoins je regardois ces tumeurs externes comme critiques, & en conſéquence je tâchois de favoriſer le dépôt, en appliquant des *cataplaſmes âcres & des veſſicatoires :* quelquefois j'ai appliqué avec ſuccès des veſſicatoires ſur toute la gorge, depuis une oreille juſqu'à l'autre. Si ces applications ſont d'uſage dans les eſquinancies ordinaires, à plus forte raiſon doit-on les employer dans celle-ci, où les humeurs ſont exceſſivement âcres & malignes.

Comme il arrivoit fréquemment que le ventre étoit tendu & enflé, & qu'en même temps les urines couloient difficilement, alors *une fomentation émolliente avec les ſemences carminatives*, ou *des fleurs de camomille bouillies dans le lait & l'eau ;* ou bien *un lavement de*

même qualité, avec du sel & du sucre, étoient très-nécessaires pour débarrasser les intestins des grosses matières & des vents, & faire en même temps couler les urines. Les viscères s'en trouvoient soulagés, & la respiration en devenoit plus facile, en permettant au diaphragme d'exercer ses mouvemens avec plus de liberté. Si après cela le bas-ventre étoit fort tendu, & que le malade fût constipé, vers le cinquiéme ou sixiéme jour je donnois communément une dose de *rhubarbe*, avec *la manne* & le *lénitif*, & ensuite le quinquina en substance ; mais je ne le prescrivois jamais ainsi en substance, quand le ventre étoit fort enflé & resserré : j'attendois qu'il parût quelque signe de coction, & que l'épiderme commençât à tomber par écailles ; car je trouvois que ma *teinture*, ou *une décoction de quinquina*, avoit autant de succès, & même plus, parce qu'elle causoit moins d'oppression de poitrine. Je me suis servi aussi de la *résine de quinquina*, faite par l'esprit-de-vin ; elle est préférable à l'extrait ordinaire ; elle pèse moins sur l'estomac, & se garde mieux ; c'est pourquoi je pense qu'on devroit en tenir dans les boutiques.

Quoique la purgation ne ſoit pas convenable au commencement de la maladie, il n'en eſt pas de même à la fin : les purgatifs doux & tempérés, tels que *la rhubarbe*, *la manne*, &c. ſont alors néceſſaires pour emporter hors des inteſtins les matières putrides, qui, ſi on différoit plus long-temps, occaſionneroient des fiévres, une grande foibleſſe, la perte de l'appétit, l'enflure du ventre, & des obſtructions rebelles dans les glandes : j'ai même été quelquefois obligé de donner des doſes répétées de *calomelas*, pour diſſiper l'enflure des parotides & des glandes maxillaires, autrement elles reſtoient dures & enflées pendant long-temps, & à la longue tomboient en ſuppuration. Il a même été néceſſaire de frotter ces tumeurs avec *l'onguent mercuriel*, pour pouvoir les fondre. Le *calomelas* a été encore employé pour détruire les vers, & il les faiſoit ſortir en abondance. En général, après une ou deux purgations, le malade recouvroit promptement l'appétit & des forces ; pluſieurs cependant eurent beſoin de purgations fréquentes, & d'un uſage continué de *quinquina*, *d'athiops miné-*

ral, &c. pendant long-temps, & ensuite du lait & de l'air de la campagne, pour prévenir la fièvre hectique, dont quelques-uns périrent huit ou dix semaines après la première maladie.

Cette fièvre, dans laquelle le sang devenoit si acrimonieux, dissout & putride, étoit sans doute du genre des fièvres malignes & pestilentielles. Il n'y a aucun doute qu'elle ne fût contagieuse, puisqu'elle attaquoit des familles entières, & surtout les jeunes personnes. L'histoire de cette maladie prouve évidemment que cette contagion étoit produite par un grand degré d'acrimonie du sang. J'ai remarqué ailleurs que la contagion agissoit sur le sang, de même que sur les choses âcres ; & peut-être que les miasmes contagieux ne sont autre chose que des particules des vapeurs salino-sulphureuses très-exaltées, fournies par les corps malades & infectés. C'est une chose connue que les exhalaisons des animaux qui pourrissent, celles des membres gangrenés, l'air puant & mal-sain des prisons, &c. détruisent la consistance du sang, & produisent des

fiévres malignes & peſtilentielles ; de même que la ſanie qui découle des parties gangrenées, étant introduite dans le ſang, y produit une fiévre de même eſpéce. Il eſt certain que dans une vraie peſte, les émanations peſtilentielles produiſent, en peu d'heures, une diſſolution putride, & une diſpoſition à la gangrène, dans le ſang même des perſonnes les plus ſaines ; & dans le fait, ces maux de gorge gangreneux paroiſſoient avoir, en pluſieurs cas, la même virulence, puiſqu'on a trouvé par les diſſections non-ſeulement la gorge, mais encore le poumon & les inteſtins gangrenés, & que toute la maſſe du ſang étoit corrompue & putréfiée. L'inoculation de la petite vérole, dans laquelle on voit qu'une très-petite quantité de matière varioleuſe ſuffit pour donner cette maladie, prouve clairement & inconteſtablement qu'une très-petite quantité d'une matière morbifique peut infecter toute la maſſe du ſang ; & cela n'a pas de quoi ſurprendre, quand on connoît bien les terribles effets produits par une très-petite parcelle du venin de la vipère & du chien enragé.

Quoique cette esquinancie maligne & ulcéreuse paroisse être une maladie particulière, elle a cependant une grande ressemblance avec la fiévre angineuse, que j'ai décrite dans mon premier volume sur l'air & les maladies épidémiques; & il est assez remarquable que cette espéce de fiévre fût très-commune durant tout ce temps, & regnât çà & là dans cette contrée. Cependant il est certain que la fiévre angineuse étoit d'un caractère beaucoup plus inflammatoire que les maux de gorge gangreneux dont il est ici question. En effet, on a observé que le sang dans cette fiévre étoit beaucoup plus épais & visqueux que dans les maux de gorge, & que les saignées y étoient beaucoup plus utiles. Mais je crois que dans cette maladie, comme dans beaucoup d'autres maladies épidémiques, le genre de la maladie souffre beaucoup de variations par la constitution particulière de chaque sujet : la petite vérole, la rougeole, la fiévre scarlatine, &c. en sont en particulier une preuve évidente. Par exemple, la petite vérole produira une fiévre vraiment inflammatoire dans une personne dont les

fibres seront fortes & élastiques, & le sang épais & visqueux; dans une autre, dont les fibres seront foibles & lâches, & le sang dissout, elle produira une fièvre lente, putride, nerveuse, qui ne suffira point pour élever, comme il faut, les pustules, & sera encore plus insuffisante pour les mener à une louable suppuration. En un mot, la petite vérole la plus inflammatoire diffère autant ou plus de l'espéce maligne, que la fièvre angineuse, des maux de gorge gangreneux. C'est ainsi que la fièvre scarlatine, décrite par Morton, diffère de celle dont parle Sydenham. En effet, quoiqu'une espéce particulière de contagion produise toujours la même maladie, elle diffère pourtant beaucoup dans chaque personne qui en est attaquée, & elle doit être traitée en conséquence. Ainsi il y avoit quelques-uns de ces maux de gorge accompagnés d'une fièvre fort aiguë, & dans lesquels la saignée au commencement étoit très-indiquée, &, à quelques malades, un régime rafraîchissant étoit plus nécessaire qu'à d'autres : dans certains cas, j'ai même été obligé de donner le nitre avec les diaphorétiques. J'avouerai ce-

pendant que les médicamens chauds étoient plus nécessaires dans cette fièvre que dans toutes les autres, même quand la chaleur étoit considérable, autrement le pouls s'affoiblissoit d'une manière surprenante, & il survenoit bientôt des anxiétés & une oppression extraordinaires. J'ai donc été obligé de donner des aléxitères chauds dans cette maladie, & cela dans différens temps & à de jeunes personnes ; ce que je n'aurois pu tenter sans témérité, si l'expérience ne m'y avoit déterminé ; *tels étoient le saffran, le camphre, le contrayerva, la confection cordiale, la thériaque d'Andromaque, le vin brûlé uni à l'eau, la teinture de quinquina aléxitère.* Ma pratique a confirmé les effets qu'on connoît dans ces médicamens.

On se sert à tout propos du mot de *fièvre* dans la pratique de la médecine ; mais sa signification est trop vague & indéterminée. Il y a quelques maladies qu'on comprend sous ce nom général, & qui se guérissent mieux en augmentant la fièvre : de ce genre sont les fièvres quartes & les fièvres lentes nerveuses. L'esquinancie maligne, dont il est question ici, prouve aussi que toutes

les maladies aiguës ne doivent pas être traitées par les évacuans & les rafraîchissans seulement. Il y a sans doute, pour toutes les fiévres, des espéces de délayans appropriés, & certainement il y a des fiévres qui demandent plus que de l'eau d'orge & de la limonade. Mais j'ai déjà dit plusieurs choses à ce sujet dans mon Essai sur les fiévres : je ne ferai qu'ajouter ici un mot ou deux sur l'usage des sels alkalis volatils dans les fiévres pestilentielles, putrides & pétéchiales, dans lesquelles je crains fort qu'on ne les donne souvent mal-à-propos.

J'observerai que dans toutes les fiévres de cette espéce, on trouve le sang corrompu & dissout, & qu'enfin il devient fort âcre, &, en quelque sorte, purulent & putride. En conséquence, tout ce qui tend à rendre le sang âcre & dissout, doit être très-propre à produire de pareilles fiévres, & à augmenter leur malignité quand elles existent ; les sels alkalis volatils le font à un degré éminent ; car quoiqu'ils puissent retarder la putréfaction des chairs des animaux, & même du sang jusqu'à un certain point, quand il est hors des vaisseaux (ce que feroit aussi l'arsénic &

le sublimé corrosif) ; cependant si on les mêle avec le sang, tandis qu'il est soumis au pouvoir de la circulation & à l'action des vaisseaux, ils avancent sa dissolution, & par conséquent sa putréfaction. Il y a plus, si on les mêle avec le sang hors du corps, dans l'instant même qu'il sort de la veine, ils détruisent la texture des globules du sang, à peu près de la même manière que le venin de la vipère, en détruisant la cohérence & l'adhésion des parties qui le composent. Le sang même des personnes les plus fortes (comme je l'ai éprouvé sur le sang des chevaux les plus vigoureux) étant traité ainsi, ne se ramasse point en une masse séparée de la sérosité, comme à l'ordinaire ; mais il reste pour lors semblable à une gelée sans consistance ni fermeté, ou à une espéce de sanie. J'ai même observé que si on prend intérieurement des sels ou des esprits volatils en quantité & fréquemment, même en bonne santé, on devient sujet à des accès de fiévres, à des hémorrhagies ; les gencives deviennent saignantes & enflées ; l'haleine sent mauvais ; les urines enfin sont fétides : tous ces symptômes marquent suffisamment qu'il

y a un commencement de décomposition dans le sang.

De plus ces globules du sang, dissous & décomposés, sont plus propres à entrer dans les artères séreuses & lymphatiques ; & ne trouvant pas un passage libre au travers de leurs ramifications, ils s'y arrêtent & s'y corrompent : à la longue, ils rongent ces vaisseaux qui sont extrêmement tendres, particulièrement s'il s'y est joint une acrimonie saline, qui irrite en même temps ces petits vaisseaux ; augmente la chaleur, & cause ainsi promptement la corruption des humeurs & des vaisseaux : alors la lymphe & la sérosité, chargées de matières putrides, rentrent dans le sang, & en accélèrent grandement la corruption totale.

Les sels alkalis volatils, appliqués sur la peau, la corrodent & l'ulcèrent promptement ; & c'est un fait que, donnés intérieurement, ils causent plus de chaleur, à dose égale, que les alexitères les plus chauds, tirés du régne végétal. Je crois qu'ils ne produisent pas tant cet effet, en augmentant la circulation & le mouvement progressif du sang, qu'en excitant un mouvement intestin d'effervescence dans ses parties ;

car on a trouvé, par des expériences faites avec soin, que les alkalis volatils affoibliſſoient le ton des fibres & la force des vaiſſeaux, & conſéquemment diminuoient le mouvement régulier de la circulation : pour moi j'ai obſervé que, quand le ſang abonde en parties ſalines âcres, le pouls eſt foible, petit, vif & vacillant, comme dans le dernier degré du ſcorbut ; & que l'état acrimonieux & putride du ſang, qui produit les fiévres putrides, précede ſouvent les gangrenes, qu'on appelle *de cauſe interne*. De quelque façon que la choſe arrive, les forces de la nature ſe trouvent très-diminuées, & en particulier l'action vibratile des artères, quoiqu'il puiſſe arriver que les artères battent plus vîte, en compenſation du défaut de leur force & de leur plénitude naturelle, telle qu'on la remarque dans le mouvement libre d'une artère, convenablement remplie de ſang, & en action, comme elle doit être. La molleſſe & l'extrême groſſeur du cœur, telles qu'on les trouve dans les ſcorbutiques & les peſtiférés, ſont un effet de la foibleſſe & du grand relâchement de ſes fibres muſculaires. L'eſpéce particulière de chaleur âcre & brû-

lante, qu'on sent en touchant la peau des personnes attaquées de fièvre putride & maligne, semble venir plutôt de l'abondance des sels & des souffres âcres du sang, & de leur mouvement intestin, que de l'augmentation de la force projectile du sang. En effet, en portant la main sur le bras du malade, la chaleur paroît d'abord très-foible & surpasser à peine la chaleur naturelle: mais en l'y laissant plus long-temps, on sent dans le doigt une chaleur brûlante & désagréable, & cette sensation persiste & reste quelque temps encore, après qu'on a quitté le bras du malade. Le docteur *Pringle* a fait cette judicieuse remarque dans son Traité des *maladies des armées*, & *Galien* l'avoit observé long-temps avant lui. M. Quesnay l'appelle la chaleur d'acrimonie, & la distingue, fort à propos, de la chaleur de l'inflammation. Cette sensation approche réellement de ce qu'on sent en touchant un morceau de bois sec & chaud, ou en trempant le doigt dans de l'esprit de corne de cerf tiéde. Je crois cette observation propre à prouver l'abondance des sels âcres, qui sortent du corps par la transpiration dans ces fièvres fort putrides. Cette

chaleur brûlante qui, dans ces maladies, survient aux malades, & les incommode si fort, quoique les parties externes du corps soient actuellement froides, vient sans doute de la même cause. Je ne puis m'empêcher de croire que la chaleur qu'on observe dans les fiévres, & qui précede & accompagne la gangrene de cause interne, ne soit produite par l'acrimonie & le mouvement intestin des humeurs. Au moins n'est-elle pas produite par leur mouvement rapide ; car on trouve toujours le pouls foible & petit, quoique fréquent. La puanteur extrême & anticipée, ainsi que l'enflure des cadavres de ceux qui sont morts de fiévres putrides, & la sanie purulente qui sort de tous leurs émonctoires, sont des preuves évidentes du mouvement intestin, de la raréfaction, & de l'acrimonie des humeurs : c'étoit-là ce qui arrivoit ordinairement à ceux qui étoient morts des maux de gorge gangreneux, dont je viens de faire la description. Tout le corps enfloit prodigieusement, même jusqu'au bout des doigts & des orteils, avec une apparence cadavéreuse & livide : il s'exhaloit du corps du malade, quoiqu'il fût presque froid, une puan-

teur inſupportable, avant même qu'il fût mort : le ſang ſortoit en même temps par les oreilles, par le nez, la bouche & l'anus. Dans ces ſortes de malades on avoit trouvé le pouls très-foible & petit, quoique fréquent, dès le commencement de la maladie. Tout cela ne venoit-il pas de la grande quantité d'air, produite dans le ſang par le mouvement inteſtin, la chaleur & la putridité, qu'on ſçait être très-propres à en produire ? Et l'emphyſeme, qu'on remarque dans quelques gangrenes, ne vient-il pas de la même cauſe ?

Si nous conſidérons la formation & la nature des ſels des animaux, peut-être verrons-nous un peu plus clair dans cette matière. Les acides végétaux, les plus forts que nous prenons dans nos alimens, ſont bientôt changés par le *vis vitæ*, en un ſel neutre, ou en une eſpéce de ſel ammonical ; & étant plus long-temps expoſés à l'action des vaiſſeaux & de la chaleur du ſang, ils approchent de plus en plus de la nature alkaline ; & à la longue, ils prendroient cette qualité alkaline, s'ils n'étoient pas délayés, rafraîchis & cor-

rigés par de nouveaux alimens & des boissons acides. Les personnes qui ne vivent que de viande & de poisson, & ne boivent que de l'eau, contractent bientôt une grande puanteur de toutes leurs humeurs, à moins qu'ils ne fassent usage de quelque chose d'acide ou d'aigrelet : elles deviennent fiévreuses, & à la fin leur sang devient tout putride. Le sang des personnes qui meurent de faim devient très-âcre ; il produit des fiévres, la phrénésie, & un tel degré de putridité, qu'il détruit entièrement le principe de la vie. J'ai vu une fois un pauvre gentilhomme qui se fit mourir de faim par un accès de mélancolie : il ne voulut jamais, soit par force ou par raison, prendre de nourriture, ni aucune boisson, pendant plusieurs jours : bientôt la fiévre le prit ; le visage lui devint rouge, & toute la tête brûlante : son pouls étoit foible, mais très-fréquent : en trois ou quatre jours son haleine devint très-mauvaise ; ses lévres séches, noires & brûlées ; ses dents & sa langue noire & sanglante ; son urine, quand il en rendoit, très-colorée, & aussi puante que si elle eût été gardée un

mois ; à la longue, il trembloit continuellement, ne pouvoit point se tenir debout, encore moins se promener ; rêvoit & dormoit alternativement, & il tomba dans des convulsions fréquentes, dans lesquelles il suoit quelquefois beaucoup de la tête & de la poitrine, pendant que ses extrêmités étoient froides, pâles & flétries : sa sueur étoit d'un jaune brun, & d'une puanteur capable de faire vomir.

Il est certain aussi que si les sels du corps ne sortent continuellement & constamment par les urines, ils prennent une qualité délétère, comme on le voit dans l'*ischurie*, parce qu'ils contractent de plus en plus une qualité alkaline. Dans une suppression d'urine opiniâtre, ce n'est pas tant l'augmentation de la quantité d'humeurs, que l'acrimonie qu'elles acquièrent, qui fait le danger & amene la mort : je l'ai vu arriver très-promptement, quoique le malade eût eu des sueurs continuelles, & une diarrhée pendant tout le temps de la suppression. Je me souviens particulièrement d'une *ischurie renale*, dont une dame fort grasse mourut le troisième jour, quoiqu'elle eût été sai-

gnée deux fois très-copieusement, & qu'elle eût eu un cours de ventre pendant tout ce temps ; ce qui suffit pour qu'on ne puisse attribuer sa mort à l'abondance des humeurs. Elle ne rendit pas une goutte d'urine depuis l'instant où elle fut attaquée jusqu'à sa mort, quoiqu'elle eût pris de grandes doses de *cantharides*, tant en *substance*, qu'en *teinture*, de même que plusieurs autres médicamens, & en particulier du *calomelas*. Je ferai observer que quoique j'aie souvent vu de très-bons effets des cantharides dans les suppressions d'urines, si elles ne font pas un prompt effet, & qu'on en continue l'usage, elles ne font, par l'âcreté de leurs sels, qu'augmenter le mal, & avancer la mort du malade, en causant le délire & les convulsions, comme j'ai eu le malheur de le voir plusieurs fois.

Enfin, la génération des alkalis volatifs dans le corps humain, s'accomplit à ce qu'il paroît tout comme hors du corps. Si on laisse quelqu'espèce de plante verte que ce soit, même des plus acides, pressées en un gros monceau, elle s'échauffera bientôt ; la

chaleur augmentera par degrés de plus en plus ; (& même à un degré si fort, que lorsque la quantité est un peu considérable, le feu y prend) ; enfin, cette effervescence changera bientôt toute la masse putride, jusqu'aux sels essentiels & acides, en un sel alkali volatil, que l'on pourra retirer de cette masse putréfiée par la distillation ; & ce sel alkali volatil ne différera en rien de celui qu'on tire des substances animales. Dans les végétaux & les animaux, la production des alkalis volatils est donc le résultat de la chaleur & du mouvement sur les sels des végétaux. Plus la force de nos solides & de nos fluides agit long-temps sur eux, plus elle les exalte par degrés, jusqu'à l'état alkalin ; alors ils ne sont plus propres aux fonctions vitales ; ils les anéantissent même s'ils sont fort abondans, comme dans les fièvres très-putrides, les fièvres pestilentielles & pétéchiales. Je crois donc que, dans plusieurs cas, c'est jetter de l'huile sur le feu, que de donner aux malades des alkalis volatils ; car ils dissolvent & décomposent les globules du sang, & par-conséquent occasionnent très-vîte une putréfaction générale. Ces

sels, étant appliqués sur la peau, y excitent bientôt une escarre gangreneuse ; & lorsque le sang s'en trouve trop chargé, il devient comme une lessive brûlante & caustique, qui détruit les fibrilles nerveuses & les petits vaisseaux. Le cas arriveroit plus souvent & plus vîte qu'il n'arrive, sans l'usage des acides, des délayans, des adoucissans & des mucilagineux, qui corrigent à mesure cette tendance ; il paroît que le suc de limon & le vinaigre détruisent radicalement l'acrimonie du sang ; de sorte qu'appliqués avec intelligence, ils peuvent devenir des remédes très-utiles, dans plusieurs maladies.

Avant que de finir, qu'il me soit permis de rapporter ici l'observation suivante, qui est extraordinaire, & n'est pas éloignée de la matière que je traite.

Je soignai dernièrement un jeune homme de famille & fort riche, qui s'étoit tellement habitué à l'usage de ces sels volatils que flairent les dames, qu'à la fin il en mangeoit en quantité, & avec l'ardeur qu'ont pour les dragées ceux qui les aiment ; mais cette dépravation de goût fut punie. Il fut bientôt attaqué

attaqué d'une fièvre hectique, avec de fortes hémorrhagies par l'anus, le nez, les gencives; toutes ſes dents tombèrent, & il ne pouvoit rien manger de ſolide; il devint à rien, & ſes muſcles étoient mols & flaſques, comme ceux d'un enfant nouveau-né; il ſortoit de tout ſon corps des puſtules, qui lui cauſoient des démangeaiſons inſupportables, de ſorte qu'il ſe grattoit continuellement, & ſe déchiroit la peau avec les ongles: ſon urine étoit toujours très-haute en couleur, très-trouble & très-puante. On lui perſuada enfin, avec beaucoup de difficulté, d'abandonner ſa mauvaiſe coutume; mais il avoit tellement dérangé ſa conſtitution, qu'après pluſieurs mois de cet état miſérable, il mourut hectique, & dans le plus haut degré de maraſme. Je ſuis perſuadé qu'il ſeroit mort beaucoup plutôt, s'il n'eût fait un uſage fréquent & conſtant des vins les meilleurs & les plus exquis, & pris journellement une grande quantité de lait d'ânesſe, & de ſucs antiſcorbutiques acidulés, avec le jus d'orange de Séville, de limons, &c.

Au reſte, je ſuis bien éloigné de penſer qu'il faille rejetter de la matière

médicale les alkalis volatils, & que leur usage soit condamnable dans tous les cas : je suis, au contraire, très-persuadé qu'on peut les donner avec avantage dans beaucoup d'occasions ; mais il faut cependant en excepter les cas dont je viens de parler.

OBSERVATIONS

MÉDICINALES ET CHYMIQUES

SUR L'ANTIMOINE.

Par le Docteur J. HUXHAM.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je composai la dissertation suivante, je n'avois en vue que l'utilité des jeunes Médecins qui commencent à pratiquer ; & je m'étois réservé de donner, par la suite, ma méthode de préparer *l'essence* ou *le vin d'antimoine*, que je recommande avec tant de soin, & dont je me sers si fréquemment. Je la place ici d'autant plus volontiers, que je sçai qu'on a fait

plusieurs recherches infructueuses pour la découvrir ; elle n'est cependant pas difficile. La voici.

Prenez une once de verre d'antimoine bien préparé ; mettez-la en poudre, & laissez la infuser à froid dans vingt-quatre onces de vin de Madère pendant dix ou douze jours, en remuant de temps en temps : laissez la se rasseoir pendant un jour ou deux ; alors décantez la liqueur, filtrez-la au travers d'un papier gris-blanc, & gardez-la dans une bouteille bien bouchée : préparée de cette manière, elle conservera toutes ses propriétés pendant plusieurs années. Je préfère le vin de Madère, parce qu'il se conserve mieux que d'autres vins ; ce n'est pas qu'un vieux vin blanc d'Espagne ne fût aussi très-bon. Quant à l'aromat stomachique, que je faisois autrefois infuser avec l'antimoine, on peut l'omettre, comme n'étant pas d'une grande importance.

Il ne faudra pas réduire en poudre, ni triturer le verre d'antimoine dans un mortier de cuivre, ou de quelqu'autre métal, dans la composition duquel il entre, de crainte que les parties cuivreuses, qui s'en feroient

détachées, ne se dissolvent aussi dans le vin.

On doit généralement prendre cette précaution, quand on réduit en poudre une substance minérale dure, soit qu'on en prépare un médicament, ou qu'on veuille en faire quelque expérience.

On fait prendre à un adulte de ce vin d'antimoine dans du petit lait, du thé, du vin, de la bierre, du cidre; en un mot, dans quelque liqueur aqueuse ou vineuse, depuis trente ou quarante gouttes, jusqu'à soixante & quatre-vingt, comme un remède altérant, atténuant & diaphorétique. Il est vrai, les premières doses causent ordinairement quelques légères nausées, un peu de mal à l'estomac, quelquefois même quelques vomissemens, avec une selle ou deux; mais on n'en a pas fait usage deux ou trois jours, que l'estomac n'en est plus du tout affecté. Il n'est pas nécessaire de dire qu'une plus forte dose purgera & fera vomir vigoureusement: je dois seulement faire remarquer qu'elle excitera ces évacuations avec autant de sécurité, que la plûpart des autres émétiques & purgatifs drastiques.

Il feroit inutile, même ennuyeux, de donner une instruction plus détaillée sur l'usage de ce remède, puisqu'elle se trouve non-seulement dans les feuilles suivantes, mais aussi dans mon premier volume *de Aere & Morbis Epidemicis*, & dans mon Essai sur les fièvres. D'ailleurs, ce remède, comme tout autre, doit être particulièrement appliqué selon l'indication & l'état du malade.

OBSERVATIONS

MÉDICINALES ET CHYMIQUES

SUR L'ANTIMOINE.

IL n'y a pas encore deux siécles qu'un Médecin, qui prescrivoit l'antimoine, étoit chassé de la Faculté ; à Rome même, quelqu'un qui osoit se servir de la poudre cornachine, encouroit la peine des galères, parce que l'antimoine diaphorétique entre dans sa composition. De nos jours, au contraire, l'antimoine, sous cette forme ou sous toute autre, est regardé la pa-

nacée universelle, & les Charlatans s'en servent aussi bien que les Docteurs en Médecine. Ce minéral a sans doute de grandes propriétés ; mais il doit être exactement préparé & administré avec sagacité.

Quiconque voudra employer les remédes antimoniaux avec sûreté & avec succès, doit en bien connoître l'analyse & les principes qui le composent, sçavoir quels effets produiront leurs différentes combinaisons, ses préparations & leurs doses ; autrement il peut trouver un poison où il cherchoit un remède.

Qui pourroit en effet s'imaginer, sans en avoir l'expérience, que six ou huit grains de régule ou de foie d'antimoine, une plus petite quantité même de son verre, puisse causer les plus violens vomissemens ; au lieu qu'on peut prendre sans danger, & même avec avantage, un gros & plus d'antimoine crud, purifié seulement, tel qu'on le trouve dans les boutiques ? Mais, qui plus est, si l'on fait détonner & fondre ensemble partie égale d'antimoine & de nitre, il en résulte un foie d'antimoine émétique des plus puissans ; tandis que si l'on fait déton-

ner & calciner, à un feu convenable, trois parties de ce sel, & une seulement d'antimoine, ce procédé donne une chaux inactive, ou, comme on l'appelle, l'antimoine diaphorétique, qui n'a pas la moindre qualité émétique, ni purgative. D'un autre côté, si l'on met seulement un huitiéme de nitre en fusion avec l'antimoine, on obtient une espéce de régule médicinal très-doux. Pareillement, si l'on fait fondre une partie de sel de tartre avec cinq parties d'antimoine crud, on prépare un excellent reméde antimonial, qu'on appelle communément *régule médicinal*; cependant si deux ou trois parties de sel alkali fixe, & une de ce minéral, sont mises ensemble en fusion, il en résulte une espéce très-draſtique de foie d'antimoine, & ordinairement une petite quantité de régule. Mais l'antimoine, pour devenir un des plus violens émétiques qu'il y ait dans la nature, sans addition d'aucune autre substance, n'a besoin que d'être calciné jusqu'à vitrification; & si ce même verre est encore une fois calciné, mais par le moyen d'un large verre ardent, il est aussi-tôt converti en une chaux qui n'a plus de vertu, & semblable à

l'antimoine diaphorétique. La même chose arrivera, si l'on fait brûler le verre d'antimoine avec environ égale quantité de nitre.

Des expériences répétées pouvoient seules nous instruire de ces faits; & encore qu'ils paroissent étonnans, peut-être qu'en examinant la matière de plus près, nous en découvrirons aisément la raison.

La chose paroît être de cette manière. L'antimoine crud, pur, est composé de beaucoup de soufre, & d'une bien plus grande quantité de parties régulines métalliques. Le soufre, ou du moins ce que l'on peut appeller *le soufre extérieur*, est peu ou point différent du soufre commun, ainsi que Vanhelmont l'a soupçonné, & que Boerhaave, Hoffmann & Geoffroi l'ont depuis évidemment prouvé : je pense même qu'aujourd'hui personne ne disconvient, que les anciens Chymistes n'aient connu ce soufre, qu'ils appelloient *le soufre virulent & arsénical de l'antimoine*. Ce soufre, comme le soufre commun, est composé de l'acide vitriolique, & d'une substance bitumineuse & inflammable; & quoique Basile Valentin, Charas & d'autres Chy-

mistes parlent d'un vinaigre d'antimoine, il ne contient point d'autre acide que celui dont je viens de faire mention, ni aucune espéce de sel que l'acide vitriolique, quoiqu'en pensent autrement *Maets*, *Duncan*, *Bornett*, &c.

Mais quelqu'abondant que soit le principe sulfureux, la partie réguline y domine bien davantage; & au vrai, elle constitue toute la force ou l'essence de l'antimoine. C'est dans elle seule que réside sa vertu drastique & sa qualité émétique, ainsi que l'a suffisamment prouvé M. Geoffroy, & dont à présent je crois que peu de Chymistes doutent encore. En effet, il n'y a point de préparation antimoniale qui fasse vomir, dans laquelle la substance réguline ne soit abondamment; & c'est pourquoi il n'y a point de teinture d'antimoine faite avec l'esprit de vin rectifié, qui soit émétique au moindre degré.

Cette substance réguline, ou proprement l'antimoine, est une substance métallique, presqu'entièrement volatile quand on la pousse à un feu très-ardent, & qu'on n'a pu rendre malléable par aucun moyen jusqu'ici connu.

Les uns le croient de la nature du mercure, les autres de l'arsénic; mais elle paroît, à quelques égards, différer de l'un & de l'autre. En effet, quoiqu'en aient publié les Alchymistes, on ne connoît point de méthode pour extraire du vif-argent de la substance réguline de l'antimoine : M. Geoffroy a cru en avoir tiré une très-petite quantité; mais quelque soin qu'on prenne, quoiqu'on se serve des mêmes matériaux, & qu'on opère par le même procédé, il n'est pas possible de la découvrir. D'ailleurs, si la partie réguline de l'antimoine étoit réellement mercurielle, comment le mercure ne s'évaporeroit il pas entièrement dans la calcination, & particulièrement à une chaleur aussi forte que celle du foyer du verre ardent? Et si, comme quelques-uns l'ont assuré, la chose se passe ainsi, comment la chaux, qui reste après avoir souffert l'action d'un feu si violent, reprend-t-elle si promptement son premier état de régule métallique, simplement par l'addition d'un phlogistique commun, comme du soufre, du charbon en poudre, d'une graisse animale, ou de quelque chose de semblable? Mais réellement, il n'est

pas possible que le mercure résiste, en aucune manière, à une chaleur aussi forte ; il doit bientôt entièrement s'évaporer, & le régule aussi, s'il étoit mercuriel : sa chaux cependant, après avoir passé par l'épreuve d'une chaleur aussi ardente, est, ainsi que je l'ai dit, aisément révivifiée en un bon régule : l'antimoine pur differe de l'arsénic, en ce qu'il n'a pas, quand on le brûle, la moindre odeur d'ail particulière à l'arsénic. Le régule antimonial n'est point du tout soluble dans l'eau comme l'arsénic, ni dans l'huile de tartre par défaillance, dans laquelle cependant l'arsénic blanc se dissout presque entièrement. Outre cela, les particules constitutives de l'arsénic & de l'antimoine, sont de figures absolument différentes : celles du premier ressemblent à deux pyramides quadrilatérales, jointes base à base ; & celles du dernier, a des aiguilles. Cette différence se voit particulièrement dans les plus petites divisions de l'antimoine, par le moyen de la solution ou de la sublimation, & plus facilement encore dans les fleurs d'antimoine, *per se*, & dans la solution de son régule dans le vin, quand on l'examine à l'aide d'un microscope

sur un verre, ou quelque chose de semblable. De plus, quand l'antimoine est revivifié de son verre ou de sa chaux, il reprend sa figure aiguillaire; & quand le mercure de vie a été mis en fusion sans aucune addition, il devient régule à pointes, ou une vraie masse d'aiguilles.

Il semble, en vérité, que ce soit de cette figure pointue, que conservent constamment les plus petites parties de la substance réguline, que dépend la qualité émétique des préparations antimoniales. Les sels ne sont stimulans que par leurs pointes ou leur tranchant. Le sublimé-corrosif n'est un poison aussi actif, que par le poids du mercure attaché à ses particules salines; & l'arsénic, par ses parties roides, aiguës, pointues & pesantes; car, quand ses pointes régulines sont enveloppées dans une grande quantité de soufre, comme dans l'antimoine crud, elles ne sont plus actives; & si l'on fait fondre le régule d'antimoine avec suffisante quantité de soufre, il perd toute sa vertu, & devient semblable au minéral crud: ainsi, le régule ou le verre d'antimoine, fondu avec de la cire, deviennent beaucoup plus doux qu'auparavant; & la

qualité virulente du plus fort arsénic blanc, est détruite d'une manière surprenante, en l'unissant intimement par la fusion avec le soufre commun. Il semble alors que les parties sulphureuses émoussent, engagent les pointes de ces corps âcres, & empêchent par-là l'irritation qu'autrement elles causeroient sur la membrane nerveuse de l'estomac & des intestins; c'est ce qu'on voit évidemment dans le verre d'antimoine fondu avec la cire. Quoiqu'il soit en lui-même le plus violent de tous les émétiques, il devient, par cette préparation, très-doux, & on peut le donner à un adulte avec sûreté, & dans quelques cas même avec avantage, depuis quatre, six & huit grains, jusqu'à seize; au lieu que deux ou trois grains du verre en poudre, exciteroient de très-violens vomissemens: mais j'ajouterai encore, que si le verre ciré d'antimoine est fait depuis longtemps, & qu'on l'ait réduit une seconde fois en poudre, il recouvre sa qualité drastique; la cire s'en détachant, laisse ses pointes plus à découvert: cette expérience prouve bien encore ce que j'ai tout à l'heure avancé. Le *chylista* d'Hartmann, ou l'ancienne

préparation du verre d'antimoine avec le mastic, dissout dans de l'esprit de vin, que l'on fait ensuite évaporer, semble être faite sur les mêmes principes; mais je ne la crois pas si sûre, à beaucoup près. Je n'ai cependant jamais éprouvé si cette préparation du verre d'antimoine, ainsi que toute autre, sur laquelle on auroit fait brûler, à plusieurs reprises, de l'esprit de vin, peut, comme le dit M. Geoffroy, se donner sûrement à dix & même vingt grains. Je sens bien que les parties huileuses de l'esprit de vin émoussent & enveloppent les pointes de l'antimoine, & rendent encore, en quelque façon, le verre à son premier état de minéral. Il est d'ailleurs certain que les préparations salines mercurielles, sont beaucoup adoucies par la même opération. Ainsi, moins il y aura de soufre extérieur adhérent à la partie réguline de l'antimoine, plus elle sera violente dans ses effets, *& vice versâ :* par la même raison, pour préparer le foie d'antimoine commun, il ne faut que faire détonner le nitre avec le minéral; il perd par-là une grande partie de son soufre, & le foie d'anti-

moine devient ainſi un émétique très-puiſſant.

Je n'examine point à préſent ce que fait de plus, dans ce procédé, l'alkaliſation du nitre.

C'eſt abſolument la même choſe dans la préparation du régule commun, ainſi que quand on ſe ſert, pour préparer le régule martial, de la limaille d'acier, le fer abſorbe le ſoufre antimonial. De même, lorſqu'on calcine l'antimoine pour en faire du verre, le ſoufre qu'il contient eſt d'abord chaſſé par l'action du feu, & encore plus parfaitement en pouſſant la fuſion juſqu'à vitrifier *le reſiduum*, quand on veut avoir un émétique plus puiſſant, qui perd cependant bientôt ſa qualité émétique, ſi on le fait de nouveau fondre avec du ſoufre commun.

Mais encore que ce ſoufre groſſier externe, ne ſoit point du tout néceſſaire pour conſtituer la partie réguline métallique, le ſoufre eſſentiel interne, le phlogiſtique paroît abſolument eſſentiel pour l'exiſtence du régule; car, quand l'antimoine eſt entièrement privé de ſon ſoufre par ce que l'on appelle *la voie humide* ou *la calcination ſèche*, il ceſſe alors d'être métal ou antimoine:

ainſi, l'antimoine expoſé aux rayons concentrés du ſoleil, devient une chaux inactive, un *caput mortuum ;* & on ne peut jamais lui rendre ſa forme ni ſon état naturel, qu'en y ajoutant quelques ſubſtances ſulphureuſes : c'eſt ce qui arrive auſſi quand on fait détonner, avec l'antimoine, une bonne quantité de nitre, juſqu'à ce que ſon ſoufre ſoit tout-à-fait diſſipé, comme quand on fait l'antimoine diaphorétique commun. C'eſt la même choſe dans la calcination humide : quand on verſe ſur la maſſe réguline un eſprit de vitriol bien concentré, il en diviſe les parties, dégage le phlogiſtique ; &, devenue alors ſemblable à de la chaux, elle ne reprend ſa forme réguline, qu'en faiſant fondre avec elle, & lui uniſſant intimement, une ſubſtance ſulphureuſe. La forte odeur de ſoufre, qu'exhale l'huile de vitriol quand on la pouſſe par la diſtillation ou autre opération ſemblable, manifeſte bien le phlogiſtique & d'où il eſt venu : outre cela, cette chaux eſt parfaitement blanche, & ne détonne plus avec le ſalpêtre ; preuve bien évidente qu'elle ne contient plus la moindre partie de ſoufre ; & pour la réduire en régule, il ne faut

cependant que lui rendre un phlogistique convenable ; alors elle détonne avec le nitre à l'ordinaire.

On voit, par ces expériences, que le soufre interne minéralisant, qui peut-être ne differe que peu ou point du tout du soufre commun extérieur, est absolument nécessaire pour unir, combiner la terre métallique, pour lui donner même la consistance & la forme régulline ; & que, sans lui, ce ne seroit qu'une masse informe, sans vertu, & qui ne ressembleroit en rien à l'antimoine : ainsi, le fer en poudre, sa mine ou ses cendres, sont incapables de nuire, & on peut avec sécurité les prendre intérieurement ; mais si on en forme des couteaux & des aiguilles, la chose est bien différente. Ce n'est pas seulement dans la composition de l'antimoine, que nous voyons la nécessité de ce principe sulphureux interne ; mais aussi dans les plus parfaits métaux, qui, quand ils sont calcinés par le moyen du verre ardent ou autrement, ne peuvent revenir à leur premier état de métal malléable, qu'en y ajoutant quelque substance sulphureuse, qui sert comme de nœud qui réunit les parties séparées des terres métalliques

reſpectives ; mais ce qui eſt bien remarquable, c'eſt que ce phlogiſtique, quelqu'il ſoit, ou d'une nature animale, végétale ou minérale, graiſſe, cendre de charbon ou ſoufre, il opère également la réunion des terres reſpectives, & la régénération de chacun des différens métaux ; de ſorte qu'il ſemble que le ſoufre, comme ſoufre ſeulement, ſoit néceſſaire dans la régénération : de la même manière à peu près que dans les végétaux, l'huile eſt néceſſaire pour agglutiner leurs principes, & qu'ils ſont réduits en pouſſière lorſqu'elle eſt deſſéchée ; cela paroît prouver auſſi que les métaux ne different entr'eux que par les terres métalliques ſpécifiques, comme je les appelle, & non comme M. Homberg & d'autres l'ont prétendu par les différentes proportions, combinaiſon ou pureté de leur principe ſulphureux & mercuriel ; autrement je ne puis comprendre comment le phlogiſtique, tiré du même charbon de bois, peut également revivifier non-ſeulement les cendres du fer, du cuivre & de l'étain, dans leur forme & conſiſtance métallique reſpective, mais même auſſi la chaux d'or & d'argent ; mais au reſte,

si les terres métalliques sont réellement, dans leurs principes, de la nature du mercure, & qu'elles la retiennent même après la calcination, comment leur mercure peut-il soutenir une chaleur aussi considérable que celle du verre ardent; d'autant plus qu'aucune préparation mercurielle, & que le mercure lui-même encore moins, ne peut soutenir la troisième partie de cette chaleur sans se dissiper entièrement? Et c'est par cette raison que le mercure, comme mercure, ne peut jamais être vitrifié: mais les terres ou les cendres de métaux peuvent soutenir cet excès de chaleur, & sont vitrifiables; donc elles ne sont point de nature mercurielle: d'ailleurs, leur chaux peut recouvrer sa forme métallique par la seule addition d'un phlogistique, & je ne crois pas que quelqu'un dise que le charbon, dans leur régénération, leur rende ce principe mercuriel.

Je sçais bien qu'on peut me demander quelles sont les preuves qu'il ne reste point de soufre dans le régule d'antimoine bien purifié, ou dans son verre? Je réponds que, pour douter qu'il y en ait dans le régule, il faudroit ignorer que le meilleur régule antimonial dé-

tonne, dans un creuset rouge, avec le nitre, & donne plus ou moins de scories sulphureuses; que quand il est mis en fusion avec un sel alkali fixe, il forme une espéce de foie d'antimoine, & qu'on en peut aisément séparer le soufre, quand il est dissout dans l'eau régale; cela s'observe tous les jours. Mais le soufre ne se découvre pas si aisément dans le verre d'antimoine, quoiqu'il en contienne bien certainement: en effet, quand le verre est réduit en poudre subtile alkoolisée, & qu'on le met digérer avec du vinaigre distillé très-fort, il le colore beaucoup, & lui communique une vertu émétique; &, si l'on fait évaporer cette teinture jusqu'à consistance d'extrait, elle donne une couleur de soufre à l'esprit de vin rectifié: mais si ce même verre est ainsi quelque temps traité avec du vinaigre nouvellement distillé, ou son esprit concentré à la longue, il ne lui communiquera plus de teinture, ni de qualité émétique; il restera sans vertu, noirâtre; c'est une masse inactive, ne contenant plus de phlogistique, & le verre est réduit en une vraie chaux, outre que le verre d'an-

timoine détonne avec le nitre. Ce qui prouve qu'il tient encore du principe ſulphureux, c'eſt que, pour l'adoucir & le rendre incapable de nuire, il eſt néceſſaire de le corriger, en le faiſant détonner avec le nitre, ou en le calcinant par le moyen du verre ardent.

Mais il eſt bien plus difficile de prouver l'exiſtence des pointes dans le verre d'antimoine ; c'eſt pourtant de cette configuration que je paroîs ſur-tout faire dépendre ſa vertu émétique ; & de toutes ſes préparations, le verre d'antimoine eſt la plus violente. J'avoue que ni les pointes, ni les aiguilles, ne peuvent, par aucun moyen, ſe découvrir dans le verre proprement dit ; mais on les appercevra, ſi, après l'avoir laiſſé digérer & ſe diſſoudre dans du vin, on en étend une goutte ſur un verre uni, & qu'on l'examine avec un microſcope : au reſte, le verre d'antimoine, régénéré en régule avec un peu de ſoufre commun, paroît tout ſtrié en forme d'aiguille ; & l'antimoine, réduit en cendre & fondu à un feu trop lent, paroît ſouvent une maſſe réguline, moitié ſtriée comme ci-

deſſus, & moitié vitrifiée, tant la différence eſt petite. On ne découvre point les ſels dans le verre commun, quoiqu'il en contienne inconteſtablement ; & quelquefois ſi peu intimement unis à la terre vitreſcible, que le vin, gardé dans des bouteilles faites de verre mal préparé, diſſout de ces ſels ; ce qui lui donne un mauvais goût, & le rend mal-ſain. Outre cela, la préparation du verre ciré d'antimoine, ne ſemble-t-elle pas un peu confirmer la vérité de ce que je viens d'avancer ? Car la cire, fondue avec les parties régulines, ne ſert peut-être qu'à en envelopper les pointes ; cela paroît d'autant plus probable, qu'une grande quantité de ſoufre, fondu avec l'arſénic blanc, enveloppe auſſi les pointes arſénicales, & les rend incomparablement moins nuiſibles qu'auparavant. Ainſi, avec une quantité ſuffiſante de ſoufre, le verre d'antimoine lui-même devient une eſpéce de régule, dont les effets ſont très-doux.

Il eſt ſans doute très-difficile d'expliquer la façon d'agir de pluſieurs remédes. Qui peut dire comment un grain ou deux d'opium, cauſent un profond

ſommeil ? Pourquoi une petite quantité de cantharides, affecte ſi particulièrement & ſi fortement les paſſages de l'urine ? Pourquoi deux ou trois grains d'élatérium opèrent-ils avec autant de violence que cinquante ou ſoixante grains de jalap ? Et par quelle raiſon enfin, une très-petite quantité de verre d'antimoine excite des vomiſſemens ſi violens ?

Mais ſoit que la qualité émétique de l'antimoine dépende ou non de la configuration de ſes parties en forme d'aiguilles ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle n'exiſte que dans la partie réguline ; & qu'aucune des préparations de ce minéral n'eſt émétique, qu'elle n'en ſoit conſidérablement imprégnée, ſi toutefois elle n'eſt point enveloppée de trop de parties ſulphureuſes, & qu'elle ſoit donnée en ſubſtance, ou diſſoute dans un menſtrue convenable ; comme du vin, du cidre, du vinaigre, ou quelqu'autre liqueur ſemblable. L'eau pure n'extrait rien du régule d'antimoine, & ne touche ni à ſa partie ſulphureuſe, ni à ſa partie métallique. L'eſprit de vin non plus, n'a aucune action ſur la partie réguline ;

régulinе ; mais un acide végétal savonneux agit sur l'une & l'autre : il extrait toute la substance du régule, & devient comme un tartre émétique liquide très-atténué, ou une dissolution antimoniale. C'est aussi de cette manière que les acides végétaux agissent sur le fer, le cuivre. Ni l'eau pure, ni l'esprit de vin, n'agiront sur eux ; mais ils seront bientôt dissous par le vin, le cidre, le jus de limons, ou quelqu'autre acide de cette nature.

Cela me mène cependant à faire les observations suivantes. Quoique l'eau simple soit impuissante pour extraire, du régule d'antimoine pur, la moindre vertu émétique ; toutefois l'eau de pluie ou de rivière agit, en quelque sorte, sur la substance de l'antimoine crud ; & en tire une couleur blanchâtre, une odeur & un goût sulfureux antimonial, lorsqu'on la laisse digérer avec elle à un feu doux ou à la chaleur du soleil ; & cette eau, par ce moyen, chargée de ces principes, a souvent été d'un grand secours dans les maladies de la peau & autres, quand on en a bû abondamment. Or, comme ce men-

ſtrue aqueux extrait bien certainement du ſoufre d'antimoine, il doit auſſi ſe charger un peu de ſa partie réguline la plus fine, qui reſte attachée au ſoufre, de la même manière, à peu près, que toutes les eaux naturellement ſulfureuſes contiennent plus ou moins de quelque autre principe minéral, & particulièrement, pluſieurs d'entr'elles, du principe ferrugineux. Mais, de plus, quoiqu'on penſe de l'antimoine pris intérieurement, Kunkel, Hoffmann, Geoffroy & pluſieurs autres, aſſurent qu'il eſt d'une grande utilité dans pluſieurs maladies, & je crois avoir pluſieurs raiſons pour être de leur opinion. On ne peut douter qu'il ne ſoit très-utile dans pluſieurs maladies des chevaux, du bétail, &c.; & ſi je puis bien ſuppoſer qu'il paſſe quelque choſe de la partie réguline, avec le ſoufre, dans la maſſe de leur ſang, par parité de raiſon l'antimoine peut auſſi bien trouver paſſage par les vaiſſeaux lactés du corps humain, & y produire auſſi des effets ſalutaires.

Je me ſers, depuis pluſieurs années, de l'antimoine & du vif-argent, bien exactement mêlés enſemble par la tri-

turation, pour en faire ce que j'appelle *l'æthiops antimonial.* Cette préparation m'a réussi dans plusieurs cas, & particulièrement dans les maladies de la peau, dans les obstructions scrophuleuses des glandes, dans les rhumatismes, après que l'æthiops commun avoit été employé sans succès. Il y a long-temps que j'ai recommandé & obtenu qu'elle fût gardée ici, comme une préparation officinale : voici sa composition. *Prenez* d'antimoine crud, réduit en poudre impalpable, trois parties ; de mercure coulant bien purifié, quatre ; de fleurs de soufre, deux : triturez le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit en une poudre noire très-fine : la dose est depuis un demi-scrupule, jusqu'à deux.

Je dois aussi faire ici une réflexion, & dire que, quoique le cinnabre d'antimoine, sublimé à la manière ordinaire, & qui passe après le beurre d'antimoine, ne diffère que peu en vertu ou en composition du cinnabre commun artificiel, cependant le cinnabre d'antimoine, de la façon dont on le prépare à présent généralement avec l'æthiops minéral & l'antimoine crud

sublimés ensemble, contient indubitablement un peu de parties régulines aussi-bien que des parties sulfureuses, avec lesquelles elles se subliment ; car tous les Chymistes sçavent combien aisément les fleurs d'antimoine s'élèvent dans la sublimation commune, & qu'il faut bien moins de feu pour sublimer le cinnabre. Chacun sçait aujourd'hui que ces fleurs sont de la nature du régule ; qu'elles sont très-émétiques, & qu'on peut aisément les révivifier en un régule très-actif. A la vérité, le soufre fondant, qui se trouve dans la préparation du cinnabre, les enveloppe ; néanmoins j'ai souvent observé qu'une forte dose de cinnabre d'antimoine, excitoit quelques naussées & quelques vomissemens, même à ceux dont l'estomac étoit délicat. Par cette raison, le cinnabre d'antimoine doit être, dans bien des cas, plus utile & plus avantageux que le factice commun, & même que le cinnabre naturel.

Mais je vais à présent faire particulièrement quelques observations sur certaines préparations antimoniales.

L'antimoine commun ou crud, tel qu'on le trouve dans les boutiques, a été fondu, de sa mine grossière, dans une espéce de moule conique, ou semblable aux vaisseaux qui servent à mettre en fusion : ainsi la masse fondue, quand on la retire froide, ressemble, en quelque façon, à un pain de sucre. Mais une observation de grande importance, que l'on doit faire en préparant le régule d'antimoine, c'est que, comme en fondant la mine, la partie métallique, ou la plus pesante, tombe en fondant dans la partie étroite du vase; & que la plus légère, ou la plus sulfureuse, reste sur le dessus : c'est de cette partie étroite du cône, ou du pain, qu'il faut prendre l'antimoine ; car ce qui est le plus près de la pointe du cône, est la partie la plus réguline; & le produit d'une même quantité donnée, sera, toutes choses égales, beaucoup plus considérable que, s'il est pris près de la base. On doit faire pareillement cette attention, quand on donne l'antimoine en substance, ou qu'on le met infuser ou bouillir dans les décoctions d'émétiques, dans lesquelles il s'en faut qu'il soit un ingré-

dient inutile. J'ai fait remarquer plus haut, que quand la partie réguline de l'antimoine étoit enveloppée dans une grande quantité de soufre, comme dans l'antimoine crud, ce minéral n'avoit aucune vertu émétique ni drastique ; mais que quand, par l'action du feu, il étoit privé d'une grande partie de son soufre extérieur, il acquéroit d'autant plus de vertu émétique, que son soufre étoit plus consumé. Quand cet antimoine, réduit en cendres, souffre un degré de feu ultérieur, qu'il est converti en régule par la fusion, même qui plus est, en une espéce de verre, il est alors tellement dépouillé de son soufre extérieur, que les pointes régulines sont comme à nud, & qu'elles exercent leur action sur les membranes de l'estomac, avec la dernière violence. Avant même qu'il soit converti en régule ou en verre, il acquiert, après un long & convenable degré de feu, une assez grande force émétique, ainsi que chacun peut s'en assurer, en le donnant en substance, ou suffisamment digéré dans du vin ou du cidre. Je ne puis donc dire, avec Boheraave, qu'il est un violent émétique, encore

que je sçache qu'Hoffmann se soit trompé, quand il a dit qu'il étoit tout-à-fait sans vertu. Cet antimoine, réduit en cendres, étant ainsi privé de son soufre extérieur par la calcination, l'est encore bien davantage, lorsqu'il est mis en fusion, pendant un temps considérable, à un feu assez ardent pour être vitrifié : il ne consiste presque alors entièrement qu'en parties régulines, ainsi que le prouve sa gravité spécifique, qui est plus considérable que celle de l'antimoine crud, & même que de son foie ; & quoique le régule soit caché sous la forme du verre, il est cependant toujours très-aisé de le rendre à sa propre nature ; il en tient encore assez pour communiquer, à certain menstrue, une très-forte qualité émétique, que le régule lui-même lui donneroit, étant aussi-bien d'une nature à provoquer les plus violens vomissemens. En calcinant même l'antimoine pour le réduire en verre, si le feu n'est pas violent & bien conduit, une partie de la masse fondue se convertit en régule, & l'autre en verre, tant il y a peu de différence entre eux.

En effet, on ne peut préparer le régule d'antimoine, sans détruire son soufre extérieur. Par exemple, réduisez en poudre subtile huit parties d'antimoine crud, six parties de tartre, & trois de nitre purifié; jettez-les, par intervalles & à petites cuillerées, dans un creuset bien rouge : chaque fois que vous les jetterez, il se fera, immédiatement après, une forte déflagration : au fond de la masse, qui d'abord a été fondue par un feu violent, on trouve du régule, quelquefois plus, quelquefois moins, selon que le feu a été bien dirigé. Il est nécessaire d'avoir soin de briser, avec une verge de fer ou quelqu'autre instrument semblable, la croute qui se forme volontiers sur la surface dès le commencement de la fusion. Dans cette opération, la déflagration consume, détruit une grande partie du soufre antimonial extérieur; & le tartre & le nitre, bientôt alkalisés par l'action du feu, s'unissent au soufre qui reste, & forment ainsi une espéce de foie de soufre, qui dissout & s'unit pareillement à beaucoup de substance réguline; (car le foie de soufre, fondu avec un métal, le dissout, & le

rend même soluble dans l'eau). Par ce procédé, la plus grande partie de l'antimoine & des sels, est convertie en scorie ou en une espéce de safran d'antimoine sur la surface du régule, & particulièrement si la fusion a duré long-temps. Ce régule, ainsi privé d'une grande partie de son soufre, devient un puissant émétique, par la raison que j'ai rapportée plus haut : quoique telle soit la méthode commune pour faire le régule d'antimoine, au moins en petite quantité, (car il s'en faut bien qu'elle en donne une aussi grande quantité qu'on en peut avoir par d'autres procédés), il se perd cependant dans cette opération non-seulement beaucoup de soufre, mais aussi beaucoup de parties régulines, par la répétition & la violence des déflagrations ; elles s'élévent en forme de flamme, de fumée ou de fleurs, si on les retient dans des vaisseaux convenables, & ces fleurs peuvent encore être converties en régule. D'ailleurs, la proportion des sels est trop grande, pour qu'étant alkalisés & unis au soufre, ils ne se chargent pas trop de la partie réguline, & qu'ils n'en laissent que très-

peu dans le fond du vaſe, ſi la violence du feu a duré long-temps. On obtiendroit à proportion beaucoup plus de régule, ſi le tartre & le nitre avoient été d'avance enflammés, & convertis en ce que l'on appelle le *flux noir;* mais dans ce cas, la maſſe fondue doit être tranſvaſée & retirée du feu preſque auſſi-tôt qu'elle eſt miſe en fuſion & qu'elle paroît claire, autrement la force & la durée du feu en feroit évaporer une bonne partie; ce qui augmenteroit auſſi la proportion des ſcories : mais on obtient une bien plus grande quantité de régule, en faiſant fondre deux parties d'antimoine pur avec une partie de limaille de fer ou de morceaux de cloux, à laquelle on ajouteroit auſſi une partie, à peu près, de ſalpêtre purifié; ce procédé donne preſque la moitié de régule : le nitre conſume bien ici une partie de ſoufre; mais c'eſt le fer qui ſe ſaiſit ſur-tout de ce ſoufre, & s'unit avec lui aux ſcories, qui, miſes en poudre & bien lavées, peuvent être employées avec d'auſſi bons & même de meilleurs effets que l'antimoine martial cachectique de Ludovic : je l'ai pluſieurs fois

donné très-avantageusement dans la leucophlegmatie & les fleurs blanches obstinées.

Si l'antimoine crud est d'abord calciné au feu, comme quand on veut faire le verre, ou bouilli à plusieurs reprises dans de la nouvelle eau de chaux bien forte, beaucoup de son soufre se dissipe ; &, quoiqu'en petite quantité, il donne à proportion beaucoup plus de régule, que si l'antimoine crud avoit été mis en fusion : mais les sels, dont on se sert en pareil cas, doivent être dans une bien moindre quantité que dans la méthode commune, & aussi préalablement réduits en flux noir. M. Geoffroy dit que l'antimoine mis en cendres, fondu avec environ une égale quantité de savon noir, donne beaucoup plus de régule qu'on n'en peut avoir par les méthodes de Kunkel, de Stahl, & de plusieurs autres Chymistes, jusqu'à neuf & dix onces par livres : mais je n'ai jamais éprouvé cette méthode, n'ayant point eu sous la main de vrai savon noir ; peut-être qu'un autre intermède salin sulfureux, serviroit aussi bien.

Après tout, on doit cependant observer généralement, que dans cette opération, ou dans un autre essai où on auroit mis seulement une petite quantité d'ingrédiens en fusion pendant un temps convenable, on obtiendroit toujours moins de régule à proportion, que si l'opération avoit été faite avec une beaucoup plus grande quantité. Il y a d'ailleurs beaucoup de différence dans l'antimoine lui-même ; l'un est beaucoup plus abondant en parties régulines que l'autre. L'antimoine, pris du même pain, diffère considérablement, selon qu'il est pris de la base ou de la pointe du cône.

On verra évidemment les effets des sels sur l'antimoine, si l'on fait attention à ce qu'opère le nitre dans la préparation des foies communs d'antimoine. Par exemple, si égale partie d'antimoine & de nitre, réduite en poudre très-fine & intimément mêlées ensemble, détonnent & sont mises en fusion dans un creuset ou mortier de fer, on aura un foie d'antimoine, qu'il faudra séparer des scories. Dans ce procédé, le soufre est d'abord en partie consumé dans la déflagration ; & se-

condement, ce qui reste est promptement absorbé par le nitre, que la grande chaleur a alkalisé. De cette façon, il dissout & se combine intimément d'avec la partie réguline, comme le foie de soufre commun dissout & s'unit à toutes espèces de métaux ; cela dépend particulièrement de l'alkalisation du nitre, & par-conséquent de sa combinaison avec le soufre de l'antimoine ; ce qui forme ainsi un foie de soufre dissolvant, qui s'unit évidemment avec la partie métallique de l'antimoine. En effet, trois parties de sel de tartre ou de potasse, mises en fusion avec deux parties d'antimoine, produisent exactement le même effet que le foie d'antimoine, sans la moindre addition ou secours d'aucunes parties de nitre ; & c'est par l'intime combinaison d'une si grande quantité de ce foie de soufre, qu'il reste si peu ou point du tout de régule ; mais que l'on trouve seulement dans le fond du vase, une substance uniforme à moitié vitrifiée ; & que si elle n'a pas été suffisamment laissée en fusion, on n'en retire point de scories. Mais si la potasse & l'antimoine sont promptement mis en fusion par un feu vif & très-ar-

dent, on trouve, dans le fond du vaisseau, quelquefois plus, quelquefois moins de régule; & si l'on s'est servi d'une trop petite quantité de sels alkalis, il restera plus de soufre antimonial, & on aura, par ce procédé, ce que Margraff, Hofmann & autres, appellent *régule médicinal*, qui n'a que très-peu de qualité émétique, parce qu'il contient encore assez de soufre pour envelopper les pointes régulines. Mais quand on a mêlé ensemble, par la fusion, une beaucoup plus grande quantité de sels alkalis, comme environ deux parties sur une d'antimoine, le sel s'empare d'assez de soufre, pour qu'il n'en reste que très-peu pour envelopper suffisamment les parties régulines, & les empêcher d'exercer leur qualité drastique. Le foie d'antimoine, fait par la voie ordinaire, avec une égale quantité de nitre, perd presque deux fois autant dans l'opération par la déflagration, qu'avec le sel alkali fixe; mais le dernier n'est pas si vitrifié, & tombe en *deliquium* à l'humidité de l'air, beaucoup plus aisément. Le safran cependant de l'un & de l'autre, s'il est parfaitement édulcoré, est à peu près de la même force; mais

qu'il ſoit préparé avec moitié de la quantité de nitre, il eſt conſidérablement plus foible, parce qu'il y a beaucoup moins de ſoufre de conſumé, particulièrement s'il n'a pas été pouſſé à un feu bien ardent, & ſi la matière a été retirée du feu avant que les ſcories aient eu bien le temps de s'en ſéparer. Les ſcories même du régule d'antimoine commun ſont de la même nature, une eſpèce de foie d'antimoine; & l'on peut aiſément, moyennant une fuſion convenable, les réduire en partie en régule : ainſi, ſoit que l'on faſſe fondre avec ce minéral ſulfureux du ſalpêtre alkaliſé, de la potaſſe ou du ſel de tartre, on obtient de même un foie d'antimoine, qui, étant bien lavé, donne un ſafran des métaux, ou, plus proprement dit, un ſafran d'antimoine. Mais comme ces ſubſtances ſont ſolubles dans l'eau bouillante, ces ſolutions laiſſent précipiter un ſoufre antimonial, particulièrement ſi l'on ſe ſert, pour la précipitation, d'un acide végétal ou minéral. Ce ſoufre eſt toujours plus ou moins imprégné de parties régulines, & ſur-tout celui de la première précipitation, qui, par-là, eſt toujours conſidérablement

émétique. Il eſt même évident que les parties régulines & ſulfureuſes de l'antimoine, peuvent ainſi s'incorporer avec les ſels alkalis fixes ; & que preſque tout, d'une certaine quantité d'antimoine fondu avec égale partie de ſel de tartre ou de potaſſe, peut ainſi ſe convertir en ce qu'on appelle *ſoufre doré*, qui, dans le vrai, n'eſt autre choſe qu'un ſafran d'antimoine. Cependant l'adhérence du ſel, du ſoufre & du régule dans cette ſubſtance, eſt aiſément détruite en verſant un acide deſſus : ſa diſſolution dans l'eau, cet acide ſaiſit fortement le ſel alkali, & les parties régulines & ſulfureuſes ſe précipitent auſſi-tôt dans le fond du vaiſſeau. Les parties régulines ne ſont pas ſi intimément unies, pour que les ſels alkalis, pendant la fuſion, n'en détachent, en quelque manière, le ſoufre antimonial ; il eſt clair que l'adhérence n'eſt pas forte, autrement une auſſi grande proportion de ſoufre qu'on en trouve dans le ſoufre doré, ſi elle étoit intimément combinée avec la partie réguline, envelopperoit tellement ſes pointes, qu'elle les rendroit incapables d'imprimer aucune irritation conſidérable ſur les membranes de

l'estomac, comme on le voit dans l'antimoine crud, & ses régénérations du soufre & du régule. Néanmoins, quoique la première précipitation du soufre doré soit bien impregnée de parties régulines, la seconde, même la troisième, en contiennent aussi très-peu, à la vérité; car celle-ci est presqu'entièrement sulfureuse, & point du tout émétique. Si l'on vouloit avoir un soufre plus doux & plus fin, il ne faudroit pas d'abord jetter trop d'acide pour faire la précipitation; ou mieux encore, il faudroit laisser la lessive antimoniale, ou la dissolution, se rasseoir pendant quelques jours, exposée à un air ouvert & frais; ainsi le soufre impur & chargé de parties régulines, se précipite de lui-même, après quoi vous versez votre acide à l'ordinaire; mais si vous le versez en petite quantité, après la seconde ou troisième précipitation, le soufre qui tombera sera presque pur. On voit par-là que, dans la dissolution du foie, le soufre n'est pas très-intimément uni au régule. Remarquons cependant en passant, que la lessive antimoniale, faite avec le foie, contient une si grande quantité de parties régulines; & qu'elles sont si peu

enveloppées, qu'elle eſt conſtamment plus ou moins émétique, quoique M. Lémery diſe le contraire. Mais ce n'eſt pas-là la ſeule choſe qui mérite exception dans le bon Traité qu'il a donné ſur l'antimoine.

Comme le ſoufre doré eſt à préſent d'un très-fréquent uſage en Médecine, il ſemble exiger, dans ſa préparation, plus d'exactitude qu'on ne le pratique ordinairement ; car certainement la différence n'eſt pas petite entre la première précipitation & les ſuivantes : elle a une couleur plus foncée, une gravité ſpécifique plus conſidérable, & un effet qui tient plus du régule. Il eſt auſſi de quelque conſéquence de laiſſer plus ou moins long-temps la leſſive antimoniale ſe raſſeoir, avant de verſer deſſus l'acide dont on ſe ſert pour faire la précipitation ; car, avec le temps, il ſe précipitera d'elle-même beaucoup de la ſubſtance ſulfuréo-réguline, & ſur-tout ſi elle eſt placée dans une atmoſphère bien chargée de vapeurs de vinaigre, de ſoufre, ou de quelque choſe ſemblable ; dans ces cas, les précipités, faits avec l'acide, ſeront beaucoup plus doux, comme étant moins métalliques, & beaucoup plus

sulfureux. La qualité & la quantité de l'acide, qui sert à la précipitation, est aussi de conséquence ; le vinaigre peut plutôt augmenter la qualité émétique, & l'esprit de sel ou de vitriol donnera un précipité, qui ne sera pas tout-à-fait si propre à être mêlé avec le mercure doux, comme dans les pilules altérantes du docteur Plummer. Il faut aussi avoir grande attention & grand soin de bien laver le soufre doré ; car il n'est pas si aisé qu'on se l'imagine d'en bien enlever les sels acides, & je ne doute point qu'il n'en tombe aussi quelque peu avec les précipités. Qui croiroit, en effet, qu'une si grande quantité de sels seroit adhérente à la chaux d'argent précipitée, par le sel marin de sa solution, dans l'eau forte, quoiqu'elle soit parfaitement lavée & tout-à-fait insipide, telle qu'elle est dans la lune cornée, en laquelle elle se résout aisément ? Si cependant on en mêle deux parties avec une de régule d'antimoine, & qu'on les distille, il en résulte une espèce de beurre d'antimoine des plus caustiques. Mais quelque subtil & pur que soit le soufre d'antimoine, s'il ne participe, en quelque degré, des qualités du régule, il n'aura

pas plus de vertu que le soufre commun.

Le kermès minéral, qu'on célébroit tant autrefois, & avec aussi bonne raison qu'aucune préparation antimoniale de notre temps, est aussi une espèce de foie d'antimoine, de la même nature que le soufre doré, quoique, pour le préparer, le procédé soit bien différent. On le prépare en faisant bouillir l'antimoine crud, réduit en poudre, dans une forte lessive de nitre fixé & alkalisé, sel de tartre ou potasse, n'importe; le sel alkali s'attache au soufre, s'unit avec lui, & il en résulte une espèce de foie de soufre liquide, qui dissout, ou qui, pour mieux dire, se saisit peut-être de beaucoup de scories régulines, & les incorpore avec lui. On obtient ainsi, dans le vrai, un safran d'antimoine doux, comme le prouve la qualité émétique qu'il a à un certain degré; & que, mis à propos en fusion, il donne du régule. Il y a bien une autre voie pour faire une sorte de kermès minéral ou soufre doré, rarement ou jamais pratiquée, quoique je la croie réellement la meilleure. La voici : Faites bouillir l'antimoine crud, bien pulvérisé dans de

l'eau de chaux bien forte, pendant environ une heure ; paſſez votre décoction, & jettez deſſus, pour faire la précipitation, une diſſolution, dans l'eau bouillante, de tartre crud ou de ſes criſtaux : cette décoction d'antimoine crud eſt auſſi limpide que de l'eau de fontaine ; mais, en la gardant, elle ſe couvre d'une pellicule fine admirablement variée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; cependant cette liqueur ſi claire, dès qu'on a verſé deſſus un acide végétal ou minéral, devient immédiatement après trouble, d'une couleur ſafranée fort changée, & il ſe précipite un ſoufre antimonial de couleur orangée, préciſément ſemblable à celui que donne la précipitation des ſcories du régule ou du foie d'antimoine. Quoique ce ſoufre doré, auſſi-bien que l'autre, comme l'or des Alchymiſtes, ſoit ſi fort vanté, & tant attendu des Adeptes, il a cependant beaucoup plus d'apparence que de réalité ; car s'il eſt bien lavé, ſéparé & ſéché, il ſe réduit à peine à la quarantiéme partie de ce qu'il avoit paru d'abord. Je crois ce ſoufre beaucoup plus doux & plus fixé que celui que l'on

tire des scories ; il contient cependant encore beaucoup de parties régulines, comme il est évident par sa couleur orangée, & la qualité émétique qu'il conserve aussi. Cette décoction peut être aussi précipitée avec le jus de limon ou d'orange de Séville, & par ce moyen le précipité a une couleur très-vive ; elle peut encore l'être par la solution de sel ammoniac, l'urine récente, la salive même ; car en mettant une cuillerée de cette décoction si claire dans ma bouche, elle s'est, dans l'instant, changée en une couleur jaune très-foncée : ainsi, non-seulement les acides végétaux & minéraux, mais aussi les sels neutres, précipiteront cette décoction antimoniale.

Cette décoction de l'antimoine dans l'eau de chaux, sert aussi à une fin plus éloignée ; car ce minéral, quand il a ainsi passé par cette épreuve, doit être privé d'une grande partie de son soufre extérieur, particulièrement si on l'a fait bouillir une seconde ou troisiéme fois dans de la nouvelle eau de chaux bien forte ; alors la poudre, bien lavée & séchée, est aussi propre à faire le régule ou le verre d'antimoine, que

quand l'antimoine eſt bien calciné par la voie ordinaire ; & peut-être que l'antimoine, ainſi préparé, ſeroit bien meilleur, dans pluſieurs cas, que l'antimoine crud donné intérieurement. Il fait ſouvent vomir, & purge doucement, ſur-tout les premières fois qu'on s'en ſert, ſi on le donne à la doſe de dix à ſeize grains.

On voit à préſent pour quoi j'ai dit plus haut, que le ſoufre doré, le kermès minéral, la poudre de Ruſſel, ou la panacée d'antimoine faite ſans feu de Wilſon, ſont toutes des préparations de la même nature, quoiqu'à la vérité tant ſoit peu différentes dans leur émétiticité, & aſſez incertaines dans leur opération : c'eſt pourquoi elles exigent beaucoup de ſoin pour les préparer, & beaucoup d'attention pour les adminiſtrer avec ſuccès. En effet, les parties régulines ſeront beaucoup plus prédominantes dans les ſcories de la même ſorte de régule d'antimoine, s'il a été long-temps expoſé à un feu ardent, qu'elles ne le ſeront s'il n'a ſouffert que peu de temps l'action du feu. Je ne répéte point ce que j'ai ci-devant déjà dit, comme la manière de faire la pré-

cipitation & les autres choſes néceſſaires à la préparation du ſoufre doré. Le kermès minéral ne diffère pas peu, quand il eſt préparé avec une leſſive plus ou moins forte, qu'il a été plus ou moins ſoigneuſement lavé & édulcoré avec de l'eſprit de vin, enfin s'il a déflagré avec lui : quand on voudra l'adminiſtrer à un malade, il faudra toujours commencer par de petites doſes, comme un grain ou deux ; & ſelon le bien qu'on trouvera qu'ils feront, augmenter par gradation, juſqu'à huit ou dix, ſi ſur-tout ils ſont intimement incorporés avec un extrait réſineux, un baume ſouffre, ou quelque choſe de ſemblable : mais les doſes ne doivent nullement ſe ſuccéder l'une à l'autre de trop près ; car les parties antimoniales peuvent reſter long-temps dans le corps, ſans aucun effet ſenſible ; mais enſuite elles agiſſent tout-à-coup avec une violence exceſſive, ſi ſur-tout on a pris, par-deſſus du vin, du cidre ou quelqu'autre acide végétal.

Quoique le ſel commun, fondu avec l'antimoine, ne paroiſſe faire rien de plus que d'avancer ſa fuſion, raiſon pour

pour laquelle on ne l'ajoute ordinairement qu'en petite quantité pour préparer le foie d'antimoine, ou le régule médicinal ; cependant son acide, infiniment concentré, a un effet très-particulier sur la substance réguline ; car il ne lui donne pas seulement beaucoup plus de volatilité, mais même il la rend excessivement caustique, ainsi qu'on le voit dans le beurre ou l'huile d'antimoine ; car, dans cette préparation, le sublimé corrosif ne contribue en rien, sinon que ses sels acides, bien déphlegmés & très-pénétrans, que le régule attire bien plus fortement que le mercure, en se réunissant, forment la liqueur la plus corrosive que la distillation puisse donner ; c'est d'elle que l'on précipite, en jettant dessus de l'eau commune, ce qu'on appelle improprement *mercure de vie ;* car il n'a rien du mercure en lui que le nom ; & ce n'est dans le vrai, quand il est bien édulcoré dans l'eau bouillante, qu'un pur régule d'antimoine, ainsi qu'on le voit clairement quand il est fondu. Il est cependant d'autres moyens, & ils sont moins dangereux, de préparer le beurre d'antimoine ; car, dans

ce procédé avec le sublimé corrosif, le régule paroît à découvert, comme il étoit lors de la précipitation, & le soufre antimonial reste avec le mercure, que l'on peut aisément sublimer en cinnabre. Cela confirme aussi la doctrine que j'ai avancée plus haut ; car avec du régule d'antimoine bien purifié, & du sublimé corrosif, il n'est pas possible de préparer du cinnabre, le régule n'ayant de soufre que ce qui lui est absolument nécessaire pour conserver sa forme & sa constitution métallique.

Je me suis rarement servi, dans ma pratique, du mercure de vie, encore n'est-ce qu'il y a quelques années dans quelques cas de manie : je l'ai toujours trouvé un mauvais remède, & je m'en suis bientôt lassé. Si quelqu'un vouloit cependant essayer un médicament de cette espèce, je lui recommanderois la préparation du célèbre Docteur Stahl, que voici : Versez peu à peu, & à degrés mesurés, presque la triple quantité de bon alkohol de vin sur du beurre d'antimoine rectifié ; la mixture s'échauffe bientôt considérablement, devient blanchâtre, & se pré-

cipite en peu de temps ſous la forme d'une eſpèce de maſſe blanche & gélatineuſe ; laiſſez-la digérer à une chaleur douce, pendant un jour ou deux ; enſuite édulcorez-la avec de l'eau bouillante ; laiſſez-la ſecher ; brûlez deſſus de l'eſprit de vin, & vous aurez une poudre beaucoup plus ſûre dans ſon opération, que le mercure de vie commun, quoiqu'un peu émétique ; mais, comme le dit le Profeſſeur, ſudorifique & anodyne. La doſe eſt de trois ou quatre grains. J'ai obſervé qu'elle faiſoit ſuer abondamment, ſur-tout quand elle faiſoit vomir ou aller un peu à la ſelle, & réellement comme feroient les plus draſtiques antimoniaux. Maëts recommande une autre préparation du mercure de vie, qu'il appelle *purgatif antimonial très-ſur ;* on le prépare en faiſant fondre une partie de mercure de vie avec deux parties de nitre, & broyant bien la maſſe avec égale quantité de ſel commun : cela fait, enlevez-en bien le ſel par des lotions répétées, & édulcorez le tout. Je trouve, à la vérité, ce remède aſſez ſûr ; il ne diffère que très-peu, en vertus, du bézoard minéral commun : & en examinant les

observations suivantes, on en appercevra aisément la raison. L'antimoine diaphorétique & la céruse d'antimoine, ne sont que des cendres mortes de ce minéral, privé, par les déflagrations répétées avec le salpêtre, de son soufre interne & minéralisant : ainsi, je crois qu'on ne doit que très-peu en attendre dans la pratique, l'un & l'autre étant une chaux inactive, dans laquelle la forme & la contexture réguline sont tout-à-fait détruites ; de sorte que l'eau régale, qui agit si promptement sur l'antimoine crud ou son régule, ne les touche seulement pas, bien loin de les dissoudre ; preuve bien convaincante que, dans ces opérations, la nature de l'antimoine est absolument détruite. Quoique l'un & l'autre puissent, par une fusion convenable, se révivifier encore en régule, on ne le fera jamais sans ajouter quelque phlogistique ou substance sulfureuse : ainsi, aucune chaux d'antimoine préparée par la voie sèche ou humide, ne peut réellement être convertie en régule, que par la fusion dans des vaisseaux pleins de quelque substance inflammable ; ce qui démontre que la forme & la vertu du

régule dépendent, en grande partie, du principe sulfureux, aussi-bien que de la terre métallique. Je crois pouvoir remarquer ici en passant, que la chaux d'antimoine, révivifiée par un phlogistique minéral, prend une forme striée; mais que si l'on se sert d'un phlogistique minéral ou végétal, elle prend la figure laminée du régule d'antimoine commun. Cette différence vient-elle de l'acide vitriolique seulement? Le mercure de vie, fondu *per se*, a aussi cette forme en pointes, semblables à des aiguilles. D'où lui vient-elle aussi?

La chose se passe réellement de même dans les plus parfaits métaux. Ils perdent, comme Becher l'appelle, leur malléabilité, & leurs autres propriétés, par une entière destruction de leur soufre interne, qui, réunissant leurs principes, leur donne leurs qualités métalliques; c'est ce qu'on voit en les faisant calciner par le moyen du verre ardent, ou d'un feu considérable. Ce soufre intérieur est probablement ce qu'Albert le Grand veut dire par l'humide onctueux subtil, qu'il dit être la matière première des métaux, & qui est

entièrement analogue au soufre ou huile des végétaux, qui joint & unit ensemble les parties élémentaires avec les parties organisées, & qui, quand il est entièrement consumé, ne laisse que de la cendre. Mais il est évident que l'aliment sulfureux, si nécessaire à la réduction de la chaux d'antimoine, est très-différent de la matière de la lumière ou du feu ; car, quoiqu'une si grande quantité de cette matière active ou du feu, soit unie à la chaux, ainsi qu'il est manifeste par l'augmentation de son poids dans la calcination du régule d'antimoine, par le verre ardent ou le feu ordinaire, elle ne contribue cependant en aucune manière à son état métallique ; au contraire, elle le détruit tout-à-fait ; & les rayons du soleil, ou les parties du feu, ne réunissent pas, mais divisent les parties régulines ou métalliques, en détruisant le lien qui les unissoit, c'est-à-dire, leur soufre intérieur. D'une manière à peu près semblable, l'huile de vitriol ou l'esprit de nitre, tous deux acides très-concentrés, déchirent, divisent le régule d'antimoine, & le réduisent en chaux ; ils détachent le phlogistique ou le principe sulfureux, & la substance métallique

est tout-à-fait détruite ou décomposée ; & cela paroît dans ce cas bien évidemment, par la forte odeur sulfureuse qui s'élève quand ces acides sont versés sur l'antimoine. En effet, l'huile de vitriol se saisit de la partie inflammable de l'antimoine, s'unit avec elle, & forme effectivement un soufre minéral ; il semble alors que ces acides concentrés agissent sur l'antimoine de la même manière que les rayons du soleil ou le feu actuel ; & c'est, parmi bien d'autres, une preuve de la grande affinité qu'il y a entre la matière de la lumière & les acides ; ce que le grand Newton a depuis long-temps donné à entendre. Il paroît en partie par ce que j'ai dit plus haut, & il se manifestera encore davantage en faisant attention aux expériences suivantes, qu'en perdant son soufre intérieur dans ces calcinations, l'antimoine perd aussi sa forme réguline & sa qualité émétique. Si l'on fait simplement détonner égale quantité d'antimoine & de nitre, & qu'on les mette en fusion, il ne se perd de soufre extérieur qu'assez pour laisser les pointes régulines à nud, & les rendre capables de faire, sur les membranes de l'estomac, de très-fortes irritations : mais si

l'on prend trois parties de nitre & une d'antimoine, non-seulement par les déflagrations répétées, le soufre interne est entièrement dissipé, mais la masse même se trouve convertie en une chaux absolument inactive : pareillement aussi le fer, l'étain, le cuivre avec une double ou triple quantité de nitre, sont réduits en cendres, & perdent leurs qualités métalliques. Un peu plus que deux parties de nitre sur une de régule d'antimoine, le réduit en une chaux qui est sans vertu, parce qu'il y a beaucoup moins de soufre dans le régule, que dans l'antimoine crud ; & une égale quantité ou environ de salpêtre, détruit tout-à-fait la virulence du verre d'antimoine, parce qu'il ne lui a resté au juste que ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa nature réguline. De même, cinq parties de nitre fondues sur deux de mercure de vie, le convertissent en une substance inactive, ou en une espèce de bézoard minéral. Mais c'est assez parler de ces différentes combinaisons : ce que le nitre fait par la déflagration, le verre ardent l'opère par la force des rayons du soleil ; ils convertissent l'antimoine, son régule, son verre, en une vraie

chaux, en détruisant entièrement le phlogistique qu'ils contenoient.

Lorsque quelques-unes de ces préparations sont long-temps exposées même à l'action violente du feu ordinaire, elles sont réduites en cendres, & ne peuvent jamais être révivifiées en régule ou en verre, que par le secours de quelque phlogistique animal ou végétal, ou par le soufre minéral; & cela est aussi nécessaire pour révivifier de sa chaux, le fer, l'étain, le cuivre, &c. Ce qui manifeste encore qu'il ne reste plus de soufre dans ces chaux antimoniales ainsi préparées, c'est qu'aucune d'elles ne détonne avec le nitre, sans l'addition de quelque phlogistique. Ce qui prouve aussi que la nature & la contexture réguline sont détruites dans ces préparations, c'est l'entière inaction de l'eau régale sur elles, tandis qu'elle dissout si parfaitement & si promptement le régule d'antimoine; & de plus encore, c'est qu'elles ont entièrement perdu leur qualité émétique.

Mais dans toutes ces calcinations avec le nitre, il faut employer au moins trois parties de ce sel sur une d'antimoine crud; autrement, le soufre intérieur ne

ſeroit pas ſuffiſamment détruit, & les pointes régulines aſſez émouſſées, pour ne laiſſer qu'une chaux inactive; car ſi l'on ſe ſert ſeulement de deux parties de ſalpêtre, elle conſerve encore de l'émétícité, comme on le voit dans ce que Boerhaave appelle *émétique antimonial plus doux;* de même auſſi, ſi on n'emploie pas une bonne quantité de nitre dans la préparation de la céruſe d'antimoine, elle reſtera encore très-draſtique. Si une égale quantité de nitre & de verre d'antimoine reſte, pendant quelque temps, dans un creuſet, expoſée à un feu ardent, on en retire une vraie chaux très-belle, ou un antimoine diaphorétique, tout-à-fait ſans vertu: ſi cependant on n'emploie que deux troiſièmes ou la moitié ſeulement de nitre, la chaux n'eſt pas ſi blanche; elle conſerve encore du ſoufre & de l'émétícité, ſi ſur-tout on a fait détonner la moitié ſeulement du ſalpêtre avec l'antimoine.

Sur ces principes, on pourroit compoſer quelques eſpèces de poudres antimoniales, ſelon qu'on ſe ſeroit ſervi de plus ou moins de nitre, qui, préparées avec ſoin & adminiſtrées avec diſcernement, pourroient rendre de grands

ſervices en médecine, & beaucoup plus ſûrement que l'antimoine diaphorétique, ou que la céruſe de ce minéral; mais, dans toutes ces calcinations, il faut bien conſidérer, non-ſeulement la quantité, mais auſſi la qualité du ſalpêtre; car tel nitre abonde en ſel commun, qui, par cette raiſon, agit moins, ou plutôt détruit moins le régule.

Mais je préfere beaucoup l'infuſion du verre, du régule ou du ſafran d'antimoine dans du bon vin, à toute autre préparation de ce minéral, comme étant la plus certaine, la plus incapable de nuire, & la plus active. Je regarde le vin antimonial, fait avec le verre ou le régule, comme le meilleur; car, à moins que le foie d'antimoine ne ſoit bien ſoigneuſement préparé avec une quantité convenable de nitre, & le degré de feu qu'il faut, on ne peut trop compter deſſus, étant quelquefois trop fort, quelquefois trop foible, & quelquefois auſſi mêlé de ſcories, qui, toutes choſes égales, le rendent conſidérablement plus foible. Outre cela, le foie doit être réduit en poudre bien ſubtile, ou bien édulcoré par des lotions répétées, ou plutôt des décoctions dans l'eau chaude; autrement, trop de nitre

alkalisé adhéreroit au safran du foie, & énerveroit la vertu des menstrues vineux. On ne faisoit pas autrefois autant attention à cela qu'on auroit dû le faire, & je me ressouviens bien que le vin bénit, ainsi qu'on l'appelloit alors, étoit extrêment différent l'un de l'autre. Certainement on n'a pas cette incertitude, quand on le prépare avec le vrai verre d'antimoine ou le régule pur. Si on se servoit du régule martial, il pourroit toujours participer un peu du principe ferrugineux. Après une suffisante infusion, on doit toujours filtrer le vin avec le plus de soin possible. Dans cette préparation, soit du verre ou du régule dans le vin, le menstrue savonneux, spiritueux & tartareux, dissout la substance réguline; elle est infiniment atténuée; autrement elle ne passeroit pas si promptement, avec le vin, au travers d'un filtre très-serré, & ne resteroit pas si long-temps suspendue, & intimement mêlée avec lui, ainsi qu'elle y reste pendant plusieurs années de suite.

L'antimoine est ainsi *in solutis principiis*, ou plutôt est une espèce de tartre émétique liquide très-subtilisé, qui possede toutes les vertus & les qualités

de l'antimoine ; de sorte que s'il est pris à la dose d'une once ou deux, il peut assez causer d'irritation sur l'estomac & les intestins ; même, à une plus petite dose de deux ou trois drachmes, il donne seulement des nausées, cause quelques vomissemens, & une selle ou deux ; & s'il n'agit ni par l'une, ni par l'autre de ces voies, il fait suer ou augmente beaucoup la transpiration. Mais à la dose de trente, soixante ou quatre-vingt gouttes, généralement il n'est qu'un pur altérant & diaphorétique ; il s'insinue dans les replis les plus profonds, & dans les dernières ramifications du système vasculaire ; il ne trouble que peu ou point du tout la nature ; il provoque évidemment toutes les sécrétions & excrétions animales, particulièrement celles de la peau, des conduits urinaires, des glandes salivaires, par l'irritation legère qu'il porte sur le genre nerveux & le système des vaisseaux.

Comme le vin d'antimoine se mêle si promptement avec le sang & les autres humeurs, traverse si aisément & si librement toutes les issues du corps, on peut le donner avec sureté, & répéter avec succès la dose deux, trois, &

même quatre fois en vingt-quatre heures, en petite quantité, & continuer ainsi quelques jours de suite : au lieu que les préparations solides antimoniales sont très-incertaines dans leur opération, demeurant quelquefois longtemps dans l'estomac & les intestins, avant qu'elles agissent sensiblement ; & quand une fois elles opèrent, elles causent en même temps de si violentes & de si opiniâtres irritations, que le malade est très-souvent tout-à-fait épuisé avant que la force de l'émétique le soit. Cela n'est pas peu à craindre, & arrive effectivement quelquefois quand le kermès minéral, le soufre doré, le safran d'antimoine plus doux, & autres poudres ou pilules stibiées, sont administrés trop tôt, & trop fréquemment répétés, ainsi que doit le sçavoir quiconque s'est volontiers servi de ces sortes de remèdes. Il survient quelquefois tout-à-coup, lorsqu'on s'y attend le moins, une superpurgation, si sur-tout on a bu pardessus un verre de vin, de cidre ou de quelqu'autre acide végétal.

Outre cela, quand les antimoniaux sont donnés en substance, ils doivent d'abord souffrir une dissolution dans l'estomac, avant qu'ils puissent passer

par les veines lactées, & se mêler avec le sang, comme font les remèdes altérans & diaphorétiques. Mais dans cette préparation liquide, la partie réguline est déjà dissoute & infiniment atténuée; elle passe ainsi avec bien plus de facilité dans le sang. On doit observer de plus, que sous cette forme l'antimoine peut être donné d'une bien plus agréable manière, sans même qu'on s'en apperçoive, & sans donner plus de dégoût que le vin dans lequel il est préparé; & c'est vraiment un objet de quelque conséquence, quand nous avons à traiter des malades dégoûtés, & surtout des enfans, à qui il faut faire prendre des médicamens à plusieurs reprises. Ce qui parle encore plus en faveur de cette préparation, c'est qu'elle est si agréable, qu'on peut aisément la donner sans qu'on s'en apperçoive, & dans une liqueur convenable; & cela, je l'assure, aux enfans comme aux grandes personnes. On rencontre très-souvent l'indication de les faire vomir & de les purger, & il est extrêmement difficile de le faire avec les remèdes communs & usités en pareille occasion; au lieu que le vin d'antimoine peut se donner dans leur boisson avec autant

d'aisance que de sécurité. Je l'ai très-fréquemment donné depuis dix jusqu'à trente gouttes aux enfans d'un an ou deux, dans la coqueluche & les oppressions asthmatiques, quand une tentative pour les forcer à prendre des remèdes plus dégoûtans, les auroit mis dans le cas de suffoquer, ou de tomber en convulsion.

On pensera peut-être qu'un remède, si doux, si aisé à prendre, qu'on peut donner si sûrement, ne peut pas être bien efficace en qualité d'altérant & de diaphorétique. Je réponds, que comme il est capable, à une dose convenable, d'irriter très-fortement l'estomac & les intestins, on ne peut pas supposer que, même en petites doses, il reste inactif dans les artères sanguines & lymphatiques : de l'une & de l'autre façon, il semble, & quoiqu'il arrive, il est effectivement très propre à stimuler, & à bien nettoyer tout le système vasculaire. Pour confirmer ce que je dis, on observe que, quand on a donné une forte dose de l'essence d'antimoine, comme trois ou quatre drachmes par exemple, une sueur copieuse succède presque toujours, à moins qu'on ne l'ait rejettée par le vomissement, immé-

diatement après l'avoir priſe. Mais en les gardant, elles animent l'action des vaiſſeaux ſur les fluides qu'ils contiennent, & augmentent réellement la circulation générale des humeurs; & certainement cette eſpèce de *ſtimulus*, eſt très-ſouvent fort néceſſaire dans les dernières ramifications des artères ſanguines, ſereuſes & lymphatiques, où le mouvement eſt naturellement fort lent, & où la ſtagnation, & par-conſéquent la corruption du ſerum & de la lymphe, eſt très-propre à produire une cacochymie putride. Je penſe que l'uſage des ſels de toute eſpèce, & ſurtout du ſel commun, n'eſt établi que pour ſervir de *ſtimulus* général; & de-là vient qu'il eſt ſi ſalutaire, quand on en uſe modérément. En ſtimulant donc ainſi univerſellement, non-ſeulement les plus gros, mais auſſi les plus petits vaiſſeaux du corps, ce remède tend à lever toutes les obſtructions formées, celles qui ſe formoient même dans les plus petits vaiſſeaux; il excite, il provoque par-là avec plus de ſuccès les ſécrétions & excrétions naturelles, dans leſquelles, lorſqu'elles s'exécutent exactement, conſiſte la ſanté elle-même.

Les remèdes antimoniaux, & en par-

ticulier le vin d'antimoine, est d'une très-grande utilité dans les rhumatismes obstinés, dans le scorbut froid, dans beaucoup de maladies de la peau, dans l'asthme, la leucophlegmatique, l'ictere, les maux de tête opiniâtres, le vertige, l'épilepsie & la manie. J'ai mille fois, dans ma pratique, éprouvé leurs heureux effets dans les cas que je viens de rapporter, & j'ai pareillement eu le plaisir de voir que quelques sçavans Praticiens s'en servoient aussi avec succès.

Mais avant de quitter ce sujet, j'ajouterai encore que je donne ce vin antimonial, ou cette essence d'antimoine, comme je l'appelle, dans quelques maladies aiguës, aussi-bien que dans les chroniques, & particulièrement dans les fièvres lentes, les petites fièvres irrégulières, intermittentes & rémittentes, les fièvres catarrhales, dans la fausse péripneumonie, & même dans la vraie, après les évacuations convenables, lorsque, pendant le cours de la maladie, l'expectoration est trop tôt supprimée, & que le malade ressent des anxiétés & a de la peine à respirer. En pareilles circonstances, il convient aussi dans la petite vérole, & j'ai eu la

satisfaction de le voir réussir très-heureusement dans plusieurs cas désespérés ; il procure l'expectoration, & fait quelquefois vomir, quelquefois aller une fois ou deux à la selle, & quelquefois il excite une sueur douce & universelle. On donnoit autrefois le kermès minéral, avec des succès étonnans, dans de pareilles circonstances, & il opéroit bien de la même manière ; néanmoins je connois mieux l'essence d'antimoine ; elle est beaucoup plus sûre, & ses effets sont moins douteux. Cette poudre avoit une réputation étonnante en Allemagne & en France, il y a environ trente ou quarante ans, & c'étoit avec justice quand elle étoit donnée à propos & bien dosée ; mais, par un usage imprudent & trop précipité, elle est bientôt tombée dans le discrédit. C'est généralement le sort de tous ces remèdes empiriques, qui sont vantés comme bons dans tous les cas. Quoiqu'ils soient réellement bons en eux-mêmes, & lorsqu'ils sont administrés convenablement, cependant, en les employant indistinctement & imprudemment, on en fait très-souvent des poisons, au lieu d'y trouver des antidotes. Tel a aussi été le sort de

quelques secrets encore plus modernes.

Pour conclure enfin, je ne prétends pas que les observations que je viens de rapporter soient tout-à-fait nouvelles. Je conviens qu'on en connoît la plus grande partie ; &, comme telles, je les ai annoncées sans citation particulière de chaque Auteur, & sans donner tout au long les procédés que l'on peut plus aisément voir, en consultant les livres communs de chymie. Je sçais aussi qu'il y a d'autres moyens de travailler dans le grand, beaucoup plus commodes & moins coûteux, en épargnant le salpêtre, &c. Mais, si je ne me trompe, j'ai, en quelque façon, répandu un nouveau jour sur la nature de l'antimoine ; au moins j'ai mis la plus jeune partie de ceux qui s'occupent à le préparer & à l'administrer, plus à portée de le connoître qu'ils ne pourroient le faire dans aucun autre traité particulier ; & comme les remèdes stibiés sont aujourd'hui fort en vogue, cette dissertation peut ne pas être une pièce inutile à être mise entre les mains des Etudians en médecine ; peut-être même qu'elle excitera quelques-uns des plus expérimentés, à perfectionner & con-

firmer leur qualité & leurs doſes, qui ne ſont pas encore aujourd'hui aſſez déterminées.

Outre cela, j'avois auſſi en vue, en la publiant, de recommander l'uſage de ce que j'ai appellé *eſſence d'antimoine*, ou *vin antimonial*, comme la plus ſûre & la plus utile préparation qu'on en retire. J'ai fait uſage, depuis près de trente ans, d'un grand nombre de différens remèdes antimoniaux; & je puis dire, après ſuffiſamment d'expériences, que je préfere beaucoup celle-ci aux autres. Je ſuis bien éloigné cependant de condamner toutes les préparations ſolides antimoniales; mais j'aſſure qu'aucunes d'elles n'a, en médecine, de plus grands ni de meilleurs effets que celle-ci, & que très-rarement on peut les donner avec une égale ſécurité. Je crois pouvoir me ſervir, en parlant d'elles, de ce que Celſe dit: *His variè medici utuntur, ut magis quid quiſque præſcribit, ſibi appareat, quàm quid evidenter compererit.* Mais après tout, ce n'eſt pas telle ou telle préparation, ou tel remède, qui guérit une maladie, mais ſeulement l'application prudente qu'on en fait. Auſſi parfaitement bien qu'on peut ſçavoir faire une coignée,

un marteau, une ſcie ; de même, un Chymiſte ſçait comment préparer tel ou tel remède particulier ; cependant le premier eſt auſſi éloigné d'être bon charpentier, que l'autre un bon médecin. Tout le ſecret conſiſte à ſçavoir comment s'en ſervir.

HISTOIRE

ET TRAITEMENT

D'UNE COLIQUE

ÉPIDÉMIQUE,

Qui regna en 1724 dans le Devonshire. *

AU commencement de l'automne de 1724, les habitans du Devonshire furent affligés d'une maladie épidémique, dont la fureur tomba principalement sur le bas-peuple, & sur ceux dont la vie étoit peu aisée. Ce n'est point faire une chose inutile que d'en donner l'histoire & le traitement, puisqu'elle regna dans cette province, avec plus ou moins de force,

* Province maritime & méridionale d'Angleterre.

pendant preſque tout l'automne, quoique ce ne fût pas avec la plus grande violence, & qu'elle ne fût pas de celle qui n'épargne perſonne.

Cette maladie s'annonça par un grand ſerrement d'eſtomac, accompagné d'une douleur très-vive dans l'épigaſtre, par un pouls foible & inégal, par une ſueur un peu froide : la langue étoit couverte d'une mucoſité verdâtre ou jaune, & l'haleine étoit très-fétide : ces premiers accidens furent ſuivis d'un vomiſſement conſidérable d'une bile ſouvent très-verte, quelquefois noire, mais toujours accompagnée d'une quantité abondante de pituite extrêmement acide & viſqueuſe : ces matières, rejettées par le vomiſſement, étoient ſouvent ſi âcres, qu'elles excitoient des excoriations dans le goſier & dans l'éſophage, (ce qui les faiſoit paroître ſanguinolentes), & qu'elles rendoient la déglutition douloureuſe. Ces ſymptômes ayant duré deux ou trois jours, le ventre ſe reſſerroit extrêmement, ſans pouvoir être relâché, ni évacuer par les purgatifs les plus violens, ni les clyſtères les plus forts : les premiers étoient rejettés par le vomiſſement, & les autres par bas, ſans

ſans aucun bruit, & ſans être accompagnés d'excrémens.

Le vomiſſement étant un peu diminué, la douleur ſe portoit plus bas, & devenoit très-violente vers le nombril, & très cruelle le long des lombes & de l'épine du dos; enſorte que le malade paroiſſoit être attaqué de néphrétique, d'autant plus qu'il ſurvenoit bientôt une ſuppreſſion d'urine, & une envie continuelle d'uriner: le malade reſſentoit de plus une peſanteur au périnée, comme on l'éprouve lorſqu'il y a une pierre dans la veſſie. Cette difficulté d'uriner a été remarquée, il y a long-temps, par Arétée de Cappadoce, CAP. DE COLICIS: *les reins & la veſſie ſouffrent en même temps, & de la douleur & de l'iſchurie, & même l'un à la place de l'autre.* C'eſt ainſi qu'Hippocrate a dit: *un amas d'humeurs critiques prennent leur route par la veſſie, & cauſent une ſtrangurie, qui ne dépend d'aucune affection des reins; c'eſt une humeur qui prend une voie au lieu d'une autre.* EPID. LIB. I. SECT. 2.

L'urine reſſembloit à de la leſſive; elle dépoſoit abondamment une matière muqueuſe, rouge, & ſouvent verdâtre. Dans un grand nombre de malades,

l'abdomen étoit extrêmement dur ; & ſi tendu, qu'ils craignoient qu'il ne vînt à crever : dans d'autres, au contraire, le ſpaſme avoit tellement retréci le ventre, qu'il avoit perdu ſa forme ; mais cet accident fut rare. Souvent une douleur fixe, très-forte, brûlante, ſe faiſoit reſſentir dans l'hypochondre droit, où il y avoit dûreté & tumeur ; & dans la région épigaſtrique, on ſentoit un battement par fois conſidérable & incommode. Tant que le ventre fut irrité par ſon propre poids, (ce qui ne fut pas fréquent), & toutes les fois qu'il le fût par quelque purgatif, les malades rendirent des excrémens très durs, de couleur verte, tirant ſur le noir, ronds, ſemblables à des crottes de brebis : mais après deux ou trois déjections, ils étoient verds ou noirs, quelquefois teints de ſang, & excitans des épreintes très-douloureuſes : mais tout-à-coup le ventre ſe reſſerroit : quelques heures après, en les ſollicitant par un médicament, il ſortoit encore des excrémens ronds, polis, & très-durs.

Telle parut d'abord cette maladie, qui, bien loin de diminuer, alla tou-

jours en augmentant ; car quoique les vives douleurs du ventre se fussent ralenties, cependant, comme il resta dans la peau une sensibilité si grande, qu'on ne pouvoit la toucher, bientôt la douleur augmenta, & se fit cruellement ressentir le long de l'épine du dos, jusqu'au haut des épaules, & sur-tout entre les omoplates ; de-là elle s'étendit en peu de temps sur les bras ; alla se fixer principalement sur les articulations, & priva les mains de tout mouvement.

Les cuisses & les jambes ne furent pas plus épargnées, puisqu'elles furent tourmentées par les douleurs les plus aiguës, dont le siège paroissoit être au milieu des os, comme dans ceux qui ont le mal vénérien ; mais rarement on appercevoit quelque rougeur ou tumeur sur les jointures.

Dans le temps que la matière morbifique se préparoit une issue, des intestins aux membres, le pouls étoit plus fort, & les malades avoient un leger mouvement de fièvre. Quelques-uns même, dans ce période de la maladie, eurent le délire, qui fut presque toujours constamment annoncé par des uri-

nes un peu limpides ; &, (ce qui mérite d'être remarqué) lorſque pendant tout le cours de la maladie les urines avoient été pâles & ſans ſédiment, il ſurvenoit bientôt aux malades ou des convulſions, ou le délire, ou la paralyſie des mains ; tantôt avec douleur, tantôt ſans douleur.

Dès que la maladie s'étoit jettée ſur les jointures, une ſueur abondante fétide, & d'une odeur acide, appaiſoit les douleurs ; & ſi le ventre n'en étoit pas encore tout-à-fait délivré, elles s'évanouiſſoient dès qu'il venoit à s'ouvrir. Quelques-uns, deſſéchés par des ſueurs longues & abondantes, perdirent abſolument le mouvement & l'uſage de leurs mains ; il ne leur reſta que le tact. Triſte ſoulagement de la douleur que la paralyſie ! Je ne me rappelle point avoir vu dans aucun de ces malades, la paralyſie ſe fixer ſur les pieds.

Il s'éleva quelquefois, avec une ſueur bénigne, des puſtules rouges, accompagnées de démangeaiſons, ſouvent même de douleurs fort aiguës, & répandues preſque par-tout le corps. Rien de plus heureux ; car dès qu'elles pa-

roiſſoient, la douleur de rhumatiſme & de colique ſe diſſipoit.

Tel fut l'évènement le plus favorable de la maladie : mais beaucoup plus ſouvent, le rhumatiſme ſuccédant aux douleurs de colique, & les tranchées au rhumatiſme, les malades étoient longtemps les miſérables victimes de ce retour alternatif ; le mal ayant ſon ſiège, tantôt ſur les articulations, & tantôt dans les inteſtins.

Quelquefois ces vives douleurs, après avoir donné du relâche pendant quelques jours, ſe renouvelloient avec la même violence, ſur-tout ſi le malade avoit reſſenti la plus légère impreſſion de froid, ou s'il avoit bu de la biere ou de cidre. L'ictère quelquefois, prenant la place de la colique, la diſſipoit pour un temps ; mais les douleurs recommençoient dès que l'ictère diſparoiſſoit. Dans l'un & l'autre cas, le véritable ictère ſubſiſtant a enlevé tout-à-fait la maladie ; il ne reſtoit dans les jointures qu'un peu de gêne.

Quoique les douleurs de colique aient plus ſouvent précédé les douleurs rhumatiſmales, fréquemment néan-

moins la maladie attaquoit d'abord les jointures ; mais enſuite il ſe faiſoit une métaſtaſe, & le mal ſe portoit ſur l'eſtomac & les inteſtins, de la manière que nous avons dite. J'ai vu un cabaretier en être ſingulièrement attaqué ; ſes bras & ſes mains furent paralyſés au point, qu'il ne leur reſtoit qu'un foible mouvement, & qu'ils n'avoient pas la force de remuer le plus petit poids : cette paralyſie cependant n'avoit été précédée par aucun ſymptôme de la maladie, & ne fut même ſuivie d'aucun pendant un ou deux jours, ſi ce n'eſt qu'il étoit plus foible que de coutume ; mais, peu après, le vomiſſement eut lieu, & les douleurs d'entrailles ſe firent ſentir ; les membres paralyſés enfin, furent tourmentés auſſi par les douleurs rhumatiſmales.

Quelques-uns, mais en petit nombre, après avoir été long-temps affligés de cette maladie, & enfin expoſés à des mouvemens épileptiques, cédèrent à tant de maux, & moururent ; mais, en vérité, ſoit que je faſſe attention au grand nombre de perſonnes attaquées de cette maladie, ou à ſa durée, ou à ſa violence, je ſuis très-ſurpris qu'il y

ait eu ſi peu de victimes de ce cruel ennemi.

La maladie étoit plus terrible, lorſque le vent du nord ſouffloit ; j'ai fait la même obſervation à l'égard de la petite vérole, dont il regnoit alors une épidémie.

Ceux qui naturellement avoient le ventre plus libre, ſouffrirent beaucoup moins de cette épidémie, que ceux qui l'avoient reſſerré : c'eſt peut-être pour cette raiſon que les enfans, qui ont toujours le ventre lâche, ont moins ſouffert que les adultes.

Cette colique épidémique a duré depuis l'automne, juſqu'au printemps ſuivant ; mais à meſure que l'on avançoit dans cette ſaiſon, on la vit peu à peu ſe diſſiper.

Telle eſt l'hiſtoire ſuccinte, mais exacte de cette maladie qui a regné ſur le peuple ; enſorte qu'il y a eu cette année 1724, peu de famille du bas-peuple qui en ait été exempte. J'ai vu ſouvent cinq ou ſix malades de cette maladie dans la même maiſon ; & j'ai peine à croire qu'il ait jamais paru auparavant une colique auſſi épidémique, à moins que ce ne ſoit celle dont fait

mention Paul d'Egine ſur la fin du chapitre 43 du livre 3, & qui, par rapport à quelques ſymptômes au moins, fut aſſez ſemblable à celle-ci. Je vais mettre ſous les yeux la deſcription qu'en donne ce Medecin : » Lorſque cette » maladie (ſçavoir une colique cauſée » par des humeurs âcres & piquantes) » eut commencé à ſe faire ſentir vers » les frontières de l'Italie, & que ſemblable à une contagion peſtilentielle, » elle eût parcouru la plûpart des autres endroits de l'Empire Romain ; » pluſieurs reſtèrent attaqués d'épilepſie ; d'autres, de paralyſie, ſans perdre cependant le ſentiment ; & quelques-uns, de ces deux accidens à la » fois : la plus grande partie de ceux » qui, après cette maladie, devinrent » épileptiques, ne purent y réſiſter, » & en furent la victime ; mais ceux » dont la maladie ſe termina par la » paralyſie, en échappèrent pour la plûpart ; ce fut une eſpèce de criſe qui fit » prendre un autre cours à la matière » morbifique.

Je ne ſçais ſi l'on doit attribuer en partie l'origine de cette maladie épidémique à une diſpoſition particulière de

l'air, puiſque, ſoit que l'air fût ſec & humide, ſoit que le vent du nord ſoufflât, ou le vent du ſud, la maladie n'en exerçoit pas moins au loin ſes fureurs. Lorſqu'il faiſoit un temps ſec & froid, & que le vent ſouffloit du nord ou du nord-eſt, j'ai obſervé que les douleurs étoient plus aiguës ; ce qui venoit ſans doute de la tranſpiration interrompue, & de ce que le ventre étoit plus reſſerré, ſuivant cet aphoriſme d'Hippocrate : *Les conſtitutions journalières, dans leſquelles ſouffle le vent du nord, reſſerrent le ventre.* Aph. xvij. ſect. iij.

Mais de quelque manière que la choſe ſoit, il ne ſe trouvera perſonne, je penſe, qui mette cette maladie au nombre des maladies contagieuſes, ſi ce n'eſt celui qui ſoutiendra que toute maladie populaire eſt contagieuſe ; ce que ne ſignifie pas ce mot par lui-même, ni la manière ordinaire de s'exprimer. Les maladies épidémiques dépendent, ſans doute, d'une cauſe commune ; par exemple, de la corruption de l'atmoſphère, de nourriture ou de boiſſon mal-ſaine ; & ſouvent cependant elles ne dépendent nullement d'aucun miaſme, qui, échappé d'une perſonne

malade, aille infecter une perſonne ſaine.

La cauſe de notre épidémie, ſi je ne me trompe, eſt très-manifeſte ; c'eſt ſans doute l'abondance prodigieuſe de pommes qu'il y eut cette année ; abondance ſi grande, qu'on ne ſe ſouvient pas d'en avoir vu de telle dans notre province. Les pommiers étoient ſi chargés de fruits, que les branches plioient ſous le faix, & ſe caſſoient même. On avoit, à très-bas prix, aſſez de pommes pour emplir un muid & au-delà du ſuc exprimé ; & des ſacs remplis de ces fruits ne coûtoient que la peine de les cueillir & de les ramaſſer. Pluſieurs habitans de la campagne, dont l'ingratitude impie alla juſqu'à murmurer contre les largeſſes ſans bornes de la Divinité, abandonnèrent aux pourceaux cette quantité prodigieuſe de fruits. Mais ces animaux furent incommodés de cette abondante nourriture ; car tous tombèrent dans un état de maigreur & de deſſéchement, & pluſieurs périrent. Quelques autres payſans, moins impies ſans doute, mais non plus ſobres, burent largement du cidre ; ils engagèrent même d'autres

par argent à boire avec eux, afin que les dons de la Divinité ne fussent pas perdus : leurs vaisseaux vuides étoient bientôt remplis d'un nouveau cidre. Libations, par lesquelles les Païens auroient cru appaiser leur Bacchus, mais qui déplaisoit au souverain maître de l'Univers ! Il est constant que les vaisseaux de bois de toute espèce, qu'on put se procurer de toutes parts, suffirent à peine pour contenir cette immense quantité de cidre.

Puisque les vergers donnoient une récolte si grande de pommes, le bas-peuple en fit presque sa seule nourriture, en les faisant cuire, & en les préparant de différentes manières : il en tira un vin (cidre) ou plutôt un moût, qui étoit son unique boisson ; car il étoit moins cher que la biere, & n'étoit guères plus cher que l'eau ; mais comme il flattoit plus agréablement que l'une ou l'autre, le peuple se livroit au plaisir d'en boire, ne prévoyant pas qu'il dût lui coûter bien cher.

Je ne doute pas que l'usage, ou plutôt l'abus qu'on fit journellement des pommes, comme nourriture, ou de leur suc,

comme boiſſon, n'ait été la cauſe de cette maladie, puiſque je n'ai vu aucune perſonne, qui s'en ſoit abſtenue, en être attaquée ; elle reſpecta auſſi ceux que leurs biens mettoient à portée de ſe traiter délicatement, & de faire bonne chère, & qui, faiſant toujours peu de cas de ce qui eſt à vil prix, en goûtèrent à peine : mais s'ils ne s'en ſont pas plus abſtenus que les pauvres, ils ont trouvé, dans les viandes aſſaiſonnées d'aromats dont ils ſe nourriſſoient, & les excellens vins qui ſont leur boiſſon ordinaire, de quoi prévenir les mauvais effets des pommes & de leur ſuc.

On a remarqué, il y a long-temps, que dans les années abondantes en pommes, un grand nombre de perſonnes ont ſouffert des douleurs de colique ; enſorte que, dans ces cantons, il ſemble que ce ſoit une maladie endémique & épidémique durant tout l'automne : & on éprouve, comme diſoit Horace autrefois, *une mauvaiſe conſtitution, lorſque l'année eſt fertile en pommes* *. Je me ſouviens fort bien

* *Pomifero grave tempus anno.* Horat. lib. iij. od. 23.

qu'en 1722, année où les pommes donnèrent abondamment, beaucoup de personnes furent incommodées de colique & de rhumatisme ; mais que cette maladie ne fut nullement comparable à celle que je viens de décrire, soit qu'on la considère du côté de sa violence, ou du côté de son *universalité*. Je fis la même observation dans les années 1728 & 1730, qui furent aussi des plus fertiles en pommes : mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que la diarrhée se fit bien plus sentir qu'en 1724 ; elle appaisa beaucoup les douleurs de colique & de rhumatisme ; car le suc acide des pommes, sortant presqu'aussitôt par cette évacuation, ne put s'arrêter long-temps dans les intestins, ni dans le sang. Mais en 1724, année si fertile en pommes, la diarrhée fut fort rare ; aussi la colique, à laquelle succéda souvent la paralysie des bras, fut-elle beaucoup plus cruelle.

Quelqu'un pourra peut-être me demander, pour quelle raison le suc de pommes resserre le ventre avec des douleurs très-aiguës dans une année, & pourquoi dans une autre il le relâche convenablement, sans aucune douleur

vive ? Je ſuis très-embarraſſé pour répondre à cette queſtion ; j'en conviens : mais qu'on me diſe pourquoi des pommes de même eſpèce & ſemblables, autant qu'on peut en juger par la vue, ſe pourriſſent beaucoup plus promptement une année qu'une autre ? J'avertirai ſeulement d'une choſe qui eſt aſſez connue de tout le monde, c'eſt que plus les pommes ſont douces, plus elles lâchent certainement le ventre ; & conſéquemment que plus la ſaiſon aura été humide & chaude, plus les pommes & les autres fruits de l'automne ſeront doux, ſuſceptibles de putréfaction, & incapables de lâcher le ventre ; ce qui eſt ſuffiſamment confirmé par l'obſervation des ſaiſons.

Nous allons expoſer, en peu de mots, la nature du moût de pommes.

Le ſuc des pommes, ainſi que celui des raiſins, nouvellement exprimé, abonde en ſel eſſentiel acide & fort épais, ou tartre, en beaucoup de particules terreſtres, & en quantité de ſoufre non-purifié. Plus le fruit eſt acerbe, plus le ſel eſſentiel eſt épais & abondant, comme on le voit clairement dans le vin de la Moſelle, & dans notre cidre ; ce dernier dépoſant, au fond

du vaiſſeau, un tartre chargé d'une lie muqueuſe ; & le vin ſéparant, ſur les parois du tonneau, beaucoup du même ſel tartareux ou eſſentiel. Il n'y a pas grande différence entre le vin du Rhin & notre fort cidre, ſinon que ce dernier contient plus de mucilage : en effet, les ſels naturels de ces deux liqueurs paroiſſent abſolument congénères, &, au microſcope, on les apperçoit de même figure : or, ce n'eſt qu'après un temps conſidérable que leurs ſels ſe diviſent & s'atténuent au point, que le ſuc de pommes devient une liqueur potable & ſalubre : bien plus, ce n'eſt ſouvent que la ſeconde, ou même la troiſième année, que le cidre, fait de pommes ſauvages & acerbes, devient enfin agréable à boire, & ſalutaire.

En buvant abondamment de ces deux moûts, on devient très-certainement en proie aux douleurs de colique & de rhumatiſme : & ceux qui ſont ſujets à la goutte, n'en boivent pas impunément, car ſes retours ne tardent pas à ſe faire ſentir. Les buveurs Allemands des bords de la Moſelle & du Rhin, qui ſe noient d'un vin tartareux, ne ſont pas plus punis de leur intempérance, que ceux

de nos compatriotes, qui s'abandonnent à boire du cidre avec excès : là, comme ici, la goutte eſt fort commune & endémique ; & il n'y a point de pays où, parmi le bas-peuple, il ſe trouve tant de goutteux que dans le Devonshire, à cauſe de l'uſage du cidre ; & il eſt permis de croire qu'on doit regarder comme la cauſe de cette maladie, devenue ſi fréquente, l'habitude où l'on eſt de boire chaque jour beaucoup de ces vins abondans en tartre, tels que ceux de la Moſelle, de France, & notre cidre de pommes ; car depuis que l'uſage en eſt introduit, la goutte eſt beaucoup plus répandue qu'auparavant. Le vin de Bordeaux, les délices de notre temps, n'étoit point eſtimé dans le ſiècle dernier ; & aujourd'hui il ſe fait & ſe conſomme dix fois plus de cidre de pommes, qu'il y a trente ans.

Mais ſi quelqu'un s'aviſoit de douter que le moût de cidre fût ſi rempli de tartre, qu'il ait recours au procédé ſi bien décrit par Angelus Sala, pour ſéparer le mucilage d'avec le ſuc, & il verra quelle quantité de ſel eſſentiel il pourra en retirer : elle ſera certes conſidérable. Le tartre du cidre ne s'attache

point, comme celui du vin du Rhin, aux parois des vaiſſeaux; ceci n'eſt pas une preuve qu'il en manque, puiſque le vin du Rhin lui-même ne ſçauroit dépoſer, le long des parois des vaiſſeaux, le tartre qu'il contient, que quand il s'eſt précipité au fond une lie muqueuſe & terreſtre. C'eſt par la même raiſon que les vins d'Eſpagne ne donnent point de tartre, parce qu'il eſt embarraſſé par une matière huileuſe & ténace: & l'on ne ſçauroit, par aucun moyen, ſéparer le ſel du citron ou limon de ſon ſuc exprimé, quoiqu'il contienne au moins autant de ſel acide que tout autre ſuc végétal, parce qu'il eſt retenu par une grande quantité de mucilage; ce que le même Angelus Sala a remarqué il y a long-temps dans un ouvrage qui a pour titre *Tartarologia*, & ce dont j'ai reconnu moi-même la vérité, au moyen des expériences que j'ai faites. Il y a beaucoup de mucilage dans le cidre nouveau, ce que prouve évidemment la viſcoſité oléagineuſe qu'il acquiert, lorſqu'il n'a pas aſſez fermenté, & qu'il n'eſt pas aſſez fourni d'un ſel actif, capable d'atténuer le mucilage ſulfureux: en effet, au défaut de ce ſel, le cidre fait de

pommes trop douces, ſe change preſqu'infailliblement en une liqueur viſqueuſe & ſurnageante, dans l'eſpace d'une année. De plus, on obſerve toujours que, tandis que le moût du cidre reſte dans les cuves pour y écumer, il ſe forme des pellicules viſqueuſes, qu'on prendroit pour du cuir pourri; il s'en attache même de ſemblables aux parois des tonneaux.

Examinons maintenant, en peu de mots, quels ſont les effets nuiſibles qui ſuivent l'uſage du ſuc crud des pommes, ou pas aſſez fermenté, ou qui n'a pas dépoſé ſa lie : écoutons ce qu'Hippocrate dit du moût : *Le moût excite des vents, lâche, irrite & ſollicite le ventre, en fermentant dans les inteſtins, & procure des évacuations; il excite des vents, parce qu'il échauffe; il lâche le ventre, parce qu'il purge; il irrite & procure des évacuations, parce qu'il fermente dans les inteſtins.* HIPP. DE DIÆTA LIB. II. XXIII. Le ſuc des fruits *horaires* fermente promptement : pendant la fermentation, l'air, mêlé avec le moût, ſe raréfie prodigieuſement; & au point, que les tonneaux les plus forts peuvent à peine réſiſter. Il eſt de toute néceſſité que le moût, qu'on boit en trop grande

quantité, fermente dans l'eſtomac & dans les inteſtins ; qu'il les rempliſſe d'une grande quantité de vents, & y cauſe des douleurs & des tranchées ; car la chaleur augmente conſidérablement la fermentation & la raréfaction de l'air : mais ſi des vaiſſeaux de bois peuvent à peine réſiſter aux efforts du moût en fermentation, quels tourmens ne doivent pas éprouver les inteſtins qui en ſont remplis ? Quand on y fait attention, l'on n'eſt pas ſurpris que l'hiſtoire des maladies nous préſente le tableau des événemens les plus funeſtes, comme d'inteſtins rompus par les forces de cet air raréfié.

Ce n'eſt pas ſeulement à l'eſtomac & aux inteſtins que le moût eſt nuiſible, lorſque la fermentation le fait gonfler, & met l'air qu'il contient en raréfaction ; c'eſt encore un des ſtimulans & des abſtergens les plus forts ; car il n'y a point de déterſif plus puiſſant que le moût ; peu s'en faut qu'il n'emporte l'épiderme, lorſqu'on y plonge les mains. Pour peu qu'on ait une notion de l'Anatomie, on ſçait aſſez que les inteſtins ſont tapiſſés d'un mucus très-doux, que la nature prévoyante y a placé, ainſi qu'ailleurs, pour les dé-

fendre de l'acrimonie des alimens : or, ce mucus eſt preſqu'entièrement enlevé & détruit par le trop grand uſage d'un ſuc ſavonneux, dont abondent ſpécialement les fruits *horaires ;* de-là, le vomiſſement, le cholera morbus, la diarrhée, la dyſſenterie, ſuite de l'abus qu'on fait de ces fruits ; car ce mucus, qui ſert de défenſe à la tunique nerveuſe des inteſtins, étant enlevé, cette membrane, qui ne ſçauroit ſouffrir la plus légère acrimonie, & beaucoup moins par-conſéquent l'impreſſion de ces ſels groſſiers, dont ces fruits abondent ; cette membrane, dis-je, piquée de toutes parts par les pointes de ces ſels, eſt expoſée aux tourmens les plus cruels. Les inteſtins, ainſi fatigués par l'excès des douleurs, font effort, à l'aide du mouvement périſtaltique augmenté, pour expulſer l'ennemi, & bientôt il ſurvient un vomiſſement conſidérable & la diarrhée : c'eſt un heureux préſage qu'il s'ouvre un paſſage, qui facilite la ſortie de l'ennemi : mais lorſqu'il demeure enfermé, les inteſtins ſe diſtendent au point qu'ils ne peuvent ſe contracter, ni chaſſer au de-hors, par le moyen du mouvement périſtaltique, les humeurs âcres qui cauſent tant de

ravages ; semblables en cela à la vessie, qui, trop pleine d'urine, perd son ressort, & ne sçauroit se vuider. Il naît de cet état des douleurs horribles ; puis l'inflammation des intestins, laquelle, si l'on n'y apporte un prompt secours, est bientôt suivie ou de gangrene, ou de rupture.

Il faut s'attendre presque toujours aux symptômes les plus effrayans, lorsqu'il ne survient ni vomissement, ni cours de ventre à ceux qui boivent du cidre nouveau, soit que cela dépende de la force naturelle de l'estomac & des intestins, ou d'une qualité astringente dans les pommes ; (car pour faire le meilleur cidre, on se sert sur-tout de pommes d'un goût âcre & acerbe ; aussi les vergers de notre pays en sont-ils principalement remplis). Par le long & fréquent usage de cette boisson, le sang se charge d'une si grande quantité de tartre, qu'il en devient âcre, & par-conséquent toutes les liqueurs, puisque la source des sécrétions est infectée. De-là, au lieu d'un mucus doux & onctueux, il ne se sépare, par les glandes de Havers, qu'un coagulum âcre & mordant : de-là aussi, la douleur pongitive des articulations, & la

privation du mouvement. Au lieu d'une liqueur douce & balſamique qui humecte les nerfs, ce n'eſt plus qu'une humeur corroſive ; de-là, les convulſions, & des attaques d'épilepſie. De plus, lorſque le ſang ſe trouve ſaturé d'une ſi grande abondance de ſels, les corpuſcules ſalins s'accrochent mutuellement, & forment, en ſe réuniſſant, des maſſes trop groſſes pour pénétrer dans les artères capillaires ſanguines, & bien moins encore dans les artères lymphatiques : de-là, différentes obſtructions, & une irritation générale du genre nerveux.

Enfin, la bile elle-même, ce baume ſi utile, ſe corrompt ; & elle, qui doit terraſſer l'acide, céde pourtant à l'acide ſurabondant des pommes : en effet, pluſieurs expériences prouvent que ſi l'on mêle avec la bile trop d'acide, ſoit végétal, ſoit minéral, elle perd ſes forces & ſon activité, & ſe change preſqu'en coagulum : cauſe féconde de maladies ! car la bile épaiſſie venant à ſéjourner dans les grains glanduleux du foie & dans les conduits biliaires, le foie ſe tuméfie ou devient ſquirrheux ; d'où il arrive que la circulation & la ſécrétion, qui doivent ſe

faire dans ce viſcère, ſont très-gênées. Si l'on connoît parfaitement la diſtribution des artères méſentériques & de l'artère cœliaque, & celle de leurs rameaux, auſſi-bien que le cours de la veine-porte, on verra facilement combien, de ce déſordre, il doit s'enſuivre d'accidens : mais comme il ſeroit trop long d'en faire l'énumération, je ne m'y arrête pas ; je vais ſeulement conſidérer la bile, en tant qu'elle contient de l'acide, & qu'elle reſte trop long-temps ſtagnante dans les pores biliaires, & dans la véſicule du fiel.

Ainſi, dès que la bile s'arrête dans le foie, il ne s'en fait plus d'excrétion dans le duodenum : il arrive de-là que la viſcoſité du chyle n'eſt plus rompue, ni ſon acidité adoucie & modérée. Or, le chyle viſqueux, en pénétrant dans les vaiſſeaux lactés, & en ſe mêlant avec le ſang, augmente la viſcoſité de ce fluide, trop épais depuis long-temps par le ſuc acide & âcre des pommes ; de-là, toutes les ſécrétions, qui, ſuivant l'ordre naturel, devroient être extrêmement fluides, deviennent trop groſſières. Que de maux dérivent encore de ceux-ci ! Au reſte les inteſtins,

n'étant plus ſtimulés ni excités par la bile, ne rendent plus de matières que de loin en loin, & le ventre devient très-reſſerré.

La couleur terne & jaune de tous ceux qui furent attaqués de cette maladie, & leur urine épaiſſe & de couleur de ſafran, étoient des ſignes aſſez évidens de ces deux choſes ; que ni la ſécrétion de la bile, ni l'excrétion de cette humeur dans les inteſtins, ne ſe faiſoient pas comme il faut.

Quoique la bile, coagulée par un acide, demeure pendant quelque-temps tranquille & comme engourdie dans la véſicule & dans les conduits hépatiques, elle n'en eſt pas moins à craindre ; c'eſt un ſerpent caché ſous l'herbe. Car que l'on prenne, ſi l'on veut, la plus douce de nos liqueurs, qui ne ſera plus ſoumiſe au torrent de la circulation, qu'on l'expoſe long-temps au degré de la chaleur de l'homme, & qu'on y excite un mouvement inteſtin, elle deviendra de jour à autre plus ténue & plus âcre, & ſe changera enfin en une ſanie très-âcre, dont la vertu corroſive agira ſur tous les vaiſſeaux. Le plus beau ſein,

où

où reſte coagulé la plus douce de toutes les liqueurs, le lait, ne devient-il pas ſouvent le ſiége d'un ulcère affreux ? Si des maux auſſi graves peuvent être cauſés par la plus douce de toutes les liqueurs, ne doit-on pas en craindre de plus terribles encore de la bile, la plus âcre de nos liqueurs, même dans l'état naturel ? A la bile, d'ailleurs, eſt uni beaucoup de ſel, qui, mis en mouvement & battu continuellement par le jeu des liquides & des ſolides, ne laiſſe cependant pas d'augmenter beaucoup enfin l'acrimonie de la bile, quoique peut-être il modère un peu ſa pourriture alkaline.

La bile n'eſt verte que lorſque l'acide y abonde ; & plus les acides qui s'y mêlent ſont forts, plus elle acquiert une couleur verte foncée, qui approche de la noire, & plus elle ſe coagule fortement ; enſorte que, pour la conſiſtance & pour la couleur, cette mixture approche beaucoup d'un mélange de noir de fumée & d'encre : ceci devient plus évident, ſi l'on fait cette expérience avec de la bile humaine, qui eſt ſans doute plus alkaline que toute autre bile animale.

Telle eſt certainement, ſelon moi, l'origine la plus ordinaire de la bile noire & verte : il s'enſuit que ceux-là ſe trompent, qui croient que ces eſpéces de bile ſe forment ſeulement dans les premières voies ; tandis que ceux qui font de fréquentes ouvertures de cadavres humains, rencontrent très-ſouvent dans la véſicule & dans les pores biliaires même, tantôt une bile noire, tantôt une bile porracée.

L'expérience eſt conforme à ce raiſonnement ; la plus belle théorie, ſans elle, eſt frivole. J'ai vu ſouvent, avec la plus grande ſurpriſe, une bile éruginеuſe, & une bile noire bien plus âcre encore que celle-ci, rejettée par le vomiſſement, corroder les métaux, & faire efferveſcence ſur le pavé, comme ſi l'on y eût verſé de l'eſprit de vitriol : cette bile étoit d'ailleurs encore d'une acidité ſi grande, qu'elle cauſa aux dents un engourdiſſement, accompagné de mouvemens convulſifs, & une excoriation dans le goſier. Ne ſont-ce pas-là des preuves de la plus grande acidité ? Les effets de l'eſprit de vitriol ſeroient à peine plus grands. Les caractères donnés par Galien, & autres

Médecins, à la bile noire, lesquels conviennent aussi à la bile porracée, sont d'être âcre, acide & corrosive. J'ai traité autrefois un pilote, à son retour de la Virginie, qui, saisi d'abord par des douleurs de colique, & ensuite par les convulsions les plus violentes & le délire, vomit beaucoup de bile très-verte, de temps en temps fort noire, & extrêmement acide. Pendant les convulsions, pour l'empêcher de se mordre la langue, on lui mettoit dans la bouche une cuiller d'argent, laquelle, presque dans l'instant, se trouvoit aussi noircie, que si on l'eût trempée dans de l'esprit de nitre. Or, cet homme, pour le dire en passant, fortement passionné pour le suc de limons le plus acide, en avoit pris abondamment pour toute boisson : je ne puis encore m'empêcher d'ajouter, que j'ai souvent observé qu'une bile noire & porracée incommodoit ceux qui avoient été souvent sujets auparavant à des maux d'estomac, causés par un acide corrosif & très-actif. Je me souviens d'avoir été appellé, il y a quinze ans, pour un jeune homme qui faisoit constamment usage de cidre & de salade, ou autres

mets aſſaiſonnés avec le vinaigre, &, pour cette raiſon, très-fréquemment ſujet aux douleurs de colique & de rhumatiſme : je vis avec étonnement, que la ſérosité du ſang, que je lui fis tirer, étoit très-verte, & ſemblable au ſuc de porreau ; ſur quoi on peut conſulter notre deuxiéme obſervation, dans les *actes philoſop.* N°. 382.

Je n'ignore pas à la vérité, que le célébre Sydenham a aſſuré que la bile porracée ne provenoit que du déſordre des eſprits animaux : ſi cette aſſertion étoit vraie, il y auroit production de bile porracée dans toutes les vives paſſions de l'ame, ou dans tout mouvement violent des eſprits, quelle qu'en ſoit la cauſe ; ce qui néanmoins eſt ſouvent faux. Les paſſions de l'ame, ſans doute, mettent la bile en mouvement, & la font couler ; (c'eſt donc avec raiſon que l'on dit d'un homme enflammé de colère, que ſa bile eſt émue.) Mais ſi la bile, exprimée par l'agitation irrégulière des eſprits, vient à rencontrer dans les viſcères quelque humeur acide, elle devient ſur le champ verte, telle qu'on la vomit ſouvent dans les grandes paſſions.

N'avons-nous pas vu le même homme,

qui, à la suite d'un emportement violent, vomissoit une bile verte, vomir, peu de temps après, une bile absolument jaune, à la suite d'une forte commotion? N'arrive-t-il pas que celui qui navigue sur une mer agitée, vomisse une bile très-verte, tandis que le lendemain il la vomira tout-à-fait safrannée; & *vice versâ*, & au contraire. Il s'ensuit donc de-là que la bile une fois hors du corps, quelque fortement qu'on l'agite, ne devient point verte; & que dans le corps, par-conséquent, elle ne peut guères devenir telle, qu'il ne s'y mêle un acide. Je m'explique: une agitation violente des esprits ou de vives passions de l'ame, troublent beaucoup la digestion; ainsi le chyle s'aigrit dans l'estomac: la bile, venant s'y mêler, devient verte: & tant que l'estomac est foible, tout ce que l'on prend se digère mal: de-là les intestins & le ventricule peuvent être long-temps farcis d'une pituite acide.

La bile donc, soit verte, soit noire, amassée depuis long-temps dans la vésicule du fiel, & dans les conduits hépatiques, échauffée par la chaleur du corps, & rendue enfin liquide, étant résorbée par les extrémités des petits rameaux

de la veine cave, elle eſt entraînée dans la maſſe du ſang, ou bien prenant ſon cours par le canal cholédoque, elle ſe répand dans les inteſtins. Mais comme l'une & l'autre eſt déja fort âcre; dès qu'elle eſt mêlée avec le ſang, elle cauſe les accidens les plus graves: car en irritant tout le ſyſtême nerveux, elle excite des douleurs, des anxiétés, des convulſions; elle corrode encore les plus petits vaiſſeaux; ſi elle ſe jette ſur le cerveau, elle y porte le plus grand déſordre; ſi elle parcourt le canal inteſtinal, elle produit des vomiſſemens exceſſifs, & les tranchées les plus aiguës.

Mais la bile noire acide, quelque âcre qu'elle ſoit, n'eſt pas auſſi funeſte pour l'œconomie animale, que la bile noire alcaline: car l'acide le plus fort ne corrode pas auſſi puiſſamment les vaiſſeaux & les autres parties du corps, que la plus forte leſſive alcaline, qui, dans l'inſtant diſſout tout-à-fait les ſubſtances animales. Bien plus, la bile, qui tend à la putréfaction, ſe change bien-tôt en une ſanie très âcre & très-corroſive, ſi l'on n'émouſſe point le virus par un acide. C'eſt de celle-ci qu'il faut entendre ce que dit Hippo-

crate dans un ſens abſolu, *aphor.* 22. 23. 24. *ſect.* iv. & *Coac. prænot.* 74. & Celſe l. 2. c. 8. *Les tranchées excitées par l'atrabile ſont mortelles.* Car une ſanie gangreneuſe eſt la ſuite de l'ictère & de l'hépatite mal-jugée. J'en ai vû quelquefois des effets terribles, & ſur-tout dans une femme très-adonnée au plaiſir de boire des liqueurs ſpiritueuſes, laquelle tomba enfin dans un ictère noir; car un peu avant ſa mort elle vomit abondamment des matières noires très-fœtides, & bien-tôt après elle mourut en rendant par haut & par bas beaucoup de ſang, les vaiſſeaux ſanguins ayant ſans doute été rongés. Ce qui eſt certainement arrivé à cauſe de l'acrimonie de la bile corrompue qui détruit promptement tous les vaiſſeaux; l'hémorrhagie eſt pour les ictériques, un ſymptôme preſque toujours mortel.

Il y a une autre eſpèce de bile appellée noire, infiniment plus douce que la première; c'eſt comme une humeur récrémentitielle du ſang : voici comment en parle Galien dans ſon Commentaire ſur le 53. aphoriſme d'Hippocrate, ſect. vj. *Il faut ſe rappeller ce que nous avons dit de la bile noire dans nos autres ouvrages : ſçavoir,*

que l'une eſt produite par une bile jaune recuite, laquelle eſt extrémement dangereuſe; & que l'autre eſt produite, pour ainſi dire, par les parties groſſières ou la lie du ſang; elle eſt d'une ſubſtance plus groſſière que la première, mais elle eſt auſſi beaucoup moins maligne. Galien donne auſſi à la bile noire le nom plus convenable d'*humeur mélancholique.*

J'ai rapporté les différences de l'atrabile, de peur que quelqu'un venant à confondre mal-à-propos les eſpèces, ne croie que j'attribue à la bile douce ou humeur mélancholique, des effets funeſtes qui ſont réellement & uniquement produits par la bile noire acide.

Tant de maux ſi graves ſont les ſuites du long & exceſſif uſage des fruits horaires, ou de leur ſuc qui n'a pas aſſez fermenté, ou dont la lie n'a pas été bien ſéparée; mais ſur-tout de l'uſage des pommes, dont le ſuc eſt non-ſeulement très-acide, & de plus auſtère & âpre. Mais après une fermentation longue & convenable, il devient une boiſſon agréable & ſalutaire. Car par un mouvement de fermentation inteſtin & aſſez long, les ſels tartareux groſſiers

ſont battus & broyés, s'atténuent enfin, & deviennent aſſez déliés pour pénétrer les vaiſſeaux les plus petits.

Or, puiſque la force de quelque particule que ce ſoit, pouſſée contre une autre, vient conjointement & de la quantité & de la viteſſe, il eſt certain que de très-petits corpuſcules ſont emportés d'un mouvement très-léger, à moins qu'ils ne ſe meuvent très-rapidement; donc les ſels, devenus extrêmement déliés, n'excitent ſur les nerfs qu'une légère irritation, & la ſenſation qu'ils éprouvent eſt plutôt un chatouillement qu'un déchirement. Outre cela, l'huile crue du moût s'atténue & ſe diviſe en parties très ſubtiles, & s'étant unie intimément avec les ſels tartareux, elle leur donne des entraves en les enveloppant de ſes parties ſulfureuſes: c'eſt ainſi qu'enfin le tartre des pommes ſe change en une eſpèce de ſel volatil huileux, & que le cidre devient une boiſſon agréable & aſſez ſalutaire.

Il s'enſuit de-là qu'il n'y a peut-être pas de remède plus puiſſant contre l'acrimonie alcaline, ni plus efficace, ou plus agréable aux matelots attaqués du ſcorbut: car il guérit en peu de tems

leurs ulcères ſordides, & les délivre parfaitement de la pourriture infecte des gencives: je puis aſſurer que j'en ai vû beaucoup, revenant après une longue navigation couverts de petits ulcères de fort mauvaiſe odeur, & preſque conſumés par le ſcorbut, ſe rétablir très-promptement par l'uſage ſeul des pommes. Auſſi je ne doute aucunement qu'un bon cidre ne ſoit une boiſſon très-ſalutaire pour ceux qui font le voyage des Indes; pluſieurs même en ont déja reſſenti les effets pour le rétabliſſement de leur ſanté. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter; c'eſt que depuis l'uſage général du cidre en Angleterre, cette cruelle galle, & cette horrible lèpre, qui infectoient ſur-tout nos côtes maritimes, & en particulier la province de Cornouaille, ſont beaucoup moins fréquentes, & ſe ſont preſqu'évanouies.

Le ſujet & l'ordre demandent que nous venions actuellement à la curation de cette maladie.

A l'égard de la ſaignée, quoiqu'elle ſoit abſolument néceſſaire dans la *Colique* qu'on nomme *bilieuſe*, & que ce ſoit avec raiſon que Sydenham & d'autres praticiens en commencent le trai-

tement par elle, lorſqu'elle eſt indiquée par une douleur violente, un pouls fort & très-rapide, & une chaleur brulante, (& cela dans l'intention de prévenir l'inflammation des viſcères); la ſaignée, dis-je, n'eſt cependant d'aucune utilité, dans la maladie dont nous parlons, & que nous avons décrite page 455 : au contraire, il eſt même ſouvent dangereux de la pratiquer. Car le pouls foible & lent, & les eſprits fortement aſſoupis & abattus, ſymptômes continuels de cette maladie, s'oppoſent à la ſaignée, bien-loin de l'éxiger. Et Sydenham lui-même, s'écartant de la méthode qu'il avoit preſcrite dans le traitement de la colique bilieuſe, lorſque le mal provenoit de l'uſage exceſſif des fruits horaires, ne faiſoit point ſaigner qu'il n'eût préparé le malade par l'émétique & des anodyns ou adouciſſans. Mais je ne vois pas de quelle utilité il étoit alors de tirer du ſang, à moins que la pléthore, la viteſſe du pouls, ou la chaleur ne l'ayent demandé par-deſſus tout : puiſqu'il y a beaucoup de danger à donner l'émétique à un homme pléthorique, ſi l'on n'a pas fait précéder la ſaignée.

J'avoue néanmoins, qu'avant d'avoir

bien connu la nature de cette maladie, j'en fis ſaigner quelques-uns, pour abattre la violence de leurs douleurs : mais je n'en obtins pas tout l'effet dont je m'étois flatté ; car preſque tous tombèrent dans une fâcheuſe ſyncope. J'eſſayai encore quel avantage je pourrois en retirer dans les douleurs des jointures & du dos ; mais le ſuccès n'en fut pas plus heureux, & les ſuites en furent plus funeſtes ; car ceux à qui l'on a fait d'amples ſaignées, ont été attaquées de paralyſie, & ont perdu le mouvement des mains, & n'en ont enfin recouvré l'uſage que long-tems après : mais ce qui eſt digne de compaſſion, quelques-uns ont encore actuellement les mains paralyſées. C'eſt ſans doute auſſi à cette erreur, qu'il faut attribuer l'enflure des pieds, accident fort léger, mais qui dura long-tems. En un mot, ſi la quantité du ſang oblige de recourir à la ſaignée, il faut que ce ſoit au commencement de la maladie, & avant l'uſage des narcotiques : car non-ſeulement dans cette maladie, mais dans toute autre encore, il eſt conſtant que les malades ſupportent beaucoup plus aiſément la ſaignée avant, qu'après l'uſage de l'opium.

Quoique la saignée convînt très-rarement dans cette maladie, il fut toujours utile de donner un vomitif, lequel étoit absolument nécessaire au commencemet; car soit qu'on fit prendre des anodyns ou des purgatifs, on n'appaisoit aucunement les douleurs, puisque ces remèdes étoient bien-tôt rejettés par le vomissement, ou embarrassés dans une pituite extrêmement visqueuse, sur-tout si on les prescrivoit sous la forme solide.

Je me souviens d'avoir été consulté par un Apothicaire François, au sujet de la femme d'un Peintre, à laquelle il avoit donné au moins, mais en plusieurs doses, deux gros de pilules *de duobus*, auxquelles il avoit encore ajouté un gros & demi de calomelas, & avoit fait boire ensuite beaucoup d'une infusion faite avec un fort purgatif. Quel effet eut ce remède? Il excita le vomissement à la vérité, mais bien foiblement, & le ventre ne s'ouvrit point. J'ordonnai alors sur le champ un émétique à cette femme; & lui ayant fait boire abondamment, suivant l'usage, d'une infusion de sauge & de camomille, elle vomit une quantité étonnante d'une mucosité très-vis-

queuſe, avec les pilules qui n'avoient ſouffert aucun changement, quoiqu'elles fuſſent priſes depuis pluſieurs heures.

Il eſt bon de remarquer ici, en paſſant, l'erreur de ceux qui preſcrivent des purgatifs réſineux, ſans les unir avec un ſel qui les diſſolve, ou ſans les mêler avec un jaune d'œuf; précaution néceſſaire pour rendre la réſine ſoluble dans les inteſtins: car ſi l'on donne de la réſine pure de jalap ou de ſcammonée, à un homme dont les premières voies ſoient inondées d'humeurs aqueuſes & pituiteuſes, on ne lui lâchera pas plus le ventre, que ſi on lui eût fait prendre de la cendre ou de la pouſſière: & une abondante boiſſon d'une décoction d'avoine, bien loin d'exciter des évacuations, comme le peuple le croit, y met obſtacle au contraire. C'eſt donc pour cela que la nature attentive & bienfaiſante, nous offre des plantes réſineuſes, bien préparées, abondamment remplies d'un diſſolvant ſalin particulier, qui, certainement eſt perdu tout entier pour le chymiſte qui paſſe mal à-propos ſon tems à extraire la réſine de ces plantes.

Mais revenons à notre ſujet. Telle

eſt donc la maniére dont nous preſcrivons le vomitif à nos malades.

℥ *Rad. ipecacuanhæ,* ʒ j. *vel* ʒ j ß. *Salis abſinthii,* ∋ ß.	℥. Racine d'ipécacuanha, ʒj. ou ʒj ß. Sel d'abſinthe, ∋ ß.
Coque ex aquæ fontanæ, ℥ iv. *ad* ℥ ij. *dein coletur decoctum, cui adde.*	Faites-en une décoction dans quatre onces d'eau de fontaine réduite à deux onces : paſſez enſuite la liqueur, & ajoutez y
Aquæ Flor. chamæmel. compoſitæ. } aã *Syrupi è ſpinâ cerv.* } ʒ ß.	Eau de fleurs de camomille compoſée. } anã Syrop de nerprun..... } ʒ ß.
Miſce, fiat potio emetica.	Mêlez le tout pour une potion vomitive.

Ce vomitif, en comparaiſon de ceux dont j'ai fait uſage, paroît le plus doux dans ſon effet, mais il eſt aſſez déterſif & agit très-ſûrement ; car il excitera bien-tôt à vomir, & ne cauſera point de tranchées par un long ſéjour dans les inteſtins, (accident qui réſulte très-ſouvent de l'ipécacuanha priſe en poudre). Si je veux le rendre plus puiſſant, j'y ajoute quelques grains de tartre éméti-

que, ou bien une cuillerée ou deux du *vinum benedictum*.

C'eſt ainſi qu'il faut provoquer le vomiſſement de jour à autre, ſouvent juſqu'à quatre fois : car puiſque l'eſtomac eſt chargé d'une grande quantité de pituite très-viſqueuſe, & qu'il regorge d'un amas de bile corrompue ; quel avantage peut-on attendre du traitement, ſi l'on n'évacue pas tout-à-fait auparavant ces matières ? Ce qu'il eſt bien plus à propos de faire par haut que par bas : car, quand on ſuppoſeroit qu'elles peuvent être pouſſées par bas, n'eſt il pas beaucoup plus aiſé & plus court de les faire ſortir par le vomiſſement, que de leur faire prendre la longue route du canal inteſtinal ? Bien plus, tandis que cet amas de corruption, ſorti de l'eſtomac, parcourt les inteſtins, la partie la plus ténue, étant repompée par les orifices des veines lactées, ira infecter le ſang ; & la partie la plus groſſière s'arrêtant dans les replis d'inteſtins, excitera de cruelles tranchées : & quand bien même le tout pourroit s'évacuer par cette voie, cette matière infecte irriteroit dans ſon paſſage la tunique nerveuſe des inteſtins, &

augmenteroit les douleurs du malade. Il eſt donc évident qu'on auroit tort de vouloir évacuer par bas les impuretés de l'eſtomac.

Ce n'eſt pas ſeulement, en tant que l'eſtomac eſt purgé, que le vomiſſement eſt utile dans cette maladie ; il l'eſt encore en ce que les parties voiſines du ventricule ſe reſſentent des efforts qu'il fait pour vomir ; elles ſont fortement ſecouées & ébranlées ; par-là toutes les humeurs qui ſéjournoient dans le foie, ou le pancréas ſont exprimées & jettées dehors par le vomiſſement. Or, comme toute humeur, qui n'eſt pas en mouvement, ſe corrompt & contracte enſuite beaucoup d'âcreté ; s'il falloit l'expulſer par les ſelles, elle produiroit une infinité d'accidens, ſoit en faiſant ſouffrir les inteſtins, ſoit en s'inſinuant dans les vaiſſeaux lactés : le vomiſſement eſt donc la voie la plus commode pour évacuer la bile porracée ou noire, l'une & l'autre étant très-fréquente dans cette maladie. J'ai même remarqué ſouvent, qu'après le vomiſſement, les douleurs des articulations & des bras ceſſoient, pour un tems au moins : ſuivant cette parole d'Hippocrate rendue

ainſi par Celſe l. ij. c. 8. *Humerorum dolores, qui ad ſcapulas vel manus tendunt, vomitu atræ bilis ſolvuntur.* » Les » douleurs des bras qui s'étendent juſ- » qu'aux épaules ou juſqu'aux mains, » ceſſent après le vomiſſement d'une » bile noire. ».

Lorſque le vomiſſement eſt appaiſé, ce qui ſe fait proptement par les parégoriques, il faut ordonner auſſi-tôt, pour évacuer les inteſtins, des purgatifs auſquels on unit fort bien des anodyns; car les ſymptômes continus de cette maladie ſont la conſtipation opiniâtre, & les douleurs très-aiguës dans le bas-ventre. C'eſt pourquoi, lorſque la douleur de Colique ſe fait vivement ſentir, il faut ajouter des opiats aux purgatifs, afin de rendre la douleur ſupportable, de diminuer la tenſion des inteſtins, & faire enſorte que leur mouvement périſtaltique ſoit conſtant & régulier, & qu'il ne ſoit ni intercepté ni déréglé. Toute douleur agit comme un aiguillon, ou plutôt c'eſt cet aiguillon qui excite le ſentiment de la douleur: or tout aiguillon ou pointe excite les fibres à ſe contracter; & ſi elle pique violemment, elle les fait entrer en convulſion. Ainſi lorſ-

qu'une douleur de colique eſt des plus vives, les inteſtins ſont en convulſion dans pluſieurs endroits, & comme s'ils étoient ſerrés par une bande, en ſorte qu'il ne peut ſortir du ventre ni vent ni matières, que quand les tranchées ſont appaiſées : c'eſt donc pour cette raiſon que les violentes douleurs de colique ſont ſouvent accompagnées d'une forte conſtipation. Dans toute colique conſidérable, on a grande raiſon de joindre les anodyns aux purgatifs : cette méthode n'eſt pas nouvelle, car Riviere, praticien habile, (dans le Chap. où il traite de la colique) preſcrit un gros d'aloës, ſix grains de ſcammonée auxquels il ajoute deux grains de l'opiat laudanum : & dans la première obſervation de la ſeconde Centurie, il fait même ajouter juſqu'à cinq grains de laudanum.

Mais comme dans cette occaſion il paroît s'appuyer de l'autorité d'Hippocrate, je ſuis perſuadé qu'il ſe trompe ; car le mot *meconium*, dans l'endroit cité de Riviere, ne ſignifie pas le ſuc ſomnifere de pavot, à moins que ce ne ſoit le ſuc de cette eſpèce de pavot que Dioſcoride nomme μήκων ἀφρώδης, *papaver ſpumeum*, pavot écumant, lequel

purge aſſez violemment,) mais il ſignifie *peplium*, ou *peplum*, eſpèce de médicament qui purge le ventre : c'eſt toujours dans cette ſignification que ſe trouve le mot *meconium*, μηκώνιον, dans Hippocrate, (excepté lorſque le mot ὑπνωτικὸν, *ſoporiferum*, hypnotique, s'y trouve joint, comme dans le ſecond Livre des maladies des femmes, page 670, édit. de Foëſius. C'eſt auſſi de la ſorte que Galien interprête le mot : μηκωνὶς, *in exegeſi vocum Hippocr.* μηκώνιον τὸν πέπλον καλούμενον. Οὗ καὶ μηκωνίτην ὀνομάζει *meconium*, c'eſt le *peplum* qu'Hippocrate appelle encore *meconitis*.

Je reviens à mon ſujet. Le vomiſſement étant arrêté, j'ai coutume de preſcrire le remède ſuivant.

℞. *Pilularum coch. minor.* ℈ j. *vel* ʒ ß.	℞. Des pilules cochées mineures ℈ j, ou ʒ ß.
Calomelanos, ℈ ß	Calomelas, ℈ ß.
Laudani ſolidi, gr. j.	Laudanum ſolide, gr. j.
Olei caryophyllorum, gutt. j.	Huile de girofles, gutt. j.
Miſce, fiant pilulæ.	Mêlez le tout pour faire des pilules.
Vel.	Ou bien.
℞. *Radicis jalap*, ℈ j. *vel* ʒ ß.	℞. Racine de jalap, ℈ j. ou ʒ ß.

Specierum diambræ, gr. viij.	Des espèces dediabra, gr. viij.
Calomelanos, ℈ ß.	Calomelas, ℈ ß.
Syrupi de spinâ cerv. quant. ſ.	Syrop de nerprun, quant. ſuffiſ.
Miſce, fiat bolus.	Mêlez le tout pour un bol.

Il eſt bon de remarquer que les pilules ne ſe vomiſſent pas ſi aiſément.

Deux ou trois heures après la priſe de ces pilules ou du bol, j'ordonne une infuſion de ſenné, ou une diſſolution de manne, ou un autre remède de ce genre ; j'y ajoute quelquefois de l'huile d'amandes ou d'olives, à moins que l'eſtomac ne puiſſe la ſupporter. J'augmente la doſe de ces remèdes, & je les continue, ſelon que le demandent les ſymptômes de la maladie. C'eſt par leur uſage que la douleur s'appaiſe, que les inteſtins ſe relâchent, qu'ils ſont doucement excités à s'ouvrir, & qu'ils ſont lubrifiés par leurs parties huileuſes. Mais ſi le ventre eſt toujours tellement reſſerré, qu'il n'y ait aucune évacuation, je fais faire ſur tout l'abdomen des fomentations avec des décoctions émollientes, principalement lorſque le ventre eſt dur & fort tendu, & qu'il eſt agité de convulſions. La douce va-

peur de ces fomentations pénètre les tégumens de l'abdomen, adoucit même les inteſtins, diſſipe la roideur des fibres, & remédie à leur trop grande tenſion. J'ai ſouvent eu un ſuccès étonnant d'une fomentation ſemblable.

℞. *Radicis Althææ, Seminis Lini, Fœnugræci,* aā ℥ iij.	℞. Racine de guimauve, Semences de lin, de fenugrec, aā ℥ iij.
Florum chamæmel, m. j.	Fleurs de camomille, m. j.
Capitum papaverum albor. ℥ iv.	Têtes de pavots blancs, ℥ iv.
Coque in aquæ fontanæ & lactis dulcis ana partibus æqualibus.	Faites cuire le tout dans parties égales d'eau de fontaine & de lait récemment tiré.

Mais on obtiendra des effets bien plus prompts & bien plus ſûrs, ſi l'on fait prendre au malade un demi-bain préparé avec les mêmes ſimples. Quiconque a vû les heureux effets du bain émollient dans les douleurs néphrétiques, m'en croira facilement ſur ma parole. J'ai ſouvent vû ſe diſſiper tout-à-coup, par l'uſage ſeul du bain, le

plus violent accès de néphrétique qui avoit réſiſté à pluſieurs ſaignées, & à pluſieurs fortes doſes de laudanum, ſans qu'il y eût même le moindre ſoulagement. Un grand nombre d'expériences m'ont encore appris, que rien n'étoit plus propre pour appaiſer la douleur, & faciliter la deſcente d'une pierre le long de l'urèthre, qu'un bain tiéde émollient.

Il arrive fort ſouvent, dans cette eſpèce de colique, que les excrémens ſe durciſſent prodigieuſement, & que ſe trouvant arrêtés dans les valvules du colon, ils oppoſent de puiſſans obſtacles à la ſortie des vents & des autres matières qui ſont plus haut : or tant que cet état dure, rien ne ſçauroit être pouſſé au-dehors; cette cauſe ſuffit ſouvent ſeule pour exciter les plus vives douleurs, ſur-tout lorſque les purgatifs agiſſent ſur les inteſtins. C'eſt pourquoi, lorſqu'un purgatif, quelques heures après qu'il a été pris, ne fait aucun effet, & que le ventre ne s'ouvre point, je fais donner un clyſtère émollient & huileux, afin de lubrifier les inteſtins & d'amollir les excrémens; après cela, on peut, s'il eſt néceſſaire, preſcrire un clyſtère plus âcre.

Il n'y point de maladie dans laquelle il faille tant évacuer & avoir ſi long-tems le ventre libre, que dans celle dont nous parlons : il faut donc mettre en uſage les purgatifs pendant quelques jours de ſuite ; ceux dont je fais le plus de cas ſont la rhubarbe, les pilules de Ruffus, la teinture ſacrée, auxquelles on doit aſſocier quelques grains de calomélas. La térébenthine de Veniſe ou de Cypre, battue avec un jaune d'œuf, & mêlée avec une eau cordiale, purge bien le ventre, & eſt très-convenable dans les douleurs rhumatiſmales qui accompagnent la colique. Cependant on doit alors donner quelques anodyns à grande doſe ; car ce n'eſt que par eux qu'on peut appaiſer la violence des douleurs, ou prévenir leur retour qui arriveroit très-promptement, ſi on ne leur oppoſoit ſouvent l'opium. Quant à la doſe d'opium qu'il faut preſcrire, on ne ſçauroit rien aſſigner de certain, puiſque la même doſe qui procure un profond ſommeil à l'un, jette l'autre dans une douce fureur.

L'expérience a démontré que cette méthode de traiter cette maladie, par des purgatifs long-tems continués, étoit néceſſaire, quelque nouvelle qu'elle paroiſſe :

paroiſſe : car autrement le ventre ſe reſſerreroit bien-tôt extrêmement, & il ſurviendroit de vives tranchées, cauſées par les humeurs âcres qui ſe portent continuellement aux inteſtins.

Non-ſeulement il faut purger fortement les premières voies, pour diſſiper cette maladie, il faut encore de plus délayer l'acrimonie ſaline du ſang: car quand une ſource eſt corrompue, les petits ruiſſeaux qui en dérivent ne ſçauroient être purs. On doit donc faire boire des délayans à grande doſe, parmi leſquels l'eau tient le premier rang: c'eſt le ſeul diſſolvant des ſels, rien n'eſt plus pur & plus incorruptible. Mais je préfère à toutes les eaux, celles de Pyrmont & de Spa : en effet, comme elles contiennent un principe chalybé, non-ſeulement elles diſſolvent parfaitement les ſels, mais encore elles fortifient & entretiennent la bonne conſtitution du ſang, & redonnent du ton aux fibres.

Puiſque le ſang, par ce moyen, ſe trouve très-délayé, il faut s'attacher alors à provoquer la ſueur. Je n'ai point éprouvé de plus puiſſant ſecours pour cet effet, que le camphre & le laudanum, ce remède divin qui apporte

tant de soulagement aux malheureux dans leurs souffrances. Après les avoir pris, on boit abondamment par-dessus, pour faciliter les sueurs, d'une infusion chaude de sauge ou de romarin, ou si l'estomach s'en accommode mieux, du petit lait vineux.

Si l'on a observé la correspondance qu'il y a entre les intestins & la peau, si l'on a remarqué qu'il y a des sueurs fœtides & âcres qui causent des érosions à l'épiderme, on sera peu surpris de voir des douleurs de colique & de rhumatisme s'évanouir presqu'entièrement après une sueur, ou au moins pour un tems. C'est dans cette maladie qu'il a été à propos, sur-tout de suivre les pas de la nature, que le Médecin, son ministre, doit aider avec prudence: car souvent des sueurs, qui sortoient abondamment d'elles-mêmes, ont beaucoup soulagé dans cet état de souffrances. C'est à ceci principalement que se rapporte cet aphorisme de Baglivi, *cap. de colicâ :* » La colique habituelle & » endémique qui reconnoît pour cause » un vin acide, ne se guérit que par » les sudorifiques ; ayant néanmoins » attention de donner le soir un remède » anodyn ». Mais ce qui me surprend,

c'eſt que le même Baglivi ait déſapprouvé dans la même ſection, l'uſage de l'opium dans la colique : car ſoit qu'il excite la ſueur, ou non, il eſt très-néceſſaire dans une forte colique, & infiniment préférable à la poudre des feuilles de figuier ſauvage en quelqu'endroit qu'il ſoit cru, ou dans la terre (ce qui ſans doute eſt très-important) ou ſur un mur, & uni, (mais d'une main prudente, comme il le recommande,) avec des feuilles d'orme. Mais

Quandoque bonus dormitat Homerus.

» Le divin Homere s'oublie quelquefois ».

Les ſueurs ne ſont point la cauſe, mais l'effet de la paralyſie ; car lorſqu'il ſe fait une métaſtaſe ou tranſport de la matière morbifique ſur le genre nerveux, il s'enſuit alors néceſſairement que les nerfs ſont attaqués de paralyſie ou de convulſions. Ainſi les nerfs qui rampent ſous la peau, étant relâchés, les humeurs s'écoulent par les émiſſaires ou émonctoires cutanés entrouverts & ſans reſſort, (ce qui arrive par la même raiſon dans les moribonds,) cet état, ainſi que les ſueurs, durent

long-tems après la naiſſance de la paralyſie. Il me paroît plus que probable, que le corps réticulaire de Malpighi, ou ſi l'on veut de Ruyſch, a été fait pour être le ſphincter univerſel des canaux ſudorifères qui ſortent par les trous de ce réſeau : & tant que la peau eſt fortement reſſerrée, (ce qui arrive ſi elle eſt expoſée à un air froid,) elle ſe ride, elle devient inégale & couverte d'aſpérités comme celle des oies ; mais lorſqu'elle ſe relâche, la ſueur reprend ſon cours. Je n'en dirai pas davantage contre la doctrine de Baglivi.

Après la ſueur, il faut encore preſcrire les délayans ; mais ſur-tout quelque eau ferrugineuſe, ou à ſon défaut, la plus pure qu'on pourra trouver, & en boire long-tems, afin que ce nouveau liquide pur aille ſe mêler aux matières corrompues ; que le ſang ne perde rien de la fluidité qu'il doit avoir ; & que ſon acrimonie ſoit corrigée. Mais pendant ce tems là il faut avoir ſoin de donner les remèdes capables de rétablir les forces de l'eſtomac & des viſcères : ainſi de peur qu'il ne ſe faſſe dans les inteſtins quelques amas d'humeurs âcres, l'on fera pren-

dre de temps en temps la rhubarbe & la teinture sacrée, lesquelles ont la vertu de les fortifier & de les purger doucement.

C'est donc pour cette raison qu'on a reconnu dans cette maladie, l'utilité des poudres appellées *testacées*, parce qu'elles absorbent les humeurs âcres; mais si on ne leur associe le sel d'absinthe, ou le sel fixe de tartre; & si de temps en temps l'on n'a recours à la rhubarbe ou à quelques eccoprotiques, on ne doit pas en continuer long-tems l'usage; de peur que, faisant un long séjour dans le canal intestinal, elles n'acquièrent la dureté de la pierre. Ce que j'ai plus d'une fois observé, mais spécialement dans l'enfant d'un orfévre: après avoir pris beaucoup d'absorbans testacées, ses excrémens se durcirent au point, qu'ils ressembloient parfaitement à du plâtre séché, & qu'il fallut les tirer de l'anus avec un instrument. En prescrivant l'usage des testacées, il faut avoir soin d'observer ce que nous recommandons, excepté lorsque le ventre est très-ouvert. C'est pourquoi il est plus sûr & beaucoup plus efficace, pour corriger les humeurs acides, de donner une très-

légère eau de chaux chargée de la vertu de quelques ſtomachiques, laquelle éteindra l'acide qui ſe trouvera dans le ſang & dans les premières voies.

Les remèdes, dont j'ai retiré le plus d'utilité pour attaquer les douleurs rhumatiſmales qui occupoient les articulations, ſont les préparations faites avec le cinnabre, la gomme de gaïac, la teinture d'antimoine, les potions où entroient la térébenthine ou le baume de copaü, tous remèdes excellents dans les affections paralytiques : mais par-deſſus tous, une petite doſe de calomelas, réitérés de tems en tems ; lorſqu'on l'a ſublimé huit ou dix fois, c'eſt le remède le plus aſſuré dans pluſieurs maladies ; le ſçavant *Muſgrawe*, d'heureuſe mémoire, le donnoit à la doſe de deux ou trois grains. Au calomélas j'ajoute ſouvent un peu de camphre, qui, étant compoſé de parties très-déliées, pénètre les canaux les plus petits, & augmente les forces & la vîteſſe du mercure. Le camphre d'ailleurs diminue la qualité corroſive des préparations mercurielles, & émouſſe leurs pointes : ce qui a été, il y a long-tems, reconnu par *Bates*,

lequel, dans la préparation du mercure précipité gris, ajoutoit du camphre au turbith minéral. J'ai même éprouvé depuis peu dans le mercure alcalisé des vertus dont on peut tirer beaucoup d'avantages, & même des succès certains.

Pour appaiser les cruelles douleurs de rhumatisme, celles sur-tout qui sont fixées depuis long-temps entre les omoplates, je ne connois rien de plus propre que l'application des vésicatoires, lesquels sont encore capables de prévenir la paralysie, ou de dissiper celle qui est déclarée. Or il faut frotter les membres paralysés, & toute l'épine du dos, depuis le cou jusqu'au coccyx, avec le composé de galbanum de Paracelse, (sur quoi on peut consulter Craton & Riviere,) ou, ce qui vaut beaucoup mieux selon moi, le baume de galbanum de Hartmann, en y ajoutant un peu de camphre: il a une vertu très-pénétrante & très-apéritive. Ce remède est spécialement utile, lorsque l'abdomen est extrêmement tendu, ou très-retiré par les convulsions; mais avant d'en oindre le bas ventre, il faut y avoir fait une fomentation convenable. Remarquons ici, en passant, qu'il vaut mieux le prépa-

rer par une longue digeſtion dans un vaiſſeau bouché, que par la diſtillation, comme on le prépare communément; car par cette dernière voie, il eſt cauſtique, & cauſe quelquefois des excoriations à la peau, ſur-tout ſi elle eſt fine & délicate. Lors donc que le nombril s'excorie, la guériſon en eſt difficile, & l'on ſouffre beaucoup: ainſi il faut uſer de précautions, quand on applique au milieu de l'abdomen les emplâtres de galbanum, ou ceux qu'on appelle hyſtériques; il s'agit de garantir le nombril en le couvrant & l'environnant d'un morceau d'étoffe de ſoie.

Ce ne ſera, que quand les douleurs de colique & de rhumatiſme ſeront appaiſées, que l'on pourra permettre aux malades une nourriture plus abondante; mais il faut prendre garde qu'elle ne ſoit trop forte, & de nature à cauſer des vents, de peur que les viſcères encore foibles n'en ſouffrent. Ce qui convient le mieux, c'eſt la gelée de ſagou, celle de corne de cerf, ou celle de pieds de veau, qui eſt plus aiſée à faire, des œufs mollets, des panades, & autres nourritures de ce genre, leſquelles priſes modérément

pendant tout le déclin de la maladie, contribuent beaucoup au rétabliſſement des forces. Mais la boiſſon ne doit être que d'eau pure ou martiale, à laquelle on ajoutera de temps en temps un peu de bon vin blanc; car tout ce qui eſt acide ou flatueux, eſt nuiſible à quiconque eſt attaqué de cette maladie, laquelle a coutume de revenir, pour peu qu'on commette des fautes dans le régime. Pour remettre le ſang en bon état, & fortifier les viſcères, certains martiaux ſtomachiques ſont très-convenables: je mets ſouvent en uſage l'infuſion ſuivante:

℔ *Rad. Gentianæ*	aa ʒ ß.
—— *galangæ*,	
—— *Zedoariæ*,	aā.
—— *Calami aromatici.*	ʒ ij. ß.
Corticis externi aurantiorum Hiſpalenſ. ſicc.	
Caryophyllorum Indic. ʒ ij.	

℔ Rac. de gentiane,	aāʒ ß
—— de galanga,	
—— de Zédoaire.	aā.
—— de Calamus aromat.	ʒ ij ß.
Ecorce extérieure d'orang. de Séville séches.	
Girofles, ij ʒ.	

Chalybis cum tartaro præparati, ʒ iij.
Hiſce affunde,
Vini albi Olyſſiponenſis, ℔ ij. ß.
Aquæ abſinthii compoſitæ, ℔ j. ß.
Fiat infuſio clauſa, per dies ſaltem duodecim in vaſe vitreo, id ſæpiùs agitando.

Mars préparé avec le tartre, ʒ iij.
Verſez par-deſſus,
Vin blanc de Liſbonne, ℔ iij ß.
Eau d'abſinthe compoſée, ℔ j. ß.
Faites infuſer le tout pendant 12 jours au moins, dans un vaſe de verre bien bouché, obſervant d'agiter de temps en temps la liqueur.

Lorſqu'il y a de la foibleſſe dans les viſcères, & beaucoup de pituite ramaſſée, ce remède eſt fort bon : d'ailleurs l'eſtomac s'en trouvera bien auſſi.

La graine de chardon, dans la teinture amère martiale de Lower, lui fait contracter une viſcoſité déſagréable : & dans l'eau compoſée de gentiane, qui entre dans l'infuſion de Lower, il n'y a rien de la gentiane que le nom.

Le dernier remède pour cette maladie, eſt l'exercice du cheval ; il n'y a rien en effet qui fortifie tant les viſcères & les inteſtins : car, en donnant au corps des ſecouſſes continuelles & variées, il agite doucement tout l'ab-

domen ; ainſi tout ce qui eſt attaché aux inteſtins, ſe dégage par cette compreſſion & cette agitation réitérée ; cet exercice fait ſortir des petits vaiſſeaux ſanguins, les matières viſqueuſes qui y étoient cantonnées, il accélère conſidérablement le mouvement du ſang par les vaiſſeaux méſentériques, & par les rameaux de la veine porte, où ſon cours eſt très-lent. Il diviſe, il atténue par conſéquent le ſang épaiſſi en partie par la violence de la maladie, & en partie par la lenteur de la circulation. Il lève encore les obſtructions du foie, du pancréas, du méſentère & des inteſtins, il favoriſe auſſi l'action de la rate qui concourre à celle du foie. Enfin il eſt conſtant, par un grand nombre d'expériences, que l'exercice du cheval augmente la tranſpiration : ainſi en faiſant prendre aux humeurs nuiſibles un autre cours, & en les pouſſant dehors par les pores de la peau, il eſt d'une grande utilité, non-ſeulement dans cette maladie, mais encore dans preſque toutes les maladies chroniques. Souvent l'exercice ſeul du cheval a rétabli parfaitement ceux que de longs remèdes avoient eu beaucoup de peine

à empêcher de mourir : lors donc qu'un malade peut ſe tenir à cheval, qu'il y monte tous les jours, il ſentira chaque jour que ſes forces augmentent.

Cette méthode, que j'ai ſuivie dans le traitement de la colique du Devonſhire, peut convenir ſans doute dans la colique de Poitou, qui règne très-ſouvent dans les Indes occidentales : comme elle dépend peut-être de la même cauſe, c'eſt-à-dire, de l'uſage immodéré du ſuc très-acide de limons, on peut croire alors qu'elle ne demande pas un traitement différent.

ESSAI

SUR

LA MANIERE DE NOURRIR

ET

D'ÉLEVER LES ENFANS,

Depuis leur naiſſance juſqu'à l'âge de trois ans.

PAR UN MÉDECIN.

Adreſſé en forme de Lettre à un des Directeurs de l'Hôpital des Enfans-Trouvés, & publié par l'ordre du Commité général dudit Hôpital.

MONSIEUR,

JE vois avec plaiſir que les gens de bon ſens s'intéreſſent enfin à la conſer-

vation des enfans : cet objet eſt ſûrement digne de leur attention, & je ne doute point que le public n'en reſſente bien-tôt les bons effets. L'Hôpital des Enfans-Trouvés ſera beaucoup plus utile au public que ſes Fondateurs ne ſe le ſont peut-être imaginé, il en garantira pluſieurs de la cruauté de leurs meres, & en ſauvera une infinité d'autres par la méthode dont il ſe ſervira pour les élever. C'eſt à tort qu'on a confié ce ſoin aux femmes, & quoiqu'elles le regardent comme leur appanage, je ſuis très-convaincu qu'elles n'ont point aſſez de connoiſſance pour s'en acquitter comme il faut. Il demande une connoiſſance philoſophique de la nature, laquelle ne s'acquiert que par des obſervations & des expériences réitérées, & dont par conſéquent les ignorans ſont incapables. Elles ſe fondent ſur les exemples & les pratiques de leurs ayeules, qui les tenoient de médecins auſſi ignorans qu'elles, témoins les erreurs où la plûpart ſont tombés, & dont nous ne nous ſommes garantis qu'à la faveur des nouvelles découvertes. Guidés par de fauſſes hypothèſes, ils ſe ſont repus d'idées ridicules, & ont porté les autres à ima-

giner je ne ſçai quelles qualités occultes dans certaines plantes, drogues & racines, & à s'appuyer de certaines pratiques & cérémonies ſuperſtitieuſes, qui n'ayant aucun fondement dans la nature, ne peuvent être regardées que comme l'effet de l'ignorance ou de l'artifice de certains Charlatans, qui ne ſe vantoient de connoître ces qualités occultes, que pour ſéduire le vulgaire, & parvenir plus ſûrement à leur fin. Les progrès que la Médecine a faite dans notre ſiècle, viennent du ſoin qu'on a eu d'étudier la nature, & de la ſuivre pas à pas dans toutes ſes opérations. Les nouvelles découvertes nous ont mis en état d'expliquer d'une manière ſimple & naturelle une infinité de choſes qui paſſoient jadis pour myſtérieuſes & ſurnaturelles, & de pratiquer ce qu'elle enſeigne d'une façon plus conforme à la raiſon & au bon ſens. Cela étant, il eſt à craindre que les nourrices qui conſervent encore la plûpart de ces préjugés qui n'ont d'autre appui que la tradition, ne ſe trompent dans la manière dont elles élèvent les enfans, & que dans la perſuaſion où elles ſont que la nature s'en eſt rapportée à leur ſçavoir & à leur in-

duſtrie, elles ne faſſent ſouvent du mal en croyant faire bien. C'eſt de quoi je vais tâcher de les convaincre, en leur enſeignant une nouvelle manière de nourrir & d'élever les enfans, qui ſera autant commode pour elles, qu'utile à leurs nourriſſons.

La méthode qne je propoſe étant extrêmement ſimple & naturelle, les enfans dont l'Hôpital prend ſoin, en ſeront plus forts, plus beaux & plus ſpirituels; car les facultés de l'ame dépendent des organes du corps; de manière que lorſque ceux-ci ſont en bon état, l'ame exerce ſes fonctions avec une entière liberté, au lieu qu'elle tombe dans l'inaction, lorſqu'ils ſont mal conſtitués. Dès qu'on appercevra les avantages de ma méthode, & cela ne tardera pas, les nourrices & toutes les femmes qui ſe mêlent d'élever des enfans reviendront ſans peine de l'erreur où elles ont été à cet égard, & reconnoîtront que la méthode dont elles ſe ſervent, eſt extrêmement nuiſible, & ne ſert qu'à énerver le corps & l'eſprit de leurs nourriſſons.

Tout homme qui entreprend de combattre les préjugés reçus, doit le faire ſur des bonnes preuves. Je prie

donc ceux qui pourroient douter de la vérité de ce que j'avance, d'obſerver que la manière dont on élève les enfans en général eſt mauvaiſe, déraiſonnable & contraire à la nature, je les prie, dis-je, de conſidérer les enfans de la plûpart de nos gens de condition, combien ils ſont chétifs & valétudinaires; ce qui vient de la mauvaiſe nourriture qu'ils ont reçue, auſſi bien que de la mauvaiſe habitude qu'ils ont contractée dans leur enfance. Si cela ne ſuffit pas, on n'a qu'à parcourir la liſte des morts que l'on publie à Londres toutes les ſemaines, on verra que la moitié de ceux dont les noms rempliſſent ce catalogue, ſont morts à l'âge de cinq ans, ſi bien que la moitié de ceux qui viennent au monde, en ſortent avant que de pouvoir le connoître. Cela me paroît mériter une ſérieuſe réflexion; & cependant je ne ſçache perſonne qui y faſſe attention, quoique tout le monde convienne que la force d'un Etat conſiſte dans le nombre de ſes habitans. La faute à laquelle j'impute une grande partie de ce malheur, eſt trop commune & trop évidente, pour occuper l'attention des perſonnes oiſeuſes & ſpéculatives, qui

n'aiment que les recherches ſubtiles, non plus que celles des perſonnes engagées dans les affaires, qui uniquement occupées de leur intérêt, mépriſent tout ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux. On regarde ce malheur, comme un malheur naturel, & l'on s'y ſoumet ſans examen. Mais ce n'eſt point-là le cas, & comme il ne vient que du défaut de conduite, & qu'on peut y rémédier, il eſt ridicule d'en accuſer la nature, & de ſuppoſer que les enfans ſont plus ſujets aux maladies & à la mort que les adultes. On remarque au contraire qu'ils ſupportent infiniment mieux la douleur de la maladie, ſur-tout les fièvres, (témoin la petite vérole, dont ils échappent preſque tous,) & cela pour la même raiſon, qui fait qu'un arbriſſeau réſiſte mieux à l'orage qu'un chêne. Toutes les autres productions de la nature ſont d'autant plus fortes qu'elles ſont plus proche de leur principe : elles ſont alors, il eſt vrai, plus ſenſibles aux injures, & ce ne ſont que ces injures qui les font périr. A-t-on jamais vû mourir un agneau, un oiſeau, un arbre, pour avoir été trop jeunes ! Ces productions ſont ſous la conduite de la nature qui

n'erre jamais, & elles croiſſent ſous ſes loix. Cette réfléxion devroit engager les nourrices, auſſi-bien que les peres & meres, non-ſeulement à garantir leurs nourriſſons des injures auxquelles ils ſont expoſés; mais encore à s'aſſurer ſi les ſervices qu'ils leur rendent ont l'étendue qu'ils doivent avoir.

La mort ni les maladies ne ſont pas ſi fréquentes parmi le bas peuple, ſurtout parmi les habitans de la campagne, que parmi ceux qui vivent dans l'opulence. La ſanté & la fécondité ſont l'apanage des pauvres, j'entends ceux qui ſont laborieux: le défaut du ſuperflu les retient dans les bornes de la nature; ils ſont heureux ſans le ſçavoir & ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Une pauvre femme qui n'a que quelque méchans haillons pour couvrir ſon enfant, ni d'autre nourriture à lui donner que ſon lait, le voit croître à vûe d'œil, & ſe paſſer bien-tôt de ſon ſecours, tandis que l'héritier d'une riche famille gémit ſous un amas d'ajuſtemens dont on le ſurcharge, rejette les friandiſes dont on le gorge, & devient enfin la victime d'une folle tendreſſe. C'eſt de quoi j'ai été pluſieurs

fois témoin, & j'ai ſouvent oui-dire aux meres : *mon enfant ſe porte mal depuis qu'il a crié & vomi.* Ces plaintes auxquelles on ne fait point attention, ſont de nature qu'il eſt aiſé d'en découvrir la cauſe. Un Enfant ne ſe découvre pluſieurs fois par jour, que parce qu'il eſt ſurchagé de hardes. Il ne crie, que parce qu'il ne peut en ſupporter la chaleur : Tant qu'il conſerve ſes forces naturelles (les enfans ſont plus forts & plus robuſtes qu'on ne l'imagine,) il crie, il rejette les hardes dont on le couvre, & profite à ſouhait; je veux dire, il devient gras, bouffi & gros outre meſure, comme un agneau que l'on engraiſſe. Mais la même cauſe continuant, & venant à la fin à ſurmonter les forces de la nature, l'enfant n'eſt plus en état de crier, il tombe en langueur & demeure tranquille. Le malheur eſt, qu'on ne fait point attention à ſes plaintes, on l'enveloppe de langes, on le gorge de lait & de bouillie, ſi bien qu'à la fin il eſt ſaiſi de tranchées, de diarrhées & de convulſions qui le délivrent des mains de ſes bourreaux. La même choſe arriveroit à l'agneau, ſi on ne le tuoit pas après l'avoir engraiſſé.

Rien ne prouve mieux combien la manière dont on élève les enfans eſt mauvaiſe, que la mort prématurée des uns & la mauvaiſe ſanté des autres. La choſe n'a pas beſoin de preuve, & vous devez en avoir été convaincu, pour peu que vous y ayez réfléchi. Cependant comme vous déſirez ſçavoir mon ſentiment ſur ce ſujet, je ſuppoſerai que vous convenez avec moi que la plûpart des nourrices ſont dans le mauvais chemin, & je tâcherai de vous apprendre en peu de mots, ce que je trouve à propos qu'on faſſe.

Vous devez vous être apperçu, Monſieur, par ce que je viens de dire, que ce dont je me plains, eſt qu'on couvre & qu'on nourrit les enfans plus qu'il ne faut, & qu'on les nourrit & qu'on les couvre d'une manière impropre; & c'eſt à quoi j'impute la plûpart de leur maladies. Je m'explique. On s'imagine qu'un enfant nouveau-né ne ſçauroit être trop couvert, & dans cette penſée on l'enveloppe de flanelle, de langes, de couches, on lui met des tétières, &c. ce qui pris enſemble pèſe preſque autant que lui. Qu'arrive-t-il de-là? L'enfant devient au bout d'un mois ſi tendre & ſi frilleux, qu'il ne

peut ſupporter l'air, de manière que ſi l'on vient à ouvrir une porte ou une fenêtre, & à donner entrée au vent, la mere & l'enfant s'enrhument & tombent malades. Le pire eſt qu'à la fin du mois, ſi les choſes vont paſſablement bien, on envoye l'enfant à la campagne, où il eſt élevé dans une maiſon quelquefois ouverte au vent & à la pluie. Doit-on s'étonner après cela que l'enfant ne profite point ? Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'un enfant qui vient de naître, ne ſçauroit être couvert trop légèrement ; il a beſoin de moins de hardes à proportion qu'une perſonne faite, parce qu'il eſt naturellement plus chaud, comme cela paroît par le thermomètre, d'où vient qu'il ſupporte plus aiſément le froid d'une nuit d'hiver, qu'aucun adulte que ce ſoit. On a pluſieurs exemples anciens & modernes d'enfans qui ont été expoſés pluſieurs jours ſans mourir. Ces ſortes d'expoſitions étoient fort communes dans l'antiquité, pour ne rien dire des enfans que l'on trouve tous les jours dans les rues de Londres. Ces ſortes d'exemples prouvent que les enfans ſont naturellement capables de ſupporter les plus grands maux, tant qu'ils

n'ont point été affoiblis par la mauvaise conduite de leurs nourrices. Ce n'est pas assez de surcharger les enfans de hardes inutiles, on les serre tellement, que leurs viscères ni leurs membres ne peuvent plus agir. Cette circonstance est des plus mauvaise, car les membres n'ont de force qu'autant qu'ils agissent, & il arrive de-là que ceux qui ont été ainsi élevés, ne peuvent soutenir le moindre effort. La circulation étant retardée par la compression de certaines parties, doit nécessairement produire des tumeurs contre nature dans d'autres, vû la facilité que les fibres des enfans trouvent à se distendre. C'est de-là sans doute que viennent ces difformités que l'on voit dans tout pays, sur-tout parmi les femmes, qui souffrent plus à cet égard que les hommes. Voici comment je voudrois qu'on habillât les enfans: Un petit corset de flanelle sans manches, qui s'attache légèrement par derrière, auquel on coudra un petit jupon, & par-dessus une espèce de robe de même étoffe, ou de telle autre qu'on jugera à propos, pourvû qu'elle soit légère & souple. La jupe doit être moins longue que l'enfant, mais on donnera quelques

pouces de plus à la robe. Un ſimple bonnet ſur la tête, que l'on doublera au cas qu'on ne le juge pas aſſez chaud. La coëffure de l'enfant doit être telle, qu'on puiſſe la mettre tout à la fois, & qu'elle ne lui tire ni ne lui preſſe point la tête : le linge à l'ordinaire. Cet habillement ſuffit pour le jour, & l'on n'a que faire de toutes ces bandes, ces couches & ces tétières dont on ſe ſert pour lui affermir la tête, & lui ſoutenir le corps, comme ſi la nature avoit beſoin de tous ces vains ſecours pour perfectionner ſon ouvrage. Les bas & les ſouliers ſont abſolument inutiles ; car outre qu'ils tiennent les jambes humides, lorſqu'on néglige de les changer toutes les heures ; ils engourdiſſent & bleſſent ſouvent les pieds. Les enfans à qui l'on n'en met point, en ſont plus fermes ſur leurs jambes, & en marchent plûtôt. Ils ne deviennent néceſſaires, que lorſqu'ils ſortent & qu'ils vont dans la boue. On leur mettra la nuit une chemiſe de flanelle, qui ne gêne en aucune manière la liberté de leurs membres. L'habillement dont je parle a cet avantage, qu'on peut le changer auſſi ſouvent qu'on veut ſans incommoder l'enfant ; il lui laiſſe la liberté

berté des membres, de manière qu'il ne tarde pas à s'en ſervir. Je ſerois d'avis qu'on l'employât dès le moment qu'il naît, & qu'on le lui laiſſât juſqu'à l'âge de trois ans, ſauf pour lors à lui en donner un autre plus élégant. Je n'approuve point du tout les corps de jupe, non que je ne trouve aucune beauté dans la figure de pain de ſucre qu'on fait prendre au corps, mais parce que je ſuis perſuadé qu'on ne l'acquiert qu'aux dépens de la ſanté & des forces. Quelques-uns croyent qu'il n'eſt point à propos de changer les enfans, parce, diſent-ils, que le linge & les hardes nouvelles leur dérobent une partie de leur nourriture. Cette opinion n'a aucun fondement, & je ne vois pas qu'elles faſſent autre choſe qu'abſorber une partie de l'humidité qui s'exhale de leur corps. Quand même la choſe ſeroit comme on le dit, les enfans ne s'en trouveroient que mieux, vû qu'ils ont toujours trop de nourriture; je crois donc qu'on ne ſçauroit les changer trop ſouvent, & je voudrois même qu'on les changeât tous les jours pour les garantir des ordures qui nuiſent à leur ſanté.

La nourriture des enfans eſt beau-

coup plus importante que leur habillement. On doit donc être extrêmement circonſpect ſur cet article, ne leur rien donner que de bon & de ſain, & ne point aller au-delà de leurs beſoins. Voyons ce que la nature nous dicte, on ne ſçauroit errer en la prenant pour guide. Dans la matière dont il s'agit, de même que dans la Médecine, l'art eſt toujours nuiſible lorſqu'il s'éloigne de la nature. Lorſqu'un enfant vient au monde, il ne trouve aucune proviſion; car la mere n'a ſouvent du lait qu'au troiſième jour; ſi bien qu'en ſuivant la nature, on peut le laiſſer un jour & demi ou deux ſans nourriture, ce qui me fait croire qu'il n'en a pas beſoin. Il naît plein de ſang & d'excrémens, ſans appetit & ſans ſentiment; il a donc beſoin de cette abſtinence & de ce repos, pour ſe remettre & ſe faire au changement de circulation, (le ſang prenant ſon cours dans de nouveaux vaiſſeaux) qui lui cauſe toujours quelque peu de fièvre. Quelque extraodinaire que cela paroiſſe, je crois qu'il vaut mieux ne lui rien donner du tout; car il dort pendant tout ce tems-là, & lorſque le lait eſt prêt, il s'éveille avec la faim & le

ſuce avec avidité, ce qui eſt ſouvent néceſſaire pour l'attirer. Je ne ſuis pas d'avis qu'on l'éveille pour lui donner à téter. Tel eſt le cours de la nature, & il eſt fâcheux qu'on n'y faſſe pas plus d'attention. On a coutume, auſſi-tôt qu'un enfant eſt né, de lui mettre un morceau de beurre & de ſucre dans la bouche, de lui donner de l'huile, de la panade, ou tel autre mauvais mets, ſi bien que l'enfant court riſque de tomber malade dès le premier inſtant de ſa naiſſance. On a coutume encore de lui donner un petit cochon de lait rôti, pour le guérir de toutes les envies de ſa mere. Je voudrois pour l'honneur du ſexe qu'il fit un peu plus d'attention à ces matières; car on lui impute pluſieurs autres défauts dont je ne le crois nullement capable. Lorſqu'un enfant téte ſa propre mere, ce qui, à l'exception de quelques cas, eſt extrêmement avantageux pour l'une & pour l'autre, il n'a pas beſoin d'autre nourriture, pourvû que la mere ſoit ſage & qu'elle faſſe de l'exercice. La mere, en allaitant ſon enfant, rétablit ſa ſanté & ſes forces, au cas qu'elle les ait perdues par quelque maladie hyſtérique & nerveuſe, & fait un bien in-

fini à ſon nourriſſon. Il ſeroit donc à ſouhaiter que les femmes allaitaſſent leurs enfans, lorſqu'elles peuvent le faire ſans endommager leur ſanté ; car je ſuis perſuadé que la coutume qu'ont quelques jeunes femmes de faire paſſer leur lait, leur eſt extrêmement funeſte. Elle met quelquefois leur vie en danger, & diſpoſe ſouvent leur corps à des maladies incurables. Les raiſons dont on appuie cette coutume, ſont extrêmement frivoles, & émanent d'un faux principe ; ſçavoir, qu'il y a des femmes trop foibles pour allaiter leurs enfans, & qu'elles ſe privent par-là d'une partie de leur nourriture. Cette opinion eſt mal fondée ; car la plûpart de nos maladies ne viennent point du défaut de nourriture, ainſi qu'on ſe l'imagine, mais de la ſurabondance des humeurs, leſquelles étant en plus grande quantité que le corps n'en peut conſumer, ſe corrompent & produiſent une infinité de maladies. Je n'avance rien que les médecins ne ſachent auſſi-bien que moi, auſſi employent-ils fréquemment les cautères & les véſicatoires, pour évacuer les humeurs ſuperflues. Il ne s'agit donc plus que de ſçavoir ſi la coutume où l'on eſt de faire paſſer

le lait aux accouchées, leur eſt avantageuſe ou non. Le lait eſt purgatif & propre à débarraſſer l'enfant des matières excrémentielles qui ſe ſont amaſſées dans ſes inteſtins: on ne peut donc l'en priver ſans lui nuire. Il perd peu à peu cette qualité, il devient moins purgatif & plus nourriſſant, & par conſéquent un des meilleurs alimens qu'on puiſſe donner aux enfans. Si j'en étois crû, on ne lui en donneroit point d'autre les premiers jours de ſa naiſſance, non plus que durant les trois premiers mois, n'étant point en état avant ce tems-là de digérer & d'aſſimiler les autres alimens. Les femmes ont pour l'ordinaire aſſez de lait pour nourrir leurs premiers enfans, & quelquefois plus qu'ils ne peuvent en prendre; elles auroient donc tort de les en laiſſer manquer. On doit attendre à leur donner une nourriture plus ſubſtantielle que la nature le demande, obſervant de ne jamais prévenir leur faim; mais c'eſt en quoi la plûpart des nourrices péchent pour l'ordinaire. La nature ſçait elle-même ce qu'il convient de faire à cet égard, & les nourrices n'ont autre choſe à faire que de tenir leurs nourriſſons propres, de les

bercer, de jouer avec eux, & de les entretenir en bonne humeur.

Lorſque l'enfant a trois mois, il a beſoin d'une nourriture plus ſolide ; voyons donc quelle eſt celle qui lui lui convient, & en quelle quantité on doit la lui donner. On doit d'abord tenir pour certain, que l'on péche communément à ces deux égards, témoins les maladies auxquelles les enfans ſont ſujets. Quant à la quantité, les nourrices ſont à cet égard dans une erreur aſſez commune ; elles croient qu'un enfant a faim toutes les fois qu'il crie, & ſur ce principe elles lui donnent à téter dix à douze fois par jour. Cette erreur eſt ſi évidente, qu'il eſt étonnant qu'on ne s'en ſoit pas encore apperçu ; car ſi l'on examine avec ſoin les mouvemens d'un enfant, on trouvera qu'il ne crie jamais que parce qu'il ſouffre. Or, les premiers ſentimens de la faim ne cauſent aucune douleur. Un enfant qui a faim, témoigne ſes beſoins par une infinité de ſignes avant que de pleurer. Il eſt même rare qu'il crie lorſqu'il ſe porte bien, & que rien ne le bleſſe. Les nourrices ont rarement occaſion d'obſerver ces ſortes de ſignes, parce qu'elles donnent ra-

rement le temps à leurs nourriſſons d'avoir faim. J'ai vû des enfans à qui l'on ne donnoit à téter que deux ou trois fois en vingt-quatre heures, témoigner leur faim par des ſignes, auſſi intelligiblement qu'ils l'euſſent pû faire par des paroles.

On commet une infinité de fautes par rapport à la qualité de leur nourriture ; elle n'eſt point aſſez ſimple. Leurs bouillies, leurs panades, leurs gruaux, &c. ſont ordinairement aſſaiſonnés avec du ſucre, des épiceries & du vin, choſes dont ils ne devroient jamais goûter. Le corps n'en a pas beſoin, & le luxe ne les a introduites que pour la perte du genre humain. Il ne ſuffit pas que leur nourriture ſoit ſimple, elle doit encore être légère. Pluſieurs perſonnes ſe forment une fauſſe idée de la légèreté, & s'imaginent que les différentes eſpèces de pâtiſſerie, les boudins, les flancs, &c. ſont légers, c'eſt-à-dire, facile à digérer. Mais il n'y a rien de plus peſant dans ce ſens que la pâte ſans levain & les œufs durcis qui entrent dans la plûpart de ces compoſitions. J'appelle ſubſtance légère, celle qui ſe diſſout aiſément dans l'eau chaude. Le pain eſt la ſubſtance la

plus légère que je connoiſſe ; le levain qui entre dans ſa compoſition, diviſe & atténue les particules tenaces de la farine, lui donne les qualités dont je viens de parler, & le rend extrêmement propre à nourrir les enfans. Le lait de vache eſt ſimple & léger, & leur convient encore ; mais on le prépare mal. On ne doit point le faire cuire, car le feu lui ôte ſon goût & ſes qualités, le dépouille de ſa douceur, le rend peſant & épais, & l'empêche de ſe mêler avec le ſang. Mais la plus grande objection eſt, que leur nourriture eſt entièrement végétale, d'où il arrive qu'elle s'aigrit dans leur eſtomac. La cauſe la plus générale des maladies des enfans, eſt la qualité aceſcente des alimens dont ils uſent ; & la preuve en eſt que ſi l'on expoſe quelqu'une des préparations végétales dont je viens de parler à un dégré de chaleur égal à celui de leur eſtomac, elle devient auſſi aigre que du vinaigre, au bout de quelques heures. Il s'enſuit donc qu'on ne doit point en nourrir uniquement les enfans, & qu'on doit les mêler avec quelque ſubſtance d'une qualité oppoſée, par exemple, avec de la viande, laquelle eſt directement op-

poſée aux acides, & a de la diſpoſition à ſe corrompre.

C'eſt dans le mélange convenable de ces deux extrêmes, qui ſe corrigent l'un l'autre, que conſiſte la ſalubrité des alimens dont nous avons beſoin. Comme nous tenons quelque peu de la nature des animaux carnaciers, on ne doit point borner la nourriture des enfans aux ſimples végétaux. Le lait maternel, lorſqu'il a la bonté requiſe, paroît tenir des qualités des animaux & des végétaux, & convenir parfaitement au tempérament des enfans; il ſe convertit promptement en ſang, & ſe diſſout ſans peine, pour peu qu'il circule. Je ſerois donc d'avis que la moitié de la nourriture des enfans conſiſtât en des bouillons ténus & légers, dans leſquels on mettra quelque peu de pain ou de ris; cette dernière ſubſtance étant moins ſujette à s'aigrir que la plûpart des autres grains. Ces bouillons doivent être préparés avec de la viande d'animaux faits, parce que leurs ſucs ſont plus travaillés, ſur-tout ſi on les a laiſſés en liberté. La viande d'un jeune bœuf pris à la charrue, donne une ſoupe très-ſaine & très-ſucculente, pour la même raiſon qui fait que la chair des

bêtes fauves eſt plus ſavoureuſe que celle des animaux domeſtiques ; ce qui doit s'entendre de ceux qui vivent de grains ou d'herbes. L'autre partie de la nourriture des enfans, doit conſiſter en un peu de pain & d'eau cuit juſqu'à ſiccité, avec laquelle on mêlera du lait crud. Cette nourriture ſeule, ſans ſucre ni épiceries, eſt extrêmement ſaine & légère, & nourrit preſque autant que le lait de vache, en conſéquence de la force & des eſprits que le pain lui a communiqué.

L'enfant ne doit faire que deux repas par jour ; dans l'un on lui donnera du bouillon, & dans l'autre le lait dont je viens de donner la préparation. On ſe réglera pour la quantité ſur ſon appétit, ſans jamais outre-paſſer ces bornes ; car les enfans mangent toujours avec avidité quelque pleins qu'ils ſoient ; c'eſt pourquoi on doit bien ſe garder de les farcir juſqu'à ce qu'ils rejettent, comme font la plûpart des nourrices. On ne doit point le coucher ſur le dos pour le faire manger, mais le tenir aſſis, pour qu'il avale avec plus de facilité, & qu'on puiſſe découvrir plus aiſément lorſqu'il a aſſez mangé. Lorſqu'il a atteint environ ſix

mois, on peut lui donner à manger trois fois par jour, parce qu'il a plus d'appétit & plus de facilité à digérer; & ce nombre doit suffire pour tout le reste de la vie. On ne lui donnera point à téter la nuit, pour qu'il s'éveille le lendemain avec la faim; en agir autrement c'est lui nuire. Si on lui fait prendre une fois cette habitude, il ne demandera jamais à téter, il dormira paisiblement, & ne s'éveillera tout au plus qu'une ou deux fois lorsqu'il se sentira mouillé, & qu'il a besoin de changer de linge, ce qui est l'affaire de quelques minutes. Au cas qu'il ait besoin de manger entre les repas, on lui donnera quelque peu de lait coupé. Il est bon qu'on lui donne à manger & à téter à des heures marquées, pour qu'il ait le tems de digérer ce qu'il prend, & d'amasser de l'appétit. L'enfant s'accoutumera insensiblement à ce régime, & s'en trouvera beaucoup mieux que de manger à toute heure. On observera cette méthode jusqu'au douzième mois, qui est le tems propre pour le sévrer, ce qu'on fera par dégrés, pour qu'il perde insensiblement l'usage de la mammelle. On n'aura pas de peine à le sévrer, si on

l'accoutume à ne téter qu'à des heures marquées. Si les nourrices ſuivent exactement le plan que je viens de leur preſcrire, ſi elles ont ſoin de tenir leurs nourriſſons nets, & de les promener tous les jours par toute ſorte de temps, je ſuis aſſuré qu'au bout de ſix à huit mois ils ſe trouveront aſſez forts pour marcher ſeuls & pour ſe paſſer de leur ſecours, ce qui ne ſera pas un petit avantage pour elles.

On me demandera ſi ma méthode eſt générale, & ſi elle a lieu par rapport aux enfans qui naiſſent de parens valétudinaires; à quoi je réponds que les enfans n'héritent pas des maladies de leurs peres, auſſi ſouvent qu'on ſe l'imagine, & qu'on eſt dans un grand préjugé là-deſſus. Les perſonnes infirmes ont rarement des enfans, ſurtout ſi la maladie eſt du côté de la mere; & d'ailleurs les maladies chroniques ne viennent que dans la vieilleſſe, qui eſt un temps où les hommes ne ſont plus en état de faire l'amour. Les enfans ne ſçauroient ſe ſentir des infirmités que leurs parens ſe ſont attirés par leur oiſiveté & leur intempérance, long-temps après leur naiſſance. Les hommes ne ſont ſujets aux préten-

dues maladies héréditaires, que lorſqu'ils ont atteint un âge mûr, c'eſt-à-dire, qu'après qu'ils y ont contribué par leurs excès & leurs débauches. Ils en accuſent leurs peres, & ſe plaignent de leur mauvais tempérament, après avoir détruit celui qu'ils avoient reçu de la nature. Les enfans participent rarement aux maladies de leurs pères : cependant lorſqu'on les voit affectés de maladies ſcrophuleuſes, vénériennes ou ſcorbutiques, il y a lieu de préſumer qu'ils les ont héritées ; mais ces ſortes de cas ſont extrêmement rares, en comparaiſon d'une infinité d'autres que l'on impute aux parens, au lieu d'en accuſer les malades ou leurs nourrices qui leur ont gâté le tempérament. Il y a dans un ſens pluſieurs maladies héréditaires, & ce ſont celles qui viennent du pere. Je mets de ce nombre les difformités naturelles, & toutes celles dans leſquelles les fibres & les vaiſſeaux d'une partie ſont plus foibles que ceux du reſte du corps, ſi bien qu'au plus léger effort, à la moindre débauche, ou en conſéquence d'un trop violent exercice, la partie foible défaut la première, & dérange toute l'œconomie animale. Il peut donc arri-

ver, vû la reſſemblance des parties, que les enfans ſoient ſujets aux mêmes maladies que leurs peres, & qu'ils en héritent de même que de leurs traits; mais peut-être n'euſſent-elles jamais paru, ſi le corps n'eût ſouffert violence. La plûpart des maladies ont deux cauſes; l'une, eſt l'état particulier des ſolides & des fluides, qui les diſpoſe à recevoir certaines infections & certains mouvement; l'autre, l'infection & l'impulſion même. Je ſoutiens donc qu'en cas que l'on puiſſe hériter de cette habitude qui diſpoſe le corps aux maladies, on ne laiſſe pas de pouvoir les éviter, en détruiſant la cauſe qui les occaſionne; ſçavoir, en donnant une attention convenable aux choſes non-naturelles, ou, pour m'expliquer plus clairement, en menant une vie réglée: dans les enfans par une bonne nourriture. Je conclus donc qu'au lieu d'affoiblir & d'énerver par les méthodes ordinaires les enfans nés de tels parens, il eſt propos de remédier à leurs maux par celle que je propoſe, comme la ſeule qui puiſſe rétablir leur ſanté & leurs forces. Si les parens vivent d'une manière ſage & réglée, il arrivera au bout d'une ou deux géné-

rations, que toutes les maladies, ſans en excepter les écrouelles & la folie, diſparoîtront entièrement ſans qu'il en reſte la moindre trace.

On ne ſuit jamais la méthode que je viens de preſcrire, parce que la plûpart des meres ne peuvent ou ne veulent pas allaiter leurs enfans, trouvant cette tâche trop pénible. Elle eſt telle en effet, parce qu'elles ne ſçavent pas s'en acquitter, au lieu que ſi elles ſuivoient ma méthode, & qu'elles vouluſſent ſacrifier quelque peu de la beauté de leur ſein à leur tendreſſe, elles y trouveroient un plaiſir infini. Elles ne craindroient point que les cris de leurs enfans offenſaſſent les oreilles de leurs maris. Les enfans nourris comme je viens de dire, ſont toujours tranquilles, de bonne humeur, jouent, rient ou dorment ſans ceſſe. Un homme de bon ſens ne ſçauroit ſe procurer un plus doux amuſement. Je ne puis comprendre que des gens ſenſés confient leurs enfans à des nourrices qui n'ont, ni la même affection, ni la même intelligence qu'eux, & qu'ils épargnent pour leur ſanté & leur bien être, des ſoins qu'ils ne refuſent pas à un arbriſſeau & à une fleur, vû le déſir que

les hommes ont de perpétuer leur espèce. Je conseille donc aux peres de faire élever leurs enfans sous leurs yeux, de diriger leur éducation, conformément à ce que la raison & le bon sens leur dictent, & de ne point souffrir qu'on en fasse un des mystères de la bonne Déesse, d'où les hommes étoient totalement exclus. Je conseille pareillement aux meres, tant pour leur propre intérêt, que pour celui de leurs enfans, de les allaiter elles-mêmes, & de ne point se reposer de ce soin sur d'autres. Elles affermiront leur santé, si elles sont robustes, & elles la rétabliront au cas qu'elle soit languissante. Elles n'ont pas besoin pour cela de se confiner chez elles, ni de négliger leurs affaires: il suffit qu'elles leur donnent à téter quatre fois en vingt-quatre heures; se reposant pour le reste sur quelque domestique affectionné, avec lequel on les fera dormir. Un enfant ne sçauroit téter de meilleur lait, que celui de sa mere; je ne sache rien de plus dangereux & de plus contraire à la nature, que d'y substituer une autre nourriture, & j'ai remarqué que de trois enfans qu'on nourrit ainsi, à peine en échappe-t-il un. Cette ma-

nière artificielle de nourrir les enfans, ſuppoſe une plus grande connoiſſance de la nature & de l'œconomie animale que la plûpart des nourrices n'en ont, & infiniment plus de ſoin qu'on n'en prend ordinairement. Il faudroit être parfaitement verſé dans la médecine, pour s'en acquitter comme il faut. Je ſuis ravi qu'on ait banni cette méthode de l'Hôpital, & je ne crois pas qu'on puiſſe prendre plus de ſoin des enfans qu'on y élève. J'approuve fort la coutume qu'on a de les faire nourrir à la campagne ſous les yeux des Inſpecteurs; mais je doute fort que les nourrices & les Inſpecteurs qui, à ce que je crois, ſont quelques bonnes femmes du voiſinage, ſoient d'humeur d'abandonner l'ancienne méthode, pour en ſuivre une plus raiſonnable. Je les crois trop prévenues de leur ſçavoir, & trop attachées à leurs préjugés, pour convenir de leur erreur; comment les en déſabuſer? Je ne déſeſpère cependant pas que cette réforme ne ſe faſſe un jour; & pour y contribuer autant qu'il eſt en mon pouvoir, je vais indiquer les précautions dont on doit uſer dans le choix de ces ſortes de nourrices, & montrer pourquoi les enfans qu'on leur confie

doivent être nourris d'une autre manière que ceux qui ſont allaités par leurs propres meres. Je ſuis perſuadé que l'Hôpital choiſit des nourrices ſaines & robuſtes. Mais cela ne ſuffit pas, on doit préférer celles qui ſont de moyen âge, parce qu'elles ont plus de lait que les jeunes, & qu'il eſt meilleur que celui des vieilles. Cela mérite d'autant plus d'attention, que la plûpart allaitent leurs enfans, outre ceux que l'Hôpital leur donne. L'âge le plus convenable eſt depuis vingt ans juſqu'à trente. On doit encore avoir égard au temps de leurs couches, & préférer celles qui n'ont accouché que depuis deux ou trois mois. La raiſon en eſt, que la nature deſtinant un enfant à téter juſqu'au douzième mois, il eſt rare qu'une nourrice ait du lait au-delà de ce terme. La plûpart des femmes ſont diſpoſées à concevoir vers ce tems-là, encore qu'elles allaitent leurs enfans, & même plutôt ſi elles ſont d'un tempérament ſanguin; & ces dernières, quoique leur lait continue, ſont ſujettes à avoir leurs règles, & ſont par conſéquent moins propres à être nourrices. Soit qu'elles conçoivent ou non, je ſuis perſuadé qu'au bout d'un an, ou

environ, leur lait, quelque bon qu'il ſoit pour l'enfant qui y eſt fait, n'a plus les mêmes vertus, & ne convient point à un enfant nouveau-né, qui, étant privé du lait maternel, a beſoin d'un autre qui en approche : or, plus il eſt nouveau, plus il convient à la foibleſſe de ſon âge. Cependant il eſt aſſez ordinaire de voir des femmes qui nourriſſent deux ou trois enfans ſucceſſivement avec le même lait.

Une nourrice doit être extrêmement attentive ſur ſon régime : il ne ſuffit pas qu'elle ſoit ſobre & tempérée, elle doit encore ſe nourrir de végétaux & de viande, & en manger une fois par jour avec une bonne quantité d'herbes potagères & de pain. Elle prendra à déjeuné & à ſoupé un bouillon clair, ou du lait, & n'uſera pour boiſſon que de petite bierre ou de lait coupé. Elle s'interdira le vin, auſſi-bien que les liqueurs fortes & ſpiritueuſes.

Les enfans que l'on envoie en nourriſſe, demandent un traitement particulier. Si j'en étois crû, on n'en employeroit point d'autre que celui que la nature nous dicte, & l'on excluroit entièrement les ſecours étrangers. Mais lorſqu'on fait tant que de ſuivre le plan

que je viens de prescrire, il faut mettre en usage les connoissances que l'on peut avoir acquises, afin que si l'on ne peut pas suivre exactement les vûes de la nature, ou puisse au moins les seconder quelque peu. Je dis donc qu'il est à propos de purger les enfans qui ne sont point nourris par leurs meres, un ou deux jours après leur naissance, & de continuer cette purgation pendant quelque temps, non point avec des doses fixes, qui opèrent tout à la fois, mais au moyen de quelque laxatif qu'on leur donnera deux ou trois fois par jour, pour leur tenir le ventre libre durant les neuf premiers jours, ou durant la première quinzaine, en diminuant peu à peu la dose, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement purgés. On doit ménager la chose, de façon que l'opération du purgatif artificiel imite celle de la nature. Cette précaution est si importante, que faute de l'observer, la plûpart des enfans se trouvent entièrement couverts de boutons au bout d'un mois. Les nourrisses regardent cet accident comme une chose naturelle, & s'imaginent que les enfans se porteroient mal s'il n'arrivoit point, en quoi elles ont raison, car il est infiniment

plus avantageux que ces humeurs qui acquerroient de l'acrimonie en séjournant dans les corps, se fraient une issue à travers la peau, que de rester dans le corps, de se mêler avec le sang, ou de se jetter sur les parties vitales, ce qui ne manqueroit pas d'occasionner dans la suite une infinité de maladies. Il est pourtant vrai de dire, que cela n'arriveroit point, si l'on observoit la méthode que je viens de prescrire. Un enfant qui tète sa propre mere, n'est jamais sujet à ces sortes d'humeurs, à moins qu'on ne le gorge de lait, ou qu'on ne le tienne trop chaudement. On peut employer cette méthode à l'égard des enfans que l'on met à l'Hôpital, lorsqu'ils n'ont qu'un mois, & qu'ils n'ont point tété leurs meres. Voici une formule dont on peut user. Prenez de la manne & de la pulpe de casse, de chacune demie once, faites-les dissoudre dans environ trois onces de bouillon clair, & donnez-en deux cuillerées à l'enfant trois fois par jour, variant la dose suivant l'effet qu'elle produit, qui doit être d'abord trois ou quatre selles en vingt-quatre heures.

On donnera ordre aux nourrices de tenir les enfans éveillés pendant le

jour, auſſi long-temps qu'elles le pourront, de les amuſer & de les entretenir en bonne humeur, & de ne point les laiſſer dormir trop long-temps; il eſt vrai que cela eſt incommode pour elles, mais leurs nourriſſons s'en trouvent beaucoup mieux pour le corps & pour l'eſprit. A l'égard de leur nourriture, comme il n'eſt pas à préſumer qu'elles ayent aſſez de lait pour nourrir leurs enfans & ceux de l'Hôpital, il eſt bon qu'elles ſuivent d'abord la méthode que j'ai preſcrite, en la variant ſuivant le beſoin. Elles pourront, ſi elles le jugent à propos, leur donner de temps en temps un peu de pain & de beurre, mais en petite quantité, de peur qu'il ne s'aigriſſe dans leur eſtomac, & qu'il ne corrompe leurs humeurs. Elles peuvent auſſi leur donner du fruit, des racines, & toutes ſortes d'herbes potagères; car toutes ces choſes ſont extrêmement bonnes pour eux & pour tout autre, malgré l'opinion où l'on eſt qu'elles engendrent des vents. Elles ne produiſent cet effet que ſur les perſonnes qui ont l'eſtomac dérangé, & l'on peut en dire autant du lait. Cependant le lait n'eſt jamais plus propre qu'à ceux dont l'eſtomac eſt accou-

tumé aux mets du haut goût, vû qu'il rafraîchit & purifie le ſang. Ces ſortes d'alimens ſont propres aux enfans, pourvû qu'ils en uſent avec modération. Bien des gens s'imaginent qu'ils engendrent des vers ; mais cet inconvénient leur eſt commun avec tous les autres alimens dont nous uſons journellement. Les vers ne ſçauroient éclore dans un corps ſain dont les humeurs ſont en bon état, & dont les glandes s'acquittent de leurs fonctions ; le fiel eſt plus que ſuffiſant pour les détruire : on a éprouvé que le fiel de bœuf eſt excellent pour tuer les vers. Je ſuis fortement perſuadé que nous avalons tous les jours les œufs d'une infinité de petits animaux, qui n'écloroient jamais dans notre corps, s'ils ne trouvoient un nid dans le phlegme acide, ou dans les humeurs viciées de l'eſtomac & des inteſtins. Nous n'aurions jamais de vers, ſi nous nous déchargions tous les jours de ces humeurs, auſſi-bien que de la nourriture que nous avons priſe le jour précédent. Lorſque les enfans commencent à avoir des dents, ce qui arrive vers le ſixième ou le huitième mois, on peut les habituer peu à peu à la viande, elle leur eſt infiniment

plus agréable que la plûpart des confitures ou des pâtiſſeries qu'on leur donne, & dont ils ne devroient jamais goûter.

La pouſſe des dents paſſe pour être funeſte aux enfans, & elle l'eſt effectivement, mais elle n'eſt point telle dans l'ordre de la nature; car ſi c'étoit une maladie, nous ne devrions nous bien porter qu'à l'âge de vingt-deux ans. Nous pouſſons des dents la plus grande partie de ce temps-là, & je ſuis perſuadé que les dernières dents cauſent infiniment plus de mal que les premieres, parce que les os & les gencives ont acquis plus de dureté & plus de conſiſtance. Quoique cette opération de la nature ſoit accompagnée de fièvres, de convulſions & de pluſieurs autres ſemblables accidens, on trouve cependant des enfans qui en ſont exempts, ce qui donne lieu de préſumer que ces accidens ne ſont point naturels, & ne proviennent que d'une trop grande plénitude, ou de la corruption des humeurs, leſquelles ſont miſes en mouvement, par la douleur que cauſe la dent en perçant. Cela n'arrive jamais ſans douleur & ſans quelque peu de fièvre; mais lorſque le

ſang

ſang & les humeurs n'ont aucune âcreté, & ne prédominent point, elles ne ſont pas fort conſidérables, & ſe diſſipent peu à peu, ſans laiſſer aucune ſuite après elles. Le but de ma méthode eſt d'entretenir les humeurs dans cet état; & ſi on la met une fois en uſage, la pouſſe des dents ſera infiniment moins dangereuſe qu'elle ne l'eſt pour l'ordinaire.

On a vû ci-deſſus que la plûpart des maladies des enfans ne viennent que de la corruption acide des alimens dont ils uſent. Je trouve donc à propos d'indiquer un remède, ou plutôt un préſervatif dont on pourra ſe ſervir, au cas que cette acidité prédomine; ce que l'on connoîtra aiſément par la couleur verte des déjections, par les tranchées & les diarrhées qu'elle occaſionne. On emploie pour l'ordinaire dans ces ſortes d'occaſions, le julep perlé, les yeux d'écreviſſes, & les poudres teſtacées; il eſt vrai que ces ſortes de ſubſtances abſorbent les acidités, mais elles ont cet inconvénient, qu'elles ne paſſent point, & qu'elles cauſent une conſtipation préjudiciable aux enfans, à moins qu'on n'y remédie par quelques doſes de manne, ou par quel-

qu'autre purgatif. Je ſerois d'avis de leur ſubſtituer une certaine poudre légère & inſipide qu'on appelle *magneſie blanche*, laquelle outre la vertu qu'elle a de corriger & d'adoucir les acidités, beaucoup plus efficacement que les autres poudres teſtacées, purge encore le corps, & le tient ouvert, autant qu'il eſt néceſſaire. C'eſt le ſeul purgatif alcalin que je connoiſſe, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on en fît un plus grand uſage. J'en ai uſé moi-même, & l'ai donné à d'autres pour la cardialgie avec ſuccès. On peut la donner aux enfans depuis une dragme juſqu'à deux par jour, avec leurs alimens, juſqu'à ce qu'elle ait entièrement abſorbé les acidités, & diſſipé les ſymptômes qu'elles occaſionnent. Je l'ai ſouvent donnée avec ſuccès, dans les cas même où les maladies cauſées par l'acidité prédominante étoient invétérées.

J'aurois pluſieurs autres choſes à dire ſur la manière d'élever les enfans, qui ne laiſſeroient pas de leur être utiles, ſi elles étoient exactement obſervées. Je voudrois, par exemple, qu'on les mît de bonne heure ſur leurs jambes, pour leur en faciliter l'uſage, qu'on les accoutumât à ſe ſervir également de leurs

deux mains; car l'uſage où l'on eſt de ſe ſervir plus ſouvent d'une main que de l'autre, groſſit non-ſeulement la main & le bras, mais même la partie du corps qui leur eſt contiguë, ce qui occaſionne quelquefois des difformités. Je ſerois auſſi d'avis, pour leur délier la langue, qu'on leur prononçat les mots d'une manière diſtincte & intelligible, car je ſuis perſuadé que le jargon des nourrices, joint à la coutume où elles ſont de répéter les ſons inarticulés qu'ils pouſſent, fait que pluſieurs enfans ont de la peine à parler à l'âge de ſept ans. On ne ſçauroit trop ſe hâter de perfectionner leur raiſon.

Telles ſont, Monſieur, les idées que j'ai eues au ſujet de la manière d'élever les enfans; je vous les envoie pour votre ſatisfaction, ſi tant eſt qu'elles puiſſent vous en procurer quelqu'une. J'aurois pû les mettre en meilleur ordre, & les appuyer de démonſtrations tirées des Méchaniques, mais je n'en ai ni le temps ni la patience. Comme je ne cherche qu'à me rendre utile & intelligible, j'ai évité autant que j'ai pû les termes de l'art, de même que les citations inutiles. Si vous jugez que ma lettre puiſſe être de quel-

que utilité au public, je conſens volontiers qu'elle ſoit imprimée, ſinon, diſpoſez-en comme il vous plaira. Je n'ajouterai qu'une ſeule choſe en faveur de la méthode que je viens de propoſer, c'eſt que je ſuis pere, & que je l'ai moi-même employée avec tout le ſuccès poſſible.

DISSERTATION

SUR

LES MALADIES

DES ENFANS.

Par RICHARD CONYERS *.

CHAPITRE PREMIER.

IL n'y a point d'âge dans la vie qui n'ait ſes affections & ſes maladies particulières ; il eſt donc à propos de

* *Cette Diſſertation étant comme une ſuite de l'Eſſai précédent, & ſervant à confirmer la plûpart des principes qu'il contient, nous avons jugé à propos de l'inſérer dans cet Ouvrage, pour que le Lecteur n'ait rien à déſirer ſur cette matière.*

les connoître, de les distinguer, pour pouvoir y remédier avec plus de sûreté. Ayant eu occasion d'examiner les différentes maladies des enfans dans les entretiens que j'ai eus avec des personnes versées dans ces matières, j'ai jugé à propos de rapporter dans cette dissertation leur origine, leur différence & leur cause. Pour le faire avec ordre, je diviserai ces maladies en trois classes; la première renfermera celles qui sont particulières aux enfans qui viennent de naître; la seconde, celles qui accompagnent la pousse des dents; la troisième, celles qui sont occasionnées par les vers.

Les maladies des enfans naissent aussi-tôt après l'accouchement, ou de la rétention opiniâtre des matières qui ont besoin d'être évacuées, ou de la mauvaise nourriture qu'on leur donne. Les premières sont occasionnées par la suppression du méconium & des impuretés des premières voies, les secondes par la mauvaise qualité du lait & des autres alimens.

Maladies occaſionnées par la ſuppreſſion des matières gluantes & viſqueuſes.

§. 1. Auſſi-tôt qu'un enfant eſt né, on lui coupe le cordon ombilical, on le lave avec ſoin, & on le couche dans ſon berceau, pour donner le temps aux matières récrémentielles qu'il a amaſſées dans le ſein de ſa mere, de s'évacuer, & le préparer à recevoir le lait de ſa mere ou de ſa nourrice. Il arrive ſouvent qu'après avoir tété, il ſurvient des nauſées & des vomiſſemens qui prouvent manifeſtement qu'il y a dans les premieres voies une certaine matière qui l'oblige à le rejetter, & à laquelle je donne, vû ſa conſiſtance, l'épithète de glutineuſe, de caſéeuſe & de viſqueuſe. Je vais donc parler d'abord des maladies qu'elle occaſionne.

§ 2. L'ouverture qu'on a fait des enfans, tant avant qu'après l'accouchement, ne permet pas de douter qu'il n'y ait une pareille matière dans les premières voies, puiſqu'on a trouvé l'eſpace qui s'étend depuis la bouche juſqu'aux gros inteſtins rempli de matiè-

res glutineuses & caséeuses. Cela ne paroîtra point étonnant, si l'on fait attention que la plûpart des meres ont non-seulement beaucoup de pituite gluante, & un sang de même nature, mais qu'elles usent tous les jours d'alimens propres à engendrer une semblable pituite, le fœtus ne peut donc manquer d'être rempli des mêmes humeurs, la salive & la mucosité qui s'en sépare, deviennent aussi de jour en jour plus épaisses & plus ténaces; elles descendent dans l'estomac se mêlent avec la liqueur contenue dans l'amnios, & passant dans le ventricule & dans les intestins grêles, elles s'attachent à leurs parois, s'y accumulent peu à peu, & dégénèrent en cette matière fixe & épaisse dont nous avons parlé ci-dessus. Nous allons voir maintenant les maladies qui en résultent.

§ 3. J'appelle corps gluant celui dont les parties sont tellement unies, que l'une ne peut se mouvoir sans entraîner les autres, sans qu'il soit besoin pour cela que toute la masse entière se meuve. Lorsqu'un pareil corps se trouve dans le corps humain, sur-tout dans les premieres voies, comme cela

arrive aux enfans, il irrite par son mouvement toute la tunique nerveuse de la gorge, de l'œsophage, du ventricule & des intestins, d'où résultent des nausées, des vomissemens, des hoquets, des tranchées & des convulsions, & en tant qu'il cause des obstructions, des crudités, des épaississemens de bile, & une mauvaise chylification. De-là vient, selon moi, que tant d'enfans sont sujets à l'épilepsie, aux convulsions & à une infinité d'autres maux, dès l'instant même de leur naissance.

§ 4. Après avoir découvert les causes de ces maladies, il ne nous reste plus qu'à donner des règles pour les connoître & pour les guérir. Le diagnostic se réduit à peu de choses. On ne doit point ici, comme dans les autres cas, chercher les signes diagnostiques dans l'urine qui devient toujours plus pâle; ni dans le pouls qui devient plus agité que de coutume, pour la plus légère cause; mais on doit les tirer des plaintes seules des enfans & des observations des nourrices; à moins qu'on ne veuille y ajouter, que le cercle livide qui paroît autour de leurs yeux, mar-

que que le pylore est obstrué par une matière épaisse & ténace qui ne peut circuler.

§ 5. Le prognostic est aisé à tirer de ce qui précède, & se réduit à ceci, qu'à moins qu'on ne détruise la cause, elle occasionne la mort de l'enfant, ou quelque maladie cruelle, entr'autres des indigestions, & la coagulation du lait, d'où résultent plusieurs maux. Cette maladie est aisée à guérir, lorsqu'on s'oppose de bonne heure à ses progrès, & qu'on s'adresse à un habile Médecin.

§ 6. Pour guérir cette maladie avec plus de facilité, on doit se rappeller la cause mentionnée § 2 & 3, laquelle étant pesée mûrement, nous indique, 1°. qu'il faut commencer par atténuer & déterger la matière pituiteuse & muqueuse; 2°. la chasser ensuite hors du corps.

(1) On a observé que rien ne satisfait mieux à la première indication, que d'interdire toute nourriture aux enfans durant les dix ou douze heures

(1) Voyez l'Essai précédent.

qui suivront l'accouchement ; afin que le ventricule agissant immédiatement sur la matière, puisse la digérer & l'atténuer plus efficacement. On ne doit pas craindre que cette abstinence nuise aux enfans ; ils naissent avec les viscères si pleins, & leur intestins ont tant de force dans ce temps-là, qu'ils suffiroient seuls pour atténuer & diviser cette matière, si l'on n'interrompoit leurs fonctions par la quantité de bouillie dont on les surcharge. Ces sortes d'alimens, loin de délayer cette matière, l'épaississent & empêchent qu'on ne puisse la surmonter. Cette abstinence ne consiste point à interdire toute sorte de nourriture aux enfans ; je trouve au contraire à propos de leur donner pendant ce temps-là quelque peu de vin & de miel, mais en petite dose. Prenez, par exemple, de miel parfaitement épuré, de vin de France, & de l'hydromel, de chacun demie once, mêlez le tout selon l'art (2), & donnez-en une cuillerée à l'enfant toutes les deux ou trois heures (3). Quelques-uns emploient pour cet effet l'huile d'amandes

(2) Voyez l'Essai précédent.
(3) *Ibid.*

douces nouvellement faite & le sucre ; laquelle lubrifiant l'estomac & les intestins, excite un vomissement qui chasse du corps les impuretés qui s'y sont amassées. On ne doit pas trop se fier à cette huile ; car outre qu'elle est sujette à se rancir & à incommoder les premières voies, elle n'évacue pas si bien les matières, qu'il n'en reste une partie dans le corps. Ce que je viens de dire satisfait parfaitement à la première indication.

(4) Pour remplir la seconde, il faut employer quelque leger purgatif qui ne péche ni par la forme, ni par la qualité, ni par la quantité, & le donner sous une forme liquide, plutôt que sous aucune autre forme. Prenez, par exemple, de syrop de chicorée avec la rhubarbe, trois gros ; de savon de Venise, demi gros ; d'eau de mélisse distillée, demie once ; mêlez & faites une potion pour une dose, que l'on donnera en deux fois ; ou bien, prenez de la rhubarbe en poudre, huit grains ; de sucre blanc, dix grains ; mêlez & donnez dans deux gros d'eau de cérises noires. Je pourrois indiquer

(4) Voyez le même Essai.

plusieurs autres remèdes ; mais on remarquera que la rhubarbe est celui qui convient le plus aux enfans. Le syrop d'épine de cerf est aussi fort propre à purger les enfans, & à les débarrasser des impuretés qui se sont amassées dans leurs corps, sur tout lorsqu'on substitue au sucre le miel qu'on a laissé épurer de lui-même au soleil. Supposé qu'on ne puisse point avoir ces remèdes, ou qu'ils ne produisent pas l'effet qu'on en attendoit, on appliquera sur la région du ventricule & sur le nombril, des épithèmes aromatiques médiocrement spiritueux, pour fortifier les fibres encore tendres du ventricule & des intestins, & hâter leur opération. Boerhaave emploie pour le même effet, une teinture d'herbes aromatiques, qu'il applique avec des compresses de flanelle, ou avec des roties, ainsi qu'on le peut voir dans sa matière médicale. Section, 1343.

Maladies occasionnées par la rétention du Méconium.

§ 7. On a vû ci-dessus que les premières voies sont engorgées par une matière épaisse pituiteuse & blanchâ-

tre, les gros intestins le font aussi par une substance épaisse noire, tenace, luisante, à laquelle on donne le nom de méconium, à cause de sa ressemblance avec l'opium, dont il ne sera pas hors de propos d'expliquer la formation. Personne n'ignore que le fœtus se nourrit dans la matrice; mais on n'est pas d'accord sur la manière dont cela se fait. Les uns prétendent qu'il reçoit sa nourriture par le nombril; d'autres veulent que ce soit par la bouche; & moi je prétens qu'il la reçoit par tous deux. De quelque manière que cela se fasse, l'aliment se convertit d'abord en chyle, & ensuite en des excrémens épais qui s'amassent dans les gros intestins, & qui n'en sortent qu'après que le fœtus a respiré. Cette matière féculente paroît donc être produite par la portion la plus crue de l'aliment; elle se sépare, de même que dans les adultes, des parties les plus légères; & se jette dans ces intestins, comme dans un réservoir commun. On peut ajouter à cela que la salive & la mucosité que l'on avale, la bile & les autres humeurs, contribuent à la formation de cette matière; c'est vraisemblablement à la bile qu'on doit at-

tribuer la couleur noire & verdâtre de cette matière, laquelle eſt d'abord molle, mais qui s'épaiſſit de plus en plus par ſon ſéjour, & acquiert à la fin la forme qu'on lui voit. Pendant les neuf mois que le fœtus eſt dans la matrice, il ne décharge jamais ſon ventre; & c'eſt ce qui fait que ce méconium augmente de plus en plus; il ne ſe corrompt cependant pas, tant qu'il eſt à couvert des atteintes de l'air.

§ 8. Dès que le fœtus eſt né & qu'il a pris l'air, il rend ſes excrémens avec les urines en fort grande quantité; & lorſqu'il ne le fait point, on doit être aſſuré qu'il eſt malade. Cette maladie conſiſte, ou dans la foibleſſe du fœtus, dans la dureté ou la trop grande abondance de la matière, ou dans la ſéchereſſe des inteſtins, ou peut-être dans toutes ces choſes enſemble. Cette matière ainſi retenue, acquiert de l'acrimonie, ſe corrompt, & occaſionne un grand nombre de ſymptômes très-dangereux. Car, comme on l'a dit ci-deſſus, le fœtus ne commence pas plutôt à reſpirer, que le méconium ſe corrompt, s'aigrit & prend une couleur plus verte, d'où naiſſent des tran-

chées, des convulsions, des hoquets, & une infinité d'autres accidens, qui se terminent presque toujours par la mort du malade.

§ 9. Cette maladie est aisée à connoitre, car tous les enfans rendent durant les trois premiers jours qui suivent leur naissance, une matière noire & féculente, & lorsqu'ils ne le font point, on est sûr qu'elle s'est arrêtée dans les intestins, d'où naissent les maladies énoncées, § 8.

§ 10. Lorsqu'on différe d'y remédier, non-seulement elles augmentent; mais elles causent d'autres maladies aussi funestes, comme la paralysie des intestins, des inflammations, des gangrènes, & enfin la mort. Lorsque le médecin est appellé à temps, il peut non-seulement prévenir ces accidens, mais même les guérir, au cas qu'ils soient déja arrivés.

§ 11. On doit pour cet effet, considérer les causes énoncées § 8; on connoitra facilement par-là qu'il est nécessaire, 1°. d'augmenter la force expultrice; 2° d'amollir & de délayer la ma-

tière endurcie ; 3°. d'en diminuer la quantité ; 4°. de lubrifier les intestins.

(5) On satisfera à la première indication, en faisant en sorte que l'enfant ne tète point d'autres lait que celui de sa mere, pendant les trois ou quatre premiers jours qui suivent sa naissance, car, quelque saine que puisse être sa nourrice, il ne sauroit s'accommoder d'un lait épais & crasse, & par conséquent trop nourrissant. En effet, pendant que le fœtus est enfermé dans la matrice, il reçoit par la bouche un lait extrêmement leger ; qui se filtre & s'épure à travers les deux membranes du chorion & de l'amnios, & devient par-là plus propre à s'insinuer dans les viscères de l'abdomen ; aussi est-ce là la raison pour laquelle la nature ne donne point à la mere, aussitôt après qu'elle est accouchée, un lait gras & épais, mais un chyle séreux & ténu, qui, loin de surcharger son estomac, débarrasse le ventricule & les intestins des mucosités & des matières récrémentielles qui s'y sont amassées, & nétoie par sa qualité diurétique, les conduits urinaires, pour fa-

(5) Voyez l'Essai précédent.

ciliter la digestion du lait, qui doit lui servir de nourriture, & en empêcher la corruption. De-là vient que le lait (6) qui sort des mammelles le premier jour, est infiniment plus purgatif que celui du second & du troisième, tant qu'enfin il acquiert la consistance naturelle du lait Au cas qu'on ne puisse le faire, on évacuera les impuretés dont je viens de parler, à l'aide des remèdes usités, entr'autres par un leger purgatif auquel on joindra quelque substance cardiaque. Je ne connois point de meilleur remède pour cet effet, que le syrop de chicorée avec la rhubarbe, celui d'épine de cerf préparé avec le miel, *Pulv. Rhei.* la manne, la casse, le miel rosat, &c. sur-tout lorsqu'on y joint le petit lait, lequel par sa qualité savonneuse & délayante, supplée au lait maternel. Je ne connois point de meilleur cardiaque que le vin & le miel. Prenez, par exemple, de vin des Canaries, une once & demie; de miel, demie once; de jaune d'œuf, trois gros. Mêlez, & donnez-en une cuillerée à l'enfant à différentes fois. Ce cardiaque est fort agréable au goût,

(6) Voyez le même Essai.

& poſsède à raiſon du miel & des œufs qu'il contient une qualité médiocrement irritante & réſolutive.

2°. Rien n'eſt meilleur pour ramollir la matière que le petit lait & le miel. On peut le donner en forme de boiſſon ou de lavement, pourvû que ce ne ſoit point en trop grande quantité. Prenez, par exemple, de petit lait, deux onces; de ſavon de Veniſe, un gros; de miel, trois gros. Faites-en un lavement à prendre deux fois par jour.

3°. Ces remèdes ſervent auſſi à évacuer cette matière. (§ 11).

4°. On lubrifiera les inteſtins, pour que la matière ſorte ſans peine & ſans douleur, avec une ou deux dragmes d'huile d'amandes douces nouvellement tirée, de lin, d'olive, &c. laquelle donnée en forme de lavement, ou appliquée ſur la région ombilicale, produit de très-bons effets.

Rien n'eſt plus pernicieux aux enfans que les ſubſtances aromatiques volatiles & les opiats; & quiconque fera attention, qu'ils ſont très-délicats & très-nerveux, & qu'ils ont la tête extrêmement groſſe à proportion du reſte du corps, reconnoîtra ſans peine qu'on ne doit rien leur donner qui puiſſe af-

fecter le genre nerveux. La manière dont la nature a fabriqué le corps des enfans, nous fait assez sentir la nécessité de cette précaution. L'humeur aqueuse est en eux beaucoup moins transparente que dans les adultes, pour que la lumière fasse moins d'impression sur leurs yeux. Ils naissent avec le conduit auditif fermé d'une membrane, laquelle vient à suppuration au bout de six ou sept semaines, & laisse insensiblement la membrane du tympan à découvert. De-là vient encore que l'apophyse mastoïde, qui renvoie & augmente le son, n'est presque point sensible, jusqu'à ce qu'ils soient accoutumés au bruit. Ajoutez à cela que les substances spiritueuses produisent à peu près le même effet que les caustiques, & l'on a vû des enfans qui, pour avoir fait un trop grand usage des opiats, sont restés imbéciles pour tout le reste de leurs jours (7). Les nourrices ne commettent pas une moindre faute, lorsqu'elles les serrent trop fortement dans leurs langes; elles obligent par-là les fluides à se porter à la tête, si bien que distendant les vaisseaux au-delà de

(7) Voyez le même Essai.

leur portée, ils occaſionnent des douleurs énormes, & quelquefois même des convulſions qui mettent les enfans au tombeau.

Maladies occaſionnées par les vices du lait.

§ 12. Nous avons parlé juſqu'ici de la retention des matières qui ont beſoin d'être évacuées ; & nous allons maintenant parler des maladies occaſionnées par la mauvaiſe qualité des alimens, & entr'autres du lait, dont un des principaux vices, eſt d'être étranger, c'eſt-à-dire, fourni par toute autre que par la mere. Pour rendre la choſe plus ſenſible, je ſuppoſe, comme ci-deſſus, 1°. que le fœtus reçoit ſa nourriture, non-ſeulement par le nombril, mais encore par la bouche, pendant qu'il eſt dans la matrice. 2°. Que cette nourriture n'eſt point du ſang, mais du lait ou un chyle laiteux, qui eſt porté à la matrice par les artères. Voy. Needham, *Tract. de format. Fœt. cap. 1.* 3°. Que le lait n'eſt autre choſe qu'un chyle filtré dans les glandes des mammelles, lequel eſt porté au mammelon

par des vaisseaux particuliers (8). Cela supposé, je dis que chaque femme a un lait particulier, dont la propriété dépend de la manière dont la digestion se fait dans l'estomac. Cette digestion varie suivant les sujets; & comme chaque individu a des appetits particuliers, il s'ensuit que la digestion des alimens ne sçauroit être la même.

Le lait d'une nourrice étant donc différent de celui de la mere, il doit nécessairement se corrompre dans l'estomac de l'enfant, troubler la digestion, & détruire le tempérament du sang par l'hétérogénéité de ses parties. On a beau examiner le fait, on ne tirera jamais de sa consistance de sa couleur, de sa saveur & de sa graisse, des preuves assurées de sa bonté, ce fluide pouvant avoir une infinité de défauts, qui, pour être insensibles à la vûe, ne troublent pas moins l'accord & l'union des principes: si bien qu'on doit juger de sa bonté par la santé de la mere, par le régime qu'elle a tenu, & par les alimens dont elle a usé, plutôt que par les autres signes auxquels la plûpart

(8) Voyez le même Essai.

des médecins s'arrêtent. Comme donc la plûpart des nourrices sont pauvres, & usent indifféremment de toute sorte d'alimens, il ne se peut faire que leur chyle ne soit mal conditionné, que leur sang ne soit rempli de mauvaises humeurs, & par conséquent que les enfans ne se ressentent de ces défauts naturels, pour ne rien dire des vices moraux. Écoutons là-dessus Sylvius, *in Tract. de morb. Infant. ch.* XLII. » J'ai » observé depuis long-temps que les » enfans sucent avec le lait le tempé- » rament aussi-bien que les inclina- » tions, qu'on remarque en eux pen- » dant le cours de leur vie, & qu'ils » tiennent à ces deux égards beaucoup » plus de leurs nourrices que de leurs » meres ». Il seroit donc à souhaiter que les meres nourrissent elles-mêmes leurs enfans, lorsqu'elles ont assez de force & de santé pour le faire.

§ 13. En effet, si une nourrice étrangère ou une mere allaite un enfant sans jouir d'une santé parfaite, il n'est pas douteux que ce dernier s'en sentira tout le reste de sa vie. La chose n'a pas besoin d'exemples, & il paroît assez par les maladies vénériennes, scor-

butiques & scrophuleuses qui règnent de nos jours, que ces sortes de maladies passent aux enfans avec le lait qu'ils tètent.

Je veux pour un moment qu'une nourrice n'ait rien à désirer du côté de la santé; s'il arrive par un effet de son tempérament, de la digestion, de la constitution du sang, ou de la contexture des glandes des mammelles, que son lait soit plus séreux, plus âcre, ou plus salé qu'il ne faut, il nuira infailliblement à son nourrisson, & deviendra pour lui un poison au lieu de lui servir de nourriture.

§ 14. Il arrive souvent qu'encore qu'une mere ou une nourrice soit saine, son lait est trop nourrissant pour l'enfant; cela arrive sur-tout lorsqu'on le donne à des nourrices fortes & replettes, (9) qui allaitent depuis long-temps; car leur lait étant butireux & caséeux, ne peut que surcharger l'estomac de l'enfant, retarder la digestion, engendrer des crudités acides, & coaguler le lait en peu de temps. Hoffman nous apprend, *in Tract. de usu & abusu Med. Chym.*

(9) Voyez l'Essai.

p. 49. qu'il a vû tomber des filles dans des accès d'épilepsie funestes, pour avoir été nourries d'un lait trop gras & trop butireux.

§ 15. Cette faute est aisée à réparer, & n'est par conséquent rien en comparaison de celle où les nourrices tombent tous les jours. Je veux parler de la mauvaise coutume qu'ont les meres de surcharger leurs enfans de lait, de leur présenter la mammelle au moindre cri qu'ils jettent, & de les forcer à recevoir de nouveau lait avant qu'ils aient eu le temps de digérer celui qu'ils ont dans l'estomac. Kerkringius (1) a raison de dire, qu'elles tuent leurs enfans en voulant trop les nourrir; car ce nouveau lait venant à se coaguler & à se corrompre, dégénère en une pâte visqueuse & acide qui contracte le pylore, & l'empêche de donner passage à cette matière; si bien que venant à se corrompre de plus en plus par la chaleur de l'estomac, elle se convertit en une substance putride, jaunâtre & nidoreuse qui irrite les nerfs du ventricule, & ne donne du repos à l'enfant

(1) Voyez l'Essai.

qu'après qu'il l'a rendue. Il vaut donc mieux pécher ici par défaut que par excès; car toutes les répletions en général sont dangereuses; l'on peut dire que celle du lait est aussi nuisible aux enfans que celle du pain aux adultes, & par conséquent que plus on donne de nourriture à des corps chargés d'impuretés, & plus on leur nuit. *Hippocr. sect.* 2. *Aphor.* 10.

§ 16. Les enfans ont encore tout à craindre du mauvais régime de leurs nourrices, lesquelles pèchent ordinairement dans le choix des alimens, dans le peu de soin qu'elles ont de refréner leurs passions, aussi-bien qu'à l'égard des choses qui doivent être retenues ou évacuées, & c'est ce que nous allons examiner en détail.

§ 17. Les personnes qui se portent bien peuvent user indifféremment de toutes sortes d'alimens, pourvû qu'elles règlent leur appetit sur ce que la nature leur dicte. Les choses qui plaisent ne manquent pas de nourrir, & l'on auroit tort de recommander le choix des alimens à ceux qui jouissent d'une bonne santé. On doit au contraire leur per-

mettre l'uſage des choſes qu'elles aiment paſſionnément, pourvû qu'elles y ſoient accoutumées (car l'appétit a ſouvent beſoin d'être aidé dans celles auxquelles il n'eſt point accoutumé) parce qu'elles les digèrent ſans peine, pourvû qu'elles ne faſſent aucun excès, la ſobriété étant le fondement de toute la diéte. Cette précaution a lieu, ſurtout à l'égard des nourrices, qui étant pour la plûpart pauvres, & par conſéquent avides de nourriture, ſont ſujettes à commettre des excès dans leur régime. Elles devroient cependant être d'autant plus circonſpectes à cet égard, que leurs fautes influent toujours ſur leurs nourriſſons, leur lait ſe reſſentant toujours de la nourriture qu'elles ont priſe, témoin l'odeur & la ſaveur que les remèdes que l'on prend pour augmenter ou corriger le lait leur communiquent. C'eſt de quoi l'on trouve pluſieurs exemples dans les Auteurs. Cela a lieu ſur-tout par rapport aux acides, leſquels, ſoit qu'on en uſe en forme d'aliment ou de boiſſon, ne manquent pas de faire ſur le lait, des impreſſions qui ſe manifeſtent par des tranchées cruelles. Les femmes enceintes doivent s'en abſtenir avec ſoin,

si elles ne veulent tourmenter leurs enfans, ou les rendre épileptiques pour le reste de leur vie. Ce n'est donc point sans raison que l'on défend le fromage aux nourrices, de peur qu'il ne caille leur lait. Quoique la bierre mal cuite n'affecte en aucune manière les intestins des nourrices qui sont robustes; elle ne laisse pas de causer des tranchées, des diarrhées & des convulsions épileptiques aux enfans, ainsi qu'on en a fait l'expérience. On peut en dire autant des fruits d'été qui sont sujets à fermenter, de même que des fruits secs, ces derniers causent des constipations opiniâtres, témoin celle qui survint à un enfant, dont la nourrice avoit mangé beaucoup de châtaignes. Les nourrices ne sçauroient donc être trop en garde là-dessus.

§ 18. Les passions influent aussi beaucoup sur le lait, & cela ne sçauroit être autrement, puisqu'elles mettent les esprits en mouvement, qu'elles affectent le genre nerveux, qu'elles jettent le sang & les autres fluides dans une agitation excessive. La colère & la frayeur sont sur-tout nuisibles aux enfans, & personne n'ignore que ces pas-

sions sur-tout la première, leur cause des convulsions épileptiques. En effet, toutes les passions interrompent la digestion, & il ne faut qu'une mauvaise nouvelle pour faire perdre tout d'un coup l'appetit à celui qui avoit le plus de faim, ce qui cause des indigestions & des crudités acides dans l'estomac. La colère produit les mêmes effets, elle coagule le lait dans les mammelles, d'où naissent des inflammations, des des abscès douloureux, & sur-tout des éryspeles. L'enfant qui succe un pareil lait devient sujet à plusieurs maux, & particulièrement à l'épilepsie. Ce ne sont pas là les seules mauvaises qualités du lait, les passions auxquelles s'abandonnent les meres & les nourrices, lui en font acquérir une infinité d'autres, qui corrompent la nonrriture de l'enfant, & affoiblissent considérablement sa santé.

§ 19. Voyons maintenant les malalies qu'occasionne le défaut des excrétions dans les (2) nourrices. Je mets au premier rang la suppression du flux menstruel. C'est sans doute pour le bien

(2) Voyez l'Essai précédent.

du fœtus que la nature l'a supprimé dans les femmes enceintes & dans les nourrices ; on trouve cependant des femmes sanguines & robustes, dans lesquelles il continue, tant dans les premiers mois de leur grossesse, que pendant le temps qu'elles allaitent. Cette excrétion ne survient jamais que les enfans ne s'en ressentent, ils deviennent foibles & languissans ; ils pleurent sans cesse, & ne sortent de ce fâcheux état qu'après qu'elle a cessé. Le lait souffre une altération encore plus considérable, lorsque les nourrices deviennent enceintes une seconde fois, il se corrompt & devient insupportable au fœtus, même dans les bêtes, ainsi que Graaff l'a observé *de Organ. genital.* Ce lait ainsi dépravé, ou pour mieux dire, corrompu, se coagule dans l'estomac de l'enfant, & lui cause des maladies dont il se ressent toute sa vie ; aussi les médecins ordonnent-ils aux nourrices de s'abstenir du coït, pendant tout le temps qu'elles allaitent.

§ 20. Tels sont les vices du lait. Voyons maintenant ceux des alimens (3). Le premier qui se présente à

(3) Voyez le même Essai.

moi, c'eſt cette farine crue, qui étant paîtrie avec de l'eau & du lait, & cuite enſuite forme une pâte tenace, crue & gluante, beaucoup plus propre à relier des livres qu'à ſervir de nourriture aux enfans. Les adultes, malgré la force de leur eſtomac, ne peuvent en manger ſans ſe trouver mal, témoin les obſtructions, la cachexie, &c. que des femmes ſe ſont attirées pour en avoir fait uſage. Que ſera-ce donc, ſi l'on en donne aux enfans qui ont l'eſtomac foible, & qu'on y ajoute du lait chargé de parties butireuſes & caſéeuſes? Qu'en arrivera-t-il? elle engendrera une mucoſité épaiſſe, gluante & acide, qui les aſſujettira à une infinité de maux (4). On a éprouvé que la farine étant paîtrie avec de l'eau, & enfermée dans un lieu chaud, s'aigrit, fermente & ſe couvre d'écume; ſi donc cela arrive dans l'eſtomac des enfans qui a beaucoup de chaleur, elle corrompra le lait qu'ils ont pris, le fera grumeler, & interrompra la digeſtion. Pluſieurs médecins n'ont pas ignoré ces effets, auſſi ont-ils rejetté ces ſortes de bouillies, ainſi qu'on peut le voir dans

(4) Voyez le même Eſſai.

Hidan, cent. 6. obs. 34. lequel parle d'une obstruction du pylore occasionnée par cet aliment.

§ 21. Après avoir condamné la préparation de la bouillie, il me reste à dire un mot de la manière dont on l'emploie, laquelle est des plus mauvaises. Les nourrices la roulent dans leur bouche, & la mêlent avec leur salive, pour leur donner, disent-elles, la chaleur & la fluidité nécessaires. Or, la salive est extrêmement sujette à fermenter, ainsi que les modernes l'ont observé, & par-là elle deviendroit extrêmement utile, étant mêlée avec la bouillie, si c'étoit une nourrice saine qui en agit ainsi: mais comme cette qualité fermentative la rend susceptible de toute sorte d'impression, je ne puis approuver cette méthode, d'autant qu'elle peut acquérir une qualité morbifique, surtout si la nourrice est tant soi peu sujette au scorbut, ce qui est assez fréquent dans le siècle où nous sommes.

§ 22. Nous venons de découvrir les causes éloignées des maladies, & il ne s'agit plus que de découvrir les pro-

chaines. Il me paroît en examinant la chose de près, que les maladies des enfans sont occasionnées par un suc acide, tantôt visqueux, tantôt séreux, lequel est produit par le défaut de digestion & par les crudités acides qui en résultent. En effet, le lait s'aigrit aisément par la chaleur de l'estomac, il s'épaissit, & sa sérosité venant à se séparer des autres parties, sa partie butireuse & sa caséeuse s'unissent ensemble, & s'arrêtent dans l'estomac & dans les intestins, à quoi ne contribuent pas peu la bouillie & le meconium plus ou moins corrompu qui est resté dans le corps. Toutes ces causes jointes à la nature du lieu, je veux dire de l'estomac qui est très-chaud, à la qualité des recrémens contenus dans le bas-ventre, & des alimens que l'on donne à l'enfant, produisent des acidités excessives, qui étant arrêtées par la matière visqueuse, déploient leurs effets dans les premières voies, ou qui se distribuant dans les autres parties à l'aide de la sérosité & de la lymphe avec laquelle elles se mêlent, y produisent une infinité de maux. De-là ces déjections porracées & acides, ces vomissemens, ces tranchées, ces vents, ces douleurs, ces

pétéchies & ces convulsions auxquelles la plûpart des enfans sont sujets. On conviendra sans peine de ce que j'avance, si l'on se souvient de ce qui précède, & si l'on fait attention que l'on guérit presque toutes les maladies des enfans, au moyen des remèdes qui détruisent les acides.

§ 23. Ces choses supposées, il est aisé de découvrir plus à fond les causes des maladies dont on vient de parler. Toutes les tranchées des enfans sont occasionnées par un acide qui a son principe dans la coagulation du lait, & dans les alimens acides dont usent les nourrices, & qui venant à passer dans les intestins, picote, corrode & tiraille leurs tuniques; de-là ces tranchées & ces spasmes convulsifs qui disposent leurs corps à l'épilepsie, & qui sont d'autant plus violens, qu'il adhère plus fortement à leurs parois. Ces maladies se manifestent par les cris des enfans & par des déjections porracées, érugineuses & extrêmement acides. On me demandera peut-être d'où vient que cet acide ne pénètre point dans les conduits laiteux? On en découvrira facilement la raison, si

l'on fait attention à leur ſtructure ; car ils ſont chacun entourés d'un anneau ou ſphincter qui s'oppoſe au paſſage des ſubſtances âcres ou acides, de même que notre œil, ſoit que nous le voulions ou non, rejette tout ce qui eſt capable de l'offenſer. Je ne prétends point cependant qu'il ne paſſe aucun acide dans le ſang, il peut fort bien ſe faire qu'il ſe mêle inſenſiblement avec le chyle, & qu'il paſſe avec lui dans le canal thorachique, & de-là dans le ſang. Mais ce cas eſt extrêmement rare ; & lorſqu'il arrive, il en réſulte pluſieurs maladies, témoin cette couleur pâle & verdâtre, & ces taches rouges qui s'élèvent ſur toute la ſurface de la peau. On peut dire cependant en général que l'acide a ſon ſiége dans le laboratoire du chyle ; car Boerhaave dit n'avoir jamais trouvé du lait acide ailleurs, ce qui confirme ce que je viens de dire.

§ 24. Si l'eſtomac eſt ſurchargé de lait caillé, & que le pylore lui refuſe paſſage, l'enfant perdra l'appétit, refuſera la mammelle, & ne digérera abſolument plus. On voit en effet tous les jours que nous ne ſçaurions ſouffrir les

choses qui nous ont fait du mal. L'estomac étant surchargé, & le pylore obstrué, & de plus irrité par la matière dont je viens de parler, il se contractera avec violence, & cette contraction convulsive sera suivie d'un vomissement violent qui incommode extrêmement l'enfant, mais qui lui devient salutaire, parce qu'il évacue ces excrémens, & qu'il le garantit des maux dont il étoit menacé. Posons pour un moment que ces matières excrémentitielles s'arrêtent dans le ventricule, elles y fermenteront & engendreront des vents, lesquels gonflant les viscères & interrompant le mouvement du diaphragme, rendront la respiration difficile; à quoi l'on peut ajouter, que ces vers s'insinuant dans le pylore, & ne pouvant s'y frayer un passage à cause de sa contraction, ils causeront des inquiétudes, des anxiétés & des insomnies continuelles. On peut rapporter à la même cause la distention des hypochondres & du bas-ventre, ces maladies ne différant des premières, qu'à raison du lieu qu'elles occupent.

§ 25. Si cette mucosité tenace & acide vient à obstruer l'orifice supé-

rieur du ventricule ; le muſcle du diaphragme en recevra une irritation conſidérable, vu la correſpondance qu'il a avec ce viſcère, & venant à ſe contracter pendant l'inſpiration, il en réſultera un hoquet extrêmement opiniâtre. Que ſi ces matières pituiteuſes & acides ſéjournent dans la cavité du ventricule & irritent ſon orifice ſupérieur par leur préſence, ou du moins par les vapeurs âcres qu'elles envoient il ſurviendra pendant l'expiration, à raiſon de l'irritation que ſouffre le diaphragme, des mouvemens convulſifs dans les muſcles qui ſervent à l'expiration, leſquels ſeront ſuivis d'une toux opiniâtre & incommode. En effet, ces ſortes de crudités cauſent ſouvent aux enfans des toux violentes qui ne ceſſent qu'après qu'elles ont été évacuées par un vomiſſement, pour recommencer peu de temps après. Les enfans ſont rarement ſujets à cette eſpèce de toux ſéche qui eſt occaſionnée par l'irritation du larynx & de la trachée artère, à moins qu'ils ne prennent du froid. On peut en dire autant de la toux accompagnée de l'aſthme ; elle eſt ordinairement occaſionnée par les matières dont l'eſtomac eſt ſurchargé, & ne

ceſſe qu'à l'aide du vomiſſement.

§. 26. Cette même cauſe produit un autre effet également nuiſible aux Enfans. J'entends ces exulcérations de certaines parties internes, ſur-tout de la bouche, de la gorge, du palais, de la langue & de l'œſophage, auquelles on donne le nom d'aphthes. Ils ſont occaſionnés par une humeur âcre & acide qui excorie & ulcere la ſuperficie de ces parties. Cet acide a ſon principe dans la corruption & dans la trop grande aceſcenſe du lait & de la bouillie que l'on donne aux Enfans. Quelques-uns en accuſent l'acrimonie du lait de la nourrice & de la ſalive de l'Enfant, ce qui revient au même, puiſqu'ils reconnoiſſent pour ſon principe un acide vicieux qui a fixé ſon ſéjour dans l'eſtomac. En effet il arrive ſouvent que les adultes étant attaqués de la fiévre à l'occaſion des matieres récrémentitielles & porracées qui ſe ſont fixées dans leur eſtomac, ſont affectées de ces ſortes d'aphthes, à moins que le Médecin ne les prévienne par l'évacuation.

§. 27. Nous avons parlé juſqu'ici des effets des maladies; l'ordre veut que

nous disions maintenant quelque chose de leur cure. Elle se réduit, 1°. à détruire l'acide qui prédomine & à fortifier l'enfant ; 2°. à résoudre le coagulum & à l'évacuer ; 3°. à corriger les vices du lait, & à indiquer aux nourrices les régles qu'elles doivent suivre. Pour mieux remplir la premiere indication, il est à propos d'examiner plus à fond la nature de l'acide, afin que connoissant les effets qu'il produit sur les corps extérieurs, nous puissions expliquer plus parfaitement les opérations des remédes dont nous devons nous servir. On appelle acide ce qui est aigre & piquant, comme le jus de citron, le vinaigre, l'esprit de vitriol, &c. Il se manifeste par ses effets, il dissout l'alcali & fermente avec lui ; il s'ensuit donc que la voie la plus sûre de le détruire, est de s'instruire à fond de la nature de l'efferveſcence, en consultant la Chymie. On entend par efferveſcence le mouvement intérieur qui résulte du mélange de deux corps qui étoient auparavant en repos. Prenez, par exemple, un gros d'esprit de sel marin, mêlez-le avec quelque peu de poudre de pierre d'écreviſſe : ce mélange s'échauffera sur le champ & bouillira avec sifflement,

c'est-là ce qu'on appelle effervescence. Si vous continuez à y ajouter de cette poudre à trois ou quatre différentes reprises, la fermentation cessera, & si vous la séparez, la poudre de la liqueur en versant celle-ci par inclination, vous la trouverez tout autre qu'auparavant; car elle ne fermente plus avec les acides, & devient une substance neutre, je veux dire, qui n'est ni acide ni alcaline. Examinez la liqueur, vous trouverez qu'elle est tout à fait insipide, & qu'elle ne fermente plus avec les alcalis. Cette liqueur spiritueuse contenoit peut-être un vingtiéme de sel acide, qui a été absorbé par la poudre en question, & c'est ce qui a fait donner à ces sortes de substances le nom d'absorbans. Je conclus de-là, que ces sortes de remédes, dans les cas où l'on peut les employer en sûreté, doivent nécessairement absorber & détruire l'acide qui prédomine dans le ventricule, & par conséquent qu'ils rempliſſent parfaitement la premiere indication. On peut mettre au nombre de ces substances les yeux d'écrevisses, les écailles d'huitres calcinées, le corail, les perles, les différentes espéces de coquillages, la nacre de perle, les os de poiſ-

ſons, les terres naturelles, comme l'argille, la craie, ſur-tout celle d'Angleterre, le bol d'Arménie, &c. Toutes ces ſubſtances abſorbent l'acide & conſtituent un troiſiéme corps parfaitement doux : elles adouciſſent & émouſſent l'âcreté & la force des poiſons. Par exemple, le mercure corroſif étant broyé quelque tems avec la limaille d'acier, perd ſa mauvaiſe qualité, la pierre infernale ſe dépouille par le même moyen de ſa qualité cauſtique, & le vitriol devient un reméde tout-à-fait innocent. Il s'enſuit donc que ces ſubſtances ſont entiérement oppoſées aux acides, & qu'elles ſont abſolument néceſſaires pour remplir notre indication. Le choix en eſt aiſé & l'on ne peut s'y méprendre ; mais comme la foibleſſe de l'enfant contribue à l'augmentation de l'acide, on doit ſe déterminer dans ce cas pour la limaille de fer, parce qu'elle détruit celui qui exiſte, & qu'en fortifiant les vaiſſeaux & les viſcères, elle empêche qu'il ne s'en forme de nouveau. Prenez, par exemple, de pierres d'écreviſſes, de perles, de corail blanc, de la limaille de fer en poudre, ā ℈ j ; du ſucre blanc ℥ ij, faites en une poudre que vous partagerez en douze

doſes, & dont vous donnerez une trois ou quatre fois par jour ſelon l'exigence des cas. Il y a une choſe à obſerver dans l'emploi de ces ſortes de ſubſtances, c'eſt de ne point les réduire en poudre impalpable, comme on a coutume de le faire, mais plutôt en poudre groſſiere, à moins qu'on ne ſoit aſſuré de l'exiſtence de l'acide, autrement elles forment une pâte de très-mauvaiſe qualité, & n'agiſſent que dans les premieres voies. (14) On voit auſſi par-là la néceſſité dont il eſt de purger l'enfant une ou deux fois par ſemaine, pour évacuer cette ſubſtance par les ſelles. On remarquera de plus que tous les alcalis fixes ayant une qualité légérement cauſtique, il n'eſt pas ſûr de les donner lorſqu'on doute de l'exiſtence de l'acide; car ne trouvant rien qui les émouſſe, ils agiſſent comme cauſtiques, & mettent la vie du malade en danger.

Paſſons maintenant à la ſeconde indication, qui demande des remédes d'une autre nature, ſçavoir, des remédes ſavonneux & réſolutifs. Car lorſque le lait eſt entiérement coagulé,

(14) Voyez l'Eſſai précédent,

les substances testacées ne font qu'arrêter les progrès de son acrimonie, & n'atténuent aucunement la matiere obstruante. On appelle atténuantes toutes les substances naturelles qui désunissent les parties qui cherchent à se joindre; on les appelle résolutives, en tant qu'elles rétablissent les fluides dont les molécules s'étoient unies dans leur état naturel. Je mets au nombre des substances atténuantes & résolutives tous les savons artificiels, entr'autres celui de Venise. On peut y joindre la bile qui se trouve dans le corps; mais comme elle ne peut agir à cause des engorgemens du duodénum, on doit y suppléer par le fiel des animaux. La qualité résolutive des substances savonneuses paroît en ce qu'elles procurent le mélange des corps gluans, gommeux & résineux avec l'eau. On peut rapporter à la même classe le miel, le sucre & le jaune d'œuf, lequel est extrêmement résolutif. La qualité résolutive du fiel paroît dans l'emploi qu'en font les Peintres, car ils emploient cette substance pour délayer les couleurs qui ont beaucoup de ténacité. Elle paroît encore par l'effet qu'elle produit dans le veau. Tout le monde sçait que cet animal

a quatre ventricules; le lait n'eſt pas plutôt entré dans le premier, qu'il s'aigrit & ſe convertit en coloſtrum & en ſéroſité; cette ſéroſité paſſe par les trois autres ventricules & ſe mêle enſuite avec le ſang; le coloſtrum deſcend dans le ſecond ventricule, & devient plus dur & plus compact; il arrive la même choſe dans le troiſieme & le quatrieme, ſi bien qu'étant à la fin dépouillé de ſa fluidité, il y acquiert une ſi grande dureté, qu'on ne s'imagineroit jamais que le veau pût le digérer; mais il n'eſt pas plutôt entré dans le duodenum, qu'il ſe mêle avec la bile, & s'atténue au point qu'il ſort tout-à-fait diſſout avec les excrémens. On voit par-là que le fiel remplit parfaitement notre intention, vû que cette maladie provient ſouvent du défaut de bile ou de ſon mérite, & d'où vient qu'on guérit ſi efficacement l'ictere des enfans à l'aide du ſavon ou de tel autre ſemblable. Il ne s'agit plus que de ſçavoir l'animal qui peut le fournir. Plus un animal a les organes de la digeſtion petits, plus ſon fiel eſt amer, & delà vient qu'on le trouve tel dans quelques poiſſons, ſur-tout dans l'anguille & le brochet. Si donc l'on mêle quel-

que peu de ce fiel avec du savon de Venise, & qu'après en avoir fait des pilules, on les donne à l'enfant dans de la mie de pain cuite, ou bien, qu'après l'avoir calciné & pulvérisé, on le lui fasse boire, ou qu'on lui fasse avaler une vessie de fiel entiere lorsqu'il a faim, on satisfera parfaitement à notre intention. Boerhaave nous assure que ce remède a produit des effets admirables dans des cas où tous les autres avoient été inutiles. Après avoir employé ces remédes en telle quantité qu'il convient pour résoudre la matiere obstruante, il ne s'agit plus que de l'évacuer hors du corps. On emploiera pour cet effet la rhubarbe, ou un lavement de petit lait avec un peu de miel.

§. 28. Comme la cause du mal réside plus souvent dans la nourrice que dans l'enfant, les remédes dont je viens de parler guérissent bien le mal présent, mais ils ne détruisent point sa cause, parce qu'elle n'est point dans l'Enfant. A qui donc doit-on les donner ? A la nourrice, ce qui nous conduit à la troisieme indication, qui est de corriger les vices du lait.

On a vû ci-dessus que le lait d'une nourrice tient de la nature des alimens dont elle se nourrit, & que ses bonnes ou mauvaises qualités dépendent de son tempérament & de son régime, c'est pourquoi je n'insisterai point sur cet article. Mais comme le régime influe beaucoup sur le tempérament, il s'ensuit que la cure consiste à le rendre tel qu'il convient. On doit donc interdire à la nourrice tous les acides de quelque espece qu'ils puissent être, (*Voyez* §. 17.) & lui donner s'il le faut les mêmes remédes qu'à son nourrisson, en augmentant la dose. Je réduis sa nourriture au jus des viandes, des écrevisses, des coquillages ou des poissons de riviere, & sa boisson à la décoction de rapure de corne de cerf ou d'ivoire. Elle doit user d'un exercice modéré, car rien n'aigrit tant les alimens que l'inaction. En un mot, les nourrices exigent le même traitement que les enfans; (15) car tout ce qu'elles prennent passe avec leur lait dans le corps de leurs nourrissons, sur-tout lorsqu'elles leur donnent à téter une ou deux heures après avoir mangé, & qu'elles ont

(15) Voyez l'Essai.

épuiſé leurs mammelles par l'abſtinence. On voit donc que les nourrices ne peuvent faire plus de mal que de donner à téter aux Enfans auſſi-tôt après avoir bû du vin ou de la biere ; ils tombent ſouvent par-là dans des convulſions auxquelles il eſt d'autant plus difficile de remédier, qu'on en ignore la cauſe. Si au contraire elles reſtent trop longtems ſans manger, leur lait ſe convertit en une ſéroſité ſalée & jaunâtre, il acquiert un goût & une odeur d'urine qui le rend inſupportable à l'Enfant, & ſe corrompant par ſon alcaleſcence, il leur cauſe des fiévres dangereuſes. Le plus ſûr donc eſt qu'elles donnent à téter à leurs nourriſſons quatre ou cinq heures après avoir mangé ; la digeſtion eſt alors achevée, & le chyle, comme l'obſervent Lower & Wallis, a toutes les qualités requiſes pour former une bonne nourriture.

§. 29. On vient de voir quels ſont les vices du lait, & de quelle maniere on peut les corriger. Ce qu'on a dit de l'acide en général, eſt applicable à toutes les autres maladies, pourvû que l'on connoiſſe parfaitement leur nature. Suppoſé, par exemple, que les hu-

meurs acquièrent trop d'alcalescence, soit à l'occasion de la fièvre, ou de telle autre cause, ce que l'on connoît à la puanteur des déjections, à l'amertume des éructations, à la chaleur & à la puanteur de l'haleine, on doit recourir aux acescens, & borner les alimens de la nourrice au pain, à la biere, à l'orge, à l'avoine, &c. lui interdisant la viande & les autres substances alcalescentes. Elle observera sur-tout de ne jamais donner à téter à l'enfant que trois heures après avoir mangé, sur-tout si elle est d'un tempérament robuste, & ainsi du reste.

§. 30. Il suit de ce qui précède, qu'il est infiniment plus avantageux à un Enfant de téter sa mere ou sa nourrice, que d'user de lait de vache. (16) Ce lait est naturellement acescent, & pour l'ordinaire cuit au feu avant d'être employé; or le feu le dépouille de ses parties les plus subtiles, & ne laisse que celles qui sont épaisses & caséeuses; au lieu qu'étant pris à la mammelle, il parvient à l'estomac dans toute son intégrité, & dans cet état il suffit pour

(16) Voyez l'Essai.

guérir

guérir un enfant au défaut des autres remédes.

§. 31. On s'attend ſans doute que je parle ici des maladies épileptiques auxquelles les enfans ſont ſujets ; mais comme elles naiſſent pour l'ordinaire de quelqu'une des cauſes précédentes, on les guérit par les mêmes remédes, ſinon l'enfant s'en reſſent tout le reſte de ſa vie. Nous voilà donc parvenus à la ſeconde claſſe générale, qui comprend les maladies occaſionnées par la pouſſe des dents.

CHAPITRE II.

De la pouſſe des Dents.

§. 1. LE tems de la pouſſe des dents eſt celui dans lequel les dents percent les gencives, ce qui arrive plutôt dans les uns que dans les autres, mais pour l'ordinaire vers le ſixième ou le ſeptième mois, dans les uns ſans douleur, & dans pluſieurs avec un très-

grand danger de leur vie. On dit alors que la pouſſe eſt difficile.

§. 2. L'ordre ſelon lequel les dents ſortent, ne varie pas moins que le tems de la pouſſe; mais on obſerve en général que les inciſives percent les premières, enſuite les molaires, & enfin les canines. Les inciſives percent plus aiſément que les autres, tant parce que la gencive eſt plus mince, qu'à cauſe qu'elles ſont plus aiguës. La premiere dent n'a pas plutôt percé la mâchoire, (car la pouſſe commence indifféremment par l'une & l'autre) qu'il en ſort une autre à l'oppoſite; car la dent qui perce la premiere, preſſe tellement la gencive qui couvre la dent oppoſée toutes les fois que les mâchoires ſe ferment, qu'elle l'ouvre à la fin & donne moyen à la dent de ſortir. De-là eſt venue la coutume de donner des hochets aux Enfans, pour faciliter la pouſſe des dents.

§. 3. On vient de voir que les dents inciſives percent en général plus aiſément que les autres; en effet, les groſſes dents étant plus émouſſées, & preſ-

ſant plus long-tems les gencives, qui ſont compoſées de vaiſſeaux & de nerfs extrêmement délicats, elles y cauſent des tenſions, des douleurs & des inflammations, auxquelles ſuccédent des tumeurs, des gangrènes, des convulſions, des ſalivations, des dyſenteries, la fiévre & la mort.

§. 4. La cauſe de la difficulté que les dents trouvent à percer, réſide dans les dents auſſi-bien que dans les gencives. Dans les dents, lorſqu'elles tardent à croître, & qu'elles ſont émouſſées au point de ne pouvoir percer les gencives; dans les gencives, lorſque leur ſubſtance réſiſte à la dent par ſa dureté & ſon épaiſſeur, ſi bien que la compreſſion venant à augmenter, il ſurvient quelquefois une hémorrhagie, une inflammation, une fiévre, &c. Les nerfs étant irrités par cette compreſſion continuelle (car il n'y a point de parties ſi nerveuſes que les gencives) les eſprits s'y portent en abondance, enſorte que les muſcles du viſage venant à ſe contracter & à comprimer les glandes ſalivaires, ils occaſionnent un écoulement copieux de ſalive, laquelle s'inſinuant dans la gorge

& picotant la membrane du larynx, cause la toux dont les enfans sont alors incommodés. Cette salive devenant plus acrimonieuse par le défaut de nourriture, (car les enfans ne veulent absolument point manger pendant la pousse) jette le ventricule dans des convulsions, & passant dans les intestins elle picote leurs glandes & leurs tuniques, & cause des flux de ventre douloureux.

§. 5. Les signes diagnostiques de la pousse se tirent, 1°. de l'âge (ils ne sont pas toujours sûrs,) 2°. de l'acharnement avec lequel l'enfant frotte ses gencives; 3°. de la force avec laquelle il presse le mammelon de sa nourrice; 4°. de la blancheur & de l'enflure des gencives & de la salivation, enfin de l'insomnie & du dégoût.

§. 6. Le prognostic de cette maladie est aisé à tirer de ce qui précède; car plus les dents sont émoussées, plus la pousse est dangereuse, à cause de la difficulté qu'elles trouvent à percer les gencives. Plus aussi les gencives sont épaisses & solides, plus la pousse est difficile & les symptomes dangereux. En

effet, Hippocrate nous apprend (*a*) que les enfans qui ſont aſſoupis pendant la pouſſe, courent riſque de tomber dans des convulſions. Que ceux en qui la pouſſe eſt accompagnée de la toux, pouſſent leurs dents fort tard. Enfin, que la plûpart échappent des convulſions dont ils ſont attaqués. Il nous apprend donc que les convulſions dont la pouſſe des dents eſt accompagnée ne ſont pas toujours mortelles, qu'elles ſont légeres dans ceux qui ont un cours de ventre, & qu'ils n'en ont aucune, lorſqu'il ſurvient une fiévre aiguë. Il eſt pourtant certain que ſi la pouſſe vient à être retardée par quelque cauſe que ce ſoit, que les ſymptômes augmentent de jour en jour, qu'il en ſurvienne d'autres, & que les enfans n'aient pas la force d'y réſiſter, ils meurent pour l'ordinaire.

§. 7. Une preuve que ces ſymptômes naiſſent de la cauſe dont on a parlé, c'eſt qu'ils s'évanouiſſent dès que la dent a percé. Je crois donc que les indications curatives ſe réduiſent à trois points.

(*a*) *Hipp. Dentitione. Sect* 3.

1. A ramollir, à rafraîchir, & à adoucir les gencives. Toute la Médecine consiste à aider la nature lorsqu'elle défaut, & à ne point l'interrompre dans ses opérations lorsqu'elle fait son devoir. Tout se réduit donc ici à relâcher les gencives, & c'est à quoi l'on réussira parfaitement en appliquant dessus & par dehors des fomentations faites avec des herbes émollientes, comme les fleurs de guimauve, de sureau, &c. cuites dans du lait; elles appaisent la douleur, elles relâchent les membranes, & diminuent l'inflammation. Boerhaave recommande sur toute chose la crême de sureau, dont le Lecteur peut voir la composition dans sa matiere médicale, *Sect.* 1377. On y joindra, s'il est possible, les potions rafraîchissantes & sédatives, entr'autres les émulsions, parce qu'elles satisfont à toutes les indications, & qu'elles approchent de la nature du lait & du chyle. Les émulsions sédatives répondent à notre but.

2. Lorsque les dents commencent à paroître, ce que l'on connoît à la blancheur des gencives, il faut interposer entre les mâchoires des corps durs & polis, pour se conformer au goût des

enfans qui les cherchent alors avec empreſſement. Les enfans les mettant dans leur bouche, les mordant, & les frottant contre leurs gencives, il arrive ſouvent que celles-ci s'ouvrent d'elles-mêmes & donnent paſſage à la dent. Quelques Auteurs font grand cas de la dent de loup, que Sylvius de le Boë croit contenir un certain ſel volatil, dont les vapeurs pénétrantes hâtent l'ouverture des gencives. Mais ce ſont-là des niaiſeries; car la Chymie nous montre que les animaux ne contiennent aucun ſel volatil, mais un ſel approchant du ſel ammoniac, qui ne ſe volatiliſe qu'à l'aide d'un feu violent. Tout ce qui eſt dur & poli, comme l'ivoire, le cryſtal, l'agathe, le corail, &c. eſt bon pour cet effet; il n'eſt queſtion que de lui donner une forme convenable, & d'en frotter ſouvent les gencives pour en diminuer l'épaiſſeur & faciliter la ſortie des dents. On a vû ci-deſſus §. 2. qu'il ſuffiſoit qu'une dent eut percé, pour faire percer celle qui lui eſt oppoſée.

3. Si la douleur continue, & que les moyens indiqués ne produiſent aucun effet, on aura recours à la lancette, obſervant de faire l'inciſion ſelon la

longueur de la dent ; car une incision transverſale ne ſuffiroit pas pour lui donner paſſage, ce qui augmenteroit la douleur ſans effet ; outre que la plaie venant à ſe fermer, la dent ne ſortiroit qu'avec peine. L'inciſion faite, on oindra la partie avec de la crême de ſureau, & au cas que l'hémorrhagie ſoit abondante, on y ajoutera quelques gouttes de ſuc d'immortelle ; on arrêtera l'hémorrhagie, on appaiſera la douleur, & la dent ſortira ſans peine.

§. 8. Les convulſions ceſſent ici avec la maladie. Si cependant elles continuoient, on y remédieroit, ſelon Sidenham, avec quelques gouttes d'eſprit de corne de cerf. Ce reméde eſt extrêmement doux, & convient à la foibleſſe de cet âge.

CHAPITRE III.

Des maladies occasionnées par les Vers.

§. 1. ON croiroit que les enfans n'ont plus rien à craindre après avoir échappé aux maladies dont on vient de parler; mais la Nature a voulu que l'homme fût sujet à différens maux pendant les sept premieres années de sa vie, & il y a lieu de s'étonner qu'un corps aussi lâche, aussi foible & aussi nerveux, ait la force de les surmonter. La pousse des dents n'est pas plutôt faite, que les enfans sont attaqués d'autres maladies aussi dangereuses; ce sont celles qu'occasionnent les vers, dont nous allons parler en peu de mots, suivant l'ordre que nous nous sommes prescrits.

§. 2. On a remarqué depuis longtems que les enfans ne sont point sujets aux vers tant qu'ils tétent, mais les dents ne commencent pas plutôt à se

frayer un passage à travers les gencives, que dédaignant la mammelle, ils n'ont plus d'appétit que pour les fruits, la viande, le fromage, &c. Ces alimens (1) étant exposés à l'air, reçoivent les œufs des insectes qui s'y trouvent; ces œufs venant à passer dans le corps des enfans, & résistant à la foiblesse de leurs viscères, se logent dans l'estomac & dans les intestins, & s'y multiplient à l'infini.

§. 3. La briéveté que je me suis prescrite dans cette Dissertation, ne me permet point de décrire toutes les différentes especes de vers qui s'engendrent dans le corps des enfans; j'en remarquerai trois principaux, qui sont, les ronds, ceux-ci sont les plus communs; les larges & les longs appellés *Tæniæ*; les petits, qui ressemblent à des poux, & qu'on appelle *Ascarides*. Ces vers se logent ordinairement dans l'œsophage, dans le ventricule & dans les intestins, à l'exception du colon, où il est rare qu'ils séjournent par la facilité qu'ils ont de sortir avec les excrémens. J'ai dit qu'ils se logent dans l'œsophage & le

(1) Voyez l'Essai.

ventricule, & je me fonde ſur les naufées qu'ils cauſent par leurs mouvemens, & ſur ce qu'on les rend dans le vomiſſement. Ils ſe logent auſſi dans les inteſtins, témoin les diarrhées & les lipothymies qu'ils cauſent par leur irritation, les foibleſſes de pouls, leur ſortie avec les excrémens; on peut y joindre les démangeaiſons du nez qui ſont une ſuite de l'irritation qu'ils cauſent dans les inteſtins, laquelle ſe communique par le nerf intercoſtal à la membrane de Schneider, qui, outre le grand nerf olfactoire, reçoit encore un rameau de la premiere branche de la cinquieme paire, en conſéquence de ſon union avec le nerf de la ſixieme paire, d'où le nerf intercoſtal tire ſon origine. De là encore le grincement de dents, à cauſe de la communication qu'il y a entre le nerf intercoſtal & le nerf de la cinquieme paire, qui envoie une branche aux dents, c'eſt à cette même communication du nerf intercoſtal avec preſque tous les nerfs du corps, qu'on doit attribuer les convulſions épileptiques dont cette maladie eſt accompagnée. Tels ſont les effets que cauſent les vers par leur mouvement & leur irritation; lorſqu'ils ſéjournent long-temps

dans le corps, ils consomment une grande portion du chyle, de sorte que l'enfant est presque toujours affamé, pâle, défait, constipé. Ils percent même quelquefois les intestins, & causent par ce moyen la mort au malade.

§. 4. A l'égard du diagnostic, on le tire aisément de ce qui précède, en y joignant l'âge, la nourriture, & le tempérament du sujet. Les enfans sont extrêmement sujets aux vers depuis un an jusqu'à quatorze, sur-tout lorsqu'ils usent d'alimens pituiteux & des fruits d'été; non que ces fruits aient la vertu d'engendrer des vers, (2) comme on le croit communément, mais parce qu'ils contiennent les œufs d'une infinité d'insectes.

§. 5. Passons au prognostic. Les Ascarides sont les moins dangereux de tous les vers, mais ils ont le défaut de s'attacher à l'intestin rectum, & de causer une tenesme continuel & extrêmement incommode. Les Médecins sont fort partagés sur la nature des strongles & des cucurbitins; on peut dire ce-

(2) Voyez l'Essai.

pendant qu'ils ſont fort mauvais à cauſe des maladies qu'ils occaſionnent, & qu'ils ne préſagent rien de bon, ſi ce n'eſt dans les criſes. Hippocrate (*a*) dit que c'eſt un bon ſigne lorſque le malade rend des vers ronds par les ſelles, ou ſur le point que la maladie eſt prête d'être jugée ; non pas qu'ils ſoient bons par eux-mêmes, mais parce qu'ils annoncent la criſe. Que s'ils viennent à ronger les inteſtins, la perte du malade eſt infaillible.

§. 6. Après avoir vû la maniere dont les vers s'engendrent & ſe nourriſſent dans le corps humain, il ne reſte plus qu'à donner les moyens de les détruire : j'ai dit ci-deſſus qu'ils s'inſinuoient dans le corps avec les alimens, & qu'ils trouvoient un nid dans la pituite contenue dans le ventricule & les inteſtins. Les indications ſe réduiſent donc 1°. à détruire ce nid, 2°. à les tuer & à les chaſſer du corps.

Les remédes qui empêchent la génération de la pituite, & qui l'atténuent & la chaſſent, ſatisfont pleinement à la

(a) *Lib. Prænotionum.*
(b) *Lib. de indicationibus.*

premiere indication. Je mets de ce nombre 1°. les Alcalis fixes, entr'autres l'Alcaheſt de Glauber, & l'huile de tartre par défaillance: à la doſe d'une goutte ou deux. 2°. Les différentes eſpeces de ſavon, par exemple, celui de Veniſe. 3°. Les mercuriels, comme le mercure doux groſſièrement broyé, de peur qu'il n'excite la ſalivation. 4°. Les ſubſtances aromatiques amères, comme l'écorce d'orange, la ſemence d'abſinthe & de tanéſie, le ſemen contra, &c. 5°. Enfin, les ſubſtances gommeuſes & réſolutives, comme l'opoponax, l'aſſa fœtida, le galbanum, &c. (20) Je mets au nombre des topiques, le fiel de bœuf mêlé avec l'onguent nervin qui poſſéde une qualité extrêmement réſolutive. On y ajoutera, ſi l'on veut, l'huile de tanéſie, l'aloës en poudre, pour l'appliquer ſur le bas-ventre en forme de liniment. Boerhaave eſt d'avis qu'on en uſe avec modération, pour prévenir les dyſenteries qu'il a coutume d'occaſionner.

Les Anthelmintiques ſatisfont pleinement à la ſeconde indication. On ap-

(20) Voyez l'Eſſai.

pelle ainſi les remédes qui tuent & chaſſent les vers ; on peut les réduire en deux claſſes. La premiere contient ceux qui font mourir les vers. De ce nombre ſont toutes les différentes eſpeces d'huiles, qui leur étant immédiatement appliquées obſtruent leurs trachées, & les détruiſent en peu de temps. On peut les employer en forme de potion ou de lavement après les avoir épurées. 2°. Les choſes préparées avec le miel poſſédent la même vertu, lorſqu'on les donne à jeun, & après avoir purgé le malade. 3°. Les ſubſtances que ces inſectes ne peuvent digérer ; comme les oſſelets de poiſſons, la corne de cerf, la limaille de fer, &c. 4°. Les poiſons deſtinés à tuer les vers, entr'autres le mercure, l'æthiops minéral donné avec un léger purgatif ; ou bien prenez, ſi vous voulez, de mercure doux, trois grains ; de ſcammonée, cinq grains ; de ſucre blanc, ſix grains ; mêlez & donnez avec quelque peu de ſirop violat. Viennent les vitriols métalliques, celui de Mars, par exemple, que l'on délayera avec du miel, & auquel on ajoutera quelque drogue purgative, pour en faciliter l'évacuation. 5°. Les

médicamens acides, comme l'esprit de vitriol, de souphre, &c. les médicamens salins, enr'autres le sel gemme. Ceux qui en voudront savoir davantage là dessus, peuvent consulter Rhedi & Baglivi.

2°. La seconde classe renferme les remédes qui chassent les vers hors du corps, du nombre desquels sont tous les purgatifs, sans exception, pourvu qu'on les prenne à jeun. Les amers n'agissent que par leur qualité purgative; en effet, tant s'en faut que la coloquinte, qui est la plus amère de toutes les substances purgatives, tue les vers, qu'elle les laisse vivre & multiplier sur ses feuilles & dans son fruit. On peut y joindre la scammonée, le jalap, l'agaric, &c. broyé avec du sucre. Les clystères & les linimens produisent encore de très-bons effets, sur-tout lorsque l'Enfant est à jeun. Que si l'on a soin avec cela de lui interdire les alimens qui engendrent ou nourrissent ces insectes, §. 2, il ne tardera pas à être guéri, & on lui verra rendre une quantité de vers vifs ou morts, ou en forme de mucosité avec ses excrémens; car ils ne sont pas plutôt morts qu'ils se cor-

rompent & ſe convertiſſent en mucoſité, d'où l'on voit que ceux-là ſe trompent qui croyent qne les vers ne ſont morts que quand ils les voient ſortir entiers avec les excrémens.

F I N.

TABLE
DES MATIÉRES
Contenues dans ce Volume.

A.

A Battement ſoudain de l'eſprit & des forces dans l'angine, 356.
Abſcès. *Voyez* Furoncles.
Accélération du mouvement, cauſe de la fièvre inflammatoire, 4.
Acides végétaux & minéraux, propres dans les fièvres putrides, 145.
Acides végétaux ou minéraux, ne ſont d'aucune utilité dans la petite vérole cryſtalline; mais bien dans la confluente, 187. Ils ſont propres pour corriger l'acrimonie alkaleſcente du ſang: & ſur-tout pour le ſcorbut, 323.
Acrimonie, elle peut ſe trouver compliquée avec la viſcoſité inflammatoire, 70. Avec la diſſolution du ſang, 66. 67. Obſervation 77. Autre obſervation, 83.
Acrimonie alkaleſcente, tend à diſſoudre le ſang, 70.
Acrimonie putride, ſa génération, 70. Comment elle ſe manifeſte dans le ſcorbut, 323.

Æthiops antimonial, ce que c'eſt, & ſa compoſition, 411.
Aigrelettes, (liqueurs) leur effet, 9.
Air : ſes variations produiſent différents effets ſur les maladies, 178. 179.
Air froid : ſes effets ſur le corp humains, 2. 3.
Alexandre de Tralles, cité, 244.
Alimens nourriſſans & délayans, hâtent la cure de la fièvre lente nerveuſe, 100.
Alkalis volatils mêlés avec le ſang récemment tiré, entretiennent ſa fluidité, 61.
Alkalis : leur danger, 59.
Alkalils voatils ſont pernicieux : pourquoi, 146.
Angine maligne, ou maux de gorge gangreneux, 329. Temps où elle regna épidémiquement en Angleterre, 330. Relation Météorologique, 331. Deſcription de l'angine maligne de 1752, 317. Manière dont ce mal s'annonce, 343. Symptômes du ſecond & du troiſiéme jour, 346.
Année 1752. Etat de ſa conſtitution, 332, *& ſuiv.*
Année abondante en pommes : cauſe d'une colique épidémique, 468.
Antimoine. Manière de faire l'eſſence ou vin d'antimoine de l'Auteur, 387 *& ſuiv.*
Antimoine proſcrit il y a deux ſiècles, 390. Regardé aujourd'hui comme la panacée univerſelle, 391. Obſervation ſur ce ſujet, 391 *& ſuiv.* Sa vertu eſt contenue dans la partie réguline, 394. Ce que c'eſt que ce regule, *ibid. & ſuiv.* Difficulté de prouver l'exiſtence des pointes dans le verre d'Antimoine, 406. La qualité émétique de l'antimoine n'exiſte pas dans la partie réguline, 408. Obſervations ſur pluſieurs préparations antimoniales, 412 *& ſuiv.*
Aphthes de couleur foncée : mauvais ſignes dans les péripneumonies malignes, 120. 121. Les blanches & épaiſſes ne ſont pas d'un meilleur augure, *ibid.*

Aré ée de Cappadoce, cité, 254. 264. 293. 296. 304.
Artères bronchiales s'ouvrent dans les cavités de la trachée artère, 236.
Artous carotides : leur battement considérable avec un pouls plein : signe mortel, 115. 116.
Asclépiade : sa méthode blâmée, 17.
Asclépiade : son observation sur l'usage de la saignée, 319.
Asthme : symptômes des paroxysmes, 246.

B.

Baglivi cité, 148. 243. 256.
Bain d'eau froide : effet qu'il cause, 23.
Bains des bras, des mains, des jambes, des pieds ; très-bons dans les fièvres inflammatoires, 18.
Bains froids nuisibles aux tempéramens secs, 36. Observation qui le prouve, 37. Bons pour les enfans foibles & rhachitiques, *ibid.*
Bains des pieds & des jambes utiles dans la petite vérole, 168.
Bains des mains & des bras, & même du tronc, sont aussi quelquefois nécessaires dans la petite vérole, 170.
Bains tièdes : leur effet, 11.
Bains tièdes convenables à ceux qui sont dans le marasme, 35. 36.
Bellini cité, 148.
Beurre devient rance sur le feu, 10.
Bile : elle prédomine dans toutes les fièvres putrides, malignes, pestilentielles, 139. Ses mauvais effets, si on ne l'évacue point, 140.
Bile verte & noire : son origine, 478. 479. 480. Observation, 483. Autre espèce de bile, 487.
Boerhaave cité, 1. 38. 68.

C.

Camphre : puiſſant correctif de l'acrimonie des cantharides, 148. Excite la tranſpiration dans les fièvres putrides, *ibid.* Manière de le preſcrire, 149.
Celſe préfère un médecin que l'on connoît à un étranger, 42.
Celſe cité, 17. 29. 42. 46. 47, 84. 98. 107. 246. 313.
Celſe rapporte la méthode d'Aſclépiade, 17.
Chaleur animale : ſon effet ſur les ſels contenus dans nos humeurs, 67. Expérience, 68.
Chaleur : elle tend à coaguler la ſérosité, 44.
Cheval : (l'exercice du) recommandé, 515.
Cholera morbus : c'eſt un effort de la nature pour ſe débarraſſer de la bile âcre qui l'offenſe, 139.
Chyliſta d'Hartmann, 398. 399.
Cidre : lorſqu'il eſt bon, c'eſt un cordial dans les fièvres putrides, 154.
Cinnabre d'antimoine, 411.
Clyſtères laxatifs & émollients : leur utilité, 269.
Clyſtères rafraîchiſſans : leur utilité, 14.
Cœlius Aurelianus cité, 217. 319.
Colique épidémique : ſa deſcription, 456 & *ſuiv.* Sa vraie cauſe, 466. Curation de cette maladie, 490 & *ſuiv.*
Conſtitution de l'air qui a précédé les maux gangéneux, 431 & *ſuiv.*
Cordiaux : (les) hâtent la cure de la fièvre lente nerveuſe, 100.
Corps : d'où dépend ſa force, 33.
Corps de baleine ont cauſé l'hæmoptyſie, 292.
Criſe : moyen de l'aider, 15.
Criſes : il faut bien ſe garder de les troubler dans aucune maladie, 113.

D.

DÉlayants : leur effet, 9.
Délayants : leur utilité, 11.
Délayants : manière de les preſcrire, 16.
Diaphorétiques (les) hâtent la cure de la fièvre lente nerveuſe, 100.
Diarrhée : bonne ou mauvaiſe ſuivant ſa nature dans les fièvres lentes nerveuſes, 108.
Diarrhée critique : il eſt dangereux de l'arrêter, 143.
Diſſolution du ſang : ce qu'il en réſulte. 50. Nature du ſang qu'on a tiré, 51. Ce qui peut cauſer cette diſſolution, 56 & *ſuiv.* Elle accompagne ſouvent les fièvres malignes putrides, 66.
Diurétiques : ils ne ſont point à négliger dans la petite vérole cryſtalline, 186.

E.

EAu corrompue : moyen de la rendre moins mal ſaine, 326.
Eau rendue, preſqu'auſſi claire qu'elle a été bûe : ſymptôme dangereux dans les fièvres aiguës, 10.
Émétique antimonial, plus doux de Boerhaave, 442.
Émétique favoriſe ſûrement l'éruption de la petite vérole, 176. Autre bon effet qu'il procure, 177.
Enfans : manière de les nourrir, 517 & *ſuiv.* Leurs maladies, & les moyens de les guérir, 517.
Eſquinancie : elle forme ſouvent une péripneumonie, 291.
Eſſence d'Antimoine : manière de la préparer, 387. & *ſuiv.*
Etat fébrile & ſes gradiations, 2.
Evacuations : il faut y avoir recours aux com-

mencemens des fièvres malignes, putrides, 138.
Exercice violent cauſe une ſimple fièvre, 2.
Exercice du cheval, recommandé comme un excellent remède, 515.
Expectoration : eſt la criſe favorable des péripneumonies, 247. Ce qui la favoriſe, 248. 250. Moyens dont ſe ſervoient les anciens, 251. Mauvaiſe expectoration, 254. Lorſqu'elle eſt de ſang vermeil, il faut ſaigner, 256. 257. Obſervations d'Hippocrate, ſur l'expectoration, 266.

F.

Fibre tendre : maladies auxquelles elle expoſe, 38.
Fibres : leur relâchement exceſſif ; maladies qui en naiſſent, 39.
Fièvre, en général, ce que c'eſt, 33.
Fièvre la plus ſimple ; & ſes gradations, 2.
Fièvre éphemere, 3.
Fièvre inflammatoire, 4.
Fièvre ; différentes choſes qui peuvent l'augmenter, 19.
Fièvre : il n'eſt pas toujours à propos de l'abattre : pourquoi, 125.
Fièvre qui accompagne les gangrènes, corrompt la maſſe du ſang. 84. Obſervation, 85.
Fièvres ſimples : Manière de les traiter, facile à ſaiſir, 5.
Fièvre catarrhale de 1743, dégénéroit en pleuréſie ou péripneumonie, 24.
Fièvres contagieuſes, ſymptômes ſous leſquels elles paroiſſent, 137.
Fièvre d'eſquinancie de 1762, 337.
Fièvres intermittentes : leurs cauſes, 22. Dérangemens qu'elles excitent dans l'œconomie animale, *ibid. & ſuiv.* Elles prennent quelquefois l'apparence des fièvres quotidiennes

& tierces, 24. Les fièvres intermittentes régulières du printemps deviennent salutaires, 26. Pourquoi fréquentes dans cette saison, 27. Traitement qui leur convient, 28 & *suiv.* Ces fièvres deviennent quelquefois inflammatoires, 29. Elles deviennent irrégulières par un mauvais traitement, ou une mauvaise diète, 31. Le régime chaud convient dans les fièvres intermittentes, 31. 32.

Fièvres lentes & nerveuses : ce qui les occasionnent, 20. 21.

Fièvre lente nerveuse, affecte seulement les sucs nerveux & lymphatiques, 89. Deux sortes de regime peuvent l'occasionner, *ibid.*

Fièvre lente nerveuse : sa description, 91. 92. 93. 94. 95. 96. Ses causes, 97. Son traitement, 98. 99. La saignée y est nuisible, 102. Symptômes qui annoncent l'eruption miliaire, 105. Saignée nuisible alors. La sueur est favorable, pourvû qu'elle ne soit pas trop abondante, 105, 106. Ce qu'il faut faire lorsqu'elles sont colliquatives, 106. Le quinquina est bon sur la fin de la maladie, 107. Causes conjointes des fièvres lentes nerveuses, 109.

Fièvre maligne putride ; en quoi diffère de la fièvre lente nerveuse, 88. Elle peut être causée par deux sortes de régime, 89.

Fièvres miliaires traitées, avec les cordiaux & les sudorifiques sont mortelles, 112.

Fièvres pneumoniques, ou pleuro péripneumoniques dans des personnes, dont le sang étoit âcre & dissout, 71. Phænomènes qu'elles présentèrent, *ibid.* & *suiv.*

Fièvres putrides, malignes, pestilentielles : leur nature, 114. En quoi elles diffèrent des fièvres lentes nerveuses, 115. Leurs symptômes, 116 & *suiv.* Vers leur déclin il paroît souvent de grandes taches noires ou bleuâtres. Observation de l'Auteur, 121. 122. Pourquoi l'Auteur ordonne la saignée dans le commencemens de ces sortes de fièvres, 126 & *suiv.*

suiv. Indications qu'on peut se proposer pour le traitement de ces espèces de fiévres, 129 & *suiv.* Il doit être différent selon les tempéramens, 145.
Fievres quotidiennes, ainsi que les fievres tierces & demi-tierces, règnent quelquefois en même temps que les pleuréſies & les péripneumonies, 25.
Fievres quotidiennes & doubles-tierces, ſouvent les mêmes, demandent le quinquina, 28.
Fievre ſecondaire de la petite vérole; temps où elle paroît, 203. Ce qui l'occaſionne, *ibid.* & *ſuiv.* Les doux purgatifs ſont utiles dans cet état, 206, 207.
Fievres tierces du printemps, ceſſent ſouvent ſans remedes, 30.
Fluides: examen de leur état, 43. & *ſuiv.*
Fomentations émollientes; leur utilité, 18 & 19.
Froid ſubit produit la fievre, 5.

G.

Galien ſaignoit juſqu'à défaillance, 5. 6.
Gangrene accompagnée de fievre aiguë, de délire, de ſoif exceſſive, de puanteur de l'haleine, annonce la corruption du ſang, 84. Obſervation qui le prouve, 85 & *ſuiv.*
Garotillo, mot Eſpagnol, appliqué au bruit que font en râlant les malades attaqués de l'angine, 347.
Gorge, (maux de) 329, & *ſuiv.*

H.

Hémorrhagie qui paroît avec l'éruption de la petite vérole, eſt un ſymptôme très-mauvais, 66. Remedes à employer dans ce cas, *ibid.*
Hémorrhagies produites par l'acrimonie des humeurs, 53.

Hæmorrhous : ſerpent, dont la morſure diſſout le ſang, & cauſe une hémorrhagie univerſelle, 56.
Heinſius : en reconnoiſſance des ſervices qu'il rendit à la Ville de Vérone durant la peſte, on lui érigea une ſtatue, 150.
Hippocrate cité, *46. 98. 139. 234. 237. 243. 247. 248. 249. 250. 251. 254. 256. 259. 260. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 294. 296. 301. 303. 312. 313.*
Hippocrate : ſes obſervations ſur les pleuréſies & péripneumonies, ſont très-juſtes, 209. 210. Conſtitutions dans leſquelles ces maladies règnent, *ibid.*
Hoffmann cité, 138, 291, 295.
Houlier cité, 319.
Huiles deviennent rances ſur le feu, 10.
Humeurs : meilleure maniere de les délayer, 18.
Humeurs du corps en ſe corrompant, acquièrent une qualité alkaline, 62.
Hydropiſie : ce qui la produit, 34.

I.

Inflammations péripneumoniques : ce qui les cauſent, 215.
Inoculation : le pus variolique n'agit pas ſur tout le monde, 161. D'où vient que la petite vérole artificielle eſt moins maligne que la naturelle, 166.
Ivreſſe (l') occaſionne la fièvre, 3.
Ivreſſe : moyen pour prévenir ſes mauvais effets, 5.

K.

Kermès minéral eſt une eſpèce de foie d'antimoine, 428 *& ſuiv.*

L.

LAngrish cité, 56.
Laxum & Strictum : cette doctrine des anciens bien entendue, peut avoir son utilité, 38.
Leucophlegmatie : ce qui la produit, 34.
Limonade : son utilité, 11.
Limon : son suc est bon dans les fièvres putrides, 154.
Liqueurs rafraîchissantes & délayantes : leur effet, 9.

M.

MAladie : ce qu'on entend par ce mot, 278.
Malignes : épithète donnée aux fièvres, laquelle a souvent servi à couvrir l'ignorance, 125. Cette dénomination a cependant son fondement dans la nature, *ibid.*
Marasme : ce qui le produit, 34. Régime qui convient dans ce cas, 35. 36. S'il survient à cet état une maladie aiguë, comment il faut la traiter, 36.
Maux de gorge gangreneux, 329 *& suiv.* *Voyez* aussi ANGINE.
Mead cité, 66. 189.
Médecin : devoir du médecin, 98.
Mercure : son usage continué à forte dose ; change le sang en une liqueur purement aqueuse, 57.
Mercure de vie, 433. Huxham s'en est peu servi dans sa pratique, 434.
Mery cité, 292.
Monro cité, 189.

N.

NIcholl, cité, 56.

O.

Observations météorologiques, 331.
Obstruction des pores & la transpiration supprimée, excitent une fièvre inflammatoire, 4.
Opiats nuisibles dans la fievre lente nerveuse, 100.
Opiats nécessaires dans la petite vérole cristalline, 183. A trop forte dose ils causent un relâchement universel, 184.
Orangeat : son utilité, 11.

P.

Paraphrenesie : ce que c'est, 297.
Pétéchies : leur caractere pour être bonnes ou mauvaises, 119. Le temps de leur éruption n'est point fixe, *ibid.* Elles disparoissent quelquefois vers l'onziéme ou le quatorziéme jour, 120.
Petite vérole : effets de sa contagion, 64. 65. Le pourpre & l'hémorrhagie qui paroissent avec l'éruption, sont d'un mauvais prognostic, 66. Remedes à employer dans ce cas, *ibid.* Etat du sang dans cette maladie, 70, 71.
Petite vérole : lorsqu'elle attaque les personnes dont les fibres sont fortes & le sang riche ; elle est ordinairement suivie d'une fievre inflammatoire violente, 156. La saignée est nécessaire, & doit être réitérée, *ibid.* Symptômes sous lesquels elle s'annonce, *ibid.* & *suivantes.* Il ne faut pas saigner dans toutes les especes de petite vérole ; par exemple lorsqu'il y a une fievre lente, 157. Elle est quelquefois accompagnée de fievre maligne ou pétéchiale, 158. Le régime chaud ou froid ne doit pas être employé indifféremment, 159. Toutes les petites véroles ne se ressemblent pas, *ibid.* Elle ne cause pas toujours la

fièvre, 160. Le pus variolique dans l'inoculation, n'agit pas sur tout le monde, 161. Petite vérole compliquée, 163. D'où vient pour l'ordinaire sa malignité, 165. Pour bien réussir dans le traitement, il faut avoir égard à la constitution du malade & de l'air. 166. Dès la premiere invasion dans les gens forts & pléthorique; la saignée même réitérée est nécessaire, 167. Pour garantir la tête & la poitrine; le bain des pieds & des jambes est utile, 168. L'Auteur emploie aussi des cataplasmes, 169. Par cette méthode les boutons se portent aux extrêmités, inférieures, *ibid.* La tête du malade ne doit pas être trop couverte 170. Lorsque la Fièvre continue, & que l'éruption ne se fait pas, on baigne les mains, les bras, & même le tronc, 170. Les cordiaux sont quelquefois utiles, 173. L'émétique favorise sûrement l'éruption, 176. Différences provenant des variations de l'air 178. 179. La salivation est salutaire, 179. 180.

Le plus grand danger de la petite vérole est, lorsqu'elle est dans son état, 190. Accidens qui surviennent alors, 191. Observations sur la maniere dont il faut se comporter dans ces momens critiques, 192. Et ce qu'il faut faire, lorsqu'à l'approche de la fievre secondaire le pouls est fréquent, dur, fort, 196. Temps où la salivation diminue: ce qui se passe alors: ce qu'il y a à faire, 197. Méthode à suivre lors de la dessiccation des pustules, 200. Le changement de linge est nécessaire, 201. C'est dans le période de la salivation que paroît la fievre secondaire, 203. Les purgatifs sont nécessaires après la dessiccation des pustules, 206.

Petite vérole confluente noire, est presque toujours mortelle, 188. Moyens à employer pour faire cesser le danger, *ibid.*

Petite vérole cristalline ou lymphatique, ne vient jamais à maturité, 181. Elle est dange-

reuſe 182. La micturition qui n'eſt point excitée par les cantharides, eſt un mauvais ſigne, *ibid.* Symptômes qui accompagnent cette eſpece de petite vérole, 183. Les opiats y ſont utiles, *ibid.* A trop forte doſe ils cauſent un relâchement univerſel, 184. Les veſſicatoires y ſont néceſſaires, 185. Les diurétiques auſſi, lorſque la ſalivation commence à ceſſer, 186.
Petites véroles de 1752 : leur nature, 336. Très-fatales au mois d'Août, 337, 338.
Péripneumonie : elle a différens degrés, 218. Elle différe de la fauſſe, 219. Traitement qui lui convient, *ibid. & ſuiv.* Elle attaque quelquefois les deux lobes des poumons, 227. Régles ſur la ſaignée dans cette maladie, 239 & *ſuiv.*
Péripneumonie : cas où il faut revenir à la ſaignée, 242. 243. Cas où elle n'eſt plus néceſſaire, *ibid.* Comment ſe fait la criſe, 247. Moyens de faciliter l'expectoration, 248. 250. La matiere morbifique ſe jette quelquefois ſur les parties inférieures : ce qu'il faut faire, 270 *& ſuiv.*
Péripneumonie catarrhale, ne demande pas des ſaignées copieuſes, 259. Remedes qu'il faut employer, *ibid. & ſuiv.*
Péripneumonie fauſſe : ce que c'eſt, 219. Traitement qui lui convient, *ibid.* Sujets qu'elle attaque communément, 275. Ses cauſes, 276. On doit y employer la ſaignée avec précaution, 280. Suite du traitement, *ibid. & ſuiv.* Utilité des veſſicatoires, 286. Ce qu'il faut faire lors de l'expectoration, 288 *& ſuiv.*
Péripneumonie maligne : état où elle avoit mis le ſang, 74. 75. Obſervation 77. Comment traitée & guérie, 80. 81. 82. Autre obſerv. 83.
Péripneumonie putride, ne demande pas une ſeconde ſaignée, 262. Il faut mettre en uſage des pectoraux qui réſiſtent à la putréfaction, 262. *& ſuiv.*

Péripneumonies : les obſervations d'Hippocrate ſur ces maladies, ſont très-juſtes, 209, 210. Conſtitutions de l'air où elles règnent, *ibid.* D'où elles naiſſent, & comment elles ſe forment, 215. Elles ſont très-communes dans les temps froids ; pourquoi, 216.
Plénitude du ſang : elle tient de la maladie, 46.
Pléthore ou plénitude du ſang : elle tient de la maladie, 46. La ſaignée y eſt très-utile, 47.
Pleuréſie : ce que c'eſt, 290. Ses ſymptômes ; & ce qui accompagne cette maladie, *ibid. & ſuiv.* Elle peut ſe changer en péripneumonie, 292. Réfléxions ſur la nature & les ſuites des pleuréſies, 294. *& ſuiv.* Traitement qu'il faut ſuivre, 299. Diviſion des pleuréſies, 300. Méthode d'Hippocrate dans les pleuréſies, 302. Celle de l'Auteur, 304. 305. Obſervation, 306. Ouverture de cadavre, 308. Réfléxion ſur ce ſujet, 309. Méthode de traiter les pleuréſies inflammatoires, 310 *& ſuiv.* Obſervation, 316.
Pleuréſies & péripneumonies, ont été confondues, 217.
Pleuréſies. Les obſervations d'Hippocrate ſur ces maladies ſont juſtes, 209. 210. Conſtitutions de l'air où elles règnent, *ibid.* Cette maladie eſt très-commune dans les temps froids. Pourquoi, 216.
Pommes : mauvais effet de leur ſuc crud, 474.
Pouls : ſa foibleſſe ſouvent cauſée par la grande plénitude des vaiſſeaux, 7.
Pourpre (le) qui paroît dans le temps de l'éruption de la petite vérole, eſt d'un mauvais prognoſtic, 66. Remedes à employer dans ce cas, *ibid.*
Purgation donnée mal-à-propos, rend ſouvent la fièvre irrégulière & dangereuſe, 125.
Purgatif antimonial très-ſûr de Maëſt. ſa préparation, 435.
Purgatifs : (légers) leur utilité, 14.

Putréfaction du sang : ce qu'il en résulte, 51 & *suiv.*

Q.

Quinquina : manière de l'administrer dans les fièvres quartes, 28. Souvent inutile, 32.
Quinquina est bon sur le déclin de la fièvre lente, 107.
Quinquina : maniere dont l'Auteur le prépare pour toutes sortes de fièvres, 151. Ses vertus, 152.
Quinquina bon contre le danger de la petite vérole confluente noire, 188. Maniere de le prescrire, 189, 190.

R.

Rafraîchissants : leur effet, 9.
Régule d'antimoine : il contient toute sa force, 394.
Régule médicinal d'antimoine, n'a qu'une foible qualité émétique, 422.
Ruland cité, 283.

S.

Saignée : ses bons effets dans les fièvres, 5. Galien, & d'autres anciens médecins, saignoient jusqu'à défaillance, 5, 6.
Saignée, premier remede des fièvres inflammatoires, 6. Ce qui doit déterminer la quantité du sang qu'on tire, 7. Moyen de prévenir la syncope dans la saignée, 8.
Saignée : son effet, 9.
Saignée : cas où il faut l'employer, ou s'en abstenir, 41. 42.
Saignée nuisible dans la fièvre lente nerveuse, 102.
Saignée faite mal-à propos, rend souvent la fièvre irrégulière & dangereuse, 125. Elle ne paroît pas indiquée dans les maladies purement contagieuses, 126.
Saignée utile dans la petite vérole, 167. 171.

Dans quel cas elle eſt nuiſible, 175.
Saignée : ſa néceſſité dans la péripneumonie, 219. *& ſuiv.* quand il faut la réitérer, 223. Elle ne convient pas dans quelques eſpèces, 228. Temps où il ne faut plus la répéter, 235. Elle n'a pas plus lieu lorſque l'abſcès commence à ſe former, 240, *& ſuiv.*
Saignée : ſi on ne la fait pas a temps dans la pleuréſie, ce qu'il en arrive, 310.
Salivation copieuſe, ſans aphthes très-favorable dans la fievre lente nerveuſe, 108.
Salivation : elle eſt ſalutaire dans la petite vérole, 179. Elle eſt plus ou moins abondante, ſuivant l'état de l'atmoſphere, 180. Lorſqu'elle eſt réguliere il faut la ſoutenir, & ne la point troubler, 203. C'eſt dans ce période que paroît la fievre ſecondaire, *ibid.*
Sang coagulé par la chaleur : moyens d'y remédier, 10.
Sang : ſa conſiſtance dans les fievres quotidiennes, les tierces, les quartes, 27.
Sang : ſa conſiſtance dans l'état de fièvre, 45.
Sang affoibli & pauvre : ſon caractere, 48. Maladies qui en naiſſent, *ibid.* Ce qui peut cauſer cette diſſolution, 55. *& ſuiv.*
Sang : la chaleur & le mouvement accélèrent ſa putréfaction, 67. Expérience de Boerhaave ſur un chien, 68.
Sang épais & riche : maladies qu'il peut cauſer, 212.
Sang : ſa viſcoſité ; maladies qui en eſt la ſuite, 215.
Sang : ſa qualité, & ſon apparence dans la péripneumonie, 229. *& ſuiv.* La pellicule épaiſſe du ſang tiré, n'eſt pas toujours un mauvais ſymptôme, 233.
Santé parfaite : en quoi elle conſiſte, 34.
Santé athlétique eſt à craindre, a dit Hippocrate, & enſuite Celſe, 46.
Savonneuſes : (liqueurs) leur effet, 9.
Scorbut de mer, 71.

Scorbut de mer : ce qui le cauſe, 321. L'air & les bons alimens le guériſſent, 322. Symptômes du ſcorbut, 323. Moyens de le prévenir, 324. Coutume louable des Romains, 327.
Scorbutiques dont le ſang eſt diſſout, 57. Obſervation ſinguliere de M. Walter, 58.
Sels des animaux deviennent corroſifs par la chaleur fébrile, 9.
Sels animaux deviennent quelquefois alkalins, volatils & corroſifs du vivant de l'animal, 69.
Serpent hæmorrhous : ſa morſure diſſout le ſang, & cauſe une hémorrhagie univerſelle, 56.
Solides, (délicateſſe des) ou fibre tendre : maladies auxquelles elle expoſe, 38.
Solides : leur état doit être attentivement conſidéré dans les maladies, tant chroniques qu'aiguës, 41. Cet examen décide de la néceſſité ou de l'inutilité de la ſaignée, *ibid.*
Soufre virulent & arſénical de l'antimoine : ce que c'eſt, 393.
Soufre doré d'antimoine, 424. Obſervation ſur ce ſoufre, 426 & *ſuiv.*
Stephens : (Mlle) accidens cauſés par l'uſage trop long de ſon remede. 59. Obſervation à ce ſujet, *ibid. & ſuiv.* Ce remede donne à l'urine une qualité alkaline, 61.
Strictum & *Laxum* : Cette doctrine des anciens bien entendue, peut avoir ſon utilité, 38.
Sudorifiques : leur danger, 12.
Sueur générale & modérée, annonce une criſe qui emporte la fièvre, 12. Remèdes pernicieux employés pour l'exciter, *ibid.*
Sueur utile dans la fièvre lente nerveuſe, 101 ; mais il ne faut pas la provoquer, 102.
Sueurs : leur ſuppreſſion trop ſubite eſt ſuivie de ſymptômes fâcheux, 110.
Sueur : c'eſt la maniere dont la nature opère le plus ordinairement la criſe des maladies putrides malignes, 144. Qualités qu'elle doit avoir pour être bonne, *ibid.*
Sueur utile dans quelques pleuréſies, 317.

Sydenham. Réfléxion ſur cet Auteur, 124. 274. 279. 281. 287.
Syncope dans la ſaignée : moyen de la prévenir, 8.

T.

Tempérament : d'où dépend ſa force, 33.
Tempérament ſec : les bains froids ne lui conviennent pas, 36. Obſervation qui le prouve, 37.
Tenſion des fibres : ce qui la cauſe, 11.
Toux dans les péripneumonies : moyen de l'appaiſer, 257. Les aſtringents ſont nuiſibles, *ibid.*
Tranſpiration arrêtée met dans un état fébrile, 2.

V.

Vanhelmont cité, 317.
Venins (les) corrompent & diſſolvent le ſang en peu de temps, 63.
Vents de nord-eſt : maladies qu'ils cauſent, 210.
Vents froids & ſecs : effets qu'ils produiſent ſur le corps humain, 210.
Vérole. (petite) *Voyez* Petite Vérole.
Veſſicatoires : leur uſage eſt dangereux au commencement des fièvres inflammatoires, 13.
Veſſicatoires utiles dans la fièvre lente nerveuſe, 103. Il ne faut pas ſe hâter de les fermer, 110.
Veſſicatoires. Réfléxions ſur leur uſage inconſidéré dans les fièvres putrides, 146.
Veſſicatoires : leur uſage déſaprouvé au commencement de la petite vérole, 173. Cas où ils conviennent, 174. 175.
Veſſicatoires : leur utilité dans la fauſſe péripneumonie, 286.
Vins blancs de France & du Rhin, fourniſſent une boiſſon très-ſalutaire dans toutes les dif-

férentes eſpèces de fièvre, 154.
Vin rouge eſt le meilleur de tous les cordiaux ; il eſt utile dans les fièvres putrides, 153.
Vin d'Antimoine : Manière de le préparer, 387. *& ſuiv.* On peut le donner avec ſuccès, 445. 446. Cas où l'Auteur le donne, 450. 453.
Vin benit (*Vinum benedictum*) poſſède toutes les vertus de l'antimoine, 284. Ses bons effets, *ibid. & ſuiv.*
Vipère : ſon venin corrompt & diſſout le ſang en peu de temps, 63.
Virus peſtilentiel diſpoſe promptement les humeurs à la gangrène, 63.
Vomiſſemens utiles dans les fièvres contagieuſes, 135, 136, 140.
Vomitifs, ſalutaires dans les fièvres intermittentes, 28.

W.

Wall cité, 189.

Fin de la Table des Matières.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, l'*Essai sur les Fièvres*, & autres Ouvrages, traduits d'HUXHAM; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 12 Novembre 1763.

GUETTARD.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT: Notre amé LAURENT-CHARLES D'HOURY, Imprimeur de M. le DUC D'ORLEANS, & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, des Livres qui ont pour titres: *Traitemens des Maladies internes traduits du Latin de Lazerme*; ESSAI SUR LES FIEVRES, *&c. traduit de l'Anglois de Huxham*; s'il Nous plaisoit lui

accorder nos Lettres de Privilége pour ce neceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de réimprimer leſd. Livres autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi de réimprimer, ou faire réimprimer, vendre, ou faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui auroit droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes;

que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les expoſer en vente, les Imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris, le tren-

tième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-trois, & de notre Regne le quarante-neuvième. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, n°. 1127, *fol.* 16, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 10 *Décembre* 1763.

LE BRETON, *Syndic.*